

АРХИВЪ КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ПЕРВАЯ. Личныя бумаги императрицы Елисаветы Петровны.— Дневная записка Государственной Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ 1742 г.— Письма князя Кантемира къ графу М. Л. Воронцову.—Письма принцессы Цербской Іоанны Елисаветы къ графу М. Л. Воронцову.—Дѣло о маркизѣ Шетарди (Перлюстрація депешъ). Со снимками.

КНИГА ВТОРАЯ. Переписка графа А П. Бестужева-Рюмина съ графомъ М. Л. Воронцовымъ.—Перлюстрація писемъ о заговорѣ маркиза Ботты.— Письма Миниха.—Письма гр. М. Л. Воронцова къ императрицѣ Елисаветѣ.—Бумага о побѣгѣ въ чужіе края Д. В. Волкова.

КНИГА ТРЕТЬЯ. Собственноручный служебный журналъ графа М. Л. Воронцова.—Письма О. Д. Бехтѣева къ графу М. Л. Воронцову.—Коржавины—вольнодумцы XVIII столѣтія.--Объ арестѣ Лестока.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ гр. А. Г. Головкинымъ.--Бумаги о покушеніи на жизнь императрицы Елисаветы.

КНИГА ЧЕТВЕРТАЯ. Дѣло о студентѣ Маріамскомъ и его политическихъ похожденіяхъ 1751 г.—Секретная посылка Веймарна и Шпрингера 1752. —Записка графа М. Л. Воронцова о Семилѣтней войнѣ 1759.—Дневникъ докладовъ Коллегіи Иностранныхъ Дѣлъ съ отзывами императрицы Елисаветы.—Изъ писемъ гр. М. Л. Воронцова и его супруги къ дочери ихъ баронессѣ Строгановой.—Письма Ломоносова къ гр. М. Л. и Р. Л. Воронцовымъ.--Письмо герцога Голштинскаго къ Елисаветѣ Петровнѣ.

КНИГА ПЯТАЯ. Автобіографическая записка гр. А. Р. Воронцова.— Письма гр. М. Л. Воронцова къ гр. А. Р. Воронцову.—Письма княгини Дашковой, Радищева и Вольтера къ гр. А. Р. Воронцову.

КНИГА ШЕСТАЯ. Доклады Коллегіи Иностранныхъ Дѣлъ.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ О. Д. Бехтѣевымъ, И. И. Шуваловымъ и съ главнокомандующими въ Семилѣтнюю войну.—Политическія записки.— О взятіи Берлина Русскими войсками.

КНИГА СЕДЬМАЯ. Доклады Елисаветинской конференціи.—Бумаги объ измѣнѣ гр. Тотлебена.—Переписка гр. Воронцова съ Н. И. Панинымъ.— Бумаги о побѣгѣ Д. В. Волкова.—Бумаги о тайной перепискѣ имп. Ели-

АРХИВЪ

КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ПЕРВАЯ.

МОСКВА.
Въ Университетской типографіи (М. Катковъ),
на Страстномъ бульварѣ.
1881.

АРХИВЪ

КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

XXI.

БУМАГИ

КНЯГИНИ

Е. Р. ДАШКОВОЙ

(УРОЖДЕННОЙ ГРАФИНИ ВОРОНЦОВОЙ).



МОСКВА.

1881.

Въ Университетской типографіи (М. Катковъ),
на Страстномъ бульварѣ.

Автобіографія славной княгини Дашковой, составляющая главное содержаніе этой книги, сохранилась въ архивѣ князя Воронцова въ современной рукописи, писанной рукою жившей у княгини Ирландки миссъ Вильмотъ, въ листъ сѣрой бумаги, и раздѣлена на двѣ части, изъ которыхъ въ первой 207, а во второй 129 страницъ. Заглавія обѣихъ частей, приложенныя здѣсь въ снимкахъ, сдѣланы самою княгинею, равно какъ и нѣкоторыя добавленія и поправки въ рукописи: во второй части страницы 16, 28 и 33 (соотвѣтствующія страницамъ 245, 257, 258 и 262 нижеслѣдующаго текста) почти сплошь писаны княгинею своеручно.

Такимъ образомъ подлинность рукописи несомнѣнна.

Автобіографія напечатана вполнѣ, безъ всякихъ измѣненій, съ исправленіемъ только явныхъ орѳографическихъ ошибокъ переписчицы.

Въ числѣ приложеній къ этой книгѣ напечатано нѣсколько писемъ Елисаветы Романовны Полянской, урожденной графини Воронцовой. Этими письмами, содержащими въ себѣ городскія и придворныя извѣстія 1783—1787 годовъ, обрисовывается женщина, игравшая историческую роль въ первую половину 1762 года. Читатели поймутъ, которой изъ двухъ сестеръ должны были отдавать сердечное предпочтеніе братья графы Воронцовы.

П. Бартеневъ.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASHKAW.

D'APRÈS LE MANUSCRIT

REVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR.

Mon Histoire

partie premiere

MON HISTOIRE.

PARTIE PREMIÈRE.

Je suis née en 1744 à S-t Pétersbourg. L'impératrice Élisabeth était déjà de retour de Moscou, où elle avait été pour se faire couronner. Elle me tint aux fonts du baptême, et mon parrain fut le grand-duc (connu après sous le nom de l'empereur Pierre III). Cette distinction accordée par l'impératrice n'était pas le résultat de sa parenté avec mon oncle le grand-chancelier, marié avec la cousine germaine de sa majesté, mais était l'effet de l'amitié qu'elle avait eue pour ma mère, qui avec la plus grande délicatesse, zèle et j'ose dire générosité fournissait à l'impératrice, lorsqu'elle était princesse, très-mal dans ses fonds, sous le règne de l'impératrice Anne, ce qui était nécessaire pour sa maison et sa parure à laquelle elle était attachée.

J'eus le malheur de perdre ma mère lorsque je n'avais que deux ans, et je n'ai appris ensuite à connaître ses vertus, sa générosité et sa sensibilité que par des amis et des personnes qui lui avaient conservé leur admiration et leur gratitude. J'étais lors de cette catastrophe avec ma grande-mère à une de ses belles terres, et ce n'est que quand j'eus quatre ans que l'on put obtenir de la mère de ma mère qu'elle me ramène à St-Pétersbourg pour être éduquée autrement que par la partialité d'une vieille grande-mère.

Le grand-chancelier, frère aîné de mon père, après quelques mois, m'arracha à l'indulgence de cette bonne grande-maman et me fit éduquer avec sa fille unique (depuis comtesse de Strogonoff). La même chambre, les mêmes maîtres, jusqu'aux habits de la même pièce, tout devait faire de nous deux êtres parfaitement les mêmes; jamais cependant deux personnes dans toutes les diverses périodes de leurs vies n'ont été si différentes (avis à ceux qui prétendent connaître ce que c'est que l'éducation et qui prescrivent d'après leurs idées leur théorie sur cette branche si précieuse, si décisive sur le bonheur des humains et si peu connue, parce qu'elle ne peut pas être embrassée dans tout son ensemble avec ses nombreuses ramifications par une seule tête).

Je ne parlerai pas de ma famille, son ancienneté et des différens services éclatans de mes ancêtres, qui rendent le nom des comtes Worontzoff aussi célèbre qu'une personne plus attachée que moi à la gloriole de la naissance pourrait le désirer. Le comte Romain, mon père, frère puis-né du chancelier, était jeune, aimait à jouir de la vie, par conséquent s'occupait peu de nous, ses enfans, et fut alors fort aise que mon oncle, par reconnaisance pour ma défunte mère autant que par amitié pour lui, se chargea de mon éducation. Mes deux soeurs *) étaient déjà sous les auspices de l'impératrice et quoique dans l'âge de l'enfance

*) L'aînée était la comtesse Marie, depuis comtesse Boutourline, et l'autre la comtesse Élisabeth, depuis m-me de Poliansky.

étaient nommées demoiselles d'honneur et vivaient à la cour. Il n'y avait dans la maison paternelle que le comte Alexandre, mon frère aîné, et ce fut le seul aussi que j'aie connu dès mon enfance. Le voyant souvent et m'attachant à lui, je lui vouai une amitié et une confiance sans bornes, qui ne s'est jamais démentie. Mon frère cadet était chez mon grand-père à la campagne, et quand il en revint, je le vis ainsi que mes soeurs très-rarement. Je cite cela, parce que cette manière d'être a influé par la suite sur mon caractère.

Mon oncle n'épargna rien pour nous donner les meilleurs maîtres, et selon l'opinion que l'on avait alors de l'éducation, nous étions parfaitement bien élevées: car nous savions quatre langues, la française surtout, parfaitement; nous possédions la danse, un peu de dessin; un conseiller d'état nous enseignait l'italien; m-r Bechtéieff nous enseignait le russe, quand nous en avions envie, et avec un extérieur aimable, de petites manières, du ton, l'on ne pouvait que nous croire parfaitement bien élevées. Qu'avait-on fait pour nous former le coeur, la tête? Rien. Mon oncle n'en avait pas le tems, et ma tante n'en avait ni l'habileté, ni l'envie: un orgueil naturel amalgamé, je ne sais comment, avec une sensibilité et une tendresse de caractère excessives.

La rougeole survenue, voilà ce qui a fait que je suis devenue ce que je suis, et c'est ce qui a fait définitivement mon éducation. Dès mon enfance je vou-

lais être aimée, je voulais intéresser tous ceux que j'aimais, et, quand, à l'âge de 13 ans, je crus m'apercevoir que je ne produisais pas cet effet, je me crus un être isolé. L'on défendit par un oukaze qu'au cas qu'il y eût dans les maisons des maladies de peau, comme petite-vérole, rougeole etc., que l'on communiquât avec la cour, pour que le grand-duc Paul, ensuite empereur Paul 1-er, n'attrappât ces maladies. Les symptômes de la rougeole s'étant manifestés, l'on me transporta à la campagne, à 17 verstes de Pétersbourg. Une Allemande et la femme d'un major, outre mes femmes de chambre, m'y accompagnèrent; mais c'était peu pour ma sensibilité, pour mon coeur aimant (car je n'aimais pas ces deux dames), et c'était peu pour les idées de bonheur que j'attachais à être environnée de parents et amies tendres. Mes yeux, attaqués principalement du mal, ne me permettaient pas la lecture, pour laquelle j'étais, je puis dire, passionnée. Une mélancolie profonde, des réflexions sur moi-même et surtout ceux à qui j'appartenais, changèrent mon caractère vif, enjoué, même malicieux: je devins sérieuse, studieuse, je parlais peu et seulement avec connaissance de cause; je me livrais à la lecture. Bayle, Montesquieu, Voltaire et Boileau étaient mes livres favoris; je parvins à me prouver que le tems ne pesait pas, quoique l'on ne soit que seule, et je cherchai à me donner toutes les ressources que donnent le courage, la fermeté et la paix avec soi-même. Mon frère Alexandre était parti pour Paris. Je n'avais donc

personne dont la tendesse pouvait adoucir un coeur froissé par l'indifférence que je croyais régner autour de moi. Tranquille et contente quand j'étais plongée dans la lecture, amusée ou attendrie quand je m'occupais de la musique, j'étais triste hors de ma chambre; les veilles que je faisais en lisant quelquefois toute la nuit et la disposition d'esprit dans laquelle j'étais, me donnaient un air malade qui inquiéta mon respectable oncle et même l'impér Élisabeth. Elle ordonna à son premier médecin Boerhave de me soigner, ce qu'il fit avec un zèle continu. Après avoir bien étudié et examiné ce que l'on croyait déjà être une maladie de langueur qui me minait, il déclara que mon physique était aussi intact que l'on pouvait le souhaiter, et qu'il fallait que j'eusse quelque chose sur le coeur qui influait sur mon extérieur. Sur cela je fus exposée à mille questions; la plupart ne partaient ni du sentiment, ni de l'intérêt que l'on aurait pu prendre en moi. Elles ne pouvait par conséquent tirer de moi un aveu sincère, qui d'ailleurs n'aurait été que le portrait incohérent de mon orgueil, de ma sensibilité blessée, de la résolution d'être tout ce que je peux par moi-même et de la présomption de tâcher de me suffire à moi-même: peut-être aurait-on envisagé même ce que j'aurais dit comme des reproches. Je résolus donc de ne rien dire de ce qui m'absorba entièrement. Des maux de nerfs et de tête furent la seule cause que j'assignai à l'air maladif que l'on s'efforçait de voir en moi. En attendant, mon esprit mûrissait, et l'année

d'après, relisant le livre de l'Esprit d'Helvétius, j'ai cru voir que ce livre, s'il n'était suivi d'un second volume mieux adapté à la conception de la majorité des humains et si la théorie n'était appliquée à l'état des choses et de l'esprit humain, comme il était dans les têtes de la masse des humains, pourrait troubler l'harmonie ou rompre le chaînon qui tient toutes les parties (quoique diverses entre elles) qui forment et constituent l'état civil. Je cite cette réflexion, parce qu'elle m'a procuré ensuite des satisfactions bien réelles.

M-r de Chouvaloff, favori de l' impératrice Élisabeth, se donnait pour un Mécène et faisait venir tous les nouveaux livres qui paraissaient en France. Il apprit des étrangers qu'il cajolait pour se faire une réputation, que j'aimais passionnément la lecture, et plusieurs de mes remarques ou réflexions lui furent redites, d'après quoi il me proposa d'être mon libraire et me fournir toutes les nouveautés littéraires qui paraîtront. J'en fus surtout bien contente l'année suivante, quand je fus mariée et que nous partîmes pour Moscou, où dans ce tems les libraires n'avaient que des ouvrages déjà connus et dont les meilleurs étaient déjà dans ma petite bibliothèque, qui se montait à 900 volumes. Cette année je fis l'acquisition de l' Encyclopédie et du Dictionnaire de Moréri. Jamais le bijou le plus élegant ne m'aurait tant fait plaisir; aussi tout mon argent de poche n'était employé qu'à l'achat des livres. Les étrangers, artistes ou gens de lettres, ainsi que les ministres de diverses cours qui se trouvaient à

Pétersbourg presque toujours chez mon oncle, étaient rançonnés par ma curiosité impitoyablement. Je les questionnais sur leur pays, leurs loix, leurs gouvernements, et souvent la comparaison que j'en faisais avec mon pays me faisait ardemment désirer de voyager. Je ne savais pas que je pourrai posséder un jour le courage; je croyais, au contraire, que ma sensibilité et l'irritabilité de mes nerfs me rendraient la vie pénible au point de succomber sous le poids des sensations douloureuses, de l'amour-propre offensé et du déchirement d'un coeur aimant. Je me croyais déjà être tout ce que je serais jamais, et si l'on avait pu me dire alors tout ce que j'aurai à souffrir, j'aurais mis fin à mon existence: car je commençais à avoir un pressentiment qu'ici je serai malheureuse.

La tendresse que j'avais pour mon frère le comte Alexandre fit de moi un correspondant exact. Je lui écrivais deux fois par mois et je lui donnais des nouvelles de ville, de cour et de nos armées. Cette correspondance me valut un style laconique et chaud. Je voulais l'intéresser et lui faire plaisir, et si depuis j'écrivais bien ou mal, c'est à mes espèces de journaux, écrits pour un frère bien aimé, que je le dois.

Ce même hiver le grand-duc, connu depuis sous le nom de Pierre III et la grande-duchesse, qui fut ensuite nommée avec vérité Catherine-la-Grande, vinrent passer la soirée et souper chez nous. Les étrangers qui me dépeignirent à elle avec le pinceau de la partialité, la certitude qu' elle avait que je passais presque

tout mon tems à l'étude et à la lecture: voilà ce qui m'a valu son estime, qui a influé ensuite sur tous mes jours et ce qui m'a mise sur un piédestal sur lequel j'aurais cru ne pouvoir jamais me trouver. Je pourrais peut-être avancer qu'il n'y avait pas deux femmes alors, outre moi et la grande-duchesse, qui s'occupassent d'une lecture sérieuse. Nous sentîmes donc un rapprochement mutuel, et la grâce qu'elle mettait, quand elle voulait gagner quelqu'un, était trop puissante pour une espèce d'ingénue qui n'avait pas encore 15 ans accomplis, comme je l'étais, pour ne lui dévouer pour jamais mon coeur, où elle avait cependant un puissant rival dans le prince Dashkaw, auquel j'étais déjà fiancée; mais bientôt il pensa comme moi sur son sujet, et il n' y eut plus de rivalité entre nous. — La grande-duchesse me combla de bontés et m'enchanta par sa conversation. L'élévation de ses idées, les connaissances que je m'aperçus qu'elle possédait, fixèrent son image dans mon coeur et ma tête avec les attributs d'un être privilégié par la nature, auquel je m'attachai. Cette longue soirée où elle ne parla presque toujours qu' à moi, ne me parut pas telle. Elle fut la cause primitive de plusieurs événemens dont je parlerai dans la suite.

Mais il faut que je reprenne ma narration par les mois de juillet et août qui précédèrent cette soirée. Mon oncle était à Péterhof et Sarskoé-Sélo avec l'impératrice, ainsi que ma tante et ma cousine. Une indisposition et l'amour de l'étude et d'une vie retirée

me retinrent en ville; je ne sortais que rarement à l'opéra italien et je n'allais que dans deux maisons: chez la princesse Galitzine, laquelle et surtout son mari, vieillard de 65 années, de beaucoup d'esprit, me chérissait, et chez madame Samarine, dont le mari était attaché à la maison de mon oncle et était positivement tous les jours chez nous. Cette dernière étant malade, j'allai passer une soirée et souper chez elle; conséquemment je renvoyai ma voiture, en ordonnant qu'elle revienne à onze heures avec ma femme de chambre pour me chercher. La soirée était belle, et après souper la soeur de m-me Samarine me proposa, comme la rue où elles demeuraient était peu fréquentée, que je fasse aller ma voiture avant, m'attendre au bout de la rue, et qu'elle ferait cette promenade à pieds avec moi jusque là. J' y consentis, car le mouvement m' était absolument nécessaire. A peine fimes nous deux pas, que je vis venir à nous d'une rue détournée un homme qui me parut un géant. J'en ressentis un mouvement de surprise, et il n'était qu'à deux pas de nous, quand je demandai à ma compagne qui c'était? Elle me nomma le prince Dashkaw. Je ne l'avais jamais vu. Connu dans la maison de Samarine, il lia conversation avec elle et continua le chemin avec nous, s'adressant rarement à moi avec une politesse timide qui me plut. J'ai eu ensuite souvent envie d'attribuer cette rencontre et l'impression favorable dont nous ne pûmes tous les deux nous défendre, à un arrangement de la Providence que nous ne

pouvions éviter: car si j'avais jamais entendu parler du prince Dashkaw chez nous, dans une maison où il n'avait pas d'accès, j'aurais dû entendre en même tems des choses défavorables contre lui, et apprendre des détails sur une certaine intrigue qui devait détruire toute idée d'union entre nous. J'ignore ce qu'il avait su ou entendu de moi avant cette rencontre; mais il est sûr que la conviction qu'il devait avoir d'une liaison qu'il avait eue avec une personne très-proche parente à moi, que je ne saurais nommer, et peut-être des torts apparents et connus qu'il avait vis-à-vis d'elle, devaient lui ôter toute idée, toute envie et même tout espoir de nous appartenir. Enfin nous ne nous connaissions pas, et il semblait que jamais notre union ne pouvait avoir lieu; mais le Ciel l'a voulu autrement. Rien ne put empêcher nos coeurs à se donner irrévocablement, et ma famille ne mit aucun obstacle à notre union, et la princesse sa mère, qui désirait ardemment le voir époux et qui l'en sollicitait incessamment et vainement, fut, quand elle le sut, au comble de la joie de le savoir prêt à se marier. Quoiqu'il avait rejeté le choix qu'elle avait fait pour lui d'une femme, elle approuva cordialement le sien et fut contente de l'alliance qu'il faisait avec notre famille. Dès que le prince crut qu'il ne pouvait être heureux que par notre union, et qu' il obtint de moi la permission d'en parler à mes parens, il chargea le prince Galitzine, la première fois qu'il irait à Péterhof, de faire ses propositions à mon oncle et à mon père, en les

priant de garder la chose secrète jusqu'à ce qu'il ait fait le voyage de Moscou pour demander de sa mère le consentement et la bénédiction pour notre mariage.

Avant le départ du prince, sa majesté vint un jour à l'opéra italien dans sa loge grillée, près de la nôtre; elle n'était accompagnée que de mon oncle et de monsieur de Chouvaloff, et comme elle s'était proposée de venir souper au sortir de l'opéra chez mon oncle, je restai à la maison pour la recevoir, et le prince était avec moi. L'impératrice à son arrivée me traita avec beaucoup de bonté ainsi que mon promis, et en vraie marraine nous appela tous deux dans une chambre voisine, nous dit qu'elle était dans notre secret, loua beaucoup l'attention et soumission respectueuse du prince pour sa mère, nous souhaita tout le bonheur possible, nous assura tous les deux de l'intérêt qu'elle ne cessera de prendre en nous et finit par dire au prince qu'elle ordonnerait au comte maréchal Boutourline de lui accorder un semestre pour faire son voyage. La bonté, la tendresse enchanteresse que sa majesté daigna nous témoigner, m'attendrit au point que mon émotion était trop visible et trop violente pour qu'elle ne me fasse pas du mal. L'impératrice me frappa doucement sur l'épaule, me baisa à la joue et me dit: „Remettez-vous, mon enfant; sans cela l'on croirait que je vous ai grondée". Jamais je n'ai oublié cette scène, qui m'attacha encore plus vivement à une souveraine dont le coeur était si bon.

Quand le prince fut de retour de Moscou, il se présenta à toute ma famille, et ce n'est qu'une maladie très-grave et très-dangereuse de ma tante la grande-chancelière qui remit notre noce au mois de février, et une récidive de la fièvre faisait garder à ma tante le lit. Conséquemment notre noce se fit sans le moindre éclat, et ce ne fut qu'au commencement du mois de mai, quand toute la famille fut rassurée sur la santé de ma tante, que nous pûmes partir pour Moscou. C'était un nouveau monde, une nouvelle carrière pour moi, qui m'intimidait d'autant plus que je ne retrouvais en rien la ressemblance à ce que j'étais accoutumée. Je parlais assez mal la langue russe, et ma belle-mère n'en parlait point d'autre: nouveau sujet d'embarras pour moi. Les parens de ma belle-mère étaient pour la plupart des gens d'un âge avancé, et quoiqu'ils avaient beaucoup d'indulgence pour moi (parce que mon mari était tendrement chéri par tous ses proches et que tous avaient vivement désiré qu'il se marie, parce qu'il était le dernier prince de Dashkaw), je voyais cependant qu'ils auraient tous souhaité que je fusse plus Moscovite, que je leur paraissais étrangère. Je pris la résolution de m'appliquer à ma langue, et bientôt je fis des progrès qui me valurent des applaudissements de la part de ces respectables parens, vis-à-vis desquels j'ai conservé, leur vie durant, tous les tendres soins et respects qui me valurent de leur part une amitié vraie et sincère, même après que, par la mort de mon mari, nos liens auraient pu paraître à une autre que moi, à l'âge de 20 ans, comme anéantis.

Le 21 de février, l'année suivante, j'accouchai de ma fille; nous allâmes avec ma belle-mère, au mois de may, à Troitskoyé. Mon clavecin et ma bibliothèque me firent voir mon tems s'envoler sur des ailes. Au mois de juillet nous fîmes, mon mari et moi, une course à ses terres d'Orel. J'étais de rechef enceinte, mais le prince prit tant de précautions en chemin, que je n'en ai pas souffert le moins du monde. De retour à Moscou, le semestre de mon mari tirant à sa fin, nous écrivîmes à mon père, qui était à Pétersbourg, pour qu'il nous obtienne la prolongation de notre congé. L'impératrice Elisabeth était faible et maladive; tous ses alentours commencèrent à tourner leurs soins vers le successeur, et c'est, je crois, ce qui procura le commandement plus direct au grand-duc du régiment des gardes Préobragensky, dont il était le premier lieutenant-colonel; mon mari était capitaine en second dans ce régiment, et c'est du grand-duc qu'il fallait demander ce délai de cinq mois encore pour que j'eusse le tems de me remettre après mes couches. Le grand-duc crut peut-être faire une gentillesse de refuser le congé, à moins que le prince de Dashkaw ne vînt à Pétersbourg pour une quinzaine de jours. Mon père crut y entrevoir de l'amitié et insista que mon mari fît cette petite tournée. J'étais inconsolable, et l'idée de me séparer avec mon mari m'attrista au point que je ne jouissais plus du bonheur de l'avoir encore auprès de moi; j'anticipais le chagrin de l'absence et la douleur des adieux. Ma constitution, je crois, en souffrit.

Enfin le 8 de janvier mon mari partit, et je fussi saisie de douleur qu après le départ du prince la fièvre se manifesta; je battais la campagne, mais je crois qu'elle était plus dans mes nerfs et mon cerveau que dans mon sang, et je crois que je dois beaucoup à l'obstination que je montrais constamment de rien prendre de ce que les médecins me prescrivaient, qu'au bout de quelques jours je n'eus que l'abattement et les pleurs. Ce soulagement dans l'oppression de l'âme et des nerfs ne me laissa plus que de la faiblesse, qui plus encore que les tendres soins de ma belle-soeur cadette, me faisait abandonner la plume que je voulais employer jour et nuit pour écrire à mon mari. Je n'avais que 16 ans, j'aimai passionnément mon mari; ainsi cela s'explique.—Leurs altesses impériales témoignèrent beaucoup de bontés à mon mari et le firent participer aux parties de traîneaux qu'ils faisaient à Oranienbaum, ce qui lui donna malheureusement l'esquinancie et un grand refroidissement. Mais sachant combien peu sa mère et sa femme pourraient supporter l'inquétude s'il n'arrivait pas au jour qu'il avait marqué, sans égard à son mal, il quitta Pétersbourg avec son mal de gorge; il ne sortit de sa voiture durant tout le voyage, que pour humecter son gosier avec du thé. Arrivé à la barrière de Moskou, il se sentit n'avoir pas de voix et n'être pas en état de proférer une parole; il savait comment une apparition dans cet état pouvait nous devenir funeste: car la mère ainsi que la femme perdaient la tête au moindre acci-

dent qui lui arrivait. Il expliqua à son valet de chambre par signe de faire le détour jusqu'à la maison de sa tante m-me de Novossiltzow, soeur de sa mère où il voulait se gargariser pour pouvoir en entrant chez nous être en état de proférer quelques mots; mais sa tante, en voyant l'état du prince, le força de se mettre au lit et envoya chercher le médecin. Pour nous ôter tout soupçon, on garda les chevaux de poste pour faire ce petit trajet le lendemain matin, comme s'il venait directement; car le médecin, trouvant que le prince commençait à transpirer, voulut qu'il restât au lit jusqu'au matin. C'était le 1-r février; la gelée était modérée, mais il était plus prudent de ne pas exposer le malade à un surcroît de refroidissement. Mais ce qui se passa bientôt chez nous après l'arrivée du prince, aurait pu avoir produit des suites bien plus funestes. Ma femme de chambre, qui était de mon âge, infiniment étourdie, savait que je ressentais déjà les douleurs de l'enfantement; ma belle-mère et sa soeur la princesse Gagarine, qui avaient assisté à mes premières couches, étaient depuis plusieurs heures, ainsi que la sage-femme, dans ma chambre. Cela ne l'empêcha pas de me dire, quand je vins pour un moment dans le cabinet, que le prince était arrivé. Je fis un cri qui heureusement ne fut point entendu par ma belle-mère, qui fut dans la chambre voisine. Ma femme de chambre alors me conjura de n'en rien dire, parce que le prince avait défendu qu'on ne nous le dise, et quoique arrivé à Moscou, il n'était pas arrivé chez lui, mais qu'il

était chez sa sus-dite tante. Il faudrait se peindre un coeur éperdûment épris, à l'âge de 17 ans, avec une tête chaude et vive qui ne comprenait d'autre bonheur que d'aimer et d'être aimée, qui n'envisageait les richesses et les grandeurs que comme des fardeaux bien inutiles pour le bonheur et la tranquillité, pour pouvoir s'imaginer l'effet que produisit sur moi la confidence inconsidérée de ma femme de chambre. Je ramassai tout ce que je pus de force, et avec un air aussi calme que je pus me donner, je rentrai auprès de la princesse-mère et lui dis que je ne ressentais plus de douleurs, qu'apparemment ce que j'avais pris pour le commencement des douleurs de travail n'avait été qu'une colique; que je croyais que cette fois-ci, comme la première, je mettrais plus de 20 heures à me délivrer; qu'ainsi je priais ma chère mère et ma chère tante d'aller prendre du repos dans leurs appartements, leur promettant que si les véritables symptômes revenaient, je prendrais la liberté de leur faire dire et solliciter leur présence. Quand elles m'eurent quittée, je demandai à la sage-femme si elle voulait me suivre. Elle ouvrit ses grands yeux et, me croyant timbrée, elle me dit dans son patois silésien qu'elle ne voudrait jamais encourager une extravagance et avoir à répondre à Dieu de la mort d'un innocent, parce qu'elle était persuadée que dans peu d'heures je devais accoucher. Désespérée de son refus, je lui répondis avec un air et une voix troublée que je ne voulais aller qu'à deux pas voir mon mari, qui doit être malade ou blessé,

puisqu'il n'était pas venu dans sa maison et que si elle ne voulait m'accompagner, j'étais déterminée d'aller seule, et il faut, dis-je, que nous allions à pied.— „Mon Dieu!“ s'écria-t-elle, „c'est encore pire!“—„Cela ne se peut autrement“, dis-je; „car les fenêtres de ma mère donnent sur la cour, et elle entendrait le bruit que feraient le cheval et le traîneau, et outre que je ne voudrais pour rien au monde la tuer peut-être en l'effrayant quand elle découvrirait que je sors, elle m'empêcherait. Enfin la sage-femme eut pitié de moi et consentit à m'accompagner; elle et un vieux domestique qui lisait les prières chez ma belle-mère me tenaient par le bras. A peine avais-je descendu deux ou trois marches de l'escalier que les douleurs se manifestèrent; alors la sage-femme voulait me traîner en haut pour me faire remonter les marches, et moi, au contraire, je tendais mes pieds et m'appesantis le plus que je pouvais pour glisser plus bas. Enfin nous descendîmes l'escalier avec quelques haltes, nous traversâmes notre rue et avant que je parvinsse à traverser la rue où la maison de notre tante était, j'ai eu au moins cinq fois les reprises de douleurs. Je ne comprends point comment j'ai monté l'escalier de sa maison qui était assez haut: il faut que le Ciel ait voulu que je résiste à tout cela.

Je parvins jusque dans la chambre où mon mari était couché, et quand je le vis pâle, je perdis connaissance, et c'est dans cet état que l'on me porta hors de la maison, que l'on m'étendit dans un traîneau sim-

plement de patins où l'on avait mis un lit, et (arrivée auprès de notre maison) pour que ma belle-mère ne pût rien entendre, l'on me tira du traîneau. La sage-femme, mon bon vieillard et trois domestiques de ma tante m'apportèrent dans ma chambre, où je revins à moi par la violence des douleurs de travail que je ressentis. Je le fis annoncer à ma belle-mère, qui avait donné ordre de l'éveiller dans ce cas. Il était 11 heures du soir quand la princesse-mère et sa soeur se rendirent auprès de moi. En moins d'une heure j'accouchai d'un fils que l'on nomma Michel. Pendant un moment que ma belle-mère s'était éloignée de moi, je dis à ma femme de chambre d'envoyer le bon vieillard annoncer à mon mari que j'étais accouchée heureusement d'un fils. Le prince m'a fait souvent tressaillir d'horreur de la manière qu'il contait mon apparition auprès de son lit avec la sage-femme et le vieillard, et mon évanouissement, comme il se flattait que personne ne savait dans notre maison son arrivée, et quand il me vit, la colère de ce que l'on n'avait pas gardé son secret, la terreur qu'il a eue en apprenant que j'étais en travail, comment ma tante courut dans la chambre en se tordant les mains, comment il quitta avec précipitation son lit, et que ce ne fut que quand sa tante lui dit que sa mère dormait et ne savait pas qu'il était arrivé que l'on put le persuader de ne pas me suivre et de se remettre au lit, et comment à l'arrivée du vieillard il se jeta à bas de son lit sans savoir ce qu'il faisait. Bientôt sa joie fut aussi immo-

dérée: il embrassait le vieux domestique, lui donna sa bourse et ne voulut plus se coucher. Il demanda que l'on fît venir un prêtre pour chanter Te-Deum en actions de grâce de ma délivrance, et ma tante ainsi que sa maison fut en l'air toute la nuit grâce à mon équipée.

A six heures du matin, qui était l'heure que sa mère allait aux premières messes à l'église, il fit remettre les chevaux de poste à sa voiture de voyage et vint à la maison. Ma belle-mère vit entrer dans la cour sa voiture, alla au devant de lui au haut de l'escalier et, le voyant pâle et le gosier tout entortillé de mouchoirs et de sachets, elle se jeta en bas des marches, et si mon mari n'avait eu l'adresse et la force de l'accueillir dans ses bras, une autre scène tragique aurait eu lieu. En un mot, l'amour excessif que sa mère et sa femme lui portaient l'avait bien tourmenté pour cette fois-là. Il emporta sa mère dans nos appartements et pas dans les siens, et par ce moyen il put d'abord être auprès de moi. Notre joie, lancée par les craintes réciproques, nous donna à tous la force, et la princesse-mère, pour garder le décorum *), fit d'abord placer dans la chambre de toilette de mon mari, attenante à ma chambre à coucher, un lit pour le prince, et nous fûmes, mon mari et moi, comme Tantale: nous ne pouvions nous revoir ni nous parler. Je sentais bien que mon mari était plus commodément où il était, et comme je n'avais pas la force de me

*) Parce qu'il est d'usage que les parents et les amis viennent rendre visite à une nouvelle accouchée.

lever pour aller le voir un moment à la dérobée, mes larmes furent ma seule ressource. Bientôt nous en imaginâmes une autre. Ma belle-mère avait placé auprès de moi une bonne vieille servante pour me veiller; nous en fîmes notre Mercure, et dès que ma belle-mère quittait mon mari pour aller se reposer, nous nous écrivions des billets les plus tendres, et notre vieille les changeait; la nuit, quand mon mari dormait, je lui écrivais encore, pour qu'au moment d'un réveil notre serviable Mercure lui remît mon billet. Cette occupation qu'une tendresse démesurée nous avait enseignée sera peut-être nommée par des gens froidement sages et que je nommerai volontiers à mon tour sans coeur et sans entrailles, *enfantillage* (car des larmes continuelles et cette écriture le soir m'affaiblirent les yeux): Cependant à l'heure qu'il est, après que 40 tristes années sont écoulées depuis que j'ai perdu un époux que j'adorais, je ne voudrais point, pour Dieu sait quoi, ne l'avoir pas fait. Mon Mercure, par pitié pour mes yeux apparemment, me trahit le troisième jour à ma belle-mère, qui me fit une mercuriale qui avait en vue ma santé. Elle me dit même, quoique avec une mine radoucie, qu'elle s'emparerait de mes plumes et de mon papier. Heureusement pour nous tous, l'abcès que le prince avait dans le gosier creva, la fièvre cessa, et il put à différentes reprises rester auprès de moi. Ma convalescence fut tardive, mais une fois que je repris un peu de forces, les 17 ans firent que je me remis à vue d'oeil.

Nous n'allâmes pas à la campagne, parce que nous devions aller à St-Pétersbourg, où je n'étais pas fâchée de retourner revoir mes parents et n'être pas si souvent désorientée par les coutumes qu'à différentes occasions je trouvais dans plusieurs maisons, si peu celles auxquelles j'étais accoutumée dès mon enfance: tout était si différent de ce qui se faisait dans la maison de mon oncle (que l'on pouvait à juste titre nommer maison de prince dans le plus haut et le plus nouveau goût européen) que souvent je ne savais me retrouver.

Enfin le 10 de juin était fixé pour notre départ, mais différents empêchements et les jours que mon mari accordait à la prière de ma belle-mère y mirent un retard; tant il y a que nous n'arrivâmes à Pétersbourg que le 28 juin. Ce jour, douze mois après, fut le plus mémorable et le plus glorieux pour ma patrie. Alors il fut pour moi si doux, si heureux; je regardais avec vivacité hors de la portière. Pétersbourg me parut si beau, et je comptais à chaque moment rencontrer quelqu'un de mes parents; j'avais presque la fièvre quand j'arrivai dans la maison que le prince avait fait louer. J'allai (après avoir installé ma fille dans la chambre à côté de la mienne) chez mon père et chez mon oncle, mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre en ville.

Le lendemain mon père me dit que l'impératrice avait ordonné que ceux des officiers des gardes Préobragensky et leurs épouses qui seront invités par leurs

altesses impériales à venir à Oranienbaum, devaient s'y rendre, et que nous étions de ceux que le grand-duc avait nommés. J'avais dégoût à l'assujettissement de vivre à la cour; je ne voulais pas quitter ma fille, et ces deux raisons m'attristèrent. Sur cela mon père eut la bonté de nous offrir sa maison entre Pétersbourg et Oranienbaum, et mes inquiétudes s'évanouirent. Bientôt nous en prîmes possession, et le lendemain nous allâmes faire notre cour à leurs altesses.

Le gr. duc me dit: „Puisque vous ne voulez pas demeurer ici, vous devez venir tous les jours, et j'entends que vous serez plus avec moi qu'avec la grande-duchesse“. Sans rien dire, je me proposais bien sous différents prétextes de ne pas aller tous les jours à Oranienbaum, et quand j'y serais de profiter le plus que je pourrais de la société de la grande-duchesse, qui me témoignait de l'estime et de la considération bien au-dessus de ce qu'elle témoignait aux autres habitantes d'Oranienbaum. Le grand-duc ne tarda pas à s'apercevoir de l'amitié que me témoignait son épouse et du plaisir que je trouvais à être auprès d'elle; il me dit, en me tirant un jour à l'écart, cette phrase bien extraordinaire, qui peignait en même tems et sa tête simple et son bon coeur: „Ma fille *), souvenez vous qu'il est plus sain et sauf d'avoir à faire et vivre avec des simpletons comme nous sommes, qu'avec ces grands esprits qui, après avoir exprimé le jus du citron, le

---

*) Car il était mon parrain

jettent *)“. Je lui répondis à cela que je ne comprenais pas le sens qu'il y avait dans ces paroles et que son altesse impériale devait se souvenir que l'impératrice, son auguste tante, avait ordonné que nous fassions notre cour à la grande-duchesse, comme à lui. Il faut que je rende justice à ma soeur la comtesse Élisabeth, qu'elle n'a jamais prétendu que je fusse plus avec elle. Elle ne me gênait en aucune manière; mais le gr.-duc a conclu depuis ce tems-là, à ce que' j'ai eu l'occasion de m'apercevoir, que je n'étais qu'une petite sotte. Cependant je ne pouvais souvent m'esquiver de me trouver aux fêtes du gr.-duc: tantôt c'était au camp, où ses généraux **) fumaient avec son altesse impériale et où les bouffées emportées par le vent hors de la tente nous incommodaient moins. Ces fêtes se terminaient par un bal et un souper dans la grüne salle, c'est à dire la salle verte, dont les murs étaient recouverts de branches de pins et de sapins. Dans le camp et autres fêtes du grand-duc l'on parlait allemand préférablement à une autre langue, et ceux qui ne savaient pas l'allemand devaient au moins savoir les noms et autres termes en usage, si l'on ne voulait devenir l'objet de la risée. D'autre fois c'était à une campagne

*) Ce discours m'a été souvent retracé par ma mémoire, et un hasard me fit trouver la source dont il était parti et qui l'avait placé dans la tête de mon parrain.

**) Ces généraux holstinois étaient des ci-devant bas-officiers prussiens ou fils de cordonniers holstinois ou allemands, qui avaient déserté de leurs maisons paternelles. Je crois qu'excepté les généraux gatchinois de Paul I-er, jamais l'on n'a vu des gens si peu faits pour occuper ce grade.

appartenant au grand-duc où une maison presque bourgeoise ne contenait pas tout le monde, la société était moins nombreuse, et après le thé et le punch l'on jouait au campis, sot jeu, mais que s. a. i. aimait beaucoup. Quelle différence je trouvais dans la manière dont ce tems se passait et celui que l'on passait auprès de la grande-duchesse! L'esprit, le bon goût, la décence y présidaient, et si s. a. i. paraissait prendre de plus en plus de l'amitié pour moi, nous nous attachions, mon mari et moi, tous les jours davantage à cette femme, si supérieure à son sexe par l'esprit, les connaissances et par la grandeur et la hardiesse de ses idées. Elle avait la permission de venir à Péterhoff, où l'impératrice résidait alors, une fois par semaine voir le grand-duc Paul, son fils *).—Si elle savait que je n'étais pas à Oranienbaum, à son retour elle s'arrêtait vis-à-vis de notre maison et me faisait prier de monter dans sa voiture pour aller passer le reste de la soirée avec elle. Quand elle ne venait pas à Oranienbaum, elle m'écrivait, et ainsi s'établit entre s. a. i. et moi une correspondance et une confiance qui faisait le bonheur de ma vie; car, hormis mon mari, je lui aurais tout sacrifié: tant je lui étais dévouée.

La saison de retourner en ville amena un autre ordre des choses. Je ne voyais plus la grande-duchesse, et nous n'eûmes de ressources que dans les

---

*) Quant au grand-duc, il ne s'en souciait guère et n'allait pas le voir.

billets que nous échangions assez fréquemment. Dans une des fêtes qui se donnèrent au château et au dîner de laquelle la grande-duchesse se trouvait à une table de 80 couverts, le grand-duc parla de m-r Tchélistcheff, enseigne des gardes à cheval, qui avait une intrigue avec une comtesse Hendrikoff, nièce de l'impératrice Élisabeth. Le vin et le caporalisme prussien firent dire au grand-duc que Tchélistcheff méritait qu'on lui tranchât la tête pour apprendre aux autres officiers de ne pas oser faire l'amour aux demoiselles du palais et parentes de la souveraine. Les sycophantes holstinois, par paroles et par signes de tête, approuvèrent ce que le grand-duc avait dit.—„Je n'ai jamais entendu, votre a. i.", dis-je, „qu'un amour réciproque ait produit une punition si tyrannique, une catastrophe si terrible que celle de punir de mort un amant favorisé!"—„Vous êtes un enfant", me répliqua-t-il, „et vous ne sentez pas que cette faiblesse de ne pas punir de mort quand on le doit, produit l'insubordination et toutes sortes de désordres."—„Mais", dis-je, „votre a. i., vous parlez d'un sujet devant des personnes à qui il cause des terreurs inexprimables, parce qu'à l'exception de vos respectables généraux, la plupart de ceux qui ont l'honneur d'être vos convives sont nés depuis que personne n'a souffert la punition de mort."—„Voilà ce qui ne vaut rien, dis-je", répliqua le grand-duc: „c'est ce qui produit beaucoup de désordres et qu'il n'y a pas de discipline ni de subordination." (Tout le monde se taisait, et la conversation était entre nous deux seulement).

„Je vous dis“, ajouta-t-il encore, „que vous êtes un enfant qui ne savez pas comprendre ces choses-là.“— „J'avoue, votre a. i., avec vérité que je ne sais pas comprendre tout cela; mais ce que je sens et sais, c'est que v. a. i. avez oublié que l'impératrice, votre auguste tante, vit encore.“ Tous les yeux se tournèrent sur moi. Le grand-duc ne me montrant que sa langue pour réponse (ce qu'il faisait même à l'église contre les écclesiastiques), j'en fus bien aise, parce que d'un côté cela prouvait qu'il n'était pas fâché contre moi, et cela ne me provoquait pas à de nouvelles répliques.

Comme il y avait beaucoup d'officiers des gardes et du corps des cadets dont le grand-duc avait la prétendue direction, qui étaient venus ce jour-là, cette conversation fut bientôt connue dans tout Pétersbourg et m'attira une confiance et des éloges outrés. Le lendemain la grande-duchesse m'en parla aussi et d'une manière qui me flatta beaucoup. Pour moi je n'y attachais aucun prix, car mon inexpérience du monde et surtout des cours ne m'avait pas appris combien il est dangereux, particulièrement à la cour, de faire ce que je croyais être le devoir de toute âme honnête, de dire toujours la vérité. J'ignorais que si le souverain vous pardonnera, ses courtisans ne le pardonnent jamais. Cependant, c'est à cette petite circonstance et quelques autres du même genre que j'ai dû la promptitude avec laquelle plusieurs officiers, les mains liées avec mon mari, m'accordèrent leur confiance, et que j'eus la réputation d'être sincère, ferme et patriote.

La maladie de l'impératrice Élisabeth empirait chaque jour. Toute ma famille et surtout le grand-chancelier, mon oncle, était dans une douleur profonde que je partageais bien sincèrement avec eux, parce que je chérissais l'impératrice, ma marraine, et que mon séjour à Oranienbaum m'avait fait voir tout ce que ma patrie avait à attendre d'un prince ingorant, borné, peu bienveillant pour sa nation et se faisant un mérite d'être toujours aux ordres du roi de Prusse qu'il qualifiait même, quand il était avec ses intimes, du titre du „roi mon maître!"

Vers le milieu de décembre, je tombai malade, je gardai même le lit pendant quelques jours; mais ayant appris que la souveraine n'avait que quelques jours à vivre, le 20 de décembre je mis des bottes, je m'entortillai de fourrures, et à une certaine distance du palais de bois sur la Moyka que l'impératrice et la famille impériale occupaient alors, je descendis, toute malade que j'étais, de ma voiture et j'allai à pied trouver le petit escalier que je connaissais par les domestiques de l. a. i. pour parvenir, sans être aperçue, aux appartemens de la grande-duchesse à une heure aussi indue (car il était minuit). Un heureux hasard fit que la première femme de chambre de la grande-duchesse, Catherina Ivanovna, entrait dans le petit vestibule et me sauva des mésaventuves funestes: car je ne connaissais pas du tout le local et j'aurais pu tout aussi bien entrer chez les valets de chambre de Pierre III que dans l'antichambre de son épouse. Je

me fis connaître et lui dis que je voulais parler à la grande-duchesse. „Elle est au lit“, me répondit-elle. —„Cela ne fait rien“. dis-je, „il faut que je lui parle“. Là-dessus, comme j'avais déjà gagné son amitié et sa confiance, elle me fit entrer dans la chambre et alla m'annoncer à son altesse impériale, qui fut extrêmement étonnée. A peine voulut-elle croire Catherina Ivanovna, parce qu'elle me savait malade et ne pouvait imaginer qu'à pied, par le froid le plus rigoureux, quand toutes les entrées et sorties et voies étaient ou gardées ou surveillées, je m'eusse exposée ainsi. „Qu'elle vienne pour l'amour de Dieu“, s'écria-t-elle. J'entre, je trouve effectivement la grande-duchesse au lit, dans lequel elle me fit asseoir et réchauffer mes pieds avant qu'elle me permît de parler. Quand elle me vit un peu remise et réchauffée, elle me demanda: „Qu'est-ce qui vous amène à cette heure chez moi et vous fait négliger, ma chère princesse, votre santé si précieuse pour votre époux et pour moi?“—„Je ne puis résister, madame, plus longtems“, dis-je, „à l'envie que j'avais d'avoir quelques assurances contre les nuages qui semblent gronder sur votre tête. Ayez de la confiance en moi, au nom de Dieu; je la mérite et je la mériterai, j'espère, davantage. Dites-moi quel est votre plan? Que pensez-vous faire pour votre sûreté? L'impératrice n'a que quelques jours, peut-être quelques heures à vivre; puis-je vous être utile, ordonnez et guidez moi.“ La grande-duchesse fut baignée de larmes dans l'instant; elle prit ma main, qu'elle serra contre son coeur, et me

dit: „Je vous suis reconnaisante au-delà de toute expression, ma chère princesse, et croyez que c'est avec toute la confiance et la plus grande vérité, que je vous dirai que je n'ai formé aucun plan, que je ne puis rien entreprendre et que je dois et veux rencontrer avec courage tout ce qui doit m'arriver et que ma seule espérance est en Dieu, à Qui je me confie."— „Eh bien, madame," répondis-je, „il faut donc que vos amis agissent pour vous, et moi de mon côté je ne céderai à aucun d'entre eux dans le zèle et les sacrifices que je suis prête de faire pour vous."—„Au nom de Dieu, princesse, ne vous exposez à aucun danger pour moi, ne vous attirez pas des malheurs qui me donneraient des regrets éternels. D'ailleurs que peut-on faire?"—„Tout ce que je puis vous dire maintenant," répliquai-je, „est que je ne ferai rien d'une manière à vous compromettre, madame; si je souffrirai, je souffrirai seule, et vous n'aurez jamais raison de vous ressouvenir de mon dévouement pour vous accompagné de celui de quelques chagrins ou malheur à vous personnels."—La grande-duchesse voulait encore me parler, me précautionnèr contre mon zèle et l'enthousiasme, peut-être l'imprudence, qui est jointe avec l'inexpérience naturelle à 17 ans; mais je l'interrompis et, baisant sa main, je lui dis: „Je ne puis rester plus longtems auprès de vous sans courir le risque de nous exposer toutes les deux." Elle se jeta dans mes bras où nous restâmes comme collées pendant quelques minutes. Je me jette à bas de son lit, je la laissai dans

une agitation, un trouble très-apparent, et je me possédais à peine assez pour retourner à ma voiture.

Quel fut l'étonnement de mon mari quand, de retour chez lui, il ne trouva pas à la maison sa femme malade! Il ne fut cependant pas longtems dans cette anxiété, car je revins d'abord après qu'il fut rentré. Quand je lui eus dit l'excursion que j'avais faite et lui eus expliqué mon motif et la ferme résolution que j'avais prise de servir ma patrie et sauver la grande-duchesse, à l'exception de l'inquiétude qu'il avait que cette échappée nocturne ne fût nuisible à ma santé débile, il approuva tout et me donna plus de louanges que je n'en méritais. Mon mari avait été retenu par mon père; il me repaya les fatigues, inquiétudes et dangers que j'avais courus, en me disant une partie de sa conversation avec lui, qui ne me laissait aucun doute que, s'il ne l'énonçait pas, il pensait presque comme nous sur le résultat que le changement de maître par la mort d'Élisabeth avait d'inquiétant pour tout véritable patriote.

Le 25 décembre, jour de Noël, nous eûmes le malheur de perdre l'impératrice Élisabeth. Je puis attester comme une chose que j'ai vue de mes propres yeux que les régimens des gardes (dont celui de Sémenowsky et d'Ismailowsky passèrent devant mes fenêtres) loin d'aller avec joie (comme quelques auteurs écrivant des mémoires sur la Russie, qui n'ont fait d'assertions que celles qui avaient rapport à leur plan, ont prétendu l'assurer, quoique le témoignage de 9 contre

un des habitans de Pétersbourg était contre eux par un avis contraire) au palais pour prêter serment au nouveau souverain, avaient l'air triste et abattu; ils parlaient tous en même tems, mais avec une voix étouffée qui produisait un murmure, un bredouillement comprimé et sinistre qui était, si inquiétant, si désespérant, que j'aurais voulu être à cent lieues de ma maison pour ne pas l'entendre. Mon mari était à l'autre côté de la ville à son régiment de Préobragensky. Je ne savais rien, mais cette marche de deux régimens susmentionnés me dit clairement qu'Élisabeth avait cessé de vivre. Cette journée qui est estimée comme une des premières fêtes dans notre rite et que le peuple fête avec joie, avait, au contraire, l'air d'un jour sinistre, et tous les visages ne présentaient que l'expression de la douleur. J'étais malade et ne voyais personne des miens. Le grand-chancelier, malade au lit, fut surpris le troisième jour par une visite de l'empereur, qui m'envoya aussi un page pour me dire de venir passer la soirée auprès de lui. Je m'excusai sur mon indisposition, ce qu'il répéta le lendemain aussi; mais au sixième jour, ma soeur m'écrivit que l'empereur trouvait mauvais que je ne venais pas et ne croyait guère à ma maladie. Pour ne pas attirer des explications désagréables de la part de l'empereur à mon mari, j'allai d'abord après dîner voir mon père et mon oncle et ensuite je me rendis à la cour, où l'impératrice n'y était pas: elle ne quitta sa chambre que pour aller auprès du corps inanimé de sa tante

et pour voir que l'on fasse tout ce qui était d'usage en pareil cas. Elle était continuellement noyée dans les larmes, et je n'avais de ses nouvelles que par son valet de chambre.

Ce que me dit Pierre III en me voyant entrer, avait rapport à ma soeur et était trop absurde pour que je le répète. Je me repliai sur mon défaut de compréhension et me dépêchai de prendre part au jeu de campis. Je trouvais ce jeu un peu cher, car c'était 10 impériales (cent roubles) qu'il fallait mettre dans la mise, et c'était toujours l'empereur qui gagnait: parce qu'il ne prenait pas de jetons et tirait de sa poche une impériale, quand il perdait, pour payer la poule, et comme il en avait probablement plus que 10 dans sa poche, il restait toujours le survivant et emportait la poule. Celle-ci finit bien vite, et sa majesté proposa une seconde à laquelle je le priai de ne pas me faire participer. L'empereur insistait que je jouasse encore; à la fin même il proposait d'être de moitié, mais je lui répondis avec l'apparence d'un sot enfant, que je n'étais pas assez riche pour me laisser duper ainsi, que si sa majesté mettait son argent sur la table comme nous le faisions, qu'il nous resterait quelque chance, mais comme sa majesté jouait en ayant son argent en poche sans que nous puissions voir combien il lui en restait, qu'ainsi il resterait toujours le dernier et profiterait de notre mise à la poule.

J'avoue que c'était un peu hardi; mais quand on se représentera l'effet qu'une bassesse comme celle-là dans

mon souverain devait me causer de dégoût, et que d'un autre côté la soumission et la tendresse de mon mari pour sa mère le réduisait (avec les dettes qu'il avait) à se contenter de ce qu'elle voulait bien lui envoyer pour notre entretien, ce qui était bien modique, quoique tout le bien appartenait au prince, étant celui de son père et non celui de sa mère; quand on se représentera, dis-je, que l'idée seule d'augmenter les embarras de mon mari m'effrayait, l'on me pardonnera ces propos.

L'empereur ne s'en formalisa point et, donnant toujours dans l'idée que j'étais un enfant (parce qu'il croyait que c'était de fraîche date qu'il m'a tenue aux fonts du baptême), opiniâtre et peut-être sotte, me répondit par quelques plates bouffonneries et m'excepta de jouer. Le cercle, cette soirée et presque toutes les suivantes, était composé de deux frères Narichkine et leurs épouses; m-r Ismaïloff et sa femme, la comtesse Élisabeth, m-rs Melgounoff, Goudowitch et Ungern, son général aide-de-camp, la comtesse de Bruce et deux ou trois personnes desquelles je ne me souviens pas. Tous me regardaient avec des yeux étonnés, et bientôt j'entendis ces personnes répéter (ce que j'avais entendu moi-même dire aux généraux holstinois à Oranienbaum, qui croyant que je ne savais pas l'allemand se disaient l'un à l'autre dans cette langue): *c'est une fière femme.* Le reste était dans la chambre voisine, par laquelle je passai et crus voir une mascarade. Tous les costumes étaient changés; il n'y avait pas

jusqu'au vieux prince Troubetskoy qui ne fût presque lacé dans son uniforme, en bottes fortes et éperons. Ce vieux courtisan, qui n'a jamais été militaire, voulut à 70 ans le paraître. Jusqu'au jour de la mort de l'impératrice il était couché, ayant les pieds aussi gros que son corps, et le soir même il courait donner les ordres aux officiers du régiment Ismaïloffsky, dont il avait été nommé quelque tems auparavant lieutenant-colonel. Ces gardes signifiaient à la cour, car les gardes étaient aussi en quelque façon des ramifications de la cour. Elles n'allaient pas contre les ennemis, et le prince Troubetskoy, ayant une charge civile en même tems, ne commandait pas ce régiment. L'on m'a assuré qu'il possédait le secret de gueux de faire venir les enflures où il voulait etc. etc. etc.

Toutes les dames de la cour et toutes celles de condition, selon les rangs de leurs maris, eurent ordre à tour de rôle de faire le service dans la chambre où était le catafalque, et comme selon notre rite des prêtres doivent lire dans cette même chambre pendant six semaines l'Évangile *), cela rendait cet appartement (tout tendu en noir avec beaucoup de candelabres autour du catafalque, avec des cierges) encore plus auguste, imposant et lugubre. L'impératrice y venait presque tous les jours, arroser de ses larmes les restes précieux de sa tante et bienfaitrice. Sa douleur lui attachait les spectateurs. Pierre III, au contrai-

*) C'est pour une tête couronnée et pour les evêques que l'on lit l'Évangile, mais pour les particuliers c'est les psaumes que l'on lit.

re, y venait rarement, et quand il y venait, c'était pour rire avec les dames de service, se moquer des ecclésiastiques qui s'y trouvaient ou quereller les officiers et bas-officiers en fonctions sur leurs boucles ou cravates ou uniformes.

Après le ministre de Prusse c'était celui d'Angleterre (Keith) qui jouissait des égards de la part de l'empereur. Ce respectable vieillard me chérissait comme sa fille. Nous dînions, la princesse Galitzine (dont j'ai déjà fait mention), mon mari et moi, toutes les semaines chez lui, et comme son nom de baptême était Romain, comme celui de mon père, quand il n'y avait pas d'étrangers, il me nommait sa fille. Il me voyait avec regret et quand nous n'étions que notre petit comité, il disait que l'empereur semble avoir pris à tâche de se faire blâmer et à la fin peut-être mépriser. Pour les autres ministres, sa majesté les traitait fort mal, et ils n'étaient sans doute pas gagnés par les manières de l'empereur.

Un matin l'empereur fit dire à mon oncle le grand-chancelier qu'il viendrait souper chez lui. Ce jour-là mon oncle ne quittait presque son lit, et ce souper ne pouvait guère lui faire plaisir. Il fit dire à ma soeur la comtesse Boutourline, à mon mari et moi, de nous trouver chez lui. L'empereur vint à 7 heures et resta dans la chambre du malade jusqu'à ce que le souper fût servi, auquel il dispensa mon oncle d'assister. Nous profitâmes, la comtesse Strogonoff, la comtesse Boutourline et moi, de l'absence de mon oncle

pour faire à notre guise, ne pas s'asseoir à table et, sous prétexte de faire les honneurs, de rôder autours des convives. C'était même assez dans le genre de sa majesté, parce qu'il haïssait toute étiquette ou cérémonie. Je me trouvais derrière sa chaise, quand s'adressant à l'ambassadeur de Vienne, le comte de Mercy, et au ministre de Prusse, il leur contait qu'étant encore à Kiel en Holstein, son père (alors vivant encore) l'envoya pour chasser les Bohémiens de la ville; il prit un escadron de carabiniers et une compagnie d'infanterie et les délogea dans un moment. Je voyais le comte Mercy tantôt pâlir et tantôt être rouge comme du feu, parce qu'il ne savait pas si l'empereur avait en vue des Bohémiens errants, diseurs de bonne aventure, ou des Bohémiens, sujets de l'impératrice, reine de Hongrie et de Bohême. Ce ministre était d'autant plus sur les épines qu'il savait déjà que l'ordre pour nos troupes de se séparer des troupes autrichiennes avait été expédié (il ne faut pas oublier que j'usais toujours en parlant à sa majesté du ton d'un sot enfant opiniâtre, et alors je le nommais toujours papa). Étant oncu derrière sa chaise dans ce moment, je lui dis en russe d'une voix basse, m'inclinant, qu'il ne devait pas faire de pareilles contes à des ministres étrangers, que s'il y avait eu à Kiel des mendiants et filous bohémiens, que certainement quelques gens de la police ont été employés pour les chasser et point lui, qui n'était alors qu'un enfant.—„Vous êtes une petite sotte“, me dit-il, „et vous disputez toujours avec moi“.

Il était déjà bien avant dans les vignes du seigneur, et j'étais sûre qu'il ne se souviendrait pas le lendemain de cette conversation. Je quittai sa chaise comme si de rien n'était. Un jour que j'étais chez l'empereur, quel fut mon étonnement et celui de tous ceux qui étaient présents, quand nous entendîmes sa majesté, à la suite d'une conversation au sujet du roi de Prusse, interpeller m-r de Volkoff (qui avait été sous le règne précédent premier et seul secrétaire du conseil suprême) pour dire combien ils ont ri plusieurs fois des résolutions et ordres secrets expédiés aux armées par le conseil, parce qu'ils restaient sans succès par la communication qu'ils en faisaient préalablement au roi. M-r de Volkoff rougissait et pâlissait. Pierre III ne s'en apercevait pas et continuait à se vanter des services amicaux qu'il avait rendus au roi de Prusse d'après les communications que m-r Volkoff lui donnait des mesures que le conseil se déterminait de prendre.

L'empereur ne venait à la chapelle de la cour que quand la messe était à la fin; il y faisait des grimaces et bouffonneries, et contrefaisait les pauvres vieilles dames auxquelles il avait ordonné de faire révérence à la française et non l'inclination de tête à la russe. Ces pauvres vieilles dames se soutenaient à peine quand elle devaient plier leurs genoux, et je me souviens d'avoir vu la comtesse Boutourline, belle-mère de ma soeur aînée, prête à tomber en faisant cette révérence ordonnée; heureusement quelques personnes qui se trouvaient près d'elle la soutinrent.

Pierre III ne montrait que la plus grande indifférence pour le grand-duc Paul. Il ne le voyait pas. Ce jeune prince, au contraire, voyait tous les jours sa mère. Il avait pour gouverneur l'aîné des frères Panine, qui était rappelé par la défunte impératrice pour remplir cette fonction. Lorsque le prince Georges de Holstein-Gottorp, qui était propre oncle de l'empereur et propre oncle de l'impératrice (étant frère de sa mère la princesse d'Anhalt-Zerbst) arriva à Pétersbourg, m-r Panine, par le moyen de m-r Saldern (qui a joué ensuite un grand rôle et fut ambassadeur de la cour de Russie en Pologne), qui était auprès du prince Georges comme une espèce de mentor, obtint que le prince Holstein-Gottorp et le prince de Holstein (aussi parent, mais plus éloigné, de leurs majestés) proposent à l'empereur d'assister à un examen sur les études du jeune grand-duc. Ce n'est qu'à leurs prières réitérées que l'empereur y consentit; car, disait-il, je n'y entendrai rien. Au sortir de cet examen, l'empereur dit tout haut à ses oncles: „Je crois, ma foi, que ce polisson en sait plus que nous.“ Il voulait le décorer du grade de bas-officier des gardes, et ce fût avec peine que m-r Panine obtint que cet honneur fut différé sous prétexte que cela lui donnerait de la vanité, qu'il se croirait déjà un homme fait et que cela le distrairait.

Pierre III goba tout bonnement ces raisons, sans se douter que le gouverneur se moquait de lui. Il crut aussi qu'il récompenserait parfaitement m-r Panine en

le faisant général d'infanterie, ce qui lui fut annoncé le lendemain par m-r Melgounoff. Pour comprendre au juste combien cela a dû altérer m-r Panine, il faut savoir que c'était un homme âgé de 48 ans, malingre, aimant le repos, ayant passé toute sa vie à la cour, ou en mission de ministre, portant une perruque à trois marteaux, recherché dans son habillement, ayant tout-à-fait l'air d'un courtisan, un peu suranné à la vérité, comme l'on dépeint ceux de la cour de Louis XIV et haïssant le caporalisme et le ton des corps de garde. Il dit à m-r Melgounoff qu'il avait peine à croire que c'est à lui que sa majesté destinait cette grâce, qu'elle n'était pas du tout faite pour lui et que s'il ne pourrait pas éviter cette vocation, il se résoudrait plutôt à déserter en Suède. L'empereur ne pouvait pas comprendre comment quelqu'un pouvait refuser le grade de général d'infanterie, et il dit: „L'on m'assurait qu'il avait de l'esprit; comment pourrais-je y croire après cela?“ Sa majesté fut obligée de se contenter de lui donner ce même grade dans le civil.

Il est tems que je parle de la nature des liaisons qu'il y avait entre mon mari et les Panine. Le frère cadet était général à l'armée en Prusse, que nous avions conquise. Ils étaient cousins germains de ma belle-mère; car leurs mères, les demoiselles Iewerlakoff, avaient épousé m-rs de Levontieff et de Panine. Les fils de cette dernière étaient donc oncles de mon mari. L'aîné partit pour sa mission comme envoyé extraordinaire, quand j'étais encore dans le berceau; je le vis

pour la première fois au mois de septembre, à notre retour d'Oranienbaum, et depuis je ne le vis que très-rarement, jusqu'à ce que sous le règne de Pierre III la conspiration commençât à prendre de la consistance. Il avait beaucoup d'amitié pour mon mari et se souvenait avec gratitude des bontés que son père leur avait témoignées lorsqu'ils étaient jeunes. Mais tous ces rapports si naturels et ma passion pour mon mari n'empêchèrent pas, quand par la révolution je fus placée en butte à l'envie, que la calomnie ne me donnât ce respectable oncle, tantôt pour amant, et tantôt pour père en supposant qu'il avait été l'amant de ma mère. Il a fait des obligations réelles à mon mari et quelques bienfaits à mes enfans; sans cela je l'aurais haï comme l'objet par lequel l'on flétrissait ma réputation. Je puis dire avec vérité que je respectais davantage le général pour sa franchise de soldat et sa fermeté de caractère, qui cadrait beaucoup plus avec le mien, et pendant la vie de sa première femme (que j'aimais et estimais de tout mon coeur) j'étais plus souvent avec le général et sa femme qu'avec le ministre.

En voilà assez sur cet article qui me peine même à présent.

Dans la seconde semaine du mois de janvier, un matin, quand les compagnies des gardes marchaient vers le palais pour la wacht-parade et relever la garde, l'empereur s'imagina que la compagnie que le prince conduisait ne s'était pas déployée selon les règles. Il courut en vrai caporal à mon mari, et lui dit qu'il n'a-

vait pas déployé comme il faut. Le prince le nia avec assez de calme encore; mais quand sa majesté revint à la charge, le prince, qui était très-impatient quand il croyait le moins du monde son honneur attaqué, répondit avec feu et avec tant d'énergie que l'empereur, qui avait les idées d'un officier prussien sur les duels, se croyant apparemment en danger, rebroussa chemin et quitta le prince avec la même précipitation qu'il l'avait approché.

Quand mes parents et moi eûmes appris cette scène, nous conclûmes que l'empereur ne rétrogradera pas toujours à la suite des reparties de mon mari, et qu'il pourrait se trouver des gens qui expliqueraient à sa majesté que c'était lui qui pouvait faire rétrograder le prince. Nous convinmes que le plus sûr était de les séparer pour quelque tems. J'étais surtout de cet avis, parce que je ne doutais pas, comme par inspiration, que l'empereur serait détrôné, et j'étais très-décidée d'y prendre part. Je souhaitais ardemment que mon mari soit en pays étrangers, afin que s'il m'arrivait quelque catastrophe, il ne la partageât pas avec moi. Comme on n'avait pas à toutes les missions les personnes qui devaient aller annoncer l'avénement au trône de sa majesté, je priai instamment mon mari d'en accepter une, et quand il y consentit, j'allai prier le grand-chancelier mon oncle de le présenter pour cet effet. Il me le promit, et le lendemain il fut signifié au prince qu'il était nommé pour la mission de Constantinople, comme la seule restante. Je n'aurais pas désiré que

mon mari y allât; mais comme de deux maux il faut toujours choisir le moindre, je préférai encore de le savoir à Constantinople que de le voir exposé à Pétersbourg par sa propre chaleur, quand il se croyait offensé, ou par la non-réussite des projets qui occupaient mon coeur et ma tête et ne contribuaient pas peu, en m'occasionnant des insomnies, à prolonger une espèce de maladie de langueur, un malaise qui me minait et me rendait visiblement maigrie et affaiblie. Le prince eut la permission de se choisir ses cavaliers d'ambassade, qui, comme lui, eurent l'argent de voyage et pour une demi-année leurs appointemens payés avant leur départ de Pétersbourg. Enfin le prince partit au mois de février.

Je restai malade et triste, et n'ayant pour me ranimer que les différents projets que ma tête enfantait et rejetait, et qui m'occupaient pourtant au point que je résistais assez passablement à la douleur de ma séparation avec un époux chéri et respecté. Mon mari alla à petites journées et s'arrêta longtems à Moscou, d'où ensuite il alla avec sa mère à sa terre de Troitzkoyé, qui est sur le chemin de Kiew, où il resta jusqu'au commencement de juillet.

Il m'arriva deux jours après le départ du prince une chose désagréable. Comme je n'avais gardé que peu de monde avec moi, des matelots qui travaillaient à l'amirauté, à Pétersbourg, forcèrent la fenêtre d'une chambre où ma femme de chambre gardait mon linge, mes habits et même mon argent (car je lui confiais

tout). Ils emportaient tout le linge qui y était, tout l'argent et une pelisse couverte d'étoffe d'argent. Cette même pelisse fut cause que l'on découvrit les voleurs; mais en attendant je fus sans argent et sans linge que je puisse porter, ne m'en étant resté que celui qui était chez la blanchisseuse. La comtesse Élisabeth, ma soeur, m'envoya une pièce de belle toile de Hollande. Je lui fis dire que ce dont j'avais le plus de besoin était une ou deux chemises pendant que les miennes reviendront de la blanchisseuse. Cette bonne soeur me les envoya sur-le-champ. Je cite ce petit malheur comme la première leçon de misère et besoin que j'aie éprouvée et qui n'a pas été la seule dans ma vie. D'ailleurs il me peinait d'emprunter de l'argent et augmenter les dettes du prince.

L'empereur allait toujours son train. A la paix avec le roi de Prusse, il était d'une joie et gloriole inconvenable; il voulut la célébrer par un grand dîner d'étiquette à la cour, auquel furent invitées les personnes de trois premières classes et les ministres étrangers. L'impératrice était assise à sa place, au milieu de la table; mais Pierre III s'assit au coin opposé, près du ministre de Prusse. Il proposa de boire avec des bocaux et à la décharge des canons de la forteresse les trois toasts suivants: à la santé de la famille impériale, à celle de sa majesté le roi de Prusse et à l'heureux événement de la paix. L'impératrice avait commencé par le toast à la famille impériale. Quand elle eut bu, Pierre III lui envoya son adjudant-général Gou-

dowitch, qui était derrière sa chaise, étant de service, demander pourquoi, en buvant à la santé de la famille impériale, elle ne s'était pas levée de sa chaise. L'impératrice répondit que comme la famille impériale n'était composée que de sa majesté, son fils et elle-même, elle n'avait pas cru possible que l'empereur ait prétendu cela d'elle. Au retour de Goudowitch vers l'empereur avec cette réponse, il lui ordonna de lui dire qu'elle était une folle *) et qu'elle devait savoir que dans la famille impériale étaient compris aussi ses deux oncles les princes de Holstein, et craignant apparemment que Goudowitch ne rendrait pas les mêmes mots, il le lui dit d'une voix haute, à être entendu de toute la table. L'impératrice fut dans l'instant accablée par un torrent de larmes, et souhaitant faire cesser sa sensibilité par quelques diversions, elle dit au chambellan comte Strogonoff, mon cousin, qui était de service et derrière sa chaise, de l'entretenir de ses jolis propos badins, dont il possédait si bien l'art. Il n'eut rien de plus pressé que de restreindre le chagrin qu'il éprouvait par cette scène (car il était fort attaché à l'impératrice et fort mal vu de l'autre côté, et cela d'autant plus que sa femme ne pouvait le souffrir et qu'elle était fort liée avec ma soeur et avec Pierre III). Il babillait tout ce qu'il croyait pouvoir faire rire l'impératrice. Le dîner fini, il eut ordre d'aller à sa maison de campagne, près de Kamennoy-Ostroff et de n'en point sortir jusqu'à nouvel ordre.

---

*) Le mot *doura* en russe est beaucoup plus fort encore.

Tous ces événemens de la journée firent grande sensation dans la ville. L'intérêt pour l'impératrice allait en croissant, de même que le mépris pour son époux. Il nous aplanissait tous les jours les difficultés de le faire descendre du trône, et cela devrait servir de leçon aux grands de la terre, que ce n'est pas la tyrannie seule qui les fait culbuter, mais que le mépris pour le gouvernant et le gouvernement, qui amène nécessairement le désordre dans l'administration et la méfiance pour une judicature corrompue, réunit les esprits au même voeu, celui d'un changement. Le pouvoir monarchique limité, avec un maître que l'on ne répugnerait pas d'avoir pour père, que l'on respecterait et que les méchants craindraient, voilà ce que veut toute personne réfléchie qui connaît combien le pouvoir logé dans la multitude est tumultueux, trop lent ou trop précipité, désharmonieux par la variété du mode de voir et de sentir; enfin, une personne qui sait combien l'opinion de la multitude est légère et changeante, ne saurait désirer qu'un gouvernement monarchique limité avec des loix bien prononcées et un souverain qui sût se respecter soi-même et chérir et estimer ses sujets.

L'empereur vint encore une fois chez mon oncle le grand-chancelier avec les deux princes de Holstein et sa suite ordinaire. L'impératrice n'était jamais d'aucune de ces parties, et elle ne sortait que pour prendre pour un moment l'air en voiture. Je ne me portais pas trop bien et je m'excusais de participer à cet hon-

neur, qui à la vérité ne m'amusait pas du tout. Quelle fut ma surprise quand j'appris le lendemain que l'empereur et son oncle le prince Georges, en braves officiers prussiens, à la suite d'une conversation où chacun d'eux tenait à une opinion différente, avaient déjà tiré leurs épées et se mirent en posture de s'entretuer, quand le vieux baron Korff (qui avait pour sa femme la soeur de la grande-chancelière) se jeta à genoux au milieu d'eux, pleurant comme une vieille femme, et leur dit qu'il ne permettrait pas qu'ils se tirent un coup avant de l'avoir percé à mort. Ce Korff (bon homme, au reste) était aimé de sa majesté et du prince de Holstein-Gottorp. Il mit fin à cette scène ridicule, qui a dû être très-inquiétante pour mon oncle, quoiqu'il ne la vit pas; car il était malade, encore gardant le lit. Je m'inquiétai beaucoup pour lui quand je sus que la chancelière, dans sa frayeur, quittant la chambre des combattants, au commencement de l'affaire, ne put lui dire que le pire. Enfin d'autres personnes vinrent lui apprendre les hauts faits de m-r Korff, qui remirent tout en ordre; car une réconciliation s'ensuivit entre l'oncle et le neveu.

Cette scène ridicule ne fut pas la dernière; il y en a eu plusieures de la même force, mais dans d'autres genres, avant que sa majesté partît pour Oranienbaum et de là à Cronstadt pour y inspecter la flotte avant de partir pour la guerre contre le roi de Danemark, qui était sa marotte, malgré les remontrances que l'on lui fit et malgré même l'avis de Frédéric-le-Grand,

qui dans une de ses lettres à l'empereur employa toute son éloquence pour le dissuader de commencer cette guerre.

En attendant je ne manquais pas d'animer ou d'affermir dans les bons principes les amis de mon mari, comme les capitaines des gardes Préobragensky m-rs Passek et Brédikhine (ce dernier était un de nos parens par sa femme, qui était une princesse Galitzine), le major des gardes Ismaïlowsky et son frère, capitaine du même régiment, monsieur Roslavleff etc. Je ne voyais que rarement ces messieurs, et cela par hasard jusqu'au mois d'avril, où je crus nécessaire d'être au fait des sentimens des troupes et du public de Pétersbourg. J'allais fort souvent chez mes parents et m-r Keith; en un mot, je pris à tâche d'avoir en apparence les mêmes habitudes d'être vue partout où l'on avait coutume de me voir, et certes ce n'est que chez moi seule, avec moi-même, que j'avais peut-être l'air d'être travaillée par des projets que raisonnablement l'on pouvait regarder comme au-dessus de mes forces.

Parmis les étrangers qui vinrent chercher fortune en Russie, un Piémontois nommé Odart fut protégé par mon oncle le grand-chancelier. Il lui procura la place de conseiller au collège de commerce. Je fis sa connaissance; c'etait un homme instruit, fin, rusé et vif, d'une santé faible et ayant déjà passé l'âge de la jeunesse. Bientôt il trouva que la place qu'il occupait ne lui convenait pas, parce qu'il ne savait ni notre langue ni nos produits, les communications d'eau etc.

etc. etc. Il me pria d'obtenir de l'impératrice qu'elle l'attachât à son service; j'en parlai à sa majesté qui ne le connaissait pas, ni ne l'avait vu. Je crus qu'elle aurait pu lui donner celle de secrétaire; mais elle me dit que comme elle n'avait de correspondance qu'avec ses parens, un secrétaire ne lui était pas nécessaire et qu'elle ne ferait que naître des soupçons et donner de l'ombrage en prenant un étranger pour cette fonction. J'obtins cependant qu'elle le prît à son service pour donner des lumières sur l'amélioration des terres dans le chétif apanage que Pierre III venait de donner à l'impératrice, et pour établir des manufactures *). Il n'a jamais été ni mon conseiller, ni mon confident, comme l'ont prétendu des écrivains gagés par les Français, qui, étant enragés de ce que la Grande Catherine avait un Souvoroff et des Russes pour sujets et soldats pour remettre ordre en France et par là dans toute l'Europe, compilaient calomnie sur calomnie. Croyant qu'ils ne pouvaient assez noircir la

*) Dans quelques-unes des lettres de sa majesté l'on trouvera qu'Odart n'a été introduit que par moi chez l'impératrice, et quand le renvoi du comte Strogonoff sur sa terre eut lieu, je conseillai à Odart pour sa santé de le suivre. Loin d'être un homme confidentiel et me dirigeant, je l'ai peu vu. Quand tout s'arrangeait pour la révolution, particulièrement les trois dernières semaines avant l'accomplissement de cette heureuse époque, je ne le vis pas une seule fois. C'est du pain et une situation agréable que je voulais lui donner; mais je ne lui ai demandé aucun conseil, et il aurait encore moins réussi auprès de moi, s'il avait osé me conseiller de me livrer à mon oncle le comte Panine, comme des libellistes se sont permis de le dire dans des pamphlets où il n'y a ni date, ni rime, ni raison, ni vérité, que celles prétendues qu'ils ont copiées d'après d'autres qui avaient trempé leurs plumes dans du fiel contre la Grande Catherine.

Grande Catherine sans défigurer Catherine la Petite (car c'est mon nom de baptême aussi), ils ne me laissèrent tranquille non plus.

Le maréchal de Razoumowsky, qui était un homme insouciant, était très-amicalement traité par l'empereur; mais, malgré cela, il voyait et son incapacité pour gouverner l'empire, et les maux dans lesquels la patrie devait être plongée. Le comte Razoumowsky aimait son pays autant que son apathie et son indolence pouvaient le comporter. Il commandait le régiment des gardes Ismaïlowsky, dont il était fort aimé. Il importait de l'avoir dans notre partie; mais comment l'y porter, c'est ce que personne, je crois, n'avait cru être faisable. Richissime, ayant tous les grades, tous les cordons et haïssant l'activité, il aurait frémi si on lui avait montré un complot où il devait pour l'accomplissement de la révolution jouer le rôle d'un des chefs. Toutes ces difficultés ne me firent abandonner mon projet de l'avoir de notre côté. Les deux frères, l'un major et l'autre capitaine de ce régiment, m-rs de Roslavleff et m-r de Lassounsky, premier capitaine aussi, avaient beaucoup d'ascendant sur l'esprit du comte; ils étaient tous les jours avec lui et sur un pied confidentionnel, mais n'osèrent se flatter de réussir à le porter à l'activité que nous désirions. Je leur conseillai de l'entretenir tous les jours, premièrement vaguement et par la suite plus explicitement, sur les bruits qui étaient généralement répandus d'un grand complot, d'une révolution qui allait, dit-on, se faire, et comme

il ne serait certainement pas le dénonciateur de leurs conversations, quand notre plan aurait mûri, ils pourraient se découvrir à lui et lui faire sentir qu'ils le regardaient comme un des nôtres aussi, qu'il ne pouvait plus reculer, car ils ont fait part aux autres conjurés des conversations qu'ils avaient eues avec lui et qu'il n'a ni blâmées ni contrariées; finalement, qu'il était dans le même danger qu'eux et qu'il en courrait moins en étant à la tête de son régiment et en coopérant avec nous. Cela se fit comme je leur avais dicté, et cela réussit à merveille.

Je visitais comme à l'ordinaire le ministre d'Angleterre m-r de Keith. Dans une entrevue il me dit qu'il y avait des bruits en ville, comme si les gardes voulaient se révolter et que la guerre contre le Danemark en était la principale cause. Je lui demandai si on ne nommait pas les chefs?—„Non“, me répondit-il, „et je crois qu'il n'y en a point; car les officiers et les généraux ne pouvaient pas avoir des objections contre une guerre où il pourraient se distinguer. „Aussi“, dit-il, „ces bruits, ces discours indiscrets n'aboutiront qu'à quelques punitions, exils en Sibérie, et que l'on fera passer par les verges quelques-uns de ces soldats.“ Je ne pouvais être tranquille sur ce que ces bruits étaient si répandus; mais il n'y avait pas de remède, excepté de précipiter autant qu'il se pourrait le dénouement.

En attendant je menais une vie qui devait altérer ma santé: j'allais tout aussi fréquemment chez mes parens,

que je l'avais fait. Les jours de poste étaient absorbés par l'écriture de lettres volumineuses à mon mari, et par les larmes qu'elles me causaient en me rappelant son absence. Le reste de la semaine, excepté le peu d'heures que je donnais au sommeil, j'étais absorbée par mes plans et la lecture de tous les ouvrages qui traitaient des révolutions arrivées dans les différentes parties du globe. Comme je n'étais pas forte, mes couleurs vives disparurent, et je maigrissais visiblement; un réfroidissement que j'allais gagner faillit m'achever entièrement.

Entre Pétersbourg et Krasnoy-Kabak, espace de dix verstes, le terrain n'était qu'un marais et d'épaisses forêts que l'on suggéra à Pierre III de distribuer. La plupart des riches seigneurs le desséchèrent et en firent des campagnes charmantes; un de ces terrains fut donné à un des Holstinois *) d'Oranienbaum, qui en le voyant s'effraya des travaux et dépenses qu'il fallait y mettre et le laissa au gouvernement pour le donner à qui bien voudrait l'accepter. Mon père voulut absolument que je prisse ce petit terrain. En vain je lui représentai que je ne pouvais en rien faire, n'ayant pas seulement de quoi commencer; il désira décide-

*) Ces Holstinois étaient pour la plupart des garçons apprentifs ouvriers, qui avaient fui de leurs maîtres; il se trouvait parmi eux quelques soldats ou bas-officiers déserteurs des troupes des petits princes d'Allemagne; ils étaient bien reçus à Oranienbaum et incorporés dans les troupes de Pierre III, alors grand-duc, où ils étaient avancés rapidement.

ment que je l'aie, et promit de m'y bâtir une petite maison de bois.

Je me rendis au désir de mon père, bien décidée cependant de ne point faire de dépenses qui pourraient gêner mon mari; car, outre l'entretien d'une table frugale pour moi et ma petite et celui de mes domestiques, je ne portais que les habits et les nippes de mon trousseau et ne faisais par conséquent aucunes dépenses. Il se trouva alors à Pétersbourg une centaine de paysans de mon mari qui venaient tous les ans, y gagner beaucoup d'argent; par attachement et reconnaisance pour le bien-être dont ils jouissaient, ils me proposèrent de travailler d'abord quatre jours pour creuser des canaux et ensuite dans les jours de fête à tour de rôle continuer leurs ouvrages. Le zèle avec lequel ils travaillèrent rendit d'abord la partie un peu plus élevée, sèche et prête pour la bâtisse de la maison, offices et cour. L'idée me vint de ne point donner de nom à ce premier bien territorial que je possédai, mais qu'à la réussite de la révolution il porterait le nom du saint du jour. J'y allai un jour avec mon cousin le comte Strogonoff, à cheval. Je voulus me promener dans un terrain qui me parut une prairie desséchée, et je m'y enfonçai jusqu'aux genoux. Mes pieds étaient mouillés. En revenant chez moi, j'eus une forte fièvre. L'impératrice, l'ayant su, m'écrivit une lettre bien amicale, et son inquiétude sur ma santé la rendit bien mécontente de mon cavalier-servant, le comte de Stroganoff, qu'elle nommait ordinairement

dans ses lettres à moi *le magot* (la laideur et les drôleries de mon cousin lui valurent à juste titre ce nom), l'accusant de n'avoir pas eu soin de moi et de n'avoir pas empêché que je m'exposasse ainsi. Au reçu de cette lettre ma fièvre était au plus haut degré, et la réponse que j'y fis devait être aussi incohérente que l'était alors mon cerveau. Je me suis seulement souvenue après que j'avais écrit tantôt russe et tantôt français, moitié vers et moitié prose. Quand je fus mieux, l'impératrice me demanda dans un de ses billets depuis quand je me mêlais de prophétiser, qu'elle comprenait fort bien les vers russes que ma partialité pour elle avait dictés, mais qu'en outre de ce langage de l'amitié vive et tendre qu'elle savait que je lui portais, elle ne comprenait rien à ma lettre, et surtout elle ne savait pas ce que voulait dire le certain jour qui devait arriver et donner le nom à ma première possession territoriale.

Tous mes parens venaient me voir, et entre autres le comte Panine aussi souvent que sa fonction de gouverneur le permettait. Comme il était essentiel pour nous qu'un homme de cette trempe fût des nôtres, je hasardai à différentes reprises de lui parler de la probabilité qu'il y avait que Pierre III serait détrôné. Je lui demandais quelles suites en résulteraient et par qui et comment nous serions gouvernés. Mon oncle aimait beaucoup à imaginer que son pupille gouvernerait selon les loix et la forme de la monarchie suédoise. Il arriva une circonstance que j'ai omise et qui me

mérita la confiance de m-r Panine, parce que le prince Repnine, son neveu, qu'il aimait et estimait beaucoup, m'avait donné une preuve bien éclatante d'estime et de confiance. Je voyais souvent le prince Repnine chez la princesse Kourakine, où la princesse Repnine son épouse était logée (comme soeur du prince Kourakine, elle était une cousine de mon mari). Enfin il me comprit parfaitement et vit que des principes austères réunis à un patriotisme enthousiastique excluaient en moi tout intérêt personnel et toute vue d'agrandissement de ma famille. Il faut savoir que le jour de la célébration de la paix avec le roi de Prusse, quand ce dîner dont j'ai fait mention ne parut pas avoir assez célébré aux yeux de Pierre III, il ordonna un souper au palais d'été, où, sans cérémonies, avec ses intimes, quelques dames de la ville, ses officiers, et généraux favoris et le ministre de Prusse, il testifia sa joie à sa manière, et à quatre heures du matin il fut emporté de la table dans sa voiture pour retourner au château, sans être en état d'y entrer lui-même, parce qu'il était si ivre. Mais avant de quitter le palais d'été, il décora ma soeur Élisabeth de l'ordre de S-te Catherine *) et il dit au prince Repnine qu'il l'enverrait comme ministre-résident à Berlin pour remplir tous les

*) Cet ordre par son institution ne pouvait se donner qu'à la famille impériale et des princesses des maisons souveraines étrangères, excepté si une particulière aurait sauvé la personne du souverain ou rendu un service éclatant à la patrie. Aussi il n'y a en avait pas d'accordés durant tous les règnes précédents.

ordres et volontés de sa majesté prussienne. Avant cinq heures du matin le prince Repnine vint du palais d'été tout droit chez moi. Je n'étais pas levée encore, mais il insistait que l'on m'avertît de son arrivée. Un domestique frappa à la porte de la chambre de toilette attenante à la mienne, et cela me réveilla. Je fis lever ma bonne vieille qui dormait toujours auprès de mon lit, et elle me dit de très-mauvaise humeur que c'était mon cousin le prince Repnine qui était arrivé. Je passai vite une robe et je fus bien étonnée de l'heure indue et des nouvelles, ainsi que de la manière profonde dont je vis le prince affecté, car son préambule fut tout crûment: „Tout est perdu, ma respectable cousine; votre soeur a eu l'ordre de S-te Catherine, et je dois être envoyé comme ministre adjudant du roi de Prusse". Tout étonnée que je fusse de ces nouvelles, je ne voulais pas prolonger la visite du prince, et je lui dis qu'avec une tête comme celle de Pierre III l'on aurait tort de prétendre prévoir les conséquences, ni craindre les suites qu'il mettrait à telle ou telle chose qu'il faisait; que je lui conseillais d'aller prendre du repos et que demain il ferait fort bien d'avertir son oncle, monsieur de Panine, de tout ce qui s'était passé dans la soirée.

Quand le prince Repnine partit, je ne me couchai plus et je me livrai à ruminer sur les différentes jetées, pour ainsi dire, que j'avai entendu énoncer, comme des croquis du projet pour terminer la révolution par nos conjurés. C'étaient des suppositions, des projets en l'air,

et il n'y avait point de plan fixe, pas une opération unanimement adoptée, que celle de remettre à frapper le coup quand sa majesté et les régiments seraient sur leur départ pour le Danemark. Je me décidai de m'ouvrir entièrement à la première entrevue à monsieur Panine.

Il était toujours pour les formes et la coopération du Sénat. „Il serait fort heureux", dis-je, „si on nous en donnait le tems. Je consens avec vous que l'impératrice n'a pas de droits au trône, et que, pour faire les choses en règle, ce serait son fils qui devrait être proclamé, et que l'impératrice, jusqu'à la majorité du grand-duc, ne fût que régente; mais vous ne considérez pas qu'il n'y a pas un sur cent qui comprenne un déplacement du souverain autrement qu'un coup de main". Alors je lui nommai les principaux conjurés, comme les frères Roslavleff, Lassounsky, Passek, Brédikhine, Baskakoff, le pr. Bariatinsky, Khitroff etc., et les Orloff, qu'ils s'étaient associés. Il fut étonné et allarmé d'apprendre à quel point je m'étais embarquée et que je ne disais rien à l'impératrice de crainte de la compromettre. Enfin, je voyais que ce n'était pas tant le courage qui manquerait à mon oncle, mais la décision, et pour ne pas prolonger les discussions, peu nécessaires, je lui fis voir combien il nous serait utile d'avoir Teploff *) à nous; que, ne le voyant pres-

*) Il était nouvellement sorti de la forteresse où Pierre III l'avait fait enfermer. Écrivant aisément et avec éloquence, je pensai à en faire le secrétaire de l'impératrice, surtout les premiers moments, où des manifestes, des ukases etc. devaient être promptement expédiés ou proclamés.

que pas, je ne connaissais que lui qui pourrait nous le gagner; que d'ailleurs son crédit sur l'esprit du comte Razoumowsky était trop puissant en outre. Je fis promettre à mon oncle qu'il ne parlerait à aucun des conjurés sur la proclamation du grand-duc, parce que cela ne serait productif d'aucun avantage et ne ferait naître que de la méfiance en venant de la part d'un gouverneur en faveur d'un enfant son pupille. Je l'assurai en retour que j'en parlerais peut-être avec succès, puisqu'ils me connaissaient tous pour être la plus sincère amie que l'impératrice eût dans le monde. Je parlai effectivement; mais quant au succès, la Providence *) ne permit pas que celui qui paraissait le plus raisonnable d'entre nos plans s'accomplisse.

L'archevêque de Novgorod, prélat très-instruit, jouissait du respect général et était idole de tout le clergé. Ses lumières lui faisaient voir encore plus clairement, combien sous un souverain comme Pierre III l'église devait perdre de son poids. Il ne cacha guère le chagrin qu'il en ressentait et il était prêt à nous seconder en tant que sa charge de premier pasteur le pouvait admettre. C'était beaucoup, car il joignait à d'autres qualités une éloquence touchante et mâle, qui entraînait ses auditeurs.

Les choses en restèrent là. Pendant une dizaine de

---

*) Une trahison involontaire d'un soldat, qui, croyant des nôtres le capitaine Ismaïloff, lui dit ce qu'il avait justement entendu du capitaine Passek. Ce dernier fut arrêté, et comme la conjuration était découverte, je précipitai le dénouement, en faisant venir l'impératrice en ville.

jours le nombre des conjurés se grossissait sans faire mûrir un plan raisonnable ou décisif. J'eus la satisfaction, dans un tête-à-tête avec le prince Wolkonsky, oncle de mon mari et nouvellement retourné de l'armée, d'apprendre que toute l'armée ayant combattu pendant quelques années contre le roi de Prusse en faveur de Marie-Thérèse, trouvait peu naturel de tourner les armes contre elle; que le mécontentement y était général, et je vis que le prince serait plutôt des nôtres que contre nous. Je le communiquai au comte Panine, et il nous fut aisé de l'amener à agir ou du moins de paraître au dénouement.

J'allais de deux jours l'un constamment à ma campagne, ou plutôt mon petit marais, pour y être seule et mettre par écrit quelques-unes de mes idées qui ne me paraissaient pas bien claires. Par ces tournées fréquentes je persuadai que j'étais uniquement occupée de l'amélioration et l'embellissement de ce terrain.

Je recevais assez souvent des nouvelles de l'impératrice. Elle se portait bien et paraissait n'avoir aucune inquiétude. En effet, elle ne pouvait en avoir; car elle ignorait comme nous que le dénouement était si proche.

Pierre III augmentait les dégoûts que l'on avait et s'attira le mépris le plus parfait et le plus général par la manière dont il remplissait la fonction de législateur. Sous le règne de l'impératrice Élisabeth, des peuples de la Servie, aussi bien que ceux d'entre eux qui s'étaient réfugiés sous la domination de la maison

d'Autriche, enfin des Hongrois et d'autres peuples qui étaient de la religion grecque, lui envoyèrent des députés pour la prier de leur accorder des terres dans ses domaines afin de s'y établir, ne pouvant plus endurer les oppressions que le clergé catholique, tout puissant pendant le règne de Marie-Thérèse, leur faisait éprouver. Sa majesté, quoique fort portée pour l'impératrice d'Allemagne, fut entraînée par le sentiment religieux de protéger des peuples du rit grec que l'on persécutait. Ces députés furent bien recus; des belles terres dans la partie méridionale de la Russie leur furent assignées, et l'on leur avança de l'argent pour les aider dans les fraix que leur causerait leur transplantation, et en outre pour former quelques régiments de husards.

L'un de ces députés, un certain Khorwat, pliant, intrigant, se procura plus d'accès auprès des grands et ceux qui devaient les expédier. L'argent lui fut confié. Quand plusieurs milliers des Serviens furent arrivés au lieu qui leur etait destiné et qui fut surnommé la *Nouvelle Servie,* Khorwat commença à les traiter en esclaves et retint l'argent qui leur était destiné. Ces malheureux parvinrent avec leur plaintes auprès de l'impératrice, et le général prince Mestchersky y fut envoyé pour rechercher sur le lieu et redresser leurs griefs; mais les infirmités d'Élisabeth, d'autres affaires majeures et enfin la mort de l'impératrice furent causes que le Sénat ne décida finalement sur cette affaire. Après sa mort, Khorwat arri-

va à Pétersbourg et fit un présent de deux mille ducats à chacun de trois seigneurs qu'il croyait être les plus puissants, nommément à Léon Narychkine, dont le crédit était fondé sur ses bouffonneries, au général Melgounoff et au procureur-général Gléboff. Ces deux derniers le dirent d'abord à Pierre III. Il leur dit: „Vous êtes des braves gens“ et les loua de ne pas lui avoir fait un secret d'un présent qu'ils avaient reçu, partagea avec eux par moitié et promit d'aller au Sénat lui-même pour donner une décision en faveur de Khorwat, ce qu'il fit le lendemain même, et la Russie perdit par là cent mille habitants qui étaient prêts d'y venir, s'ils avaient su que leurs compatriotes y jouissaient de la tranquillité promise. Ayant appris aussi que Léon Narychkine avait reçu la même somme sans le lui avoir dit, il prit de lui toute la somme qu'il avait reçue de Khorwat sans lui en laisser la moitié, comme il l'avait fait avec les deux autres, et le turlupina pendant plusieurs jours, lui demandant à quel usage il avait employé l'argent qu'il avait reçu en présent.

De pareilles actions aviliraient un particulier. Combien cette transaction, qui fut d'abord connue de toute la ville, ne dut-elle pas augmenter le mépris que l'on avait déjà pour le souverain! Aussi la risée de tous ceux qui se moquaient de Pierre III et de son plat bouffon Léon Narychkine était générale.

Quelque tems après, il fit une farce peu croyable devant tout le régiment des gardes d'Ismaïlowsky.

Le maréchal comte de Razoumowsky, qui en était le chef, fut obligé comme les autres, quoiqu'il n'était guère militaire, de déployer tout son régiment et le faire manoeuvrer en présence de l'empereur, qui fut fort content de la tenue de ces troupes. L'on fut gai, et le dîner allait se passer dans la meilleure humeur du monde, quand Pierre III aperçut son Nègre à une certaine distance se bataillant à coups de poing et de pied, avec quelqu'un. Cela l'amusa. Mais quand on vint lui dire que c'était avec le профосъ du régiment qu'il se battait, Pierre III fut saisi d'une consternation visible, et il s'écria: „Narcisse est perdu pour nous!" L'on ne comprenait rien à cette phrase. Le comte Razoumowsky lui en demanda l'explication. „Mais", dit l'empereur, „est-ce que vous ne sentez pas qu'aucun brave militaire ne peut plus l'avoir dans sa société; car ayant été touché par (le) профосъ, il est taché d'infamie!" Le comte Razoumowsky, faisant semblant d'entrer dans les préjugés de l'empereur, lui proposa de couvrir le Nègre avec le drapeau. Sur cela Pierre III embrassa et remercia le comte de lui avoir donné cette idée. Sa gaieté revint, et il se fit amener son Nègre. „Sais-tu", lui dit-il, quand il fut venu, „que vous étiez perdu pour notre société, vous étant couvert d'infamie par le contact d'un профосъ?" Narcisse (il me semble que c'était son nom) n'entendait pas ce galimatias et soutenait, au contraire, qu'il s'était défendu en homme brave et qu'il a bien étrillé ce coquin qui l'avait frappé. Il fut encore moins traitable, quand il vit que l'on voulait lui

passer trois fois l'étendard pour le purifier, et l'on fut obligé de le faire tenir par quatre hommes pour pouvoir accomplir cette cérémonie purifiante. Mais l'empereur ne s'en tint pas là: il voulut qu'avec la petite pique au haut de l'étendard l'on tirât quelques gouttes de sang du Nègre pour le purifier et le réhabiliter entièrement. Les cris et les injures que Narcisse lui disait mettaient tous les officiers à la torture, parce qu'ils n'osaient pas céder à l'envie de rire, tandis que leur empereur envisageait cette scène comme un acte solennel. . . . . . .

L'on jugera aisément quelle opinion l'on en devait avoir après de telles exhibitions.

Mon père ne jouissait d'aucun crédit, et quoique l'empereur avait donné des marques de considération au grand-chancelier mon oncle, il ne se serait pas laissé guider par ses avis ni par les règles de la plus saine politique, qu'il n'entendrait pas du tout. Être le matin général-caporal à la wacht-parade, bien dîner avec du bon vin de Bourgogne, passer la soirée avec ses bouffons et quelques femmes et faire ce que le roi de Prusse lui ordonnerait—voilà ce qui constituait la félicité de Pierre III, et c'est d'après cela que son règne, qui dura sept mois, ne présenta que cette même façon de vivre journalière, qui n'inspirait certainement pas du respect. Impatient de reconquérir du roi de Danemark une petite portion de terrain qu'il croyait lui appartenir, il ne voulut pas retarder cette guerre jusqu'après son couronnement. . . . . . .

Le départ de la cour pour Péterhoff et Oranienbaum me donna plus de loisir. Je ne passais pas mes soirées chez l'empereur et je m'estimais fort heureuse de rester à Pétersbourg. Tout y paraissait calme, excepté que plusieurs soldats des gardes étaient impatients d'agir. Craignant d'être inopinément embarqués pour aller combattre le roi de Danemark, ils se forgaient eux-mêmes des histoires, de nouvelles inquiétudes sur le compte de l'impératrice, et les officiers de notre parti les surveillaient et avaient toutes les peines du monde à les retenir. J'autorisai quelqu'un des officiers de dire aux soldats que j'avais tous les jours des nouvelles de sa majesté, et qu'enfin je les avertirais par leurs officiers à point nommé quand il faudrait agir.

C'est dans cet état que l'affaire en resta jusqu'au 27 juin, vieux style, jour à jamais mémorable pour la Russie, jour de terreur et de bonheur pour les conjurés, jour enfin qui décida, dirigea et finit par accomplir leurs voeux, tandis que, quelques heures avant, personne de nous ne savait quand et comment finir ce que nous désirions; jour qui, en coupant le noeud gordien qu'avaient noué l'ignorance, la diversité d'opinions que la diversité de conception sur les premiers élements de ce grand événement devait produire, termina par la main invisible de la Providence un plan décousu des individus peu faits pour être ensemble, peu dignes l'un de l'autre, peu liés, ne se comprenant pas, mais réunis par un même voeu, qu'ils voyaient être le voeu général. Ils avaient plutôt rêvé (ils crai-

gnaient d'approfondir et digérer leurs idées) que connu et arrêté un projet de révolution. Si tous les chefs des conjurations voulaient avouer combien le hasard, le moment a eu part à la réussite de leurs complots, ils descendraient d'un bien haut échafaudage. Pour moi, j'avoue tout bonnement qu'ayant deviné (peut-être la première) la possibilité de déplacer un monarque incapable de gouverner, après avoir ruminé, réfléchi autant qu'une tête de 18 ans en est capable, j'avoue que toute ma lecture sur de pareils événements, toute mon imagination et toutes mes réflexions n'auraient pas produit ce que l'arrestation de Passek produisit.

C'est donc le 27 juin dans l'après-midi que Grégoire Orloff vint m'annoncer que le capitaine Passek était arrêté. La veille, ce dernier ainsi que Brédikhine avaient été chez moi et m'apprirent l'impatience que les grenadiers surtout témoignaient de détrôner Pierre III, et qu'ils croyaient qu'il ne fallait que de les mener à Oranienbaum pour battre les troupes holstinoises et que par là tout serait fini. Que les différentes rumeurs sur des dangers que l'impératrice courait les faisaient sortir de leurs casernes, qu'il était difficile de les contenir longtems et que tous ces mouvemens, en avortant notre secret, nous exposaient terriblement. Je compris que ces messieurs n'étaient pas sans une dose de peur, sur quoi je voulais leur montrer que je ne craignais pas de partager leurs dangers. Je permis à ces deux messieurs de dire à leurs soldats que je venais de recevoir des nouvelles de l'impératrice, qu'elle était tran-

quille à Péterhoff, qu'ils devaient l'être aussi, parce que l'on ne perdrait pas le vrai moment d'agir.

Messieurs de Passek et Brédikhine parlèrent en ce sens le même jour aux soldats, et c'est ce qui a pensé nous être funeste et ce qui a provoqué le major des gardes Préobrajensky, monsieur de Woeïkoff, d'arrêter le capitaine Passek.

Quand Orloff vint m'annoncer cette fâcheuse nouvelle (et dont il ne savait ni la cause, ni le moindre détail), mon oncle monsieur Panine était chez moi. Soit que, froid et lent de son naturel, il ne vît pas la chose aussi tragique que je la conçus; soit qu'il voulût me cacher une partie du danger: je le vis, imperturbable, m'assurer que l'arrestation de Passek pouvait être la punition de quelque omission dans le service. Je vis en même tems qu'il n'y avait pas de tems à perdre et qu'il en faudrait beaucoup pour faire envisager cet événement à monsieur Panine comme le moment décisif pour agir d'une manière quelconque. Je convins avec lui qu'Orloff devait aller au régiment et acquérir les détails et la façon dont Passek était gardé, ce qui désignerait d'abord, si c'est comme officier ou comme criminel qu'il était privé de sa liberté. Orloff devait m'en donner l'avis, et, si la chose pressait, qu'un de ses frères viendrait rendre compte à monsieur Panine de même.

Dès qu'Orloff fut parti, je feignis d'avoir grand besoin du repos et je priai mon oncle de m'excuser si je le priais de me quitter. Mon oncle partit sur-le-

champ, et je ne perdis pas de tems aussi d'endosser une chinelle de drap d'homme et d'aller à pieds vers l'autre rue, où demeuraient les Roslavleff *). Je n'avais pas fait beaucoup de chemin quand je vis un homme à cheval courir au grand galop. Comment dirais-je, est-ce l'inspiration, ou qu'est-ce qui m'a fait deviner que c'était un des Orloff? Car je n'en connaissais ni n'avais vu aucun hormis Georges. Ne pouvant arrêter sa course précipitée qu'en l'interpellant par son nom de famille, je me hasardai de lui crier: „Orloff!“ (étant, Dieu sait pourquoi, intimement persuadée qu'il était un des Orloff). Il s'arrêta et demanda: „Qui m'appelle“? Je m'approchai de son cheval et me nommai en lui demandant où il allait et s'il avait quelque chose à m'ap-

*) Il faut savoir que la veille les soldats, ayant eu je ne sais par qui de fausses nouvelles, comme quoi l'impératrice allait être enlevée de Péterhoff et reléguée fort loin, voulurent courir à sa délivrance, et leurs officiers avaient toutes les peines du monde à les retenir et peut-être n'y auraient-ils pas réussi si je ne les avais autorisés de leur dire que ce jour même j'avais eu de ses nouvelles, qu'elle ne courait aucun danger et qu'enfin je les avertirais du moment d'agir. Mais comptant peu sur le succès des officiers à retenir leurs soldats, j'écrivis à madame Chkourine, femme d'un valet de chambre de l'impératrice, qu'elle envoyât incessamment sa voiture avec quatre chevaux de louage à son mari à Péterhoff, et qu'elle lui mandât que c'est moi qui le prie de garder cette voiture attelée afin que dans un cas urgent l'impératrice puisse s'en servir pour venir en ville; car, dans un besoin pareil, elle ne pourrait demander une voiture de la cour. M-r de Panine, qui ne voyait l'événement que dans le lointain et l'incertitude, avait qualifié cette petite prévoyance à moi de non-inutilité; cependant, sans cette voiture, Dieu sait si nous aurions vu arriver l'accomplissement de nos désirs; car m-r Ismaïloff, comme grand-maître de la cour, commandait à Péterhoff, et il n'était rien moins que dévoué à l'impératrice, par conséquent sa fuite de là (en demandant une voiture) aurait été empêchée par lui.

prendre. „J'allais chez vous, madame, pour vous apprendre que Passek est arrêté comme criminel d'état; qu'il y a non-seulement quatre soldats à la porte, mais deux à chaque fenêtre. Mon frère est allé l'annoncer au comte Panine, et j'ai été déjà chez Roslavleff“. — „Est-ce que ce dernier vous a paru consterné?“ lui demandai-je? — „Un peu“, me répondit-il; „mais, ma princesse, pourquoi restez-vous dans la rue? Permettez-moi de vous suivre chez vous“. — „Il n'y a personne dans la rue“, dis-je, „et il y aurait plus d'inconvénient à vous faire voir à mes domestiques. D'ailleurs, notre conversation“, dis-je, „va cesser par ce peu de mots. Allez dire à Roslavleff, Lassounsky, Tchertkow et Brédikhine que sans perdre de tems ils aillent à leur régiment Ismaïlowsky, qu'ils doivent y être pour recevoir l'impératrice (car c'est le premier sur sa route) et ensuite vous ou un de vos frères doit partir comme un éclair à Péterhoff et dire de ma part que sa majesté fasse usage de la voiture de louage et que sans perte de tems elle se rende au régiment d'Ismaïlowsky, où elle sera proclamée souveraine instamment, et aussi de même plus loin; qu'il est si urgent de se hâter, si dangereux de perdre un instant, que je ne veux pas en perdre en vous arrêtant pour lui écrire. Dites-lui que c'est dans la rue que je vous ai parlé et conjurez de hâter le moment de l'arrivée de l'impératrice, et elle sentira la nécessité de venir au plus tôt ici. Adieu! J'irai, peut-être, moi-même encore cette nuit à sa rencontre“.

Arrivée chez moi, l'âme et l'esprit agités, j'avais peu de disposition au sommeil. J'appris de ma femme de chambre que le tailleur n'avait pas rapporté mon habit d'homme. Cette circonstance me contrecarrait beaucoup; je voulus tranquilliser mes domestiques en me couchant et leur laissant prendre du repos. A peine s'était-il passé une heure après cela, que j'entendis frapper à ma porte-cochère. Je me jetai à bas de mon lit et, entrant dans la chambre voisine, je fis introduire la personne qui voulait entrer. Je vis un beau jeune homme que je ne connaissais pas. C'était le quatrième frère Orloff. Il venait me demander s'il ne serait pas trop tôt de faire venir en ville l'impératrice et peut-être l'effrayer inutilement. A ces discours je ne me possédai pas de colère et d'inquiétude, et je crois que je m'exprimai très-désobligeamment sur la présomption de ses frères d'avoir tardé à mettre à l'exécution ce que j'avais prescrit à Alexis Orloff. „Il ne s'agit pas de crainte maintenant de donner de l'inquiétude à sa majesté", dis-je: „j'aimerais mieux que l'on la transporte ici dans un évanouissement et sans sens, que de risquer, en la laissant à Péterhoff, la rendre malheureuse pour la vie ou partager avec nous l'échafaud. Dites donc à votre frère qu'il parte sur-le-champ bride abattue et nous amène l'impératrice avant que par des conseils sensés Pierre III n'envoye ou n'arrive lui-même en ville et renverse pour jamais ce que la Providence plus que nous semble avoir arrangé pour sauver la Russie et l'impératrice". Il me quitta pénétré

de mes raisons et m'assurant qu'il répondait de l'exactitude que son frère mettrait à remplir mes vues.

Après son départ j'étais plongée dans les plus tristes réflexions, et les images que m'offrit mon imaginaton étaient d'un genre plutôt funeste qu'autrement.

A six heures du matin j'ordonnai à ma femme de chambre de me préparer un habit de gala. Quand j'appris que sa majesté était arrivée au régiment d'Ismaïlowsky, où elle fut proclamée à l'unanimité souveraine, d'où elle se rendit à l'église de Kazan où tout le monde était accouru lui prêter serment, et que les autres régiments de garde et d'armée avaient fait la même chose, je me rendis vite au palais d'hyver, où je sus qu'elle devait se rendre. Je ne pourrais jamais décrire comment je parvins jusqu'à elle: toutes les troupes qui se trouvaient à Pétersb. s'étaient jointes aux régiments des gardes, entouraient le palais, remplissaient la grande place et obstruaient toutes les avenues. Je descendis donc de ma voiture et je voulus traverser la place à pied; mais, reconnue par quelques officiers et soldats, je me sentis portée sur les têtes presque des gens de toute condition. Je m'entendis nommer par les noms les plus flatteurs et les discours les plus touchants que l'on me faisait, étant accompagnés de bénédictions et voeux pour ma prospérité, qui me furent prodigués jusqu'à l'antichambre de sa majesté, où l'on me déposa comme une manchette perdue. L'habit tout froissé, le plus grand dégât dans toute ma parure, ne se peignaient à mon imagination bouillante que comme une espèce de tri-

omphe; je ne pouvais ni n'en avais d'ailleurs le tems de la réparer. Je me présentai donc comme cela à l'impératrice. Nous nous précipitâmes dans les bras l'une de l'autre. „Dieu soit loué! Grâce à Dieu“, est tout ce que nous pûmes articuler toutes les deux. Sa majesté me rendit compte ensuite comment elle s'esquiva de Péterhoff, et je lui dis de mon côté tout ce que je savais et que mon habit d'homme, retenu par mon tailleur, a été cause que je n'ai pu, malgré le vif desir que j'en avais, aller à sa rencontre.

Bientôt je m'aperçus qu'elle gardait encore le cordon de S-te Catherine et qu'elle n'avait pas mis le ruban bleu, qui est celui de l'ordre de S-t André *). Je courus proposer au comte Panine d'ôter le sien et je courus le passer sur l'épaule de l'impératrice. Comme elle n'avait pas de femme de chambre avec elle, elle me pria de mettre le sien dans ma poche. Nous devions après un léger dîner aller avec les troupes à Péterhoff. L'impératrice devait endosser l'uniforme de l'un des régimens des gardes, et moi en faire de même. Sa majesté emprunta l'uniforme du capitaine Talysine et moi celui du lieutenant Pouchkine, comme ces deux officiers étaient assez approchants de notre taille. J'allai vite chez moi pour me travestir de façon à être

*) Le cordon bleu ne se portait par la femme de l'empereur. Elle ne portait que celui de S-te Catherine, que Pierre 1-er avait institué pour en décorer sa femme. C'est Paul 1-er qui le premier en décora l'impératrice son épouse, et l'empereur Alexandre suivit son exemple et donna le cordon bleu à l'impératrice Élisabeth.

plus utile en tous les cas à l'impératrice, et quand je revins au palais, sa majesté était avec les sénateurs qui se trouvaient en ville, tenant une espèce de conseil sur les manifestes qui devaient d'abord se publier etc., et Téploff faisait la fonction de secrétaire. Il était plus que probable qu'avant ce tems Pierre III devait être informé de la fuite de l'impératrice de Péterhoff et des mouvemens en ville. Il me vint à l'idée que quelqu'un de ceux qui se trouvaient auprès de lui pouvait bien lui donner des conseils courageux de venir, soit travesti ou non, à Pétersbourg. Cette idée me frappa au point que je ne voulais point attendre la fin de la séance du conseil, malgré le peu de droit que j'avais d'entrer dans cette auguste assemblée. Les deux bas-officiers factionnaires à la porte, soit qu'ils crussent que j'étais au-dessus de la consigne qu'ils avaient de ne laisser entrer personne, ou qu'ils ne concevaient pas qu'il ne m'appartenait point d'y entrer, m'ouvrirent la porte. Je m'approchai précipitamment de la chaise de sa majesté et lui dis à l'oreille ma pensée, et que si elle n'avait pas avisé à parer ou empêcher que cela n'arrive, elle ne devait pas perdre le tems de le faire. Sur quoi sa majesté appela m-r Téploff et lui dit d'écrire deux exemplaires d'oukaze qui seraient livrés à deux personnes pour aller se stationner aux deux embouchures des deux rivières par lesquelles on pouvait venir en ville, et leur prescrire ce qu'elles avaient à faire. L'impératrice, qui prévoyait tout, crut devoir expliquer à ces vieux personnages qui ne m'a-

vaient pas reconnue, qui j'étais et que mon amitié pour elle, toujours alerte, m'avait fait songer à ce qu'elle avait oublié. Voilà tous ces graves pères de la patrie qui se levèrent de leurs sièges pour me saluer *).

Bientôt après, la séance finit. L'impératrice ayant donné tous les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, nous montâmes à cheval, et notre cortège passait les 12000 hommes de troupes, sans compter les volontaires, dont le nombre croissait à chaque instant.

Comme les troupes avaient été sur pied pendant plus de 12 heures, arrivés à Krasnoy-Kabak, 10 verstes distant de la ville, nous fîmes halte pour trois heures. Nous-mêmes avions bien besoin de repos. Je n'avais presque dormi les derniers 15 jours, et quoique je n'aurais pas pu dormir dans ce moment, mais m'étendre sur un lit pour reposer tous mes membres fatigués était le plus grand délice que l'on aurait pu m'offrir. Dans cette vilaine maison, qui n'était autre chose qu'un méchant cabaret, il ne se trouvait qu'un seul lit, mais large. Sa majesté décida que nous devions nous y reposer toutes les deux sans nous déshabiller. Le voyant

---

*) J'avais l'air d'un garçon de 15 ans avec cet uniforme, et il devait paraître singulier qu'un aussi jeune officier des gardes, qu'ils n'avaient jamais connu ni vu, pût entrer dans ce sanctuaire et parler à l'oreille de sa majesté. C'est à propos que je dise que cet uniforme était l'ancien que le régiment Préobragensky portait depuis Pierre I jusqu'au règne de Pierre III, qui l'avait changé pour des uniformes à la prussienne, et ce qui est fort singulier c'est que dès que l'impératrice arriva à Pétersbourg, les soldats jetèrent leurs nouveaux uniformes prussiens et retrouvèrent leurs vieux uniformes, Dieu sait où et comment.

malpropre, j'obtins un grand manteau du colonel Karr, dont nous couvrîmes le lit et nous y couchâmes.

A peine fus-je couchée que je remarquai qu'il y avait auprès du chevet de l'impératrice une petite porte dont je ne connaissais pas l'issue. J'en fus inquiète, et je demandai sa permission de me lever et de m'assurer sur ce passage. En ouvrant la porte, je vis qu'elle donnait dans une petite partition obscure qui avait une sortie dans la cour. Je plaçai au dehors deux sentinelles du régiment des gardes à cheval avec ordre de ne point quitter leurs postes sans moi et ne laisser approcher personne de cette porte. Cela fait, je vins reprendre ma place dans le lit, et comme nous ne pouvions dormir, sa majesté me lut des différents manifestes qui devaient être publiés à notre retour en ville, et nous nous communiquâmes nos craintes, qui dès lors étaient moindres que nos espérances.

Effectivement, Pierre III ne put se décider à rien et négligea de suivre les conseils du maréchal Munich, qui se trouvait auprès de lui. Il vint à Péterhoff, retourna à Oranienbaum et enfin consentit, selon l'avis de plusieurs personnes qui étaient avec lui, d'aller à Cronstadt se rendre maître de la place et de la flotte. Mais il n'y arriva qu'après que l'amiral Talysine, que l'impératrice y envoya, en avait déjà pris le commandement, et qui ne permit pas à Pierre III de débarquer. Il fut obligé de retourner à Oranienbaum, d'où il expédia le général Ismaïloff avec des propositions très-soumissives et l'offre d'abdiquer la couronne.

Ismaïloff nous trouva déjà sur le chemin de Péterhoff. Son langage était bien différent de celui du grand-chancelier mon oncle, qui vint au moment que nous quittions la ville. Ce dernier fit des remontrances à l'impératrice et, voyant qu'il ne réussirait pas, il alla dans son palais, refusa de prêter serment à sa majesté, en lui disant qu'elle pouvait être sûre qu'il n'entreprendra rien, ni en paroles ni en actions, contre elle, mais qu'il ne trahirait pas le serment qu'il a fait à Pierre III, aussi longtems qu'il existerait. Il pria l'impératrice de mettre un officier auprès de lui, qui puisse voir tout ce qui se passerait dans sa maison et alla avec le calme d'une grande âme au palais Woronzow. J'admirais d'autant plus la conduite respectable de mon oncle que je savais le peu d'estime qu'il avait pour l'empereur, et combien, en vrai patriote, il était chagrin de voir l'incapacité du souverain et les suites funestes qu'elle devait amener.

L'impératrice renvoya le général Ismaïloff vers l'empereur, en le conjurant de persuader sa majesté de se rendre, pour éviter des malheurs incalculables que l'on ne pourrait dans le cas contraire prévenir; qu'elle se ferait un devoir de rendre son existence agréable dans tel château un peu distant de Pétersbourg qu'il choisirait, et qu'elle remplirait en tant qu'il serait en son pouvoir tout ce qu'il désirerait.

Nous étions à peu de distance du couvent de la Trinité, quand le vice-chancelier prince de Galitzine arriva avec une lettre de l'empereur, et cha-

que instant notre cortège grossissait par ceux qui le quittaient volontairement.

Comme Oranienbaum n'est qu'à neuf verstes de Péterhoff, Pierre III, bientôt après que nous y fûmes arrivés, put s'y rendre. Il était accompagné du général Ismaïloff et de son adjudant-général Goudowitch. L'on fit passer l'empereur dans un appartement écarté, sans avoir été vu de presque personne, et l'on lui servit à dîner, après quoi il partit pour Ropcha, qui lui avait appartenu quand il était encore grand-duc et qu'il choisit dans ce moment de préférence à un autre château. Alexis Orloff et sous lui le capitaine Passek, le prince Théodore Bariatinsky et le lieutenant des gardes Préobragensky m-r Baskakoff, à qui l'impératrice confia la garde de l'empereur, l'y suivirent. Je ne l'ai pas vu, quoique je l'eusse pu faire; mais l'on m'assura qu'il mangeait de bon appétit et but son vin favori, le vin de Bourgogne, de même.

Il avait écrit deux ou trois lettres à son auguste épouse. Je n'en citerai qu'une dans laquelle l'abdication de la couronne était bien énoncée, bien claire. Ensuite il choisit quelques personnes qu'il désirait que l'impératrice nommât pour demeurer auprès de lui et il n'oublia pas d'y insérer aussi les provisions qu'il souhaitait avoir, nommément du vin de Bourgogne, des pipes et du tabac à fumer qu'il voulait avoir.

Mais en voilà assez sur un prince malheureux, parce qu'il avait été placé sur un piédestal au-dessus de sa sphère. Il n'était pas méchant; mais son incapacité, l'éducation

qu'il avait reçue et sa vocation et inclination naturelle semblaient n'en avoir fait qu'un bon caporal prussien et non le souverain d'un grand empire.

Depuis la veille j'avais été toujours sur pied; mais je ne me sentais pas fatiguée que quand j'étais debout ou assise: tant la préoccupation de l'esprit et l'affection de l'âme a de prépondérance sur mon physique. Je devais souvent courir d'un bout du palais à l'autre et souvent descendre auprès des gardes stationnés aux différentes entrées. Ayant été pour parler à la princesse de Holstein (parente de l'impératrice), je retournai auprès de sa majesté pour lui demander si elle voulait la voir pour un moment. Quel fut mon étonnement de trouver dans une des chambres Grégoire Orloff étendu sur un canapé (parce qu'il avait froissé sa jambe) ouvrant des gros paquets que je reconnus (pour les avoir souvent vus chez mon oncle pendant le règne de l'impératrice Élisabeth) comme venant du conseil suprême. Je lui demandai ce qu'il faisait. Il répondit: „L'impératrice m'a ordonné de les ouvrir“.—„J'en doute“, dis-je, „puisqu'ils auraient pu rester dans cet état quelques jours de plus, quand l'impératrice aura nommé des gens en fonction; mais ni vous ni moi ne sommes propres pour cette besogne“.

Après cela je fus obligée d'aller pérorer avec les soldats, qui, exténués de soif et de fatigue, avaient forcé une cave et buvaient leurs chapeaux pleins de vin de Hongrie qu'ils prenaient pour de l'hydromel léger. Je réussis au-delà de ce que j'avais espéré: à ma repré-

sentation les soldats renversèrent la liqueur qu'ils avaient dans leurs chapeaux, roulèrent les tonneaux derechef dans la cave et envoyèrent chercher de l'eau de fontaine. Cette marque de leur attachement et confiance m'étonna d'autant plus que leurs officiers n'avaient point réussi auprès d'eux avant moi. Je leur donnai le reste d'argent *) que je possédais encore, en renversant mes poches pour leur montrer que si je ne leur donnais pas davantage, c'était que je n'en avais pas plus. Il se montait à 160 rbl. qui faisaient 16 impériales que j'avais en or, et je leur promis qu'à notre arrivée en ville ils boiraient aux frais de la couronne, parce que les cabarets leurs seront ouverts. Ayant passé à des autres postes ou corps de garde, je leur donnai ce qui me restait de ducats, que j'avais reservés dans une autre poche. Ma logique y fut goûtée aussi et eut l'effet désiré.

A mon retour au palais je vis dans la même chambre où Grégoire Orloff était couché sur un canapé, une table avec trois couverts. Je la passai sans paraître y faire attention. Bientôt l'on avertit sa majesté que son dîner était servi. Elle m'invita à le partager, et à mon grand déplaisir je le vis servi auprès de ce mê-

---

*) Il faut savoir que je n'ai ni demandé ni reçu de l'argent de l'impératrice; bien moins en acceptai-je du ministre de France, comme quelques écrivains l'ont dit. — Il est vrai qu'il m'en fut offert, et des crédits immenses. Ma réponse fut que jamais de mon sçu ou gré l'argent d'aucune cour étrangère ne sera employé pour faire réussir la révolution.

me canapé. Ma tristesse ou mécontentement (c'était plutôt tous les deux, car j'aimais sincèrement l'impératrice) apparemment se peignaient sur mon visage. Elle me demanda ce que j'avais. Je répondis: „Rien qu'un manque de sommeil depuis 15 jours et une grande lassitude“. Ensuite elle me proposa de la soutenir contre Orloff, qui (disait-elle) demandait à quitter le service. „Jugez quel air d'ingratitude j'aurais si je lui permettais de se retirer!“ Ma réponse fut en sens contraire de ce qu'elle souhaitait. Je lui dis qu'à présent elle était souveraine, qu'elle avait mille moyens de le gratifier d'une façon qui éclaterait au loin, sans le violenter de rester au service. Dès ce moment je compris qu'Orloff était son amant et je fus désolée quand je prévis qu'elle ne saurait le cacher.

Après le repas et le départ de Pierre III nous quittâmes Péterhoff et nous nous arrêtâmes à la maison de campagne du prince Kourakine pour une couple d'heures. Nous nous couchâmes, l'impératrice et moi, dans le seul lit qui s'y trouvait. Ensuite nous nous arrêtâmes encore à Katerinhoff, où nous trouvâmes un monde innombrable. La populace y était en foule pour se ranger de notre côté au cas qu'il y aurait combat entre nos troupes et les Holstinois, généralement détestés.

Quant à notre entrée en ville, elle ne saurait être décrite. Les rues étaient remplies de monde qui nous donnait mille bénédictions et exprimait sa joie. Les valétudinaires étaient à leurs croisées. Le son des clo-

ches, les prêtres à la porte de chaque église, la musique des régiments, tout cela faisait un effet que l'on ne saurait rendre. Le bonheur de voir terminer cette révolution sans une goutte de sang de répandue, le désir de voir mon père, mon oncle et ma fille, une foule de sentiments qui m'assiégeaient, les fatigues incroyables que j'ai souffertes, à 18 ans, avec une constitution délicate et une sensibilité de nerfs excessive, tout cela me donnait une fièvre et me rendait incapable de voir, entendre et encore moins observer rien.

Arrivée au palais d'été, je ne donnai point le tems à l'impératrice d'entrer dans les appartemens: sur le péristyle même je lui demandai la permission de prendre sa voiture de voyage, qui nous avait suivies pour aller voir mes parens et ma fille. Sa majesté me le permit et me pria obligeamment de revenir au plus vite. Le palais de mon oncle était le plus proche, c'est donc d'abord à celui que j'allai.

Je le trouvai assez bien portant et parfaitement lui-même, c'est à dire calme. Il me parla du détrônement de Pierre III comme d'une chose à laquelle il s'était attendu. Ensuite il me questionna sur *l'amitié des souverains*, qui en général n'était ni trop stable, ni trop sincère. Il me dit qu'il en a eu des preuves, et que toute la pureté de ses actions et de ses vues ne l'a pas sauvé (sous le règne d'une souveraine qui lui devait de l'amitié, et à laquelle il avait été attaché depuis sa jeunesse) des traits empoisonnés de l'intrigue et de l'envie.

De chez lui j'allai chez mon père, qui était un peu hors de son assiette naturelle: 1°, parce que l'officier que l'on avait placé auprès de lui plutôt pour son repos (afin que les deux régimens des gardes qui avoisinaient sa maison n'y fissent quelque rixe, que des soldats ivres pouvaient produire), cet officier, m-r Kakavinsky, qui fut bientôt reconnu pour un homme dont le cerveau était dérangé *), sous prétexte qu'il y avait un très-grand nombre de domestiques chez mon père, retint une quantité de soldats qui avaient eu besoin de repos (car nous n'en laissâmes en ville que ce qu'il fallait pour relever la garde auprès du palais et du grand-duc Paul, qui était resté en ville avec son gouverneur). En arrivant dans la cour de mon père, j'y reconnus un bas-officier, ordonnance du lieutenant-colonel Wadkowsky, qui avait le commandement de toutes les gardes restées pendant notre absence en ville. Cet ordonnance venait demander 30 soldats, qui étaient effectivement inutiles dans la maison de mon père et dont on avait bien besoin pour relever ceux qui avaient gardé leur postes le double du tems usuel. Je dis à m-r Kakavinsky qu'il devait d'abord complaire à la demande de son excellence m-r de Wadkowsky et que je ne voyais aucun besoin d'avoir ici 100 soldats. Entrée dans les chambres et trou-

---

*)Il se permit ensuite, pendant notre séjour à Moscou, d'abjurer publiquement, à l'église catholique, notre religion grecque et de devenir catholique.

vant à chaque porte un soldat stationné, je lui dis qu'il avait mal compris la volonté de sa majesté et son instruction, que ce n'était que pour la sûreté de la maison qu'il y était et non pour donner à mon père l'air d'un factieux. Je dis aux soldats qu'on les avait tourmentés inutilement, et que 10 ou 12 d'entre eux seulement devaient rester jusqu'à nouvel ordre.

Quand je vis mon père, il me reçut sans la moindre colère; mais il me témoigna son chagrin d'avoir été ces 24 heures gardé comme un prisonnier d'état et se plaignit aussi de ce que ma soeur la comtesse Élisabeth était dans la maison. Je l'assurai que son premier grief venait de la sotte conception de Kakavinsky, et qu'avant la nuit j'étais sûre qu'il n'aurait plus un seul militaire dans sa maison. Quant au second, je le conjurai de considérer la position de ma soeur, que tout faisait de sa maison le seul asile respectable et naturel qui lui restait; qu'avec le tems il y aurait moyen que leur désir mutuel de n'être pas sous le même toit pourrait s'effectuer avec décence. Mon père ne voulait pas me laisser partir; je lui représentai que je devais aller voir ma soeur, ensuite aller chez moi, voir ma fille et changer mon costume militaire, et que l'impératrice m'avait priée de revenir au plus vite chez elle. C'est avec peine qu'il me permit d'aller auprès de ma soeur: il n'avait jamais beaucoup de tendresse pour elle, et le peu d'égards qu'elle avait pour lui (qui après les premières semaines du règne de Pierre III ne présenta dans mon père qu'un

zéro en chiffre, sans crédit, ni influence) n'avait certainement pas amélioré la chose. Quand je fus dans la chambre de ma soeur, c'était une palinodie plus longue que j'eus à écouter. Je l'assurai de ma tendresse et sollicitude pour elle. Je n'avais pas parlé, lui dis-je, à l'impératrice sur son sujet, parce que j'étais sûre qu'elle ne pouvait avoir envers elle que des vues généreuses et bienveillantes; qu'elle devait s'attendre que tout ce qui pouvait se faire pour elle serait fait. Effectivement, l'impératrice ne souhaitait que son absence pour les fêtes du couronnement. Elle lui envoya plusieurs fois des messagers pour la persuader de sa protection. Ma soeur partit quelque tems avant nous pour une terre de mon père, peu distante de Moscou. Ensuite, après le départ de la cour, elle vécut à Moscou, jusqu'elle épousa monsieur de Poliansky, après quoi elle a demeuré constamment à Pétersbourg, où son mari avait une maison et des terres, et sa majesté a tenu aux fonts de baptême son fils. A mon retour des pays étrangers, j'obtins même de sa majesté que sa fille fût nommée demoiselle d'honneur.

En quittant ma soeur, j'allai chez moi embrasser ma petite Nastasie. Ces trois visites prirent tant de tems que c'était déjà sombre; je n'eus donc pas le tems de faire ma toilette et me dépêchai d'aller au palais. Ma femme de chambre me dit que sentant la poche de ma robe lourde, elle y trouva l'ordre de S-te Catherine en brillants. C'était celui de l'impératrice. Je le pris.

En entrant dans la chambre voisine à celle où l'impératrice était, j'en vis sortir Grégoire Orloff avec Kakavinsky, et, m'approchant de sa majesté, je n'eus plus lieu de douter qu' Orloff était mon ennemi: car ce ne pouvait être que lui qui ait pu introduire Kakavinsky auprès de l'impératrice. Sa majesté me reprocha d'avoir parlé devant les soldats en français à cet officier et avoir fait naître des soupçons que je voulus qu'il les renvoyât. Ma réponse fut sèche, et ma physionomie peignait, à ce que l'on m'a assuré, le mépris le plus parfait. „C'est trop tôt, madame“, dis-je; „ce n'es pas après quelques heures que vous êtes sur le trône que vos troupes, qui m'ont donné les plus grandes marques de confiance implicite, puissent avoir de l'inquiétude sur ce que je dirai dans quelque langue que cela soit“, et je lui remettais l'ordre de S-te Catherine pour abréger cette conversation. „Doucement“, me dit-elle, „vous avouerez cependant que vous ne deviez pas renvoyer les soldats“.—„Cela est vrai, madame“, dis-je: „malgré les instances de monsieur de Wadkowsky, je devais laisser faire le sot de Kakavinsky et vous laisser dans le cas de n'avoir point de gardes pour relever celles qui veillaient à votre sûreté et celle de vos palais“.—„Allons, allons“, me dit-elle, „nous en resterons là. C'était pour votre vivacité, et ceci (en voulant me passer sur l'épaule l'ordre que je lui avais remis) est pour vos services“. Loin de m'agenouiller pour être décorée, je lui dis: „Pardonnez-moi, votre majesté, ce que je vous dirai. Vous touchez au moment à dater

duquel la vérité malgré vous sera bannie de vos oreilles. Je vous supplie de ne pas me décorer de cet ordre, parce que si c'est pour une parure, vous savez que je n'y mets aucun prix; si c'est pour mes services, quelques médiocres qu'ils puissent paraître à quelques personnes, à mes yeux ils ne peuvent être payés, parce que je n'ai jamais été ni ne serai achetable à aucun prix". Sa majesté m'embrassa en me disant: „Permettez au moins à l'amitié d'avoir une jouissance". Je baisai sa main, et me voilà en uniforme d'officier, en cordon sur l'épaule, sans crachat, avec un seul éperon et l'apparence d'un petit garçon de 14 ans.

Sa majesté alors me dit qu'elle a déjà expédié un lieutenant des gardes à mon mari avec un billet, pour le faire rebrousser chemin et venir nous joindre au plus vite. Cette nouvelle me fit un si grand plaisir que j'oubliai dans l'instant tout le juste mécontentement que je pouvais avoir contre elle.

Nous restâmes encore environ une heure auprès de l'impératrice. Elle me dit qu'elle aurait dès demain des appartements à ce même palais prêts pour moi. Je la priai de me laisser chez moi jusqu'à l'arrivée de mon mari, qu'alors nous en prendrions possession ensemble *).

*) J'oubliais de faire mention qu'à notre retour en ville, quand nous montâmes pour un moment de repos en voiture, l'impératrice, moi, le comte Razoumowsky et le prince Wolkonsky, sa majesté me demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi pour s'acquitter en quelque façon envers moi. „Faites le bonheur de ma patrie, conservez moi", dis-je, „les mêmes sentimens, et je serai heureuse".—„Mais ce n'est que mon devoir", reprit-

Le hetman comte de Razoumowsky et monsieur Panine sortirent en même tems que moi de l'appartement de l'impératrice. Je leur communiquai ce que

---

elle, „et je veux alléger le poids que je sens".—„Je ne croyais pas", répliquai-je, „que les services de l'amitié puissent être un poids pour vous". —„Enfin", dit sa majesté, „taxez-moi de tout ce que vous voulez; mais je ne serai pas à mon aise, si vous ne me dites, si vous ne m'indiquez dans ce moment ce qui je pourrais faire pour vous faire plaisir". Elle m'embrassait en me parlant ainsi. „Eh bien", dis-je, „ressuscitez mon oncle, qui n'est pas mort".—„C'est une énigme", dit-elle.—„Le prince Wolkonsky vous l'expliquera", répartis-je; car, quoique ce n'est pas pour moi que je sollicite cette faveur, il m'en coûtait d'en demander. Le prince Wolkonsky dit à sa majesté que le général Lévontieff, propre oncle de mon mari, servant avec distinction à l'armée envoyée contre les Prussiens, avait été dépouillé par l'intrigue de sa femme de la septième partie de ses terres et de la quatrième partie de son mobilier et argent comptant, ce qu'elle n'aurait dû recevoir qu'à sa mort (comme c'est le droit des veuves en Russie). Pierre III se prêta d'autant plus volontiers à cette injustice qu'il en voulait à tous les généraux qui servaient bien contre Frédéric. L'impératrice avoua la justice de la cause et me promit que ce serait un des premiers oukases qu'elle signerait. „Eh bien, madame, je serai très-récompensée par votre majesté, puisque c'est le frère unique et très-chéri de me belle-mère". J'étais fort contente de prouver par là à la mère du prince mon attachement pour la famille, et je me réjouissais d'avoir esquivé des gratifications qui répugnaient à mes principes. Le lendemain, monsieur Panine eut le titre de comte, 5 mille roubles de pension, et le prince Wolkonsky et le comte Razoumowsky la même pension. Le reste des conjurés de la première classe devait avoir 600 paysans et 2000 roubles de pension, ou à la place des terres 24000 roubles. A mon étonnement je fus dans cette classe. Je ne voulus pas profiter du choix que l'on laissait de prendre les terres ou les 24000 roubles, bien décidée de ne pas toucher à cet argent non plus. Plusieurs de ceux qui avaient eu part à cette révolution blâmèrent mon desintéressement, et pour ne pas augmenter ces clameurs ni indisposer l'impératrice, je me fis donner une liste de dettes que mon mari avait contractées et j'assignai cette somme pour les personnes à qui mon mari devait pour racheter les obligations ou papiers qu'ils en avaient, ce que le cabinet de sa majesté, sur cette assignation, remplit.

j'avais vu à Péterhoff, la conversation du dîner qu'elle eut avec moi, et je leur dis que j'étais sûre qu'Orloff était l'amant de sa majesté, à quoi monsieur Panine me dit: „C'est l'absence du sommeil pendant 15 jours consécutifs et les 18 ans d'âge qui travaillent sur votre imagination“.—„Fort bien“, dis-je, „j'y consens; mais permettez-moi tous les deux, quand vous serez convaincus que j'ai deviné juste, d'avoir le droit de vous dire qu'avec vos têtes froides vous n'êtes que des sots“. Le marché fut conclu, et je me dépêchai d'aller chez moi me jeter dans mon lit. Une aile de poulet que je trouvai, reste du souper de ma petite, fut tout ce que je mangeai, et me dépêchant de jouir des bienfaits de Morphée, je me couchai bien vite; mais mon sang était si agité qu'à chaque moment, si je m'assoupissais, j'étais soulevée toute entière par des espèces de sauts que tout mon corps faisait, ou des tiraillements dans mes jambes et mes bras, qui me réveillaient en sursaut.

Le lendemain il y eut messe dans la grande chapelle, et nous vîmes Grégoire Orloff décoré de l'ordre de S-t Alexandre.

Après le service divin je m'approchai de mon oncle et du comte Razoumowsky; je leur rappelai notre convention d'hier et, en éclatant de rire, je leur dis: „Sauf le respect que je vous dois, vous êtes des sots“.

Le quatrième jour après l'avénement au trône, m-r Betskoy fit demander un moment d'audience à sa majesté, qui lui fut accordée. Il n'y avait que moi avec l'impératrice. Quel ne fut pas notre étonnement quand,

se mettant à genoux, il la pria de lui dire par qui elle croyait être élevée au trône? Sa majesté lui répondit: „Je dois mon élévation à Dieu et à mes fidèles et bons sujets.“ „Alors“, lui répliqua Betskoy, „je ne dois plus porter ce cordon“, et il voulait ôter l'enseigne de l'ordre de S-t Alexandre, dont il était décoré. L'impératrice l'en empêcha et lui demandait qu'est-ce qu'il avait? „Je suis“, dit-il, „le plus malheureux des hommes, puisque vous ne savez pas que c'est moi qui ai disposé les gardes pour cela; c'est moi qui leur ai distribué de l'argent“. Nous le crûmes, non sans raison, fou à lier. L'impératrice s'en débarrassa bien adroitement en lui disant qu'elle savait toutes les obligations qu'elle lui devait, et que ce n'était aussi qu'à lui qu'elle remettrait le soin et la surveillance des joaillers qui devaient faire la nouvelle grande couronne en brillants pour s'en servir le jour de son couronnement. Il se leva dans un enthousiasme et contentement très-visible et nous quitta à l'instant, se dépêchant apparemment de communiquer cette grande nouvelle à ses amis. Nous rîmes bien de bon coeur, et j'étais dans l'admiration de l'invention de sa majesté qui la débarrassa d'un ennuyeux fou.

La cour de Pétersbourg était bien intéressante dans ce moment. C'étaient de nouveaux personnages que la révolution y plaça, et des exilés qui étaient renvoyés du règne de l'impératrice Anne, du tems de la régence de Biron et de celui du règne de l'impératrice Élisabeth. Tous ces exilés que Pierre III rappela, arrivant

petit à petit des différentes distances où ils avaient été relégués, faisaient que l'on en voyait arriver presque tous les jours. C'était des tableaux vivants des tems passés, intéressants par leurs malheurs et pouvant satisfaire la curiosité sur des secrets de cabinet et de cour, dont ils avaient une parfaite connaissance. Enfin le celèbre comte Bestoujeff, ci-devant grand-chancelier, arriva aussi. C'est l'impératrice elle-même qui nous y introduisit l'un à l'autre; il lui échappa même cette phrase que les Orloff auraient étouffée s'ils l'avaient pu: „C'est la princesse Dashkaw! L'auriez-vous imaginé que c'est à la jeune fille du comte Roman Worontzow que je dusse la couronne?“ Des écrivains français de nos jours, qui nous ôtent jusqu'à la consolation et le profit de l'étude de l'histoire en entassant impitoyablement mensonge sur mensonge, ont dit que j'avais intrigué contre Pierre III avec le comte Bestoujeff, tandis qu'il fut exilé avant que j'eusse 14 ans. Ennemi de mon oncle, je ne l'avais vu avant cette époque qu'une fois de loin. Frappée de sa figure spirituelle et de sa mine fine et fausse, je demandai qui c'était et j'appris son nom. Le feldmaréchal Munich et m-r de Lestock, que j'avais vu souvent dans mon enfance dans la maison de mon oncle, à qui il était attaché, me paraissaient des mémoires animés où je pourrais puiser une connaissance plus sûre du coeur humain, que je me peignais encore couleur de rose. Le premier, vieillard respectable qui avait de petites filles (les enfants de son fils) plus âgées que moi, se prit

d'amitié pour moi. Les lumières, la fermeté de son caractère, avec ce ton poli, galant des anciens chevaliers (et qui contrastait avec celui de quelques-uns de nos conjurés) me rendait sa conversation très-intéressante. Ce tableau mouvant par les apparitions rapides de nouveaux objets et par les disparates entre eux, me fit beaucoup réfléchir et me mûrit l'esprit.

Bientôt arriva un autre personnage, qui peut-être innocemment, ou même sans y avoir eu la moindre part, a été la source des premiers cuisants chagrins que j'ai éprouvés et contre lesquels l'espèce de courage qu'une femme peut avoir n'était pas suffisant. C'était la première femme de chambre que l'impératrice comme grande-duchesse avait eue. Elle fut exilée en même tems que le comte Bestoujeff et avait été, à ce que l'on dit, assez liée avec ma mère. Elle était d'une famille noble et avec beaucoup d'esprit naturel; on se servit de son nom pour me faire du tort auprès de mon père; mais j'en parlerai après *).

---

*) Quand on reçut la nouvelle de la mort de Pierre III, j'en fus si touchée, si indignée, quoique mon coeur se refusât à croire l'impératrice complice du crime d'Alexis Orloff, que ce n'est que le lendemain que l'on put me persuader d'aller chez elle. Je la trouvai alors triste et déconcertée. Elle me dit ces propres mots: *que je suis affectée, même terrassée par cette mort.* „C'est trop tôt pour votre gloire et la mienne," répliquai-je. Le soir, dans les appartemens de l'impératrice, je fus assez imprudente pour dire que j'espère qu'Alexis Orloff sentira plus que jamais que nous ne sommes pas des êtres qui peuvent à l'unisson se trouver sur la meme chaise; que j'avais la fierté de croire qu'il n'oserait jamais m'accoster. Tous les frères devinrent mes ennemis implacables, et Alexis, de retour de Ropcha, malgré son insolence, a été plus de 20

L'arrivée de mon mari et la saignée que je fus obligée de me faire administrer rendirent bientôt mes nerfs et mon sang plus tranquilles. Nous allâmes prendre possession des appartemens préparés au palais pour nous. Nous dînions avec l'impératrice, et comme elle ne soupait pas, l'on me servait un souper dans mes appartemens, auquel nous invitions toujours 10 à 12 personnes. Mon mari eut d'abord le commandement du régiment des cuirassiers du corps, dont l'impératrice ellemême était colonel. Ce régiment, qui avait été sous l'impératrice Élisabeth ainsi que sous Pierre III régiment du corps ou premier régiment, avait été pétri

---

ans sans oser m'adresser la parole. Si l'on osait soupçonner l'impératrice d'avoir ordonné ou connivé au meurtre de son époux, je donnerai ici une preuve du contraire: la lettre d'Alexis Orloff que sa majesté à soigneusement conservée dans sa chatouille, que Paul après sa mort fit ouvrir. Il ordonna au prince Besborodko de lui faire la lecture des papiers qu'elle contenait, et quand il en vint à la lecture de cette susdite lettre, il fit le signe de la croix en action de grâce en disant: „le peu de doutes que j'avais sur ce sujet sont, Dieu soit loué, détruits par cette sotte lettre". Elle était de la propre main d'Alexis, qui écrivait comme un porte-faix; la bassesse de ses expressions, l'incohérence, suite de ce qu'il était ivre-mort, les supplications qu'il y fait pour obtenir son pardon, et l'espèce de surprise qu'il témoigne lui-même sur cette catastrophe, rendent cette pièce bien intéressante pour ceux qui voudraient détruire les horribles calomnies que l'on a semées avec profusion contre cette princesse, qui, si elle avait des faiblesses, était incapable d'aucun crime. Tout ivre de vin et de terreur, Alexis expédia cette belle épître, quelques moments après la mort de Pierre III, à sa majesté. Quand, après la mort de Paul, je sus que cette lettre n'avait point été détruite et que Paul 1-r en avait entendu la lecture devant l'impératrice son épouse et m-elle Nélidoff, qu'il ordonna de la montrer aux grands-ducs et au comte de Rostoptchine, j'ai été si contente, si gaie comme il m'est arrivé fort rarement dans ma vie de l'être.

d'officiers allemands. Sa majesté voulut qu'un seigneur russe en soit colonel en second. Cette nomination fit beaucoup de plaisir à Dashkaw: il y fit entrer bientôt des jeunes nobles russes, devint l'idole des soldats et des officiers, et n'épargna aucune dépense en chevaux etc. etc. pour en faire le plus beau régiment de toute la cavalerie.

Le lieutenant des gardes Michel Pouchkine avait servi dans le même régiment avec mon mari. Il avait beaucoup d'esprit. Sa conversation fine, plaisante, le faisait rechercher dans la société des jeunes gens. Il y eut donc entre lui et mon mari une espèce de liaison que l'habitude et la familiarité font prendre pour l'amitié. A la prière de mon mari, je l'ai sauvé en obtenant du marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France à notre cour, qu'il arrêtât le procès intenté par Heinber, premier négociant français à Pétersbourg et soutenu par une note du dit ambassadeur. L'affaire était grave, car au lieu de payer le négociant, il le chassa de la maison et le jeta hors de la porte. Je n'étais encore que promise au prince. Je voyais le marquis tous les jours dans notre maison, c'est-à-dire dans celle du grand-chancelier mon oncle, et à force de solliciter j'obtins qu'il écrivit une note au commandant du régiment, le major prince de Menchikoff, comme quoi Heinber ayant été contenté par m-r de Pouchkine, lui, ambassadeur de France, n'avait non-seulement rien à prétendre davantage, mais priait le prince Menchikoff d'arrêter la procédure et ne plus inquiéter m-r de

Pouchkine. Je cite cette petite anecdote: 1°, pour montrer à découvert le caractère de cet homme, qui fut la cause d'une seconde petite querelle d'un Allemand, que l'impératrice me fit. Je ne veux rien déguiser dans cet écrit; je dirai les petits différends que nous eûmes avec l'impératrice, et en ne cachant rien; l'on verra que je n'étais jamais tombée en disgrâce, comme l'ont prétendu quelques écrivains; que, si elle n'a pas fait plus pour moi qu'elle n'a fait, c'est qu'elle savait que l'intérêt n'avait pas de prise sur mon âme; 2°, parce que, sans fausse modestie, je dévoilerai au milieu d'une cour un coeur si neuf, si ingénu, que je pardonnais à mes ennemis ainsi qu'aux ingrats, je ne dirai pas que j'ais faits, mais que mes ennemis tout puissants rendaient tels en trouvant l'art de tourner contre moit ceux à qui j'avais rendu d'éminents services; que cela ne m'a pas détournée pendant 42 années encore de faire tout le bien que je pouvais, et souvent en me gênant beaucoup dans mes moyens pécuniaires au-dessous du médiocre. Enfin, ce Pouchkine (dont le père, pour des malversations, avait perdu sa place et était jugé pendant les dernières années du règne de l'impératrice Élisabeth) était fort mal dans ses affaires. Son père ne pouvait lui rien donner. Sa paye était peu de chose, etc'était mon mari qui par ses largesses le tirait, lui et son frère, d'embarras.

Sous le règne de Pierre III encore, m-r de Panine pensa à entourer son élève de jeunes gens instruits, qui connussent la littérature des langues étrangères.

L'impératrice me parlant un jour de cela, je lui dis qu'il y avait un jeune homme qui possédait supérieurement ces talens, et je lui indiquai Michel Pouchkine.

Quelques semaines se passèrent après notre conversation, et ce même Pouchkine fut impliqué dans une affaire très-scandaleuse. Par amitié pour mon mari, quoique n'aimant guère moi-même ce Pouchkine, nous avisâmes avec l'impératrice comment l'on pourrait le tirer de l'embarras, et nous y réussîmes. Voilà des bienfaits de mon mari et les miens, accumulés sur un homme qui bientôt me joua un tour indigne. Quand l'impératrice fut sur le trône et que nous logions déjà au palais, il vint un jour chez moi avec un air de la déjection et du chagrin. Quand je lui demandai ce qu'il avait, il me répondit qu'il voyait que son malheureux sort ne changerait jamais, puisque, malgré ma promesse de le placer auprès du grand-duc, cette promesse ne s'effectuait pas. J'étais confiante, je croyais surtout que quand on administrait des consolations de baume de l'amitié avec de l'espérance, l'on ne pouvait produire que de la reconnaissance et un espoir consolateur. Je lui dis que si la malheureuse histoire qui avait éclaté pouvait mettre obstacle à le placer comme chevalier de compagnie auprès du jeune grand-duc, cela n'empêcherait pas qu'il pourrait être placé d'une manière très-avantageuse et où ses connaissances et ses talens seraient au jour. Il faut savoir que quelques semaines avant l'avénement au trône de l'impératrice, m-r de Panine étant un soir avec son élève chez sa majesté,

où je me trouvais, en parlant de l'éducation du grand-duc, il dit que le jeune prince était très-timide, même un peu sauvage, que cela venait de ce qu'il voyait peu de monde, et qu'il fallait placer quelques jeunes gens instruits auprès de lui, et proposa entre autres Michel Pouchkine (car mon mari avant son départ pour l'ambassade de Constantinople l'en avait prié et l'avait très-fortement recommandé à son oncle). Au nom de Pouchkine sa majesté répliqua: „Je veux bien croire que toute cette vilaine histoire qui vient d'éclater n'est qu'une calomnie; mais il suffit de sa publicité, d'un doute seulement, pour que l'on ne puisse pas le placer auprès de mon fils.“ Je ne pus m'empêcher de prier l'impératrice qu'elle se rappelât que c'était bien avant cette histoire que je lui avais proposé Pouchkine pour cette place, que mon oncle devait aussi se rappeler que c'était avant son départ (c'est-à-dire quatre mois avant cette époque) que mon mari a sollicité en sa faveur, et quant à moi, j'acquiesçai de tout mon coeur à l'idée de sa majesté, mais que si la calomnie avait seule forgé le tout, un jeune homme dépourvu, mais avec des talens qui pourraient le rendre utile à la patrie, ne devait pas végéter dans l'oubli. L'impératrice et mon oncle furent de mon avis. En parlant ainsi à Pouchkine (comme j'en ai fait mention plus haut) je lui fis entrevoir qu'il ne devait pas tant avoir à coeur cette place, parce qu' avec de la bienveillance même pour lui sa majesté, peut-être, ne jugera pas convenable de la lui donner. Le lecteur verra combien

cet individu nous avait, à mon mari et à moi, d'obligations. Que fit-il? En me quittant et tournant à une 50 de pas de mon escalier, il rencontre m-r Zinovieff, auquel avec le même air lamentable il fit confidence de ses chagrins, et ajouta encore qu'il était le plus malheureux des hommes, puisqu'il venait d'apprendre de moi que l'impératrice croyait à l'histoire scandaleuse qui se débitait sur son sujet. Ce dernier lui proposa de le mener chez le favori Grégoire Orloff, avec lequel il était sur un pied amical et familier. Son introducteur le présenta à Grégoire Orloff, en lui disant qu'il avait besoin de sa protection. Orloff lui demanda de quoi il s'agissait? Pouchkine employa son éloquence, qui a été soutenue par l'envie qu' Orloff avait de me nuire. Ce dernier l'assura qu'il savait que sa majesté ne pensait pas comme cela sur son sujet, et que dès ce soir il lui en parlerait et espérait de lui en donner des preuves.

Le soir, quand nous étions prêts à aller nous coucher, le valet de chambre du prince lui remit une lettre. Notre étonnement fut au comble quand nous vîmes que c'était Pouchkine qui lui écrivait une espèce d'apologie de ce qu'il fut entraîné chez Orloff par m. de Zinovieff, qu'il ne se souvenait guère de ce que lui-même a parlé, sinon qu'il sentait que cela pouvait m'attirer quelques désagremens, et que les innombrables obligations qu'il nous devait moins encore que la justice le portaient à faire par écrit un désaveu de tout ce qu'il a dit chez Orloff; que si le prince vou-

lait envoyer de grand maitin son domestique, il lui remettrait cet acte par écrit. Mon avis fut de ne pas envoyer le lendemain chez lui, mais mon mari crut qu'il serait dur de lui refuser une espèce de justice et lui donner moyen de se justifier. Le lendemain matin, quand j'allai, comme à mon ordinaire, chez l'impératrice, elle m'interpella d'abord, pourquoi je donnais des inquiétudes à ses sujets en leur faisant croire qu'elle avait mauvaise opinion d'eux, que j'avais désolé Pouchkine en lui faisant pressentir qu'elle en pensait mal. Je fus étonnée de ce début, mais je retins mon empressement. Je me contentai de dire à sa majesté qu'elle savait que par la liaison de jeunesse que mon mari avait eue avec ce Pouchkine (dont, par parenthèse, je croyais que mon mari ne se glorifiait guère), sa majesté savait que j'avais pris à tâche d'améliorer son sort; que je lui laissais faire elle-même le jugement sur sa conduite envers moi, mais que je devais à moi-même de lui demander, comme à un être sensible et éclairé, si une chose dite pour tranquilliser quelqu'un, si un baume versé par l'amitié ou la pitié pouvait être condamnable à ses yeux; que d'ailleurs, loin d'avoir dit que sa majesté croyait à l'histoire qui lui faisait tort dans le public, je l'avais assuré que s'il ne serait pas placé au près du grand-duc, j'étais persuadée que sa majesté le placerait avantageusement, et qu'il aurait un poste dans le civil où ses talens seraient utiles au gouvernement.

Ce dialogue m'avait affectée. Je quittai l'appartement de l'impératrice, et je ne fus pas étonnée quand mon mari me dit: „Vous avez mieux jugé Pouchkine que moi; c'est un coquin: il a dit à mon valet de chambre qu'il n'osait, ni ne pouvait donner le billet qu'il avait proposé la veille d'écrire au prince".—„Oublions", dis-je, „mon cher ami, cet homme, qui était indigne même dans votre enfance d'être votre compagnon". Il fut par la suite protégé par les Orloff, fut mis à la tête du collège des manufactures, où il employa cette confiance et son pouvoir à faire fabriquer dans l'étranger des faux billets de banque, ce qui lui valut un exil en Sibérie où il finit ses jours.

Sa majesté partit pour Moscou au mois de septembre pour se faire couronner. J'étais dans sa voiture, et mon mari était de la suite aussi.

Pendant toute la route, dans les villages comme dans les villes, l'impératrice devait être contente de l'enthousiasme que les habitants lui témoignaient.

Sans entrer à Moscou, sa majesté s'arrêta à une maison de campagne du comte Razoumowsky, où nous trouvâmes un monde infini et toutes les personnes en place du gouvernement de Moscou.

Mon mari alla voir sa mère et revint le lendemain matin. Je dis à sa majesté que je devais aller aussi ce même matin chez elle et que je reviendrais le soir. L'impératrice voulait me dissuader de faire ce petit voyage, vu que j'étais déjà fatiguée de la route; mais elle ne réussit qu'à me faire rester jusqu'à l'après-

midi, car je désirais impatiemment d'embrasser mon petit Michel, que j'avais laissé auprès de ma belle-mère. Après le dîner l'impératrice nous fit entrer, mon mari et moi, dans une chambre où il n'y avait personne, et là, après avoir essayé encore de me faire abandonner l'idée d'aller en ville, en me préparant petit à petit, elle me déclara que mon fils, mon petit Michel, était mort. Cette nouvelle m'affecta extrêmement, mais ne changea pas ma résolution de revoir ma belle-mère, qui devait être aussi triste d'avoir perdu cet enfant, qu'elle a toujours gardé, depuis sa naissance, auprès d'elle.

Je ne retournai plus à Pétrovsky (c'est le nom de la campagne de Razoumowsky), où l'impératrice resta jusqu'à son entrée solemnelle à Moscou, et j'ai évité non-seulement d'être de ce cortège, mais de prendre possession des appartements qui m'étaient (destinés) dans le palais.

Sa majesté vint à Moscou quelques jours avant son couronnement. Je la vis tous les jours. Les Orloff, croyant m'humilier, firent trouver au maître des cérémonies que le cordon de S-te Catherine dont j'étais décorée ne (me) donnait aucune place. Effectivement, il ne donnait aucune préséance marquée; mais depuis 50 années on l'envisageait comme la première distinction. Pierre I, pour engager la noblesse à servir, surtout dans le militaire, avait établi l'étiquette allemande que dans les jours de gala et de cérémonies on se placerait selon les grades qu'on avait, les femmes

selon celui de leurs maris, et les demoiselles selon les grades de leurs pères, de façon que je ne devais occuper le matin de la cérémonie du couronnement que la place de femme de colonel. Tout est comparatif dans le monde, et comme cette place était la dernière qui pouvait entrer dans la cathédrale, et que c'était les derniers ou plutôt les plus hauts bancs ou espèce d'échafaudages que l'on avait construits dans la cathédrale pour les spectateurs, mes amis crurent que cela m'offenserait beaucoup. Ils entamèrent une espèce de négociation avec moi, dans la vue de me calmer; et quelques-uns me proposèrent que je n'y aille pas. „C'est ce que je ne ferai pas", dis-je en riant: „je veux voir une cérémonie que je n'ai jamais vue et que je ne souhaite jamais revoir encore. Quant à la place où je serai, elle m'importe si peu, et j'ai tant d'orgueil que je croirai qu'en y étant je la rends égale de la première et la plus brillante qu'il y aura dans l'église. Ce n'est certainement pas moi qui sera blâmée d'y être; je n'en rougirai, par conséquent, pas. J'ai assez de charité pour souhaiter qu'un autre que moi n'en soit pas blâmé".

Le 22 septembre, jour du couronnement, j'allai, comme à mon ordinaire, chez l'impératrice, mais ce jour-là beaucoup de meilleure heure. Quand elle dut sortir de ses appartements intérieurs (le grand-duc était malade, et il n'y avait point de famille impériale), je la suivis immédiatement. Arrivée dans la cathédrale, j'allai gaiement, en souriant, prendre mon humble

poste, où je ne trouvai d'autre désagrément que celui de ne pas connaître un seul de ces êtres qui, comme moi, ne pouvaient être que là. Je me disais à moi-même: si l'on donnait à l'opéra une pièce que je désirais voir et qu'il n'y eût d'autres places que dans le paradis, aimant la musique passionnément, je m'y serais placée plutôt que de manquer le spectacle. C'est à peu près la même chose. Ceux qui pensent comme moi que l'on ne saurait être abaissé que par ses propres actions, ne s'étonneront point que je pris la chose comme cela.

Au sortir de l'église, sa majesté alla se placer sous son dais, et une des premières nominations fut que j'étais nommée dame d'honneur *).

Une grande promotion eut lieu. Mon mari fut nommé gentilhomme de la chambre qui a grade de brigadier, et son régiment de cuirassiers lui resta en même tems.

Il y eut pendant plussieurs semaines des fêtes consécutives. Toute Moscou était contente, et le tems s'était écoulé jusque vers la fin de l'hiver en réjouissances et contentement général, lorsqu'après cette époque le comte Bestoujeff, dont j'ai déjà fait mention, communique à quelques personnes un écrit de sa fabrication par lequel sa majesté, vu la santé faible du grand-duc, était très-humblement et très-instamment priée de

*) C'est le premier rang à la cour de Pétersbourg, puisque une dame d'honneur prend le pas sur tous excepté la famille impériale.

choisir un époux. Quelques seigneurs le signèrent, mais quant il vint avec cet écrit chez le grand-chancelier mon oncle, cette folle et dangereuse idée, par la conduite héroïque de mon oncle, fut annulée pour toujours. Il pria (en interrompant la lecture) le comte Bestoujeff de ne pas lui ravir le repos que ses maladies demandaient, en troublant son âme par des projets si dangeureux, si incohérents et si inimicaux pour le bonheur et la tranquillité de la patrie; qu'il ne voulait point entendre davantage la lecture de ce projet fantastique, et lui tournant le dos, il quitta la chambre. Cela fit croire à Bestoujeff que mon oncle était épaulé à cette fermeté contre son projet par un parti puissant. Le fait est qu'au contraire mon oncle n'avait presque vu ni parlé personne à cause de sa maladie, parce qu'il avait déjà transpiré, et que les trois quarts de la ville disaient que le comte Bestoujeff était l'instrument de l'ambition du comte Grégoire Orloff. Le comte Bestoujeff étant parti, mon oncle, quoique malade, fit atteler sa voiture et alla demander une audience de l'impératrice, qu'il obtint dans l'instant. Il redit à sa majesté la singulière ouverture que lui avait faite le comte Bestoujeff, et lui représenta combien il y avait des inconvéniens à se donner, par un mari, un maître, et qu'il était plus que probable que la nation ne voudrait pas voir Orloff son époux. L'impératrice l'assura qu'elle n'avait jamais autorisé cet intrigant vieillard à cela, qu'elle était sensible que dans cette manière franche et loyale avec laquelle il

venait d'agir, il y avait aussi de l'amitié pour elle personnellement, et qu'elle le reconnaîtrait toute sa vie. C'étaient les propres mots de l'impératrice. Mon oncle répondit qu'il n'a fait que son devoir et que c'est à elle à réfléchir sur ce sujet, qui pouvait produire des événemens désagréables, et se retira chez lui. Cette conduite du grand-chancelier lui valut l'admiration et le respect universels.

Dans ces entrefaits la soeur cadette de mon mari, la princesse Nastasie, devint malade. L'ineptie de son médecin fit que sa constitution, singulièrement forte, protracta seulement sa mort. Elle vécut plus d'un mois dans les angoisses des souffrances et convulsions; je ne pouvais la quitter de nuit, ni de jour, parce que j'étais là seule qui pouvait quelque chose sur son esprit, et comme j'avais été malade avant elle, et que ma grossesse était avancée, je priai mon mari de faire refuser la porte pour mes visites comme pour les siennes. Le prince était très-chagriné entre sa mère désolée et une soeur mourante, qu'il aimait tendrement; nous ne vîmes absolument que les plus proches parents. Par ce moyen nous restâmes dans l'ignorance sur beaucoup de bruits qui circulaient et occupaient la ville de Moscou. Ma belle-soeur mourut au mois d'avril. L'on fit quitter à ma belle-mère sa maison pour quelque tems. On la transporta chez son frère le général Léontieff. Pour moi, triste de la mort de cette jeune et aimable soeur, harassée par avoir passé des nuits entières avec elle, et ensuite ayant encore les embarras

lugubres des préparatifs de son enterrement et avancée dans ma grossesse, je fus bientôt réduite à mon lit. Cette circonstance, ainsi que la maladie et la mort de ma belle-soeur, me sauva des visites réitirées de Hitroff qui venait me consulter sur ce qu'il y avait à faire pour empêcher le mariage de l'impératrice avec Grégoire Orloff, que l'on regardait comme prochain. L'empereur d'Allemagne venait de le décorer du titre de prince de l'empire.

Ce monsieur Hitroff a été un des conjurés les plus désintéressés. Honnête, d'une figure jolie, des manières polies et nobles: tout cela a peut-être aussi contribué à la jalousie des Orloff contre lui. Un de ses cousins, m-r Rjewsky, qui s'était joint aux Orloff et Hitroff dans la conspiration contre Pierre III, alla redire à Alexis Orloff que son cousin lui proposa que tous ceux qui avaient eu part à l'avénement au trône de sa majesté devaient se réunir pour la prier de ne point mettre à exécution le projet de Bestoujeff, et qu'au cas que l'impératrice continuât ou avouât ce projet, qu'il était de leur devoir de se sacrifier en donnant la mort à Grégoire Orloff. Hitroff fut arrêté et interrogé par Alexis Orloff; l'on dit même qu'il fut maltraité par lui. Il ne nia rien; même avec beaucoup de fierté il répondit qu'il serait le premier à plonger son épée dans le sein de Grégoire et subir lui-même la mort, plutôt que d'emporter avec lui l'idée humiliante que cette révolution n'avait servi qu'à cette dangereuse élévation de Grégoire. Dans l'interrogatoire plus

solennel qui lui fut fait par m-r Souvoroff (père du fameux maréchal de ce nom) on lui avait demandé s'il m'avait communiqué ses idées, ou s'il savait ce que je pensais à ce sujet? Sa réponse fut: „J'ai pris „la liberté de venir trois fois chez la princesse pour „lui demander ses conseils, même ses ordres là-dessus; „mais je n'ai pas été admis, et j'ai su depuis qu'elle „ne recevait personne. Si j'avais eu l'honneur de la „voir, j'aurais eu la présomption de lui dire ma pen-„sée sur ce sujet, et je suis sûr que j'aurais entendu „de sa bouche ce que le patriotisme et l'élévation de „l'âme dictent".

Je ne sais à quoi attribuer la démarche de ce m-r Souvoroff; mais en rencontraut mon mari, le lendemain, à la cour, c'est lui qui, sous la promesse du secret, lui dit qu'ayant eu des obligations à feu son père, il se fait un plaisir de lui communiquer l'interrogatoire susmentionné.

Le 12 de may v. st. j'accouchai de mon fils, et le 13, mon mari fut attaqué de l'esquinancie qu'il avait presque tous les ans, avec beaucoup de fièvre. Dans cet état, c'est-à-dire trois jours après, m-r Téploff, premier secrétaire de sa majesté, étant chargé d'une lettre de l'impératrice pour le prince (soit qu'il avait eu ordre de remettre la lettre sans que l'on sache, soit qu'il ne voulût pas rencontrer les deux comtes Panine chez nous), fit prier mon mari de sortir dans la rue, qu'il avait ses raisons pour lui donner cette petite incommodité et ne point entrer dans la maison.

Le prince, qui était alité dans une chambre attenante à celle où j'étais, sans faire le moindre bruit, passa une *) et alla trouver m-r Téploff dans la rue. Mon mari fut aigri du contenu du billet, qui exprimait le désir que sa majesté avait de n'être pas forcée à oublier tout ce qu'elle me devait et qu'ainsi elle priait le prince d'empêcher que je ne m'oubliasse aussi, puisqu'elle avait appris que je me permettais même la hardiesse de la menacer. Je ne savais rieu du message de m-r Téploff jusqu'au soir, quand nos oncles, les deux comtes Panine, arrivèrent, et je les entendis parler d'une voix basse, comme s'ils craignaient d'être entendus par moi. Ma belle-soeur, la princesse Alexandrine, entrant par la chambre de son frère, je demandai qui étaient les personnes qui étaient là? Elle nia qu'il y avait quelqu'un. Cela me donna des alarmes. Je crus que mon mari était très-malade, et j'allais me jeter de mon lit pour aller chez lui. Pour m'empêcher de faire cela, la princesse avoua que ses deux oncles les comtes Panine y étaient, qu'elle ne savait pas de quoi il était question, mais qu'ils étaient très-occupés de leur conversation avec son frère, qu'elle m'assura d'être mieux encore que hier. Je la priai de dire à nos oncles que je souhaitais leur parler. Ils vinrent bientôt et m'apprirent le message dont Téploff avait été le porteur. Je fus plus indignée de ce que ce dernier avait fait quitter à mon mari son lit

---

*) *Sic.*

et venir dans la rue, que je n'étais contre l'injustice de l'impératrice; car je m'attendais à des choses pareilles, ayant les Orloff pour ennemis. Je demandai à voir le billet. Le général Panine me dit: „Le prince en a fait ce que j'en aurais fait; il l'a déchiré et a répondu avec beaucoup de fermeté et de fierté“. Je puis assurer avec vérité que j'étais plus tranquille qu'un autre aurait peut-être été dans une semblable circonstance, et je priai le comte Panine, le gouverneur, de demander à sa majesté si elle ordonnerait de lui faire apporter mon fils pour le baptiser, puisqu'elle s'était offerte elle-même d'être marraine de l'enfant que j'accoucherai. „Nous verrons“, dis-je, „qu'elle ne se permettra pas un refus.“ Il me promit de le faire le lendemain matin et me faire savoir sa réponse. Quand mes oncles furent partis, mon mari, quittant son lit, que l'on devait refaire, vint chez moi; je le trouvai si pâle qu'il ne put me persuader qu'il se portait mieux. Je ne lui permis pas de rester longtems auprès de moi, le priant de prendre un bouillon quand il serait dans son lit. Sa pâleur m'occupait bien douloureusement et m'empêcha de m'endormir à mon heure ordinaire.

A peine fus-je assoupie que des chants de bacchantes ivres, qui étaient plutôt des cris, me réveillèrent. C'était des tisserands que les Orloff logés dans leur propre maison (car il n'y avait que Grégoire Orloff qui logeait à la cour) aimaient à avoir chez eux pour s voir danser et chanter, puis ils les enivraient et

les renvoyaient. C'était leur chemin pour s'en retourner, et malheureusement ma chambre à coucher avait une fenêtre sur la rue. Je fus réveillée en sursaut. Je me sentis défaillir et un bouleversement dans tous mes intestins. Bientôt je m'aperçus que mon pied et ma main étaient prises. J'envoyai ma bonne vieille, qui couchait auprès de moi, réveiller le chirurgien du régiment, qui logeait chez nous, et l'amener par une autre chambre que celle du prince. Quand le chirurgien me vit, il perdit la tramontane et voulait envoyer chercher le médecin et réveiller le prince. Je ne permis ni l'un ni l'autre; mais à 6 heures du matin, me sentant encore plus mal, je fis réveiller mon mari et je me croyais réellement à l'article de la mort. Mon médecin, qui étant celui de la cour logeait au palais, à une grande distance de ma maison, n'arriva qu'après neuf heures; cependant il me sauva. Mais une longue convalescence en fut la suite.

L'impératrice et le grand-duc tinrent aux fonts de baptême mon fils. Le jour nommé par sa majesté, la comtesse Panine alla à la cour et le présenta; mais sa majesté ne s'informa pas d'elle-même de ma santé.

Bientôt la cour partit pour Pétersbourg. Je restai à Moscou, me baignant tous les jours, sans que pour cela mes forces reviennent. Au mois de juillet mon mari alla à Pétersbourg et Dorpat, où son régiment était stationné. Alors j'allai m'établir à notre maison de campagne, qui n'était qu'à 7 verstes de Moscou. M-elle de Kamensky et ses soeurs vinrent partager

ma solitude. L'air salubre, les bains froids et la vie réglée et uniforme que je menais firent un changement dans ma santé pour le mieux.—Au mois de décembre je partis pour Pétersbourg, acompagnée de m-elle Kamensky l'aînée, quoique je ne fusse pas remise tout-à-fait. Mon mari avait loué la maison d'Odart, qui était spacieuse et nouvellement arrangée *).

La mort d'Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, laissa le trône de Pologne vacant, et par conséquent un vaste champ pour les intrigues politiques. La maison de Saxe souhaitait garder la couronne de Pologne dans sa famille, le roi de Prusse voulait le contraire. Une partie des seigneurs polonais, gagnés par la largesse et les emplois qu'ils tenaient de la maison de Saxe, penchaient en sa faveur. D'autres, plus patriotes, voyant dans cette mesure que, contre le principe de leurs constitutions, la couronne devenait par contumace presque héréditaire dans cette maison, voulaient un Piast. La cour de Vienne, qui était très-inquiète de gagner la confiance et l'amitié de notre cour, n'hésita pas de se déclarer aussi pour un Piast. Peut-être, avait-elle en vue un des princes Czartoryski. L'impératrice, ne déclarant pas encore que c'était Poniatowsky qu'elle voulait élever au trône de Pologne, se prononça seulement pour l'élection constitutionnelle d'un Piast; mais quand elle le déclara dans son conseil, le

*) Il paraîtrait singulier que la princesse Dashkaff n'avait pas de maison et qu'elle était nécessitée de louer celle de son protégé, qui l'avait eue de la magnificence de l'impératrice.

prince Orloff prétendait trouver des raisons très-fortes contre l'élévation de Poniatowsky. Le ministre de la guerre, le comte Zakhar, et son frère le comte Ivan Czernichoff, voyant le pouvoir et le crédit sur l'esprit de sa majesté qu'Orloff avait, se rangèrent (pas tout-à-fait ouvertement, à la vérité) du côté d'Orloff, et la marche des troupes en Pologne et tout ce que l'on pouvait faire sans que la désobéissance fût manifestée, fut employé pour entraver les opérations et faire manquer le plan que l'impératrice avait à coeur. Le tems de la diète s'approchait, et elle jugea qu'il fallait envoyer faire marcher et commander les troupes une personne qui joignît à l'activité un zèle que des considérations pour le favori n'abattraient point. Son choix tomba sur mon mari. Elle lui en parla si secrètement qu'il avait déjà quitté la ville avant que l'on sût de ce dont il fut chargé. Le prince fut flatté de la confiance de l'impératrice. Il partit bientôt et triompha de tous les obstacles que l'on lui suscitait. Le prince Wolkonsky, qui avait été nommé commandant en chef des troupes qui devaient entrer en Pologne, pour maintenir sa constitution et soutenir les patriotes, eut ordre de s'arrêter à Smolensk. Mon mari eut sous ses ordres tous les régiments nécessaires pour son expédition. Des pleins-pouvoirs levèrent les difficultés. Il avait des généraux et brigadiers, plus anciens que lui, sous ses ordres, et il n'avait à rendre compte, jusqu'à ce qu'il arriverait près de Varsovie, qu'à sa majesté

elle-même et à son oncle le comte Panine, premier ministre.

Le départ de mon mari et la maladie de ma fille me dérangea derechef, au point que je crus nécessaire de changer d'air; mais, ne voulant pas m'éloigner de Pétersbourg, pour recevoir plus tôt les nouvelles du prince, j'obtins de mon cousin le prince Kourakine la permission d'aller m'établir dans ses terres, dont Gatchina, si beau, si magnifique à présent, était le chef-lieu. Il n'y avait point encore le beau chemin et bien raccourci que l'on fit quand sa majesté l'acheta après le décès du prince Kourakine, et Gatchina était alors distant de Pétersbourg de 60 verstes. Je m'y retirai avec m-elle Kamensky et mes deux enfants, où je restai jusqu'à ce que que l'impératrice fût de retour de son voyage à Riga, dans une parfaite solitude, sans avoir sorti que dans les environs pour prendre l'air et l'exercice à cheval.

Quelques mois avant, le général Panine fut nommé sénateur et membre du conseil. Comme il n'avait pas de maison et que la mienne était fort spacieuse, ne voulant d'ailleurs pas ni voir du monde, ni faire de la dépense pendant l'absence de mon mari, je lui offris la mienne et me retirai dans une des ailes, qui contenait aussi le bain recommandé pour mes enfants. Le général Panine occupa ma maison jusqu'au départ de l'impératrice pour Riga, où il l'accompagna.

Comme sénateur, il avait presque tous les matins un grand nombre de solliciteurs et de plaideurs contre

les cours judiciaires; mais nos entrées et sorties étaient aux deux extrêmités de la maison. C'était d'ailleurs de grand matin, de façon que je ne les voyais, ni ne savais qu'ils étaient. De ce nombre fut le célèbre (par son criminel et imbécile projet de restituer la couronne à Jean enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg) Mirowitch, et cela a pensé me donner encore des chagrins en me suscitant de nouvelles injustices par des soupçons que je ne pouvais provoquer. Mais mes principes étaient méconnus, et les soucis et les chagrins sont une suite nécessaire d'une station élevée à la cour. J'avais trop fait pour l'impératrice et contre mes propres intérêts pour n'être pas en butte à la malice et à la calomnie.

La cour revint à Pétersbourg, et j'y rentrai quelques jours après. Mon oncle, le général Panine, était logé dans sa maison, et sa femme était déjà venue de Moscou le rejoindre. Cette respectable femme, dans qui j'avais une sincère amie et qui possédait, outre toutes les qualités dont notre sexe doit être jaloux, une douceur et aménité peu communes, avait les poumons attaqués, et depuis que nous avions quitté Moscou, sa maladie avait fait beaucoup de progrès. Le général son mari était obligé d'être beaucoup à la cour; il sortait très-fréquemment, et je partageais mon tems avec son épouse que j'aimais tendrement.

Un jour mon oncle me dit qu'étant à Riga, la première nouvelle que sa majesté reçut de la catastrophe d'Ivan, fut par une lettre d'Alexis Orloff, qu'elle en

fut extrêmement saisie, qu'elle la communiqua à m-r Yélaguine, son premier secrétaire, et que cette lettre contenait un post-scriptum qui disait que l'on avait vu Mirowitch plusieurs fois de grand matin venir dans ma maison. Yélaguine assura sa majesté que cela ne pouvait être qu'une méprise, qu'il n'est pas probable que la princesse Dashkaw, qui ne voyait pas du monde, n'admettait presque personne, vît un homme ignoré de tout le monde et qu'il faut croire timbré. M. Yélaguine ne se contenta pas de ce mouvement honnête et juste qui lui fit parler comme cela à l'impératrice: en sortant de chez elle, il alla redire le tout au général c-te Panine. Celui-ci lui dit qu'il pouvait aller dire à sa majesté qu'effectivement l'on a pu voir Mirowitch, entrer dans la maison de la princesse, mais que c'était à lui que se sont adressées ces visites, parce qu'il avait une affaire dépendante au Sénat et que Mirovitch, ayant été adjudant du régiment que le général Panine avait eu du tems de la guerre de sept ans, lui comte Panine pouvait, si l'impératrice souhaite, lui donner des renseignements sur lui mieux que personne. M-r Yélaguine alla d'abord chez sa majesté lui annoncer qu'elle pouvait gratifier son extrême curiosité sur Mirowitch, puisque le général Panine le connaissait. Effectivement l'impératrice envoya d'abord chercher le comte Panine, et celui-ci lui dit tout ce qu'il en savait, et si d'un côté il ôta à l'impératrice tout soupçon de liaison entre moi et ce misérable, il ne lui fit, je crois, guère de plaisir intérieur en fai-

sant le portrait de Mirowitch calqué absolument sur celui de Grégoire Orloff, c'est-à-dire présomptueux par ignorance, entréprenant, parce qu'il ne comprenait pas l'étendue ni la profondeur de ce qu'il croyait pouvoir arranger aisément avec son mince génie.

Tout ceci me fit pitié. Je voyais que ma maison ou celle du c-te Panine était assiégée par des espions des Orloff; je plaignais l'impératrice d'être inconduite jusqu'à soupçonner les meilleurs patriotes, et quand Mirowitch fut exécuté, je me félicitais de ne l'avoir jamais vu; car c'était la première personne qui fût punie de mort depuis que j'étais au monde, et si j'avais connu sa figure, l'impression d'une exécution si nouvelle pour moi m'aurait peut-être retracé, ne fut-ce qu'en songe, sa figure.

Cette malheureuse histoire, qui n'eut aucune suite, et le procès de Mirowitch jugé si publiquement (parce que non-seulement son interrogatoire et tout le procès fut fait en plein Sénat, mais les présidents, vice-présidents de tous les départemens, même généraux de la division de Pétersbourg y siégèrent) ne laissèrent aucune doute en Russie sur la vérité de la chose: tous virent clairement que l'apparente facilité avec laquelle le détrônement de Pierre III se fit donna l'idée au cerveau dérangé de Mirowitch qu'il pourrait faire la même chose en faveur de Jean. Dans les pays étrangers l'on crut ou du moins l'on affecta de croire que c'était une horrible intrigue de l'impératrice, qui engagea Mirowitch par des promesses à faire ce qu'il a fait et

qu'elle le sacrifia ensuite. Dans mon premier voyage, l'an 1770, j'ai eu toutes les peines, à Paris surtout, de disculper sa majesté de cette double trahison. Tous les cabinets, jaloux de la prépondérance que la Russie allait avoir sous une souveraine éclairée et active, s'attachaient à la moindre lueur qui leur fournissait de quoi alimenter leur calomnie et flatter leur jalousie. Je dis, étant à Paris (et avant cela à m-r et m-me Necker que je vis à Spa), que ce n'était pas du moins des Français, qui ont eu un cardinal Mazarin pour ministre, qui doivent s'alambiquer l'esprit pour trouver aux souverains et aux ministres ces moyens de se défaire de ceux qui leur étaient suspects, qu'ils savaient qu'une dose en une boisson finissait la chose plus vite et plus secrètement.

Le comte Rjewusky, ambassadeur du roi et de la république de Pologne, était le seul étranger que je voyais, parce qu'il pouvait me donner des nouvelles de mon mari. Il me communiqua combien, grâce à l'activité du prince, la réussite du plan de l'impératrice n'était pas douteuse, combien l'ordre et la discipline des troupes sous ses ordres avaient gagné tous les coeurs, et combien le comte Poniatowsky en particulier lui était redevable. L'impératrice aussi parlait de mon mari avec éloge et le nommait *son petit feldmaréchal*. Mais le ciel ne permit pas qu'il jouît des fruits de ses travaux et de son noble désintéressement.

Au mois de septembre arriva (bientôt après le courrier qui annonçait l'élection de Poniatovsky au trône

de Pologne) un courrier de l'ambassadeur de Russie à Varsovie le comte Kaiserling et de son collègue le prince Repnine, qui apporta la nouvelle que mon mari, ne prenant pas de repos, poursuivant ses marches forcées avec une forte fièvre, succomba et fut la victime du zèle qu'il avait eu de remplir le souhait de l'impératrice. Je vis un matin entrer ma tante la comtesse Panine, pâle et abattue, me proposer d'aller avec elle dans sa voiture prendre l'air et venir dîner chez elle. Je la croyais malade et ne songeais pas que c'était moi qui était le plus à plaindre. Je m'habillai à la hâte et, arrivée chez elle, j'y trouvai mes deux oncles, dont l'air embarrassé et consterné commença aussi à me donner des appréhensions. Après dîner, malgré toutes les belles préparations que les deux frères avaient imaginées pour me déclarer la catastrophe la plus terrible pour moi, j'ai su la mort de mon mari. Je fus dans un état bien digne de pitié. Le bras et la jambe gauche, qui avaient déjà été attaqués, furent comme de bois, suspendus sans que j'en puisse faire usage. Un lit me fut préparé, mes enfans me furent présentés, mais je restai entre la vie et la mort près de 15 jours. Ma bonne tante, sans égard à sa faiblesse, et m-elle Kamensky me prodiguèrent leurs soins nuits et jours. Le bon m-r Krousé, mon médecin, par son art et ses soins, me sauva la vie. Mes enfans et leurs bonnes femmes de chambre, et tout ce qui m'était nécessaire, fut transporté avant que j'eusse repris connaissance. Je me vis établir, sans y avoir eu la

moindre part, dans les appartemens de ma tante, et elle ne se réserva qu'un petit cabinet. Quinze jours après elle devint fort mal et ne quittait presque plus son lit. Je me fis transporter chez elle tous les jours, et une semaine après j'eus le malheur de perdre cette tendre amie. Le lendemain de sa mort je me fis porter dans ma voiture et j'allai occuper ma propre maison.

L'on me laissa assez longtems ignorer l'état dérangé dans lequel mon mari nous laissa, moi et mes enfans. Sa générosité envers les pauvres officiers sous ses ordres, pour qu'ils ne se permettent aucune vexation envers les habitans, lui fit contracter des dettes. L'on ne put cependant ne pas me découvrir à la fin l'état des dettes qu'il fallait liquider. Abandonnée de ma famille *), je n'avais de secours ni de conseils à attendre que de mes oncles les comtes Panine. Mon mari en mourant écrivit de sa propre main au ministre-gouverneur pour le prier d'avoir soin de mettre en quelque ordre ses affaires, qu'il s'accusait d'avoir dérangées, de ne point m'abandonner et nos enfans et tâcher de payer les créanciers, sans nous priver d'un certain état d'indépendance. Il le constituait tuteur de ses biens et de ses enfans. Celui-là engagea son frère le général d'être tuteur aussi conjointement avec lui,

*) Le comte Alexandre, mon frère, dont l'amitié pour moi ne s'est jamais démentie, n'était pas dans le pays: il occupait le poste de ministre extraordinaire et plénipotentiaire en Hollande.

et en me montrant la lettre de mon mari ils me firent entendre qu'eux étant résidents par leurs emplois à Pétersbourg, il fallait absolument que je fusse aussi de la tutelle; qu'allant à Moscou et sur mes terres je pourrai voir mieux et faire davantage qu'avec toutes leurs bonnes volontés ils ne sauraient faire ici. L'aîné comte Panine, croyant que sa majesté, apprenant l'état où moi et mes enfans étaient réduits, s'empresserait de m'aider, lui demanda un oukaze pour que la tutelle ait le droit de vendre des terres pour payer les dettes. J'en fus bien fâchée, et quand l'oukaze me fut apporté je dis que je ne ferais jamais usage de cette faveur impériale et que je mangerai plutôt du pain sec, mais ne vendrais aucun patrimoine des ancêtres de mes enfans. . . .

Je ne pus quitter Pétersbourg qu'au commencement de mars 1765, et cela avec le plus grand danger, parce que le dégel était déjà bien prononcé et les rivières bien dangereuses à passer; mais à peine avais-je commencé à quitter pour quelques heures dans la journée mon lit, que mon fils avait un abcès plus intime qu'externe. L'opération fut douloureuse, mais encore plus hardie, et c'est aux soins de m-r Krousé et de l'habile premier chirurgien, Kelchen, que j'ai dû la vie de mon fils.

Cette maladie recula encore ma convalescence; je délivrai aux trois principaux créditeurs de mon mari toute sa vaisselle et le peu de bijoux que j'avais, ne me réservant rien que les fourchettes et cuillers pour une table de quatre personnes seulement, et je

partis pour Moscou, très-décidée de payer les dettes de mon mari sans vente de bien, ni secours de la couronne.

Arrivée à Moscou, je souhaitais me retirer à la campagne, mais j'appris que la maison était tombée. Je fis faire choix de poutres qui étaient encore bonnes et je fis construire une maison de bois plus petite que celle qui y avait été, et le printems d'après j'y allai m'établir pour huit mois. Je ne réservai pour moi et mes enfans que 500 roubles par an, mais par mes épargnes et la vente de la vaisselle et de mes bijoux, j'eus la satisfaction de voir que toutes les dettes furent payées dans 5 ans. Si l'on m'avait dit avant mon mariage, qu'accoutumée comme j'étais au luxe et à la dépense, je saurai pour des années (quoique à l'âge de 20 ans) me priver de tout excepté le vêtement le plus simple, je ne l'aurais pu concevoir; mais je voulus être bon intendant du bien de mes enfans, comme j'étais leur gouvernante et leur garde-malade, et aucune privation ne me coûtait.

J'eus encore un autre chagrin et embarras. Ma belle-mère, trouvant que par quelque faute dans le contract de vente de notre maison de Moscou, achetée par feu son mari, elle en pouvait disposer selon son gré, la donna à sa petite-fille, m-lle Gléboff, et je n'eus plus d'asile en ville. Loin de me plaindre, je résolus de ne prononcer le mot „maison“ devant ma belle-mère, et c'est par cette délicatesse que je voulais me venger du tort qu'elle faisait à mes enfans. J'ache-

tai un terrain dans la même rue, avec un ancien bâtiment de pierre qui menaçait ruine. Je fis construire à l'une des extrémités de l'emplacement une maison de bois pour y loger jusqu'à ce que je me trouve en état d'en bâtir une en pierre. Il arriva trois années après que ma belle-mère, ayant besoin de quitter ses appartemens dans le couvent où elle s'était retirée après la mort de son fils, pour y faire quelques réparations, et n'ayant pas pu obtenir de loger dans la maison de son beau-fils Gléboff, elle fut logée chez moi dans une maison attenante à la mienne, que je venais d'acheter très-avantageusement l'année avant.

L'année 1768 je sollicitai en vain la permission d'aller dans les pays étrangers, espérant qu'un changement d'air et le voyage feraient du bien à mes enfans, qui avaient la maladie anglaise. Mes lettres restèrent sans réponse. J'allai à Kieff, et ce voyage était de près de 2000 verstes pour y aller et revenir; car je fis des détours pour voir les villes et surtout l'établissement de colonies allemandes que l'impératrice avait fait, qui m'intéresaient beaucoup.

Mon séjour à Kiew avait été très-agréable pour moi. Le gouverneur de la place, le général Woéykoff, parent de mon mari, était un homme très-instruit et qui avait été employé depuis sa jeunesse dans les affaires étrangères. Chargé de négociations délicates auprès de différentes cours, il avait beaucoup voyagé et avait bien vu les choses et les hommes. L'humeur gaie qu'il avait conservée à son âge avancé rendait sa so-

ciété agréable autant que sa conversation était instructive. Tous les jours nous passions avec lui; il m'accompagna même dans mes courses pénibles aux catacombes. C'est très-curieux par la quantité d'excavations creusées dans la montagne sur laquelle une partie de la ville est bâtie. Dans plusieurs de ces niches ou grottes l'on y voit les corps des saints qui y ont vécu et y sont morts et qui sont dans un état de préservation incroyable. La cathédrale dans l'enceinte du couvent de Pétchersky est remarquable par l'ancienne mozaïque dont ses murs sont vêtus. Dans une des églises il y a des peintures alfresco, représentant les différents conciles tenus avant la séparation de l'église d'Orient. Ces alfrescos sont d'une beauté extraordinaire et doivent avoir été peints par de grands artistes. Kiew possédait depuis longtems une académie et une université où quelques centaines d'écoliers recevaient l'instruction gratis. Quand j'y étais. ils avaient encore l'usage d'aller tous les jours chanter des cantiques et chants d'église auprès des fenêtres des habitans à leur aise, qui leur donnaient libéralement de l'argent qu'ils allaient rendre à leurs maîtres. Les sciences avaient été transportées de la Grèce à Kiew bien avant qu'elles fussent chez quelques nations européennes, qui accordent si libéralement aux Russes le nom de barbares. La philosophie de Newton était enseignée dans ces écoles quand la prêtraille catholique ne permettait pas qu'elle le fût en France. Il y a beaucoup de cloîtres et d'églises qui méritaient

d'être vus pour leurs antiquités. Je mis près de trois mois à ce voyage, et j'eus la satisfaction de voir qu'il avait été très-utile pour la santé de mes enfans sans qu'il eut été dispendieux, car c'est avec mes propres chevaux que je fis toute la route.

L'année d'ensuite j'allai à Pétersbourg, bien résolue d'obtenir la permission d'aller en pays étrangers. Comme noble, j'en avais tout le droit sans en demander la permission; mais comme dame du portrait il fallait le consentement de l'impératrice. Je différai d'en parler jusqu'au jour que l'avénement au trône se célébrait à Péterhoff. En attendant je disais à tout le monde indistinctement que je voulais faire un tour hors du pays, et quand l'on me demanda si j'en avais déjà la permission, je répondais que je ne l'avais pas demandée encore, mais qu'elle ne saurait m'être refusée, car je n'avais rien fait pour perdre le droit qu'avait tout noble de voyager. Le jour de la fête, au bal, je me mis comme par inadvertance du côté où étaient les ministres des cours étrangères; avant que sa majesté les eût abordés, je parlai avec quelques uns de ces messieurs. Enfin l'impératrice s' approcha, leur parla et m'adressa aussi la parole. Ma réponse faite, de la même haleine, pour ne pas perdre l'occasion, je priai sa majesté de me permettre, pour la santé de mes enfans, d'aller pour deux ans dans les pays étrangers. Elle n'eut garde de me refuser et me dit: „Je suis fâchée de la raison qui vous fait entreprendre des voyages; mais vous êtes certainement la maîtresse, madame,

de partir quand vous voudrez". Sa majesté ne m'avait quittée que de quelques pas, quand je priai le chambellan Talyzine *) d'aller dire à mon oncle le ministre comte Panine, qu'il n'avait qu'à faire préparer mon passe-port, parce que je venais d'obtenir le consentement de l'impératrice pour aller dans l'étranger.

Jusque là mon plan m'avait réussi. Bientôt je quittai Pétersbourg pour aller à Moscou et à Troïtzkoé arranger mes affaires pour partir avec le traînage pour les pays étrangers. Quand le comte Panine et d'autres personnes qui prenaient intérêt à moi, me demandaient comment je ferais pour suffire aux frais du voyage, je répondais que je voyagerais sous un autre nom et que je ne ferais de dépenses que celles des chevaux et notre nourriture.

De retour de Moscou à Pétersbourg, au mois de décembre, je me hâtai si bien que le même mois je partis pour Riga. Quelques jours avant mon départ, un sous-secrétaire du cabinet vint m'apporter de la part de sa majesté quatre mille roubles, en me montrant l'ordre qu'il en avait reçu. Je ne voulais pas provoquer l'impératrice par un refus de cette ridicule somme; mais ayant prié ce monsieur d'attendre un peu, je rapportai et lui montrai les comptes de mon sellier et de l'orfèvre qui m'avait fait quelques casse-

*) Dont la femme avait une intrigue avec mon oncle. Cela n'empêcha pas pourtant à mes ennemis de dire tantôt que j'étais sa fille, et tantôt sa maîtresse.

roles d'argent pour le voyage.—„Vous voyez, monsieur“, dis-je, „à quoi ces comptes se montent. Je ne les ai pas payés encore. Voulez-vous bien laisser sur cette table leur montant et prendre le reste pour vous?“

Enfin je partis. Mon but principal pour aller dans les pays étrangers était de voir par moi-même et pouvoir ensuite choisir l'endroit le plus propre pour éduquer mes enfants, sachant parfaitement que l'adulation des domestiques, la partialité des parents et la rareté chez nous des gens capables de donner de l'instruction m'empêcheraient de donner une aussi bonne éducation à mes enfants que je le souhaitais.

Je fis le trajet jusqu'à Riga par poste. Je m'y arrêtai plusieurs jours et je pris des chevaux de voiturier russe jusqu'à Berlin. En arrivant à Koenigsberg, j'y trouvai la comtesse de Kaiserling, qui m'engagea à m'y arrêter pendant six jours. Nous y laissâmes nos patins, car les roues mêmes ont peine à rouler dans les sables profonds de la Prusse.

Je fus logée à Danzig à la meilleure auberge *Hôtel de Russie* où se logeaient tous les Russes et tous les passagers de la plus haute distinction. Je fus d'autant plus scandalisée de trouver dans la chambre de compagnie deux tableaux représentant deux batailles perdues par les troupes russes, qui, blessées, mourantes ou à genoux, paraissaient humblement défaites devant les troupes victorieuses de Prusse. Je demandai à notre chargé d'affaires monsieur Rébinder, pourquoi il souffre cela. Il me répondit qu'il ne pourrait s'en mêler et que

le comte Alexis Orloff, à son passage par Danzig, étant logé à la même auberge, fut fort fâché de voir ces tableaux. „Et il ne les a pas achetés“, dis-je, „pour les jeter ensuite dans le feu? Je suis bien pauvre en comparaison de ce qu'il est, et je ne suis pas en état de faire de sots achats comme cela; car pour faire ce voyage pour la santé de mes enfants, leurs revenus ni les miens n'étant pas suffisants, j'ai laissé par un acte le droit de vendre ma maison de Pétersbourg; cependant je saurai y mettre ordre!“ Sous le plus grand secret, quand notre résident fut parti, je chargeai le secrétaire de légation Woltchkoff et monsieur le conseiller Schtelling (qui m'accompagnait jusqu'à Berlin, où il était attaché à notre mission) d'aller m'acheter des couleurs à l'huile, bleues, vertes, rouges et blanches, et après souper ces deux messieurs, qui savaient manier le pinceau, et moi, après avoir bien bloqué notre porte, afin que l'on ne nous surprenne pas dans cette occupation, nous fîmes changer d'uniforme aux troupes, et les Prussiens, prétendus vainqueurs dans deux batailles, devinrent des troupes russes; les vaincus, au contraire, furent habillés à la prussienne. Nous passâmes presque toute la nuit à ce travail. Je ne sais ce que pensa l'hôte et mes domestiques de ce que j'étais enfermée avec ces messieurs avec beaucoup de lumière; mais j'étais toute aussi heureuse et craintive que l'on ne m'empêcha de finir ce tour de page, comme un enfant, qui craint la rentrée de ses parens lorsqu'il fait une chose défendue.

Le lendemain je fis dépaqueter dans cette chambre mes coffres et sous ce prétexte je ne laissai entrer ni l'hôte, ni personne de mes domestiques. Le surlendemain je quittai Danzig, mais avant de partir je montrai à notre résident la métamorphose que j'avais faite. Je ne sais ce que l'hôte pensa quand il vit que les Prussiens avaient perdu ces deux batailles que le peintre leur avait fait gagner; mais j'étais très-contente de ma prouesse.

M-elle Kamensky, mes deux enfants et mon cousin, m-r de Woronzoff, qui était attaché à notre mission à la Haye, furent du voyage.

Je fis un séjour de deux mois à Berlin. Le prince Dolgorouky y était ministre de notre cour. Il était généralement aimé et estimé, et il était bien fait pour l'être. Il nous combla de cette politesse de coeur franche et amicale qui porte son caractère, sans apprêt, quoique actif.

J'ignore si c'est réellement un ours mal léché (comme je me qualifiais souvent pour faire endêver mes amis) que l'on était curieux de voir en moi; mais la reine, les princesses, le prince Henry et sa respectable épouse, ne cessaient d'assiéger le prince Dolgorouky pour qu'il me persuade d'aller à la cour. Je savais qu'une étiquette à la cour de Berlin défendait que les particuliers y fussent présentés sous un nom supposé, et j'avais pris celui de madame Mikhalkoff, nom d'une petite terre près de Moscou, appartenant à mes enfans: 1°, parce que je ne voulais point aller à aucune

cour; 2°, je voulais éviter des dépenses. Je répondis donc que je ne pouvais aller à la cour sous le nom de madame Mikhalkoff et que si je le changeais pour le reprendre derechef ensuite, j'aurais vraiment (l'air) d'une aventurière. La reine et les princesses parlèrent au ministre des affaires étrangères, le comte Finkenstein, qui s'adressa au roi. Le grand Frédéric était à Sans-Souci, et sa réponse fut: „Les étiquettes sont une sotte chose; il faut recevoir la princesse Dashkaw, sous quel nom et comme elle voudra."

Je dînai le jour suivant chez l'envoyé d'Angleterre monsieur Mitchel, où le comte Finkenstein était aussi. Il me notifia et le désir que toute la famille royale avait de me connaître, et la décision du roi. Il n'y avait donc plus pour moi de moyens d'échapper. Je fis la dépense d'une nouvelle robe noire (car je portais toujours le deuil, comme il en était anciennement chez nous l'usage pour les veuves). Je reçus l'accueil le plus distingué de sa majesté la reine, où je fus invitée de rester à souper. Les princes et princesses s'empressèrent aussi de me donner des marques flatteuses d'estime et d'intérêt, et bientôt je ne pus pas aller aux soupers des particuliers et ministres étrangers qu'ils donnaient pour moi: car j'étais continuellement invitée à l'une ou à l'autre cour.

Le plus grand mérite que j'ai eu auprès de la reine et de sa soeur, la veuve du prince royal, mère de la princesse d'Orange et du prince qui fut roi après la mort de Frédéric (sans contredit le plus grand roi,

c'est-à-dire le plus digne de l'être par son génie et sa sollicitude constante à travailler au bonheur de ses sujets, qu'aucune passion ne détourna de ce premier but), le plus grand mérite, dis-je, que je pouvais avoir aux yeux de ces deux princesses, était que le défaut qu'elles avaient de s'énoncer (car elles bégayaient et balbutiaient) ne m'empêcha pas de les comprendre, et le chambellan qu'on plaçait toujours à côté d'un étranger pour expliquer ce qu'elles lui disaient, n'avait jamais besoin ni le tems de me faire cette espèce de traduction. Je les comprenais et je leur répondais sur-le-champ. Cela mit sa majesté et sa soeur à leur aise avec moi, et je me rappellerai toujours avec plaisir et reconnaissance de mon séjour à Berlin et des bontés que l'on m'y avait témoignées.

J'en partis à regret pour profiter de la première saison des bains et eaux d'Aix-la-Chapelle et de Spa.

Nous traversâmes la Westphalie, que je ne trouvai pas si sale comme l'explique l'agréable auteur de plusieurs épîtres, le baron de Bar. Nous ne nous arrêtâmes à Hanovre qu'autant de tems qu'il fallait pour raccomoder nos équipages. Ayant appris qu'il y avait ce jour opéra, j'y allai avec m-elle Kamensky. Monsieur Woronzoff, malade, resta à la maison. Un domestique russe, qui ne savait d'autre langue que la sienne, fut le seul à qui je permis de m'accompagner et qui par conséquent ne pouvait pas dire qui nous sommes. Je pris cette mesure, parce que le prince Ernest de Meklembourg m'avait dit que son frère aîné, le gouver-

neur de Hanovre, souhaita de savoir quand j'arriverai à Hanovre et que je ne voulais pas y être connue. Nous trouvâmes dans une loge, où il restait encore de la place, deux dames, qui se pressèrent pour nous en donner davantage et qui furent fort polies envers nous. Au second acte de la pièce, je vis sortir un jeune officier de la loge du prince pour se rendre dans la nôtre. Après quelques discours qu'il nous adressa, et pas aux dames du pays, ce fringant freluquet nous dit: „Mesdames sont des étrangères?“— „Oui, monsieur.“—„Son altesse souhaiterait savoir à qui j'ai l'honneur de parler.“—„Notre nom“, dis-je, „est peu important pour vous, comme pour son altesse, et commes nous sommes des femmes, nous pouvons le taire, si nous entrions même dans une forteresse. Ainsi, vous voudriez bien, j'espère, nous permettre de ne pas le vous dire.“ Il parut un peu décontenancé et nous quitta. Les deux dames nous regardaient avec une espèce d'étonnement. Au dernier acte, ayant prévenu m-lle Kamensky en russe que je la priais de ne pas me contredire sur ce qu'elle allait entendre, je dis à ces dames que quoique j'avais refusé à monsieur l'adjudant du prince de dire qui nous étions, comme elles nous avaient témoigné beaucoup de bontés, je ne leur cacherai point que j'étais une chanteuse de théâtre et ma compagne une danseuse, que nous étions venues pour chercher à nous engager avantageusement. M-elle Kamensky ouvrait ses grands yeux d'étonnement, et les deux dames qui nous avaient témoigné tant de

politesses, ne nous en firent plus et ne purent même résister de faire un mouvement de déplacement autant que la loge pouvait le permettre, pour paraître du moins nous tourner le dos.

Le séjour que je fis à Hanovre n'étant que trop momentané, je ne pus rien voir. Cependant je remarquai que les chevaux du pays, même ceux des paysans, étaient d'une belle race, et la terre bien cultivée. C'est à cela que ses bornent mes remarques sur cet électorat.

Arrivée à Aix-la-Chapelle, je pris la maison vis-à-vis de la salle et des bains. Deux Irlandais, qui avaient servi en Hollande et qui s'y étaient retirés, monsieur Collins et le colonel Nugent, père du général qui était ministre de la cour de Vienne à Berlin, devinrent nos compagnons journaliers. Leur enjouement et le ton de politesse qu'ils avaient, me rendaient leur société fort agréable.

A Spa je me liai avec madame Hamilton, fille de l'archevêque de Tuam, et madame Morgan, fille de monsieur Tisdale, procureur-général du roi en Irlande, où il jouissait d'une grande considération.

Ces liaisons depuis cette époque (l'an 1770) ont offert aux yeux de tous ceux qui nous connaissent jusqu'à ce jour, l'image d'une amitié à toute épreuve.

A Spa je fis connaissance avec monsieur et madame Necker, mais je ne vécus intimement qu'avec les familles anglaises. Le lord et lady Sussex étaient journellement avec nous, et à l'aide des langues française

et allemande, dans trois semaines je comprenais tout ce que je lisais en anglais, même Shakespear. Mes deux amis à tour de rôle venaient chaque matin lire avec moi quelque livres anglais, corrigeaient ma prononciation, et c'est les seuls maîtres que j'aye eus dans cette langue, qui me devint bientôt assez familière.

Je me déterminai d'aller eu Angleterre, ne fût-ce que pour quelque semaines, ensemble avec la famille Tisdale, et promis à madame Hamilton de passer l'hyver avec elle à Aix en Provence, où l'archevêque son père devait, par ordonnance des médecins, le passer. Nous traversâmes le Pas-de-Calais dans le même paquebot. Ce fut la première fois que je me trouvais sur mer. Je fus dans les angoisses tout le tems, et ma charmante amie me prodigua tous les soins.

Arrivée à Londres, notre ministre, monsieur Pouchkine, m'avait déjà préparé une maison, voisine de son quartier. Je trouvai dans son épouse (c'était sa première femme) une personne la plus aimable et la plus estimable que l'on puisse désirer d'avoir pour amie, et elle devint la mienne. Tout le tems que monsieur Tisdale passa à Londres, je partageai le mien entre mon amie madame Morgan et madame de Pouchkine. Quand cette première partit pour Doublin, où son père devait se rendre, je fis une tournée à Bath, Bristol et Oxford, et je parcourus les campagnes qui sont sur la route*).

---

*) Cette tournée ne prit que 13 jours. Je laissai mon fils à Londres

De retour à Londres, je ne m'y arrêtai qu'une dizaine de jours. Je n'allai point à la cour et j'employai mon tems à voir tout ce que cette capitale offre d'intéressant. Je fis la connaissance du duc et de la duchesse de Northumberland.

Mon passage de Douvres à Calais ne fut pas si heureux: nous eûmes à lutter contre un vent terrible qui n'était favorable que pour aller aux Indes. Après 26 heures de danger, les vagues jetant de l'eau jusque dans notre cabane, que l'on fut obligé de fermer et boucher, nous arrivâmes à Calais. Je ne m'arrêtai que peu à Bruxelles et Anvers, et je me logeai très-modestement à Paris. Mon cousin, sans aller à Paris, prit la route d'Aix en Provence pour m'y préparer un bon logement.

Je ne m'arrêtai que 17 jours à Paris. Je ne voulais voir personne excepté Diderot. Je parcourus les églises, les couvents où l'on voyait quelques statues, tableaux ou monuments. J'allai visiter les ateliers des plus célèbres artistes, et au spectacle c'était au paradis, avec la dernière classe des spectateurs. Une mé-

---

aux soins de notre ministre. La comtesse sa femme surtout méritait cette confiance de ma part. Tous les deux jours j'en recevais des nouvelles accompagnées d'un billet du petit dans lequel il se vantait d'avoir telle ou telle chose. Pour le consoler de mon absence, qui n'était pas indifférente pour lui aussi (car c'était la première fois que nous étions séparés), la comtesse le mena aux courses de chevaux et en visite chez la duchesse de Queensbury. Il me détailla dans son dernier billet cette petite expédition qu'il fit, fort joliment pour un garçon qui n'avait que sept ans.

chante robe noire et fichu de même, une coiffure bourgeoise, tout cela me dérobait à la curiosité.

Un soir que Diderot était tête-à-tête avec moi, l'on annonça la visite de madame Necker et madame Geoffrin. Avec beaucoup de vivacité Diderot ordonna, pour moi, au domestique de dire à ces dames que je n'étais pas à la maison.—„Mais", dis-je, „je connais madame Necker de Spa encore, et l'autre est en correspondance avec l'impératrice; ainsi sa connaissance ne pourrait me faire de tort".—„Vous n'avez, m'avez-vous dit", reprit Diderot, „que neuf à dix jours à rester à Paris; elles ne vous verront par conséquent que deux ou trois fois; elles ne vous comprendront pas, et je ne puis souffrir que l'on blasphème mes idoles. Si vous restiez deux mois, je serais le premier à vous faire lier connaissance avec madame Geoffrin: elle est une bonne pâte de femme; mais, comme elle est une des trompettes de Paris, je ne veux pas qu'elle vous voye à la hâte." Je fis dire à ces dames que je ne pouvais les recevoir, ayant justement un accès de fièvre. Je ne fus pas quitte pour cela. Cependant je reçus le lendemain un billet très-flatteur de madame de Necker, dans lequel elle me disait que madame de Geoffrin ne pouvait pas supporter l'idée d'être dans la même ville et ne pas me voir; qu'elle avait enfin une si haute idée de moi, qu'elle serait inconsolable si elle ne m'avait pas vue. Je répondis à madame Necker en me repliant sur l'envie que j'avais de conserver la bonne opinion de ces dames, que si elle était flatteuse et peut-être

non-méritée, ce n'était pas dans l'état de souffrance où je me trouvais que je la justifierais; qu'il faut donc absolument que je me refuse le plaisir de les voir et que je les priais d'accepter mes regrets. Je fus donc obligée de garder ce jour-là ma chambre. Ordinairement, après mes courses du matin, qui commençaient à 8 heures et duraient à 3 après-midi, je les finissais par m'arrêter à la porte de Diderot. Il montait dans ma voiture, dînait avec moi, et souvent nos conversations tête-à-tête avec lui duraient jusqu'à deux et trois heures après minuit.

Un jour il me parla de l'esclavage dans lequel il croyait qu'étaient nos paysans. Je lui répondis: „Comme mon âme n'est pas celle d'un tyran, ainsi je mérite votre confiance sur ce sujet. J'ai établi à ma terre d'Orel un gouvernement que j'avais cru pouvoir rendre ces paysans plus libres et plus heureux, et je trouve qu'il ne donne plus de prise sur eux au pillage, à la malversation du moindre petit préposé de la couronne. Le bien-être et les richesses de nos paysans font notre prospérité et augmentent nos revenus; il faudrait donc qu'un propriétaire fût timbré pour vouloir tarir la source de ses propres richesses. Les nobles sont à l'égard de leurs paysans des intermédiaires entre eux et la couronne, et ils trouvent de l'intérêt d'oser les défendre contre la rapacité des gouverneurs et préposés dans les provinces. „Mais, princesse, vous ne pouvez disconvenir qu'avec la liberté leurs lumières augmenteraient, d'où découleraient ensuite l'abondance

et les richesses“.—„Si le souverain“, dis-je, „en brisant quelques anneaux de la chaîne qui lie les paysans aux nobles, en briserait aussi quelques-uns qui tiennent enchaînés les nobles aux volontés des souverains arbitraires, je signerais avec mon sang au lieu d'encre, et cela de gayeté de coeur cet arrangement. D'ailleurs me pardonnerez-vous, si je vous dirai que vous avez confondu l'effet avec la cause? C'est les lumières qui produisent la liberté; celle-ci, au contraire, sans les premières, ne produirait qu'anarchie et confusion. Quand la basse classe de mes concitoyens sera éclairée, elle méritera d'être libre, parce qu'elle saura en jouir sans l'employer au détriment de ses confrères, ni détruire l'ordre et la subordination nécessaires dans tout gouvernement“.—„Vous argumentez bien, charmante princesse, mais vous ne m'avez pas convaincu encore.“—Il y a“, répliquai-je, „dans nos loix fondamentales des antidotes contre la tyrannie des seigneurs, et quoique Pierre I-r ait annulé plusieurs de ces loix et même une jurisdiction où les serfs pouvaient exposer les griefs qu'ils ont contre leurs maîtres, sous le présent règne, un gouverneur de province en s'abouchant avec le maréchal et députés des nobles de son gouvernement peut les charger de retirer de l'oppression tyrannique les souffrants, et faire régir ces biens et sujets par la tutelle choisie par les nobles eux-mêmes. Je crains que je ne saurai m'exprimer comme je le voudrais; mais je vous dirai qu'ayant très-souvent médité sur ce sujet, j'ai toujours cru voir un aveugle-né placé sur un ro-

cher escarpé, environné de précipices effrayants; la privation de la vue le laissait ignorant sur le danger de sa position: n'en connaissant point les horreurs, il était gai, il mangeait et dormait tranquillement, il jouissait du chant des oiseaux et chantait parfois lui-même. Arrive un malheureux oculiste qui lui rend la vue, sans pouvoir le tirer de son horrible position. Voilà mon pauvre clair-voyant, malheureux à l'excès, il ne chante plus, il ne mange, ni ne dort presque plus; ces gouffres qui l'environnent, le pouvoir des vagues qu'il ne connaissait pas, tout l'effraye, et il finit par mourir dans son plus bel âge de frayeur et de désespoir".

Diderot fut soulevé de sa chaise comme par un pouvoir mécanique par cette petite esquisse que je lui fis. Il marcha à grands pas, et crachant contre terre avec une espèce de colère, me dit d'une seule haleine: *Quelle femme vous êtes! Vous bouleversez des idées que j'ai chéries et nourries pendant 20 ans.*

J'admirais tout en Diderot, jusqu'à cette espèce d'emportement, dont la manière chaude de voir et de sentir était la cause. Sa sincérité, l'amitié vraie qu'il avait pour ses amis, son génie pénétrant et profond, l'intérêt et l'estime qu'il m'a témoignés toujours, m'avaient attaché pour la vie. J'ai pleuré sa mort et je ne cesserai de le regretter que quand je ne serai plus animée par le souffle de la vie. L'on a peu connu cette tête extraordinaire. La vertu et la vérité présidaient à toutes ses actions, et le bien général était sa pas-

sion et sa poursuite constante. Si sa vivacité l'induisait en erreur quelquefois, il était sincère et en était la dupe lui-même. Mais ce n'est pas à moi à prétendre en faire un éloge digne de lui: d'autres plumes au-dessus de la mienne ne manqueront pas de le faire.

Une autre fois qu'il était avec moi, on vint le soir m'annoncer m-r La Rhulière. Il avait été à Pétersbourg attaché à la mission de m-r le baron de Breteuil, ambassadeur de France. Je l'avais vu très-fréquemment alors dans ma maison, et à Moscou dans celle de m-elle de Kamensky plus fréquemment encore. J'ignorais qu'il avait écrit, à son retour à Paris, un mémoire sur la révolution de Russie de l'an 1762, et qu'il en faisait la lecture en société dans des grands cercles. J'allais ordonner à mon domestique de le laisser entrer. Diderot m'en empêcha; il prit ma main qu'il serra fortement et me dit: „Un moment, s'il vous plaît, madame; retournez-vous à la suite de vos voyages en Russie?“ — „Quelle question!“ lui répondis-je, „ai-je le droit d'expatrier mes enfans?“ — „Hé bien,“ répliqua-t-il, „faites dire à La Rhulière que vous ne pouvez le recevoir dans ce moment, et je vous expliquerai mes raisons.“ Je voyais par son visage l'intérêt et l'amitié peintes vivement. Je fis refuser ma porte à une ancienne connaissance, dont l'esprit et l'instruction m'avaient rendu sa société si agréable: tant j'avais de confiance dans l'honnêteté d'âme de Diderot. „Savez-vous,“ me dit-il, „qu'il est l'auteur d'un mémoire sur

l'avénement au trône de l'impératrice?"—„Non, et c'est une raison de plus," dis-je, „qui me ferait souhaiter de le voir."—„Je vous en dirai," me dit-il, „tout ce que vous pourriez en savoir par la lecture. Vous y êtes traitée au mieux: avec tous les talens et vertus de notre sexe, il vous a donné toutes celles du vôtre; mais il n'a pas traité de même sa majesté, qui par le canal de Betskoy et votre chargé d'affaires le prince Galitzine a fait faire des offres pour acheter cet ouvrage. Cette négociation fut si gauchement conduite que La Rhulière fit d'abord trois copies de son mémoire, dont il en déposa une au bureau des affaires étrangères, une entre les mains de m-me de Grammont et remit la troisième à l'archevêque de Paris. Après cette non-réussite, je fus honoré par sa majesté de négocier avec m-r de La Rhulière, et tout ce que j'obtins de lui fut qu'il ne le publierait pas du vivant de l'impératrice, ni de son vivant à lui. Le roi de Pologne y est très-mal traité aussi, et sa liaison avec l'impératrice, grande-duchesse d'alors, y est détaillée. Vous sentez donc qu'en recevant La Rhulière chez vous, vous donnerez sanction à un ouvrage qui inquiète l'impératrice et qui est très-connu, puisque jusqu'aux coteries ou soirées de m-me Geoffrin où s'assemblent tout ce qu'il y a de mieux et tous les étrangers et voyageurs de distinction, ce mémoire a été lu, malgré l'amitié dont cette bonne pâte fait profession pour Poniatowsky, qu'elle nomme dans ses lettres son fils et que le roi se qualifie comme cela dans les siennes pour elle. „Mais comment concilier cela?" re-

pris-je.—„C'est que nous sommes des étourdis", répliqua Diderot, „et que les 60 ni 80 ans ne nous changent à cet égard".

J'exprimai ma sensibilité à Diderot pour la preuve qu'il me donnait de son amitié en m'empêchant de m'attirer, quoique innocemment, des désagrémens. De La Rhulière se présenta deux fois encore à ma porte sans que je l'admis, et j'eus, en revenant à Pétersbourg, bien raison de priser le procédé de Diderot; car en y arrivant 15 mois après, j'appris par une personne (en qui le comte Théodore Orloff avait beaucoup de confiance et à qui, autrefois, j'avais eu le bonheur de rendre quelques services) qu'après mon départ de Paris, Diderot écrivit à sa majesté, où après avoir beaucoup parlé de moi et de mon attachement pour elle, il lui dit qu'ayant refusé de voir La Rhulière, son ouvrage a perdu une authenticité que dix Voltaires et quinze misérables Diderots n'auraient pu détruire. Il ne m'avait pas dit qu'il se proposait d'écrire sur ce sujet, et me prêter le mérite qui n'était que son conseil. Cette délicatesse de procédé, cette chaleur active qu'il à toujours témoignée à ses amis, parmi les quels il m'a promis de faire nombre, me rendra sa mémoire chère aussi longtems que je vivrai.

Je voulus voir Versailles sans que l'on sache quand j'y serais. Notre chargé d'affaires, m-r Khotinsky, m'assurait que cela était impossible, puisque si le moindre étranger était surveillé par la police dans ses moindres mouvements, je devais m'attendre que les miens

étaient bien suivis. Je l'assurai que je réussirais dans ce projet. Effectivement, n'ayant demandé d'autre secours de m-r Khotinsky pour cela que d'avoir sa paire de chevaux prête, un de ces jours, hors de la ville, mais pas hors de la porte ou barrière qui mène à Versailles, je donnai des commissions à mon domestique de louage, qui l'employeraient plusieurs heures, et n'ayant gardé que mon laquais russe, qui ne parlait d'autre langue que la sienne, je me mis en voiture avec mes deux enfans et le vieux major Franz, qui m'avait connu depuis mon enfance (car il avait appartenu à la maison de m-me Tchoglokoff, cousine germaine de ma tante et qui se trouvait alors par hasard à Paris), j'ordonnai au cocher de me mener hors de la ville pour respirer l'air et j'allai du côté où m-r Khotinsky se promenait en nous attendant, et, ses chevaux ajoutés aux nôtres, il monta dans ma voiture et nous ordonnâmes d'aller à une des portes du jardin de Versailles. Nous nous y promenâmes, et à l'heure du dîner du roi, auquel on laisse entrer les oisifs, nous nous rendîmes dans cette chambre, qui me parut bien sale et bien déguenillée. Nous nous plaçâmes dans la foule, qui n'était certainement pas le beau monde, et je vis arriver Louis XV, le dauphin, la dauphine, mesdames Adélaïde et Victoire s'asseoir et manger de bon appétit. Aux remarques que je faisais, comme par exemple en voyant madame Adélaïde boire son bouillon d'une cruche, les dames qui m'entendaient me demandaient: „Est-ce que votre roi et vos princesses

ne font pas de même?“—„Je n’ai point de roi, ni de princesses,“ dis-je.—„Madame est donc Hollandaise?“—„Cela peut être“. Enfin, le repas fini, nous nous mîmes bien vite en voiture et retournâmes à Paris sans que l’on aye su cette excursion que j’avais faite, et qui souvent depuis m’a amusée par l’idée que j’avais trompé la vigilance de cette fameuse police.

Le duc de Choiseul, alors premier ministre, qui était ennemi de notre cabinet, qui dénigrait quand il pouvait l’impératrice et que sa majesté n’aimait pas, put à peine être persuadé de ce fait. Il m’avait fait faire beaucoup de flagorneries par notre chargé d’affaires, et me pria de venir chez lui en m’assurant qu’il donnerait à cette occasion une fête brillante. Je lui fis faire beaucoup de remercîmens et lui dire que madame Mikhalkoff ne pouvait ni recevoir, ni assister à des fêtes, que son désir se bornait pour ce moment à voir le local et les choses dignes d’être vues, et non les grands personnages qu’elle se flattait savoir apprécier et estimer.

Après 17 jours de séjour à Paris, dont les 10 ou 12 derniers étaient passés presque dans la totalité avec Diderot, ce qui avec les courses du matin pour voir tout ce qui était digne de la curiosité d’un vogageur, me les rendirent fort agréables, je partis pour Aix en Provence.

L’hôtel du marquis Guidon fut arrêté pour moi. Il donnait sur la place et les fontaines. Je fus très-contente de mon logement, mais surtout de trouver déjà

établie à Aix mon amie madame Hamilton avec son père l'archevêque, sa tante lady Ryder et son frère. Il s'y trouvait en outre lady Carlisle et sa fille, lady Oxford et d'autres familles anglaises. Comme le parlement fut exilé, nous pûmes avoir les plus beaux hôtels et nous y passâmes très-agréablement notre hyver. Je me perfectionnai dans la langue anglaise, et quand je fis des courses à Montpellier, à Marseille, à Hyères et que je fis une navigation sur le canal royal, mon ami madame Hamilton m'accompagnait.

Je recevais règuliérement mes lettres, celles même de Paris, malgré les inquiets soupçons du gouvernement sur la correspondance des Parisiens avec les habitans de la capitale de la Provence, qui avait été ville parlementaire. Je ne saurais passer sous silence les marques de confiance que me donnait Diderot dans ses lettres; une surtout que je reçus bientôt après mon arrivée à Aix, mériterait d'être connue, parce qu'elle prouve la profondeur ainsi que la vivacité de son génie. Elle était écrite à l'époque de l'exil des parlemens. Le tableau qu'il fait de la sensation que devaient éprouver les bons esprits, les ressorts qui ont joué dans cet événement et les suites qu'il devait produire, font de cette lettre un pronostic de ce qui est arrivé depuis en France, je ne dirai pas la révolution arrivée, mais ce que les différentes convulsions qui firent autant de révolutions en se suivant de près ont produit, en ébranlant le pays, les esprits et les principes cardinaux, ne laissant après soi qu'une fluctuation

d'idées, qui, quoique se contrecarrant elles-mêmes, existent cependant même à présent.

Quand nous voulûmes au printems partir pour la Suisse, nous ne pûmes avoir le nombre de chevaux dont nous avions besoin, et le maître de poste ne voulait pas nous permettre d'en louer ou en faire venir qu'à condition que nous lui payerions le nombre de chevaux qu'il nous fallait payer par l'ordonnance, quoiqu'il ne nous fournirait. Il disait qu'il en avait le droit, parce que ce n'est pas sa faute, qu'il a posté ces chevaux pour le passage de la princesse de Piémont qu'épousait le comte d'Artois. Cela lui avait été ordonné, et comme il payait beaucoup au roi pour sa place, il ne devait pas perdre le profit que des voyageurs lui rapportaient. Selon l'ordonnance je devais payer, par le nombre de domestiques que j'avais, et nous mêmes y comprises, pour 16 chevaux. Ensuite, il y avait la poste royale à Aix, ce qui veut dire les lieues doublées. Ensuite, je devais payer les chevaux que nous aurions loués, et cela faisait un objet à considérer, surtout quand c'était une mesure si arbitraire qui tombait comme sur les sujets. Madame Hamilton et sa tante lady Ryder, qui voulaient faire ce voyage avec moi, consentirent à retarder de quelques jours notre départ, dans l'intervalle desquels nous persuadâmes le maître de poste de me donner 5 chevaux et 4 bœufs, moyennant quoi je lui payerais le montant d'argent qui lui revenait pour 16 chevaux, comme s'il me les avait fournis. Le père et la tante de mon amie furent ta-

xés et traînés par les boeufs dans la même proportion. Lady Ryder souhaitait arriver à Lyon pour les fêtes que l'on y donnerait à la princesse à son passage; pour moi, je ne l'étais pas fort envieuse, mais je ne voulais pas manquer le plaisir de faire le voyage de la Suisse avec mon amie, et je consentis au désir de sa tante, qui entre 60 et 70 ans était curieuse de voir tout et qui à beaucoup d'esprit joignait une bonne humeur étonnante et avait toutes les vertus qui commandent le respect.

Je ne parlerai pas du trajet jusqu'à Lyon, qui ne mérite pas que l'on s'y arrête. A Lyon, en revanche, nous vîmes tout ce que ses fabriques produisent de mieux et qui était préparé soit en présent pour la princesse, soit pour l'étalage. Le capitaine des gardes, le duc de ***, envoyé par Louis XV, était déjà arrivé, et ayant appris que j'allais arriver, défendit que l'on ne prenne pour loger des gens de sa suite le logement préparé pour moi. Dès qu'il sut mon arrivée, il vint me fiare visite et m'offrit une loge pour les spectacles que l'on donnerait à l'illustre passagère. Le duc a été fort poli envers moi, et je me reproche d'avoir oublié son nom.

Enfin la princesse arrivait. Tous les habitans étaient en l'air pour se faire présenter, pour admirer celle qui devait être de la famille de Louis, qui jadis avait était nommé „le bien-aimé“ et qu'ensuite quelques mauvais plaisants désignaient par celui de Louis „le mal nommé“; mais le gros de la nation croyait devoir

adorer ses rois, et l'idée d'en guillotiner ne leur était pas venue en songe.

Le premier spectacle que l'on donna, nous y allâmes, lady Ryder, madame Hamilton, m-elle Kamensky et moi; mais quel fut mon étonnement quand, allant à la loge désignée, j'y trouvai quatre Lyonnaises, mal apprises, qui, à la déclaration de mon conducteur que cette loge était destinée par monsieur le duc pour des dames étrangères de distinction, sans bouger ni répondre, jouaient les sourdes et muettes. Je priai mon conducteur de ne plus s'inquiéter, (disant) que je ne me souciais pas du spectacle et que je m'en retournerais chez moi. Lady Ryder et m-elle Kamensky restèrent debout derrière ces femmes impertinentes, et moi et madame Hamilton nous quittâmes la place. Dans le vestibule nous trouvâmes d'autres désagréments et même du danger. Messieurs les gardes du corps empêchèrent à coups de crosse de leurs fusils que la populace, qui voulait à toute force entrer (parce que c'était un spectacle gratis) n'enfonçât la porte de la salle. Ces messieurs, par zèle ou par mauvaise plaisanterie, donnaient des coups à ceux qui voulaient sortir comme à ceux qui voulaient entrer, et je reçus un coup, quoique j'étais de la classe raisonnable des premiers. Peut-être aurais-je été assommée avant d'arriver dans la rue, si je ne m'étais qualifiée du titre de la princesse Dashkaw: tant il est vrai que la prétendue politesse française ne part pas du coeur. Le gendarme ou garde du corps me fit alors la sotte excuse qu'il

n'avait pas su. ma qualité. Je lui répondis qu'il avait dû suffire pour ma sûreté que je fusse en cotillon et que je voulusse sortir et non entrer. Il craignit que je ne me plaignisse au duc et me fit mille phrases pour obtenir son pardon et m'escorta jusqu'à la rue voisine, hors de l'enfilade des voitures. Alors je le renvoyai et lui promis de ne pas me plaindre, en lui recommandant de ne pas frapper des femmes; son absence de son poste pendant qu'il était avec moi avait sauvé du moins quelques-unes, puisqu' il était un brutal de moins dans le vestibale.

Enfin lady Ryder se laissa persuader de partir pour la Suisse.

Je n'en ferai point la description, parce que de meilleures plumes que la mienne l'ont faite, et je me contenterai de nommer les personnes que j'ai eu l'avantage d'y connaître.

Le lendemain de mon arrivée à Genève, j'envoyai demander à Voltaire la permission de le voir le jour suivant et de permettre que les amis qui m'accompagnaient eussent aussi cet avantage. Il était bien malade; cependant il me fit dire qu'il aurait du plaisir de me voir et que j'étais la maîtresse de lui amener qui je voulais.

Je fis la connaissance, dès les premiers jours, de toutes les personnes les plus distinguées de Genève, entre autres celle de m-r Hubert, surnommé l'Oiseleur. C'était un homme d'un génie peu ordinaire et qui avait tous les talens agréables: musicien, peintre, poëte, il

joignait à beaucoup de sensibilité l'enjouement d'un homme bien élevé. Voltaire le craignait, parce qu'il était très-instruit de ses petits faibles et qu'il peignait son portrait dans des scènes où Voltaire avait découvert quelques-unes de ses faiblesses. Hubert le fâchait aussi souvent en lui gagnant toutes les parties d'échecs qu'ils jouaient ensemble. Il avait un chien, auquel mettant dans la bouche un morceau de fromage sec qu'il tournait de côté et d'autre, il en retirait le buste de Voltaire frappant et que l'on dirait être une copie en miniature de celui qu'avait fait de Voltaire le fameux sculpteur Pigalle.

L'après-dîner du jour nommé j'allai chez Voltaire. M-me Hamilton, lady Ryder, m-elle Kamensky, mon cousin Worontzow et m-r Campbell of Shawfield m'accompagnèrent. Pendant cette nuit Voltaire avait perdu plus d'une livre de sang; il défendit de le dire à personne, dans la crainte que je ne vinsse pas. Faible et souffrant, il était couché sur une chaise longue *). Quand, en entrant dans sa chambre, je le vis dans cet état, je lui dis que je suis d'autant plus fâchée de le déranger dans l'état où je le voyais, qu'en me renvoyant au lendemain ou surlendemain, il m'aurait donné une marque de son estime, en me prouvant par là qu'il me supposait capable d'apprécier combien sa santé et

*) J'avertis mes lecteurs que cet écrit ne paraîtra (s'il paraîtra du tout) qu'après ma mort, ainsi qu'ils me permettent sans me taxer de vanité de dire dans ce moment comme après les choses comme elles se sont passées ou se sont dites.

sa vie étaient précieuses. Il leva ses deux bras, comme il aurait fait sur le théâtre pour accompagner par ce geste une exclamation d'étonnement, et dit: „*Hé quoi, jusqu'à la voix d'un ange!*“ Il me déconcerta; car réellement je voulais l'entendre et l'admirer, et il n'était pas seulement venu dans ma tête qu'il flatterait jusqu'à ma voix. Je lui dis à peu près cela, et après un petit compliment il me parla de l'impératrice. Après une heure et demie ou deux je voulus partir; il n'y consentit point, me pria de passer dans les appartements de sa nièce m-me Denis et de souper dans son château, qui dès ce soir en *méritait le titre,* et qu'il viendrait m'y rejoindre, mais que ne pouvant rester debout il me demandait la permission de se placer sur un fauteuil à genoux auprès de moi. Effectivement, je ne fus pas longtems chez m-me Denis (qui par parenthèse était bien lourde d'esprit pour une nièce d'un si grand génie) que Voltaire vint à l'aide de son valet de chambre nous rejoindre et se placer vis-à-vis de moi, à genoux, dans un fauteuil dont le dossier était tourné vers moi; il fut pendant le souper dans la même attitude auprès de moi *). Tout cela, et la présence de deux riches fermiers-généraux de Paris que je reconnus être les originaux des deux portraits suspendus dans le salon de m-me Denis, à qui je voyais la nièce et quelquefois l'oncle faire la cour, m'empêcha de goûter le plaisir et les sujets d'admiration que

---

*) Sa maladie provenait des hémorrhoïdes confluentes et en même tems internes.

mon imagination m'avait promis dans cette visite. Au moment de mon départ Voltaire me demanda s'il aurait encore le plaisir de me voir. Je lui demandai la permission de venir les matins pour les passer tête-à-tête avec lui. Il me le permit, et j'en profitai pendant le séjour que je fis à Genève. Il était bien différent alors, et seule avec lui dans sòn cabinet ou dans son jardin, je retrouvais Voltaire tel que ses ouvrages et mon imagination me l'avaient dépeint.

Les jours nous allions avec notre société et m-r Hubert naviguer sur le beau lac de Genève. Hubert, à l'aide et l'explication que mon cousin Worontzow lui donna, me fit la galanterie de fixer sur le plus grand des bateaux le pavillon russe. Il devint passionné de la musique russe qu'il nous entendit chanter, m-elle Kamensky et moi, et son oreille était si bonne qu'il les sut et pouvait les chanter sans notre aide.

C'est avec beaucoup de regret que nous quittâmes Genève et les amis que nous y laissions, parmi lesquels se trouvait un Russe et sa famille: c'est m-r Wessélowsky. Ne voulant pas s'exposer à la brutale colère de Pierre I-r, qui lui ordonnait de quitter Vienne où il l'avait employé et de se rendre auprès de lui, il se cacha en Hollande, s'y maria et, en renonçant à sa patrie, il s'était établi à Genève. Sa fille aînée était mariée à m-r Kramer, fameux par son imprimerie et plus encore par l'amitié et les brouilleries qu'il eut avec Voltaire.

En quittant la Suisse nons descendîmes dans deux grandes barques le Rhin; sur l'une étaient nos voitures et nos cuisines, et sur l'autre nous fîmes des partitions en planches et nous les revêtîmes de jolis papiers. Les messieurs allaient coucher dans les bourgs proches du rivage, et nous n'avions pour notre garde que deux bateliers et mes domestiques. Nous nous arrêtions et sortions de nos bateaux pour voir les bourgs ou villes qui en méritaient la peine. Un habit noir et un chapeau de paille, qui étaient mon costume et celui de m-elle Kamensky, n'ayant derrière nous qu'un domestique russe qui ne parlait que sa langue, faisaient que nous étions parfaitement inconnues. Souvent, pour nous amuser, nous achetions nous-mêmes les provisions que l'on apprêterait sur le bateau pour notre dîner. M-r Campbell se chargea de parler allemand: tant j'étais timide, croyant que j'avais perdu l'habitude de cette langue; mais quand je l'entendis estropier d'une façon à n'être pas intelligible, je pris courage et je fus le truchement pendant le reste de ce voyage.

Nous prîmes des voitures du pays et des chevaux de poste pour aller voir le fameux Carlsruhe. A peine eûmes nous mis le pied dans l'auberge que le grand-maître de la cour de son altesse le margrave de Baden vint me complimenter de la part de leurs altesses sérénissimes et m'inviter de venir au château. Je m'excusai sur ce que nous n'avions d'autres habits que ceux de voyage, parce que nous n'avions voulu nous arrêter que quelques heures pour admirer le parc et

le jardin. Une heure et demie après son départ, nous vîmes arriver dans une belle voiture à six chevaux le grand écuyer de leurs altesses, qui me dit que madame la margrave savait que cette m-me Mikhalkoff était princesse Dashkaw, dont elle désirait faire connaissance, et qu'étant aussi crée par sa majesté l'impératrice de la Russie chevalier de l'ordre de S-te Catherine, elle avait cru que cette fraternité entre nous me porterait à la venir voir; qu'enfin si je ne voulais pas absolument venir au château, qu'elle me priait de me servir du landau qu'elle m'envoyait, parce que le parc étant fort grand je me fatiguerais, et que son grand écuyer nous montrerait tout ce qu'il y a à voir. Je ne pus me refuser à cette nouvelle marque de bonté et j'acceptai cette dernière proposition. Nous allâmes donc dans ce superbe équipage, et je tâchai d'exprimer à m-r le grand-écuyer combien j'étais sensible aux bontés d'une princesse si distinguée par son génie et ses lumières *). A peine eûmes nous enfilé la première allée du parc que d'une autre de traverse nous vîmes un pareil équipage venir nous barrer le chemin, et les deux voitures s'arrêtèrent. Leurs altesses sérénissimes y étaient, le prince héréditaire et quelques personnes de leur cour. Madame la margrave, avec la grâce et l'esprit qu'elle mettait à tout, me

*) Son altesse madame la margrave était en correspondance sur des sujets scientifiques avec les savants de diverses contrées, qui tous l'admiraient à l'envie.

dit: „Vous nous permettrez, princesse, que nous ayons au moins le plaisir de vous faire voir quelques beautés de ce parc, dont nous sommes engoués“. Je descendis de ma voiture, et le prince héréditaire prit ma place. Nous fûmes plus d'une heure dans cette charmante plantation. Pendant ce tems-là, je ne pus assez admirer les talens supérieurs de son altesse, et notre course finit aux marches du château, où je ne pus me refuser d'entrer et aller faire ma cour, ce que j'ai toujours fait très-mal; mais leurs altesses sérénissimes avaient beaucoup d'indulgence pour moi. Un beau concert et splendide souper, mais surtout la conversation de nos illustres hôtes, nous firent passer cette soirée plus agréablement que je ne me le serais figuré. Nous fûmes comblés de politesse cordiale. Quand je voulus prendre congé, la margrave me dit que nos gens étaient au château et qu'elle ne permettrait pas que nous couchâmes dans une mauvaise auberge; que pour m'accommoder, elle consentait (puisque j'étais si pressée) que je partirais le lendemain aussi de bonne heure que je le voudrais, sans les voir; que je n'avais qu'à indiquer l'heure pour notre déjeuner et pour les chevaux de poste, et que tout serait prêt. Mes amis et moi furent logés magnifiquement, et ce qu'il y a de mieux, commodément.

Nous partîmes le lendemain de si bonne heure que nous laissâmes, je crois, toute la cour dans les bras de Morphée. Je ne dirai rien du beau pays que nous vîmes et de l'agrément que l'on a en admirant les ta-

bleaux variés de ce beau pays en descendant le Rhin. De meilleures plumes que la mienne en ont fait la description.

Je fus à Dusseldorf admirer la belle galerie de tableaux, et je ne pus m'empêcher de faire remarquer à son directeur qu'il avait placé dans l'embrasure d'une fenêtre un beau Raphaël, représentant S-t Jean, qu'il n'avait pas su reconnaître pour l'ouvrage de ce grand peintre, parce qu'il était de sa seconde manière.

Je passerai sur les villes etc etc. etc. que j'ai vues, n'ayant nullement envie d'écrire le tableau de mes voyages. Je vis à Francfort avec plaisir m-me Weynacht, veuve d'un négociant qui avait passé plus de 20 ans en Russie. Comme je l'avais connue dans mon enfance, je m'arrêtai pour être avec elle un jour de plus en cette ville; car je vivais moins douloureusement à l'époque de mon enfance que je ne le faisais dans le présent, et il est naturel à notre imagination de chercher un point plus consolant pour s'y arrêter.

Je fis aussi connaissance avec le plus jeune des Orloff, le comte Wolodimir, homme borné, n'ayant acquis dans les études qu'il fit en Allemagne qu'un ton pédant et une persuasion, bien dénuée de fondement, qu'il était fort savant. Il eut des disputes avec moi, parce qu'il en excite avec tous ceux qui lui parlaient. Il avait pris tous les sophismes de Jean-Jacques Rousseau pour des syllogismes, et adopta toutes les rapsodies de cet éloquent, mais dangereux écrivain. J'étais bien loin de prévoir alors qu'il serait à la tête de

l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qu'après lui un autre directeur, aussi inepte, monsieur Domachneff, créature des Orloff, occuperait cette place, et que je leur succéderais dans cet emploi.

A Spa je fis la connaissance du prince Ernest de Mecklembourg-Strélitz et du prince Charles de Suède, depuis duc de Sudermanie, qui avait occupé les quatre chambres restantes de la maison que j'avais louée à Aix-la-Chapelle. Ce dernier vint aussi à Spa, où il avait été envoyé pour se guérir du rhumatisme dont il souffrait. Il avait pour son gouverneur monsieur de Schwerin. Un capitaine Hamilton et un officier subalterne faisaient toute sa suite. Schwerin ne lui permettait de faire aucune dépense, car je crois que la somme qui lui avait été donnée pour les frais du voyage de ce prince n'était pas considérable. Nous avons été tous les jours ensemble; j'appris à le connaître à fond. Il n'aimait guère la reine sa mère, ni son frère aîné, et il aimait à répéter qu'il avait une bonne chance d'être roi: car son aîné, à ce qu'il prétendait, ne pouvait avoir d'enfants. Aussi, quand son frère nous fit la guerre, et que lui, alors duc de Sudermanie, commandait la flotte suédoise, je dévoilai alors à l'impératrice le caractère de ce prince et combien il lui serait aisé de lui faire tourner casaque contre son frère.

Comme le tems approchait que mes amies devaient quitter Spa et moi retourner en Russie, j'étais, ainsi qu'elles, fort triste. Un soir que nous nous promenions tristement, parlant de notre séparation, nous vîmes sur

l'un des côtés de la „Promenade de Sept Heures“ des fondemens bâtis pour une maison, d'une assez grande dimension. Je dis à mon amie madame Hamilton: „Avant que cinq années soyent accomplies, je vous promets de venir ici vous trouver et prendre cette maison, qui paraît pouvoir contenir commodément nos deux familles. Si vous arrivez avant moi, louez-la pour vous et pour moi.“ Je lui tins parole, et, arrivée avant elle, mon banquier l'avait louée pour moi, et il n'y avait pas tout-à-fait cinq ans que j'avais quitté Spa quand j'y revins.

En quittant Spa, je passai par Dresde, où je ne m'arrêtai que quelques jours, que je passai presque entièrement dans la bele galerie des tableaux, que je ne pouvais cesser d'admirer et d'étudier. Le trésor électoral ne méritait pas d'employer beaucoup de tems, parce que la plus grande partie en était tirée pour être échangée en Hollande pour subvenir aux frais de l'état et le soutien de la cour électorale.

Ma réception à Berlin fut tout aussi gracieuse que la première fois. Notre ministre, le bon prince Dolgorouky, m'était fort attaché, et sa bonhomie et son aménité, jointes aux lumières qu'il possédait, me rendaient sa société fort précieuse. Je me transportai maintenant d'un seul trait à Riga, où je fus atterrée par les lettres de mon frère Alexandre, qui venait de quitter Moscou, parce que la peste s'y était manifestée, pour aller à Andréewskoyé, superbe terre de ma mère à 140 verstes de Moscou. Le danger qu'il avait couru plus encore

que les nouvelles de mon intendant (qui me marquait que 45 de mes domestiques étaient morts, que la peste ayant été dans ma maison, il ne pourrait me rien envoyer à Pétersbourg avant mon arrivée, et que les domestiques mêmes qu'il pourrait m'envoyer sans aucun effet ou bagage subiraient la quarantaine de six semaines), je dis, l'inquiétude au sujet de mon frère plus que toute autre chose me rendit malade, et bien dangereusement, ce qui me fit rester près de trois semaines à Riga. J'écrivis à ma soeur Poliansky pour lui demander un abri dans sa maison jusqu'à ce que j'en trouve à louer *), ainsi que des domestiques, et ce n'est que dix jours après que je me ressouvins que je n'avais ni asile, ni tout ce qu'il faut pour vivre en maison.

Enfin j'arrive à Pétersbourg. Je fus logée chez ma soeur, et m-elle Kamensky chez la sienne. Sa majesté eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles et m'envoya 10 mille roubles pour mes premiers besoins. J'avais aussi la consolation de voir mon père, et quoiqu'il ne m'aidât en rien, il faisait plus et ce qui m'était plus précieux: il me traita avec estime et bonté, dont une malveillance et des dits et redits m'avaient privée. J'ai déjà dit dans ces mémoires en parlant de m-me N.,

---

*) La mienne fut vendue pendant mon absence par la procuration que je laissai au comte Panine, espérant que cette vente suffirait pour payer les dépenses de notre voyage, auquel mon revenu ou plutôt les revenus que nous avions en commun avec mes enfans ne suffisaient pas; mais m-me Talitzine, alors favorite de mon oncle, a su le persuader de la vendre pour la moitié du prix à un ami à elle.

retournée de l'exil, qu'elle avait influé peut-être innocemment sur ma vie. L'on assure comme si elle avait dit que le comte Panine, avant de partir pour les pays étrangers, y ayant été nommé ministre, avait une liaison avec ma mère et que j'étais sa fille, ce que j'aime à croire n'est pas vrai pour ne pas aliéner la vénération que j'ai pour la mémoire de ma mère, quoique je n'aye pas eu le bonheur de la connaître (car je n'avais que deux ans quand nous la perdîmes). Les Orloff, qui dans ce tems avaient une espèce de liaison de société avec mon père, lui insinuèrent par des sycophantes communs que je m'en glorifiais, quoique d'une autre côté ils tâchaient de faire croire que j'avais un intrigue d'amour avec ce même comte Panine, qui pour l'âge pouvait certainement être non-seulement mon père, mais celui de mes soeurs aînées; car il était plus âgé que mon père de plusieurs années. J'espère que mon père au fond de son coeur ne me croyait pas capable ni de l'une, ni de l'autre de ces immoralités; mais il n'a pas voulu me voir malgré toutes les démarches et les soumissions que j'ai faites sans me rebuter pendant fort longtems. Mais je ne veux plus m'étendre sur ce sujet, en remerciant le ciel que j'ai joui du moins après de l'estime et de la confiance de mon père, dont le suffrage m'aurait été précieux, s'il n'avait pas été mon père: car il avait un esprit supérieur et éclairé, et son âme généreuse et bienfaisante était étrangère à toute petitesse et orgueil qui, selon moi, est le caractéristique d'un mince mérite et petitesse d'âme.

Je veux oublier le reste et je reviens à mon arrivée à Pétersbourg. J'étais faible et ne pouvais sortir; mais je commençais à espérer un meilleur avenir, puisque le prince Orloff n'était plus favori. Quand je vins à la cour, sa majesté me traita avec bonté. Je ne pouvais penser, encore de quelques mois, à aller à Moscou, parce que plusieurs de mes domestiques étaient morts, dans ma maison même, de la peste. Je louai, à l'arrivée de quelques-uns d'eux, une maison assez médiocre; je dus acheter meubles, linge, ustensiles de cuisine etc. etc., louer plusieurs gens, et je ne saurais dire que le tout fût fort commode ou agréable pour moi. Bientôt l'impératrice m'envoya 60 mille roubles pour l'achat d'une terre à moi en propre. Peut-être avait-elle ignoré jusqu'alors que, excepté le marais que j'avais près de Pétersbourg, je n'avais rien en propre à moi que ma maison de bois à Moscou, ou que, n'étant plus sous l'influence des Orloff, elle voulut rendre ma fortune plus aisée. J'en fus étonnée, car cela ne ressemblait guère à la manière dont j'avais été traitée pendant les dix années qui s'étaient écoulées depuis son avénement au trône. J'eus le plaisir de tirer d'embarras mon père, à qui il manquait 23 mille roubles pour payer une prétention de la couronne contre lui.

Le printems j'allai m'établir dans ma petite maison de campagne, où j'eus bientôt l'inquiétude mortelle de voir mon fils malade d'une fièvre brûlante avec les aphthes noirs. Malheureusement m-rs Krouze et Kelchen,

qui l'avaient soigné et traité dans toutes ses maladies depuis sa naissance, étaient absents, ayant suivi la cour à Zarskoe-Sélo. Je pensai perdre l'esprit de désespoir, quand la femme de l'admiral Knowles vint me voir et me vit si inquiète sur l'état de mon fils qu'elle me recommanda le jeune médecin Rogerson, nouvellement arrivé d'Écosse, et m'offrit de partir sur-le-champ et me l'envoyer. Il vint à minuit, et quoiqu'il ne me dissimulât point le danger dans lequel mon fils était, il m'assura qu'il ne désespérait point de sa guérison. J'ai passé 17 jours auprès de son lit et presque sans nourriture. Dieu eût pitié de moi, et les soins et le grand art de m-r Rogerson me le rendirent. Depuis ce tems-là ce digne docteur fut mon ami chaud, et notre amitié, fondée sur l'estime, dure depuis ce tems-là inébranlablement. Mon fils guéri, je payai le tribut à la nature: les fatigues, l'inquiétude, les veilles me réduisirent au lit.

Sur ces entrefaites le prince Potemkine, alors général-major, arriva de l'armée avec la nouvelle d'une victoire complète remportée sur les Turcs et leur disposition de faire la paix aux termes que nous voudrions. Je ne pus aller féliciter l'impératrice sur les succès brillants de ses armées, mais je lui écrivis et lui envoyai un beau tableau d'Angélica Kauffmann, représentant une belle Grecque. Je faisais allusion dans ma lettre et à moi et à la libération, ou du moins à l'amélioration du sort des Grecs. Le pinceau de ce charmant artiste et charmante femme n'était encore guère

connu en Russie. Le tableau fit grand plaisir à sa majesté.

Vers l'automne de l'année suivante je partis pour Moscou. Je trouvai ma belle-mère étonnemment bien pour son âge. Je plaçai l'argent que l'impératrice m'avait donné dans des mains sûres, pour que ma fille l'ait et ne défalque plus rien du bien de son père, que je voulus qu'il parvienne intact à mon fils. Après quelques arrangements j'allai à Troïtzkoyé, d'où je menais tous les 15 jours mes enfans auprès de ma belle-mère, afin qu'elle ne puisse se plaindre de ce que je l'empêchais de les voir. Étant de retour de Troïtzkoyé à Moscou, je fis connaissance chez mon oncle le général Yéropkine avec le général Potemkine *), qui fut depuis si puissant en Russie et qui fut créé prince par l'empereur d'Allemagne, étant devenu favori et plus encore l'ami de la souveraine.

Le comte Roumiantzoff eut plein-pouvoir de faire les conditions de paix, et dans le courant de l'été suivant l'impératrice vint à Moscou pour la célébrer de la façon la plus magnifique et la plus recherchée. Les gratifications pour le feldmaréchal comte Roumiantzoff et

---

*) Ce fut bien en passant; mais comme Lévachoff était de ce même dîner, ce dernier m'ayant des obligations, me confia qu'il retournerait vite à Pétersbourg, parce que Potemkine était pressé d'occuper la place de favori. Je lui communiquai une pensée ou conseil qui, étant suivi, empêcha des scènes que le grand-duc, ensuite Paul I-r, n'aurait pas manqué, au grand scandale du public, de faire pour nuire à Potemkine et chagriner sa mère.

le reste des généraux et l'armée en général furent d'une générosité et d'une profusion sans exemple. Mon frère le comte Simon fut avancé, et son régiment fut promu à l'honneur d'être grenadiers du corps. L'impératrice fit des courses et entre autres à Kalouga, et s'arrêta à la superbe terre de mon oncle Jean, comte Worontzow. Je ne fus pas de la partie, parce que ma belle-mère était dangereusement malade. Après une maladie de trois semaines, pendant lesquelles, attaquée moi-même d'une fièvre nerveuse et spasmodique, j'allais passer la plus grande partie de la journée au chevet de son lit, ma belle-mère alors daigna me témoigner beaucoup d'estime et d'amitié et une approbation plénière, surtout de ce que je faisais pour l'éducation et le bien de mes enfans. Elle mourut entre mes bras, m'ayant signifié le désir qu'elle avait d'être enterrée dans le cimetière où les ancêtres des princes Dashkaw et son mari étaient enterrés, au nouveau couvent du Sauveur. J'en sollicitai vainement la permission, ce monastère n'étant pas cette année celui où l'on enterrait; car par un nouveau règlement de l'impératrice l'on devait enterrer les morts hors de la ville, à l'exception d'un seul couvent, qui à tour de rôle était ouvert pour y déposer les gens riches et superstitieux qui voulaient ne pas quitter la ville, et pour que les couvents profitassent également, ils avaient annuellement leur tour.

Ne pouvant pas remplir précisément les derniers ordres de ma belle-mère, je résolus, toute malade que

j'étais, de déposer et accompagner moi-même son corps dans un couvent à 70 verstes de Moscou, où les ancêtres des princes Dashkaw étaient enterrés, m'étant fait la règle, de laquelle je ne me suis jamais départie, de tenir la conduite vis-à-vis des parens de mon mari, que je croirais qu'il aurait tenu, me croyant obligée de faire ce qu'il aurait fait pour eux. Je ne regardai pas comme une chose pénible de faire ce triste voyage.

Au retour de sa majesté, je demandai permission d'aller en pays étrangers pour l'éducation classique et finale de mon fils. Je l'obtins avec une froideur incroyable, parce que sa majesté n'aimait pas que je quittâsse la Russie. Le prince d'Anhalt-Bernbourg, en ayant appris que je n'avais pas même eu l'avantage de prendre congé de sa majesté autrement que tout le monde qui avait indistinctement reçu la permission de venir baiser la main de l'impératrice dans une grande salle assignée pour cela, où la foule fut immense (parce que c'était censé les adieux, car sa majesté partit quelques jours après pour Pétersbourg), me dit qu'il était charmé que les procédés avec moi étaient tout d'une pièce et que l'on n'a pas joué à cette occasion la comédie, mais que je devais être sûre qu'il viendra un tems où ils changeront et que l'on me rendra plus de justice.

Je retournai alors à Troïtzkoye. J'y mariai ma fille au brigadier Chterbinine, dont l'humeur mélancolique, occassionnée par les mauvais procédés de ses parens,

mais douce, me promettait une vie tranquille et paisible pour ma fille, qui, ne s'étant pas développée encore, avec un défaut dans la construction de son corps, ne me permettait pas de me flatter qu'un plus jeune et plus fringant mari l'aurait aimée et lui serait soumis. Les neuf, peut-être dix ans que pourrait prendre dans l'étanger l'éducation classique et finale, de mon fils, me déterminèrent à ce mariage. S'il n'était pas le meilleur que j'aurais pu souhaiter pour ma fille, il offrait l'inestimable avantage que je l'aurais avec moi et que je pourrais surveiller sa jeunesse. Le père de m-r de Chterbinine consentit d'autant plus facilement à ce que son fils m'accompagnât, que je l'assurai qu'il n'aurait aucun débours à faire, que les intérêts du capital que je donnais à ma fille suffiraient à leurs dépenses en faisant avec moi maison commune. Les critiques, les clabaudages que je pouvais mépriser, connaissant mes motifs avec une confiance ou persuasion que j'étais bonne mère, n'ont point été malheureusement les seuls chagrins que ce mariage m'a donnés. Mais je suis déterminée de glisser sur les déchirements de coeur les plus cuisants que j'ai soufferts dans ma vie, et je dirai d'abord que nous partîmes par la route de Pleskow pour nous arrêter quelque tems à une superbe terre de Chterbinine le père dans ce gouvernement.

En route il nous arriva un accident qui m'inquiéta beaucoup. Le domestique de m-r Tanéieff, qui était avec moi, tomba, et deux de nos voitures lui passèrent sur le corps. Arrivés à la première poste, nous ne pû-

mes y trouver de chirurgien; ce fut de même à la seconde. Il n'avait pas de membres cassés, parce que nos voitures étaient légères et sur des patins, mais son bras gauche et presque tout ce côté étaient si froissés et si enflés, que ce n'est qu'en ouvrant sa manche d'un bout à l'autre que l'on put lui ôter sa chemise. Il n'aurait pas pu soutenir le voyage qui nous restait à faire et en aurait été infailliblement la victime. Je me ressouviens que mon fils, dans son portefeuille anglais, avait une lancette. Je proposai, je priai vainement jusqu'au domestique de le saigner, — personne n'eut le courage. Je fus obligée de prendre cette opération sur moi; je lui ouvris la veine très-heureusement, mais j'eus moi-même après cela des bien violents spasmes que je ne regrettai pas, puisque je sauvai la vie à cet homme.

Je m'ennuyais extrêmement dans la société des parens de Chterbinine, à leurs campagnes, et j'abrégeai mon séjour, pour entreprendre mon voyage. Avant d'arriver à Grodno, mon fils me causa une frayeur mortelle. Il eut la rougeole, sans secours, dans un pays presque barbare où la malpropreté et la misère règnent et dont les paysans n'ont ni le tact, ni l'hospitalité des paysans russes. Par des chemins qui n'étaient praticables que pour leurs britckas, mes voitures ne passèrent qu'à l'aide de 30 cosaques russes qui en me devançant d'une demi-journée, coupaient et abattirent les arbres et rendaient le chemin par ces immenses forêts plus large. J'eus le bonheur, en ar-

rivant à Grodno, d'y trouver un excellent médecin que le roi avait fait venir de Bruxelles pour le corps de cadets qu'il avait institué. Je m'y arrêtai cinq semaines, parce que ma fille, que je ne pus persuader de quitter le chevet de son frère, gagna la rougeole aussi.

Ensuite je me rendis par Wilna à Warsovie. C'était l'année de jubilé, et si nous ne trouvâmes pas des plaisirs bruyants, j'eus la satisfaction de jouir souvent de la conversation aimable et instructive du roi. Sa majesté venait deux à trois fois par semaine chez moi passer quelques heures tête-à-tête. Son neveu, le prince Stanislas, aimable et très-instruit jeune homme, le général Komarjewsky et le reste de sa suite restaient dans les autres chambres avec mes enfans, et je puis dire que j'ai eu raison de m'étonner plus d'une fois des grandes qualités du roi. Son coeur était noble et compatissant, son esprit cultivé, et l'amour pour les beaux arts qu'il savait apprécier en maître, rendait sa conversation aussi intéressante que variée. Il méritait d'être heureux, et la couronne de Pologne était plutôt un fléau qu'un bonheur pour lui. Particulier, aimable et estimable, il aurait joui de ces qualités et dons que la nature lui avait prodigués et que son éducation avait perfectionnés; il aurait été chéri. Roi d'une nation turbulente dont la constitution incohérente ne pouvait produire que des disparates dans les caractères, il n'était pas aimé, parce qu'il ne pouvait en être apprécié. Voisin de deux grandes puissances, il a été souvent forcé d'agir contre ses principes et son inclination, et les intrigues des

magnats de Pologne ont été aussi cause que l'on lui reprochera des torts qu'en effet il n'avait pas. Je quittai Warsovie avec regret. Le roi, son neveu Stanislas et la vénération générale que l'on y avait pour la mémoire de mon mari, m'y attachaient.

Arrivée à Berlin, j'y trouvai le même accueil de bonté que j'y avais éprouvé dans mon premier séjour. J'écrivis d'avance à mon banquier de me louer à Spa la maison nouvellement bâtie, qui bordait au côté gauche la „Promenade de Sept Heures"; j'y arrivai avant mon amie m-me Hamilton. Je pris toute la maison, et elle m'y trouva établie, lui ayant tenu ma parole sur tous les points.

A Spa m-r de Chterbinine, étant pressé par les lettres de son père et de sa mère de retourner en Russie, triste et irrésolu, nous quitta cependant. Ma fille ne voulut pas l'accompagner et resta avec moi.—C'est de là que j'écrivis à Robertson, historien et principal de l'université d'Édimbourg, pour lui dire que je viendrais cet automne m'établir pour tout le tems des études de mon fils à Édimbourg, qu'il n'avait que 13 ans et que j'aurais vraisemblablement besoin d'être guidée par lui pendant le cours de quelques années, et que je le priais de me donner tous les renseignemens qu'il croyait nécessaires. A sa réponse, dans laquelle il me conseillait de retarder de quelques années les études de mon fils à l'université et l'y préparer, j'eus la jouissance flatteuse pour une mère de pouvoir l'assurer avec vérité que mon fils était très-propre et capable

d'y être étudiant: car il savait déjà parfaitement le latin, les mathématiques, l'histoire, la géographie, les langues française, allemande et assez d'anglais pour tout comprendre, quoique peut-être il ne le parlait pas assez fluemment encore.

Après la fin de la dernière saison des eaux de Spa, j'allai en Angleterre. Je m'arrêtai fort peu de tems à Londres. En allant en Écosse je me rendis à l'invitation du lord et lady Sussex à leur campagne, où nous séjournâmes quelques jours, et c'est là que j'eus le plaisir de faire la connaissance de m-r Wilmot, père de ma jeune amie, pour l'amour de laquelle je vainquis la répugnance que j'avais d'écrire ces mémoires. M-r de Wilmot (parent de Sussex) y restait tout le tems avec nous.

De là j'allai m'établir pour quelques années à Edimbourg, où j'eus des appartements à Holyroodhouse, ancien palais des souverains. J'y ai plus d'une fois eu occasion de penser à l'imprudente, mais trop infortunée reine Marie. Le petit dégagement de mes appartemens contenait son cabinet et l'escalier par lequel son favor italien fut précipité. M-r Robertson trouva, à ma grande satisfaction, que mon fils était préparé pour à son éducation au point de pouvoir entrer avec succès à l'université pour ses études classiques. Je fis la connaissance de ces hommes respectables par leur génie, lumières et par leur moeurs. Également étrangers aux prétentions des petits génies et de l'envie, ils vivaient entre eux en frères qui s'estiment et s'aiment, et per-

mettaient par là la jouissance inappréciable d'une société de gens éclairés et profonds, réunis en harmonie, et dont la conversation était une source inépuisable d'instruction. Pendant les vacances de l'été, quand mon fils put s'absenter de l'université sans manquer aux classes, nous fîmes une tournée dans les highlands, les montagnes. Je n'en ferai pas ici la description, car à la suite de cet ouvrage il y sera ajouté la relation de ce petit voyage que je fis pour mon amie m-me Morgan, et dont elle m'a donné ensuite la copie, qu'elle en fit elle-même pour moi.

L'immortel Robertson, Blair, Smith et Ferguson venaient dîner et passer la journée chez moi deux fois par semaine. La duchesse de Buckleugh, lady Frances Scott, lady Lothian et lady Marie Irwin ajoutaient par leur société aux charmes de ma vie qui était la période la plus calme et la plus heureuse que j'aie eux pour mon lot dans ce monde. Mon amie m-me Hamilton vint bientôt par sa présence augmenter la masse de bonheur que même le rhumatisme violent que j'avais attrapé dans les montagnes ne pouvait altérer; car j'étais endurcie pour les maux physiques, et n'existant que hors de moi, c'est à dire ne vivant que pour les autres et de la tendresse que j'avais pour mes enfans, je pouvais rire au milieu des douleurs aiguës.

L'année d'ensuite il me fut ordonné par le fameux m-r Cullen, qui était mon médecin, d'aller prendre les eaux et les bains de Buxton et Matlock et finir par les bains de mer à Scarborough. J'entrepris cette cu-

re, puisque je pouvais la faire et la terminer pendant les vacances de l'université; mon amie m-me Hamilton m'accompagna, et ses tendres et infatigables soins, quand je fus au lit de la mort à Scarborough, me sauvèrent la vie.

Lady Mulgrave, retirée après la mort de son mari dans une campagne isolée d'une de ses amies, ayant appris que j'étais dangereusement malade, quoique souffrante de la goutte et abattue par son chagrin, vint me voir à Scarborough, où elle resta jusqu'à ce qu'elle fût convaincue que j'étais hors du danger. Elle m'engagea à faire un détour de ma route à mon retour à Édimbourg, pour passer quelques jours avec elle chez son amie. Je lui promis et dès que mes forces me permirent d'entreprendre mon voyage, je quittai Scarborough et j'allai trouver lady Mulgrave. Elle et son amie m'engagèrent à me reposer deux jours chez elles, ensuite de quoi je retournai sur le grand chemin de l'Écosse et, sans perdre du tems, j'arrivai avant que les collèges soyent commencés.

Quoique souffrante d'un rhumatisme qui paraissait vouloir se fixer dans mes genoux et ayant encore l'estomac délabré, j'étais contente de remplir les devoirs d'une mère et d'institutrice, sans relâche et avec toutes mes facultés. La gaîté douce et tranquille qui fait la base de mon humeur, étonnait les personnes qui me fréquentaient. J'avais les professeurs deux fois par semaine à dîner, et pour donner de l'exercice à mon fils et quelques diversions de ses études, chaque semaine

j'avais un bal. En outre je le faisais aller au manège, et un maître d'armes supérieur, qui se trouvait par hasard à Édimbourg, lui donnait de deux jours l'un des leçons de l'escrime. Par cet arrangement et ces exercices, non-seulement je conservai la santé de mon fils, mais il devint vigoureux et avait déjà une force étonnante. Les privations de toutes espèces pour moi-même étaient aussi constantes qu'indifférentes à mon âme, entièrement vouée à l'amour maternel, à mes devoirs et à l'amitié. Occupée du désir de donner à mon fils l'éducation la plus soignée, le peu de fortune de mes enfans et ma pauvreté ne m'affectaient pas, et comme la vie n'est pas très-chère en Écosse, avec de l'ordre et de l'économie je vis que je pouvais suffire aux dépenses de la maison, excepté que pour faire le voyage en Irlande, lorsque les études de mon fils seraient finies, j'avais recours au crédit personnel que j'avais obtenu, vivant très-intimement avec mes banquiers, le chevalier Forbes et m-r Hunter. Effectivement, au moment du départ ils m'offrirent leur secours, et j'empruntai 2000 l. s. que je leur fis tenir de Hollande quelques mois après. Mais si je m'acquittai envers eux de ma dette pécuniaire, je ne pourrais jamais acquitter les marques d'amitié, le zèle et les soins qu'ils m'ont prodigués.

Au mois de may 1779 mon fils eut un examen public à l'université. Le concours des auditeurs était prodigieux, et son succès dans ses réponses, dans toutes les branches de ses études, a été si étonnant que

l'on applaudit par des battemens de mains (ce qui ne se permet point). Il reçut les degrés de maître-ès-arts, et ma joie de ses succès ne peut être imaginée que par une mère.

Les devoirs et les fonctions d'institutrice remplis, nous partîmes au commencement de juin pour l'Irlande. Nous débarquâmes à Donaghadee, où mon amie m-e Morgan vint à ma rencontre. Nous allâmes à Coleraine et à la Chaussée des Géans, qui mérite d'être visitée. Arrivée à Doublin, j'y trouvai une jolie et très-commode maison déjà préparée pour moi. Mon séjour à Doublin me paraît encore à présent comme un songe heureux qui dura une année avec une puissance non mensongère; car c'est les soins de mes deux tendres amies m-me Hamilton et m-me Morgan et les attentions et le respect de leurs parens qui, ne me laissant rien à désirer, faisaient couler mes jours dans le contentement et la paix. Je trouvai à Doublin un excellent maître à danser, revenu nouvellement de Paris, que j'engageai de venir deux fois la semaine donner de l'exercice à mon fils; un pour la langue italienne, et m-r Greenfield, qui répétait avec lui, tous les matins, les cours qu'il avait écoutés à Édimbourg et qui lisait avec lui les classiques grecs et latins. Tout cela remplissait utilement ses journées. Le soir nous allions en société et au spectacle, et toutes les semaines j'avais un bal, ce qui donnait de la gaîté et de la santé à mes enfans.

J'eus l'avantage d'être aimée de lady Arabella Denny, la femme du monde la plus estimable et la plus estimée, puisque le parlement lui envoya une députation pour la remercier pour les différents bienfaits et les établissemens utiles qu'elle avait fondés et qu'elle soignait presque journellement, malgré son grand âge. Souvent nous allions prendre le thé chez elle. La sérénité, le sens et l'aménité qu'elle possédait à un degré éminent lui attachaient tous ceux qui avaient le bonheur de la bien connaître. L'hospice des Madelaines, qu'elle a su rendre réellement utile et efficace l'intéressait beaucoup. Elle m'y mena plusieurs fois, et comme elle jugeait trop favorablement de mes faibles talens, elle me pria de faire la musique pour une hymne favorite à elle qu'elle leur faisait chanter. Je ne pus m'y refuser, car ses désirs pour moi étaient des ordres, et je fis la musique pour quatre voix. Quand je la lui donnai, elle la fit répéter plusieurs fois, et après 15 jours elle la fit chanter à l'église en présence d'une grande congrégation que la curiosité d'entendre ce qu'un ours russe pouvait composer, avait attirée. La collecte fut très-considérable. Je vis ce soir lady Arabella d'une gaîté charmante. Elle me rendit compte de la matinée, du profit qu'avait obtenu cet établissement par ma musique, à ce qu'elle prétendait, et finit par me donner la bénédiction d'une tendre mère. J'allais souvent au parlement entendre les bons orateurs qui y figuraient et parmi lesquels m-r Grattan brillait. Des concerts et très-souvent la lecture

avec mes deux amies remplissaient mon tems, au point que l'année s'écoula pour moi, pour ainsi dire, comme un prestige.

Mais mon devoir me fit quitter Doublin, malgré moi, avec chagrin, pour entreprendre les voyages que nous devions faire avant que je présente mon fils à sa souveraine. Nous fîmes des tournées pour voir Kilkenny, Killarney et son beau lac, Corke et sa belle rade, Limerick et plusieurs autres endroits.

Au commencement de l'année 1780 nous quittâmes l'Irlande et débarquâmes à Holyhead. Tout le chemin jusqu'à Londres est fort intéréssant, et le pays de Galles offre des sites les plus romanesques.

Arrivée à Londres, je me fis présenter à leurs majestés, qui me reçurent avec la bonté et l'affabilité qui leur est particulière. Je leur dis que j'avais joui d'une tranquillité et contentement peu communs dans leurs états, et que mon fils surtout avait retiré les plus grands avantages pour le complétement de son éducation; que toute ma vie j'en conserverai la gratitude que le coeur d'une mère seulement pouvait sentir, et qu'en leur disant cela, je croyais exprimer en même tems qu'aux sentiments de vénération que j'avais pour leurs majestés j'y joignais aussi ceux de la reconnaissance. La reine me dit: „Je l'avais déjà su, et vous me prouvez encore davantage que vous êtes une mère comme il y en a peu". Je répondis que je n'avais pas cette prétention, mais que je savais que sa majesté l'était, et que la belle famille dont elle était mère justifiait sa

grande tendresse. La reine me parla de ses enfans et la quantité qu'elle en avait, me disant qu'elle ne croyait pas que je les connusse tous. A mon affirmative et le désir que j'exprimai de les voir, elle eut la bonté de me dire qu'elle les ferait venir expressément de Kew pour moi. Effectivement sa majesté ordonna à lady Holderness de les faire venir le surlendemain, le matin, déjeuner à Londres et me faire avertir de leur arrivée. Je témoignai, le mieux que je pus, combien j'étais sensible à la bonté que sa majesté voulait bien me témoigner. Je vis ces beaux enfans, qui étaient véritablement des petits anges.

Nous fîmes une tournée à Bath et Bristol. Nous visitâmes tous les châteaux et maisons royales, et après avoir eu mon audience de congé du roi et de la reine, nous allâmes à Margate et débarquâmes à Ostende.

De là nous allàmes à Bruxelles où, après avoir resté quelques jours et y ayant laissé mes équipages et une partie de mes gens, j'allai par Anvers en Hollande, où nous fîmes une tournée complète, visitâmes Rotterdam, Delft, la Haye, Leyde, Utrecht, l'établissement des frères Hernhuter, Harlem. J'y reçus une lettre du prince de Galitzine, notre ministre à la Haye, qui nous fit beaucoup rire. Il me parlait fort drôlement de ma mascarade aux yeux du marchand que j'avais recueilli dans le rouff que j'avais loué, qui vint lui dire de ma part que cette femme russe qu'il protégeait et qui voyage par ses bontés lui présentait ses très-humbles respects. Le prince avait été fort longtems sans pouvoir com-

prendre ce bon Hollandais, qu'il croyait être fou: mais ayant demandé où il m'avait vu et qui était avec moi, il vit clair que c'était moi, et ayant dit au marchand qui j'étais, il fut très-confus. Il faut savoir qu'au moment où le trechkout *) dans lequel j'avais loué la chambre (rouff) devait partir, il se présenta un homme visiblement pressé de partir. Il ne trouva de place que sur le toit, et je le vis inquiet; alors je lui proposai d'entrer dans ma chambre, ce qu'il accepta avec plaisir. Il me dit, moitié en hollandais et moitié en plat-deutsch, qu'il avait des affaires qui demandaient sa présence un tel jour à la Haye, sur quoi l'idée me vint de cacher mon nom, et je le priai d'aller dire de ma part à notre ministre (qu'il m'avait dit connaître) que la femme russe qui jouissait de sa protection lui présentait ses hommages et le priait de lui envoyer ses lettres à Amsterdam. Comme il fallait enfiler un autre canal de l'autre côté de la ville, qu'il fallait par conséquent traverser à pied, et que le bateau ne partait que deux heures plus tard après l'arrivée de celui sur lequel nous étions venus, je lui demandai ce que faisaient les passagers et où ils restaient ces deux heures? „Mais“, dit il,

---

*) Les trechkouts sont des grandes barques traînées par un ou deux chevaux. Elles contiennent une petite chambre très-propre pour les gens à leur aise ou seigneurs, que l'on peut louer; ensuite une grande chambre ou commune où tout le monde paye par tête un prix modique; puis le toit de ces chambres, comme sur l'impériale des coches dans d'autres pays, est à un prix plus bas encore. Ces barques partent à une heure fixée tous les jours, et l'arrivée des barques d'une autre ville est aussi régulière à une heure connue.

„les natifs ont des affaires, ils ont leurs maisons, ou celles de leurs amis; mais comme vous êtes étrangères, je vous mènerai dans un cabaret tout près de l'endroit où vous vous embarquerez". J'acceptai sa proposition, et nous pensâmes éclater de rire quand il nous y présenta une cruche de bière, un peu de pain et de fromage.

Retournée à la Haye, je vis encore l'estimable princesse d'Orange, que j'aimais et estimais sincèrement. Elle voulut absolument, toutes les deux fois que je fus à la Haye, que je vienne chez elle, quoique je n'avais d'habit que mon amazone de voyage, ce que je lui fis dire pour excuse à sa première invitation; mais elle m'envoya m-me Dunkelman, sa gouvernante, qui avait eu la pleine confiance de la princesse héréditaire-mère, dans l'éducation de la princesse d'Orange. Je dirai de cette dame, pour ne pas m'arrêter à tous les éloges qu'elle mérite, qu'elle était en correspondance avec le grand Frédéric, roi de Prusse, oncle de la princesse d'Orange. A son instance, je me fis cette douce violence, qui en effet ne blessait que le décorum de vêtements, et nous nous mîmes avec ma fille et mon fils dans la voiture de m-me Dunkelman. Nous soupâmes chez la princesse, ce que nous fîmes tous les jours, le peu de tems que nous restâmes à la Haye, tant alors qu' après avoir fini notre tournée susmentionnée. Le prince d'Orange fut du souper. Ordinairement son altesse s'endormait à souper, quelque de bonne heure qu'il fût; mais cette fois, l'ayant à mes cô-

tés, je ne l'ai pas même vu sommeiller. Il me fit l'honneur de me dire qu'il aimait à s'endormir à table, mais que j'étais si aimable que j'avais chassé Morphée de ses yeux. Je lui répondis que j'étais fort fâchée qu'il m'avait fait un pareil sacrifice, et quand la princesse me demanda ce que le prince me contait, un peu embarrassée de répéter son spirituel discours, je me contentai de lui dire, que c'était des galanteries que son époux me débitait.

J'oubliais de dire que ne voulant rester à Leyde que deux jours pour voir quelques amis que je m'étais faits dans mon premier voyage, j'acceptai des appartemens que le prince Chakhowskoy, mon parent, m'offrit. D'abord après le déjeuner j'allai faire une visite au fameux médecin Gaubieus, que j'estimais infiniment. Ayant frappé à la porte, sa vieille servante me l'ouvrit pour me dire que son maître n'était pas à la maison. Comme je savais qu'il ne sortait plus, je dis à sa cuisinière que je savais que le docteur ne sortait pas et que je me flattais qu'il sera fâché de ne m'avoir pas revue, qu'ainsi je la priais d'aller lui dire que la princesse Dashkaw voulait prendre congé de lui. Il entendit de la chambre avoisinée au vestibule ma voix et y vint. En ouvrant la porte, elle me laissa voir qu'il avait quitté le prince et la princesse Orloff, qui apparemment étaient venus le consulter. Ma surprise à cette vue fut d'autant plus grande, que je n'avais pas l'idée qu'ils avaient quitté la Russie. Je ne recevais par le petit nombre de correspondants que

j'avais gardés que peu de détails. Convaincue que la Russie sous le règne de Catherine II ne pouvait que prospérer et absorbée par le seul désir, le seul motif auquel toutes mes actions se dirigeaient, nommément l'éducation de mon fils, je les priais de ne me parler que d'eux-mêmes, de mes parens et amis. Je revis Gaubieus avec plaisir; il en témoigna beaucoup aussi, mais ne voulant pas interrompre les fonctions de son devoir, je ne voulus pas entrer dans les appartemens et, abrégeant ma visite, je fis à pied un tour par la ville et je retournai à la maison.

A peine fûmes nous assis pour dîner que le prince Orloff entra. Soit que mon visage, qui toujours à mon grand détriment peint mes pensées ou sentimens, fît comprendre au prince Orloff que sa visite était aussi peu attendue qu'agréable, soit qu'à son ordinaire il articulât la phrase qui se présenta à sa langue la première, il dit: „Ce n'est pas pour faire la guerre, mais comme ami que je viens". Personne ne répliqua. Il fixa mon fils, et peut-être par impulsion de conscience qui lui retraça tous les torts qu'il m'avait faits, il me dit: „Je vois par l'uniforme du prince votre fils, qu'il est encore dans le régiment des cuirassiers; comme je voyage pour la santé de ma femme, que je suis encore au service et par conséquent commandant des gardes à cheval, si vous voulez, madame, j'écrirai à l'impératrice pour la prier de le faire passer dans mon régiment, ce qui lui fera gagner deux rangs". Je remerciai le prince en lui disant que sur cet objet je

devais lui parler en particulier et, me levant de la table. en priant la compagnie de ne pas se déranger, ni attendre mon retour pour se lever quand ils auraient fini leur repas, je priai le prince Orloff-de m'accompagner dans ma chambre. J'ignore s'il comprit la délicatesse de mon procédé, mais après lui avoir réitéré mes remercîmens pour ses bonnes intentions envers mon fils, je le priai de les suspendre pour un tems, parce que m'étant déjà adressée au prince Potemkine, comme ministre du bureau de la guerre, pour savoir ce que j'avais à espérer pour mon fils, que je destinais pour le militaire et à qui j'avais donné une éducation necéssaire pour qu'il s'y distingue, je ne pouvais le faire passer d'un régiment à un autre et ne point laisser à sa majesté, qui était sa marraine, la décision à son égard; que par cette précipitation je pourrais piquer Potemkine et manquer aussi envers lui. Il me répliqua qu'il ne comprenait pas comment je manquerai envers lui. Je savais que ces deux princes étaient très-mal ensemble. Je crus donc devoir dire à Orloff que j'avais déjà écrit au ministre de la guerre. Je vis aussi que je perdrais mon tems en voulant lui expliquer mes motifs; j'abrégeai donc la séance en le priant de me dire où je pourrai adresser ma lettre par laquelle je l'informerai de la réponse que j' aurai de Pétersbourg, et de conserver ses bonnes dispositions envers mon fils, que j'aurai peut-être occasion de réclamer. Il me dit: „Je vous le promets; car il est impossible de voir un plus beau jeune homme,

que l'est le prince Dashkaw". Cette idée sur sa beauté m'a fait beaucoup de mauvais sang et me donna bien des inquiétudes pour la suite. Je revis le prince Orloff à Bruxelles, où il s'arrêta avant d'aller à Paris et de là en Suisse pour faire traiter la princesse son épouse par Tissot. Il était accompagné de m-r Mellissino, curateur de l'université de Moscou, de son épouse qui avait encore un neveu avec elle, de mademoiselle Protassoff, demoiselle d'honneur, et de m-lle Kamensky. Toute sette société inonda ma chambre, avant que je susse qu'ils étaient à Bruxelles, et ce ne fut que le vieux Mellissino, homme très-instruit, d'une humeur charmante et d'une aménité imperturbable, que je fus charmée de revoir: il avait été pendant plusieurs années constamment de deux jours l'un chez moi. Mais je devais diviser dans ce moment mes attentions, et bientôt le prince Orloff me jeta dans un embarras inexprimable Fixant derechef mon fils, comme il l'avait fait à la Haye, il dit: „C'est dommage, prince Dashkaw, que je ne serai probablement pas à Pétersbourg quand vous y arriverez; car je ne doute point que vous damerez le pion au favori, et comme, depuis quelque tems, j'ai la fonction de négocier et consoler les favoris renvoyés, quand ce sera pour vous faire place, je le ferai avec bien du plaisir". Cet étonnant discours me fit regretter que mon fils ait été présent; je me pressai de le renvoyer hors de la chambre avant qu'il présume d'y faire une réponse quelconque, en le chargeant d'écrire un billet au docteur Burtin pour le prier de ne pas manquer de venir

à 9 heures du matin, pour aller ensemble exploiter les collines voisines, qui contenaient beaucoup de jolies pétrifications. Quand mon fils fut sorti, je dis au prince Orloff que je ne concevais pas comment il pouvait adresser de pareils discours à un garçon qui n'avait pas 17 ans, et comment pouvait-il compromettre sa souveraine à ce point; que je n'ai jamais connu ces favoris; que si quelques-uns de ces généraux-adjudants avaient occupé des appartemens à la cour, je supposais que leurs fonctions et la confiance que sa majesté leur portaient, en étaient la cause; que je le priais de ne point parler comme cela en ma présence et encore moins en celle de mon fils, que j'élève dans le respect et la vénération la plus parfaite envers sa souveraine et sa marraine, que j'espérais qu'il ne sera jamais le favori sinon des gens vertueux. La réplique du prince Orloff était dans son style, c'est-à-dire, elle ne mérite pas d'être citée. Peu de jours après, j'eus le plaisir de le voir partir pour Paris, tandis qu'ayant marqué Bruxelles pour l'endroit où l'on devait me faire passer mon argent, je m'y arrêtai quelque tems.

Nous allions tous les matins avec le d-r Burtin herboriser aux environs de la ville, où je trouvais quelques plantes que nous n'avions pas vues chez nous. Quand mes remises arrivèrent, nous prîmes la route de Paris. Je ne m'arrêtai que deux jours à Lille, et je mis la plus grande diligence pour arriver à Paris, où l'hôtel de la Chine était déjà arrêté pour moi. J'appris avec plaisir que le prince Orloff avec sa suite était déjà parti.

Débarrassée de cette ennuyeuse société, je fus bien aise de savoir que mon bon vieillard m-r Mellissino et son épouse étaient restés à Paris. Je revis avec une joie inexprimable mon ami Diderot, qui m'embrassa avec cette vive cordialité qu'il avait pour ses amis. Je retrouvai aussi en m-r de Malesherbes, sa soeur, ainsi qu'en m-me Necker et quelques autres anciennes connaissances, les mêmes sentimens de partialité qu'elles m'avaient accordée lors de mon premier voyage.

Il y avait beaucoup de Russes dans ce moment à Paris; parmi ceux-là se trouvait le comte Saltikoff (depuis maréchal et gouverneur-général de Moscou), son épouse, m-r de Samoïloff (neveu du prince Potemkine) et le comte André Chouvaloff avec son épouse. Ce dernier avait déjà resté deux ans à Paris sans y avoir acquis beaucoup de considération. Comme il a, ne fût-ce que pour des moments, influé à me donner de vives inquiétudes, je crois qu'il n'est pas inutile d'en donner ici un portrait. C'était un homme qui avait beaucoup d'esprit, possédant parfaitement la langue française, faisant des vers avec une facilité étonnante, assez instruit, surtout connaissant très-bien les ouvrages des poètes français, rempli d'amour-propre, d'orgueil, dur envers ses inférieurs, bas et tremblant devant le puissant (l'idole du jour était sa déité), capricieux et précipité dans ses conceptions, il était souvent bien loin du vrai sens; car son esprit n'avait pas la solidité qui donne un jugement sain et droit. Il fi-

nit par devenir timbré et mourut fou sans être regretté de personne, pas même de sa famille.

J'eus beaucoup de visites et, par conséquent, beaucoup à en rendre. Je regrettais ce tems, car je ne voulais pas rester longtems à Paris et moins encore à en perdre. L'on me fit pressentir que je ferais bien d'aller à Versailles. Ma réponse fut que je n'étais nulle part si déplacée qu'à la cour, que je me croyais une Ninette à la cour quand je m'y trouvais, toute comtesse de Worontzoff par ma naissance et princesse de Dashkaw par mon mariage que j'étais. Enfin, l'on me parla plus clairement en me disant que la reine souhaitait faire ma connaissance. Je répondis plus clairement aussi en disant que tout siège était pour moi fort indifférent pourvu qu'il ne soit pas trop incommode, que j'attachais fort peu de prix à une haute naissance, que je pourrai certainement voir avec indifférence une duchesse française, fille d'un homme qui a fait sa fortune par les fermes, assise sur le siège d'honneur (le tabouret à la cour de Versailles était le siège de distinction), mais que, comme dame d'honneur de l'impératrice de Russie, je ne pouvais, sans être peut-être responsable, abaisser la distinction attachée à ce rang.

Quelques jours après, m-me de Sabran, avec qui je déjeunais chez l'abbé Raynal, me dit que se majesté la reine souhaitait que je vinsse à Versailles chez m-me de Polignac, qu'elle s'y trouverait et que toute étiquette étant bannie, nous serions toutes les deux plus

à notre aise. Je déjeunais souvent chez l'abbé Raynal. Diderot, quoique maladif, venait presque tous les jours chez moi. J'avais un cercle, quand je restais la soirée à la maison, et les matinées étaient employées à visiter les ateliers des meilleurs artistes, excepté les jours que Gardel venait donner leçon de danse à mes enfans, et qu'un élève de Dalembert repétait avec mon fils ses leçons de mathématiques et de géométrie. Houdon prit beaucoup de mon tems aussi, car à la prière que m'en fit ma fille, il fit mon buste en grand en bronze. Quand je le vis, je ne pus m'empêcher de dire que les artistes français avaient trop de goût pour faire une ressemblance, que le sculpteur ne m'a pas permis d'être comme je suis, comme enfin Dieu m'avait crée, et qu'il fit une duchesse française décolletée au lieu de la simple et modeste Ninette que j'étais.

Je fis connaissance avec l'evêque d'Autun ainsi que de m-r Guibert, auteur de la tactique qui a fait tant de bruit chez m-me de Necker, et j'y vis m-r de la Rhulière, que j'avais connu en Russie et qui s'y trouva à l'époque de l'avénement au trône de l'impératrice. Je vis qu'il était embarrassé en se souvenant peut-être que je n'avais pas voulu le voir la première fois que je fus à Paris. M'approchant, je lui dis que j'avais trop bonne opinion de lui et trop de fierté pour supposer que les amis que j'ai eus l'an 1762 aient cessé de l'être; que je suis ravie de le revoir, que je l'estimais trop pour ne pas apprécier sa société; que si m-me Mikhalkoff (nom sous lequel j'avais voyagé la première fois),

qui ne voulait être vue de personne, avait sacrifié le plaisir qu'elle aurait eu dans sa société, la princesse de Dashkaw n'avait pas ces raisons-là; que je le verrais chez moi toutes les fois qu'il le voudrait avec le plus grand plaisir, et que je me bornerais seulement au sacrifice de ne point lire, ni entendre faire la lecture de son ouvrage, qui cependant par plusieurs raisons devait être intéressant pour moi. La Rhulière parut content de mon accueil, et il vint chez moi plusieurs fois. M-r de Malesherbes, sa soeur et plusieurs autres personnes, Diderot surtout, qui par sa vive amitié pour moi et sa sincérité naturelle méritait croyance, m'avaient assuré que j'étais traitée par la Rhulière dans son ouvrage de la manière la plus honorable; mais ils me citèrent quelques passages sur le compte de l'impératrice, que je ne devais pas accréditer. Quel n'a pas été mon étonnement de voir imprimer, 20 années après, dans un tems où tout était bouleversé en France, époque pendant laquelle la calomnie, l'indécence et la rage, fruits de la discorde et de l'esprit de parti, disaient, imprimaient et faisaient tout ce que les passions haineuses dictaient, combien, dis-je, j'étais étonnée de lire dans la brochure intitulée: „Mémoire sur la révolution de 1762“ par la Rhulière, que j'étais la maîtresse du comte Panine, oncle de mon mari, qui aurait pu être son père, non-seulement le mien; que j'en étais grosse à cette époque (il aurait fallu que j'eusse porté mon fils 11 mois et demi, car c'est le 12 de May v. st. que j'accouchai de mon fils). Plusieurs autres

mensonges y étaient placés aussi. Mais quand je réfléchis que m-r de la Rhulière avait été plusieurs années au bureau des affaires étrangères, qu'avec son esprit et sa capacité il n'aurait pas pu dire qu'au mariage de Pierre III avec la princesse de Serbst (depuis Catherine II) il avait été stipulé dans le contract qu'en cas de son décès, c'est elle qui porterait la couronne, ce que le plus ignorant novice dans la diplomatie n'aurait pas, en contradiction avec la vérité, pu dire, je me consolai et j'acquitai la mémoire d'un homme qui, me voyant presque tous les jours à cette époque, devait connaître et mon attachement à mon époux, et mes moeurs en général, et je n'eus plus de doute que cet ouvrage prétendu de la Rhulière n'était qu'un apocryphe.

Nous allâmes, mes enfans et moi, au jour fixé à Versailles. C'était dans les appartemens de m-r Jules Polignac que la reine m'attendait. Sa majesté vint à ma rencontre, me témoigna beaucoup de bonté et mit tant de grâce dans tout ce qu'elle disait que j'en étais pénétrée. Assise avec elle sur un sopha, mes enfans de l'autre côté, autour d'une petite table ronde, nous étions tous à notre aise et nous jasions avec franchise. Elle parla à mes enfans de la danse, qu'elle savait, disait-elle, qu'ils possédaient supérieurement. Elle ajouta qu'à son grand regret elle serait bientôt privée de cet amusement, qu'elle avouait aimer beaucoup. „Et pourquoi?“ demandai-je à sa majesté. „Parce que“, dit elle „il n'est plus permis à 25 ans en

France de danser". Moi, toujours Ninette, sans égard pour le goût que l'on disait que la reine avait pour le jeu, je répliquai que l'on devait danser aussi longtems que les pieds ne s'y refusent pas, que c'était un amusement, un goût bien plus naturel que la passion du jeu. Sa majesté me répondit qu'elle est très-fort de mon avis, et quand je réfléchis après et cherchai à me ressouvenir si la reine n'avait pas paru mécontente de ce que j'avais dit, je dois à la vérité d'affirmer, que je n'en vus, ni ne pus me retracer après aucune trace de mécontentement de sa part. Le lendemain, arrivée à Paris, j'appris que le propos qui m'était échappé, était conté dans tous les cercles. L'apparence de conséquence dans le public de Paris que cela signifiait peut-être, ne me fit pas de sensation qui contrebalançât celle du déplaisir que je ressentais de l'entendre répéter, puisqu'il semblait être une leçon à la reine. Sa majesté continua à me témoigner de la bienveillance, et c'est par elle ensuite que j'avais la permission de mener mon fils voir l'établissement de S-t Cyr, où les hommes n'ont point l'entrée. Des voitures de la cour nous y menèrent de Versailles, et jamais m-mes de Polignac et de Sabran ne vinrent à Paris sans me dire quelque chose d'obligeant de la part de sa majesté.

J'appris par Diderot que Falconet et son élève m-elle Collot étaient à Paris; je le priai de leur dire qu'ils me feraient un grand plaisir en venant prendre du thé chez moi. Ils vinrent, et cette dernière me dit

qu'ayant été la veille chez une amie, elle y rencontra une ci-devant gouvernante des enfans du comte A. Chouvaloff, qu'elle en recevait une petite pension et qu'elle était souvent chez le comte, qu'elle avait eu avec elle une dispute bien vive à mon sujet et à celui de mon fils. Comme je ne connaissais pas cette personne et qu'elle n'avait jamais eu aucune affaire avec moi, étonnée et curieuse de savoir ce qu'elle a pu dire sur notre sujet, je priai m-elle Collot de m'apprendre cette dispute. Je reconnus par le récit qui va suivre, que c'etait une idée enfantée par le malvolant esprit du comte Chouvaloff. Elle prétendait que j'avais le projet de présenter mon fils à l'impératrice pour favori, que je remplissais sa tête d'ambition, mais qu'elle savait très-sûrement qu'il ne fallait ébruiter un pareil projet pour qu'il ne réussisse jamais. La Collot que j'avais vu pendant son séjour à Pétersbourg constamment dans l'atelier de Falconet et chez moi, savait me juger, ayant su, en vivant assez longtems en Russie, une grande partie de ce qui me concernait. Elle connaissait mes principes, et par conséquent elle savait que ni comme étrangère et encore moins comme mère, je ne présenterai pas le prince Dashkaw pour la place de favori, moi qui ai évité toujours ceux qui en avaient eu et qui fut jugée digne par Catherine la Grande de se gêner pour moi dans plusieurs occasions. Effectivement, sa majesté daigna, même quand nous n'étions qu'elle, moi et le favori, de ne le traiter en ma présence que comme un général qui avait son es-

time et sa confiance. Ce récit de m-elle Collot me troubla à un point inexprimable. Ce n'est certainement pas la crainte que mon fils ne serait pas favori qui m'inquiéta, mais la jalousie du favori, le prétexte qu'il alléguerait à l'impératrice d'éloigner mon fils, de ne point l'avancer, ni le distinguer, puisque sa mère avait eu un projet si injurieux pour sa majesté, qui me jeta dans une agonie d'autant plus pardonnable que j'avais déjà l'expérience du pouvoir que ces m-rs avaient dans de pareils cas, quand leur ambition se masquait de l'apparence de l'amour. M-elle Collot fut étonnée d'apercevoir en moi cette vive inquiétude. Elle la trouva naturelle quand je lui en indiquai la source, et elle la partagea sincèrement, ce qui augmentait mon chagrin sur ce que je n'avais pas reçu de réponse à ma lettre au prince Potemkine, et j'avouerai qu'une dose de vanité me faisait croire que, malgré la négligence de Potemkine, il n'aurait pas osé en agir comme cela envers moi, s'il n'était pas sûr que l'impératrice, indifférente à mon égard, ne l'en blâmera pas.

Dès que m-lle Collot fut partie, je fis dire à m-r Mellissino que j'avais à lui parler et que je le priais de venir ce soir même chez moi. Je lui communiquai le sujet de mes inquiétudes, auxquelles il apporta un grand palliatif. „Vous avez tort, princesse“, me dit-il, „de vous inquiéter d'un propos dont je puis tracer l'origine et faire témoignage combien vous avez rejeté avec indignation à Bruxelles cette fantaisie qui était venue au prince Orloff. D'ailleurs dès à présent vous

pouvez rendre tout ce propos du comte André Chouwaloff nul, qu'il répète d'après le prince Orloff, qui en ma présence à dîner chez les Chouwaloff l'a dit et assura qu'il était prêt à parier dix contre un, que le p-ce Dashkaw serait favori, en le communiquant confidemment à m-r Samoïloff. Il a été chez moi aujourd'hui et m'a dit qu'il serait chez vous demain, m-me, et si vous l'ordonnez je me trouverai en même tems ici, et sans faire semblant que j'avais déjà été instruit par vous de ce sot commérage, quand vous lui en parlerez, je dirai tout naturellement ce que j'en sais, ayant été témoin oculaire du projet et des répétitions que le p-ce Orloff en fit à différentes reprises, ainsi que de la sévérité avec laquelle vous avez répondu à son propos à Bruxelles". Je suivis le conseil de m-r Mellissino. Le lendemain je dis à m-r Samoïloff combien j'avais été choquée la veille de voir qu'une idée incohérente du prince Orloff se répétait et pouvait, si elle obtenait croyance, nuire à l'avancement de mon fils. M-r de Samoïloff m'assura que le prince Orloff, ainsi que le comte Chouwaloff (malgré qu'il était si bon poète) étaient connus pour des gens qui se piquaient de dire des choses extraordinaires et d'avoir des idées auxquelles peu de personnes pouvaient adhérer. Mais", lui dis-je, „comment faire savoir au public que ce projet, enfanté dans le cerveau du prince Orloff, s'est trouvé malheureusement encore sur la langue dangereuse de Chouwaloff? Comment surtout, sans faire un commérage indigne de l'impératrice et, j'ose le dire, de

moi, lui faire savoir que loin d'avoir des idées aussi absurdes, je m'en désole?"—„L'impératrice vous connaît trop bien, madame", me dit Samoïloff, „pour qu'elle vous les prête; au reste, je serai à Pétersbourg bientôt, et plus d'un an avant que vous y retourniez: si vous me permettez, je rendrai fidèlement tout ce qui je viens d'entendre à mon oncle le prince Potemkine, et je m'estimerai trop heureux de vous témoigner mon respect et ma reconnaissance en même tems que je cautionnerai mon oncle contre le mensonge". Je le remerciai pour le zèle qu'il me témoignait, acceptai son offre, mais ajoutai cependant que je n'étais guère accoutumée à voir rester mes lettres sans réponse, que je n'en avais pas eu du prince Potemkine et que des têtes couronnées, comme il le savait, me traitaient autrement. Il m'assura et protesta vivement que son oncle n'avait pu agir comme cela et qu'il faut que sa lettre ait été égarée.

M-r Samoïloff avait souhaité voir les modèles et plans de fortifications que l'on ne pouvait voir sans une permission de la cour, dont Chouwaloff l'avait berné depuis huit mois. Je lui dis que je l'avais obtenue pour mon fils et que si cela lui convenait, demain matin il pourrait y aller avec lui; qu'ils ne devaient pas se dépêcher dans l'examen, car je les attendrais pour dîner, et ensuite, s'il voulait, il m'accompagnerait à l'opéra. J'avais, toutes les fois que je voulais, la loge du maréchal Biron (de même qu'au Théâtre Français). Ce seigneur, rempli de l'ancienne politesse de cour, était

fort aimable; il se prit d'une grande affection pour ma fille, qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait, au point qu'il a dansé plus d'une fois chez moi à l'air: *quand Biron voulut danser, quand Biron* etc., qu'il chantait lui-même et dansait en même tems tout seul.

Au commencement de mars je quittai Paris. Nous allâmes par Verdun, Metz, Nancy, Besançon, en Suisse. Je m'arrêtais en chemin dans toutes les villes militaires, afin que mon fils pût connaître le militaire français. Des ordres de la cour nous procuraient partout le libre examen de tout ce que nous voulions voir, et à Luneville les gens d'armes firent exprès pour nous les manoeuvres, ce qui ne se faisait pas pour aucun particulier.

Je revis à Berne quelques anciennes connaissances, et à Genève m-r et m-me Cramer et m-r Hubert, surnommé l'Oiseleur, parce qu'il aimait la chasse de faucon et connaissait parfaitement l'histoire de tous les oiseaux. Cet homme, singulier par ses talents et son génie, avait réellement de l'amitié pour moi; il me fit cadeau d'un portrait de Voltaire qu'il avait peint, et nous nous séparâmes avec attendrissement. Ostervald, fameux par les procès qu'il soutint contre Frédéric-le-Grand, en sa qualité de banneret, pour défendre quelques droits du peuple, m'accompagna de Neufchâtel dans l'intérieur du pays pour voir ces villages si intéressants, le Locle et la Chaux-de-Fond, et ce pays si romanesque qui les avoisine. Nous prîmes pour cet effet des voitures du pays, parce que les chemins y sont un

peu étroits. Le bon sens, les connaissances et la bonhomie de ce vieillard respectable nous rendirent cette petite tournée très-agréable. Sa fille l'aidait dans les soins qu'il devait donner à son imprimerie. J'y fis acquisition de plusieurs livres et, les lui ayant payés d'avance, je le priai de les faire parvenir à mes banquiers, Pye, Rich and Wilkison à Amsterdam.

Je revis Genève et Lausanne avec un plaisir mélangé de tristesse, parce que ces deux endroits me rappelaient le bonheur que j'y avais goûté dans la société et dans l'amitié sincère de m-me Hamilton.

C'est par la Savoie et le mont Cenis que nous allâmes à Turin. Je fus très-bien accueillie par leurs majestés et toute la famille royale. Il n'y avait pas dans ce moment de ministre de Russie à Turin; je fus annoncée à la cour par le ministre d'Angleterre, fils de lord Bute et neveu de m-r Mackenzie, avec lequel j'avais été très-liée à Londres. Je vis l'école militaire, et tout ce qui était curieux nous était montré par l'ordre du roi. Le jeune baron d'Elmpt, Livonien, sujet de l'impératrice et fils du général baron (ensuite comte) d'Elmpt, faisait ses études à l'académie royale militaire. Il se conduisit mal et y avait fait des sottises qui auraient pu finir par son renvoy et le déshonorer. J'obtins sa grâce, je le sermonnai impitoyablement et je priai le ministre britannique, mylord Stewart, de le protéger jusqu'à ce que son père, à qui j'écrirais et qui jouissait chez nous de beaucoup de considération, le rappellerait auprès de lui.—Le roi de Sardaigne était

fort fier et fort jaloux des fortifications qu'il avait fait construire à Alexandrie. et celles dans l'intérieur ne se montraient à aucun étranger sans ordre spécial de sa majesté. Le roi eut la bonté d'ordonner qu'à notre passage par Alexandrie, l'intérieur et tout sans exception dans cette forteresse fût montré à mon fils.

Nous prîmes notre route par Novi et Gênes. Dans cette dernière ville nous nous arrêtâmes quelques jours et prîmes tout le tems nécessaire pour voir tout à Milan et ses environs. Le comte de Firmian, ministre de l'empereur, qui régissait ce duché, était un homme très-éclairé et vertueux; il était adoré dans le pays. Je me plus beaucoup dans sa société. Il nous assista efficacement dans la tournée que je souhaitai faire aux lacs Majeur et Lougano et pour voir aussi les isles Borromées; car il n'y avait pas de postes ni de relais de chevaux à avoir sur cette route. Il y fit placer des relais, et nous fîmes sans inconvénient, ni délai, un tour charmant. Extasiés des beautés de la nature, nous avions peine à quitter un endroit qui nous paraissait le paradis terrestre. Nous vîmes des orangers et citronniers de différents genres qui en plein air y étaient acclimatés, comme le bouleau et le tilleul l'est chez nous, et nous les vîmes les uns en fleurs, les autres avec des fruits déjà mûrs. Le vaste édifice qu'un des Borromées avait entrepris et qui n'était achevé qu'à demi, aurait été comme maison de campagne trop extensif même pour un souverain, et ne peut s'expliquer ou s'excuser autrement qu'il a été neveu d'un pape, qui

dans ce tems reculé pouvait pourvoir à toutes sortes de profusion.

Nous donnâmes deux jours à Parme, ainsi qu'à Plaisance et Modène, et nous fîmes halte à Florence. La fameuse galerie de tableaux, les églises, qui en contenaient de bien beaux, les bibliothèques et le cabinet d'histoire naturelle du duc nous occupèrent bien agréablement plus d'une semaine. Son altesse royale avait ordonné que l'on me donnât tous les doubles que je voudrais avoir, et j'eus par là non-seulement des belles pétrifications du pays, mais même des autres parties du globe, qui avaient été collectées par le grand Como, qui fit naître pour ainsi dire et fleurir les sciences en Italie.

Nous allâmes à Pise. C'est une belle ville, qui a environ 15.000 habitans. Elle est regardée être la seconde de la Toscane. Strabon dit qu'elle fut fondée au retour de la guerre de Troye par des Arcadiens. D'autres assurent qu'elle l'a été par les Grecs longtems auparavant et que Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, l'a fondée. Quoiqu'il en soit, Pise était au nombre des 12 principales villes des Étruriens. A la chute de l'empire, dans l'onzième siècle, elle était maîtresse de la mer. Elle cessa d'être république en 1509, et les Médicis, pour être en sûreté de la part des Pisans (qui en 1609 parurent aspirer à l'indépendance) ont cherché constamment à l'affaiblir. La ville est grande, bien bâtie, mais sa grandeur relative au peu d'habitans qu'elle a, la fait paraître en quelque sorte un peu déserte.

Elle n'a aucun commerce, quoique l'Arno, qui la traverse, pourrait le faciliter. L'on n'y a qu'une manifacture un peu perfectionnée, en ouvrages d'acier. Ses bâtimens les plus remarquables sont la cathédrale, qui fut bâtie dans l'onzième siècle et ornée des dépouilles que firent les Pisans sur les Sarrazins. Elle a trois belles portes de bronze représentant les mystères de la passion, par J. de Bologne. Elle est toute de marbre, ornée de 74 colonnes, dont 62 de granit oriental. Il y a deux colonnes de porphyre et quatre tableaux d'André del Sarto. Un naturaliste remarquera aussi qu'une des petites colonnes qui soutiennent la chaire de prédication est d'un porphyre qui ressemble à une brèche composée de plusieurs fragmens de différentes espèces de porphyre, qui aurait été ensuite lié d'une pâte de porphyre ordinaire.—Le commissaire me donna un dîner splendide, et après dîner nous conduisit à la cour de m-me Rosalmina pour voir *il jocco del ponte*, que l'on fit faire exprès pour moi. Deux parties, désignées par le nom de leurs paroisses, *Santa Maria* et *Santo Antonio*, se battent sur le grand pont; ils ont des casques et cuirasses; par-dessus leur armure ils ont un habit long qui la couvre. Leurs armes consistent en une espèce de massue plate, dont le dessous a deux anses, par lesquelles ils la tiennent et qui est la seule arme offensive et défensive qu'ils ont. Les Pisans sont si fanatiques de cette espèce de combat ou bataille, que souvent des seigneurs s'en mêlent. Ce jeu se faisait tous les cinq ans, mais l'on croit qu'il ne se fera plus;

car le grand-duc, sans le défendre tout-à-fait, y a mis obstacle en prétendant que les 48 députés des deux parties répondent des conséquences, payent les dommages qui pourraient en arriver et entretiennent les familles de ceux qui pourraient être assommés, et cela non-seulement pour les paysans, mais aussi pour ceux de Florence et de Livourne qui arrivaient et y prenaient part. Souvent ce jeu amenait des disputes, et des duels s'en suivaient même dans ces deux villes. Toute la noblesse y prenait part, jusqu'aux dames, qui portaient ce jour-là les couleurs de leurs paroisses. Mères et soeurs se querellaient, si par leurs mariages elles étaient d'une différente partie.—J'allai aux bains de Pise pour y passer les grands chaleurs et la malaria. Pendant quelque tems il y a du danger à voyager.

C'est chez notre ministre le comte Mocenigo que je logeais, lorsque j'étais à Pise. Il avait dans cette ville une maison à lui, où nous nous trouvâmes très-commodément. Ce brave honnête homme vivait dans sa famille comme l'on vivait dans le bon vieux tems. Lui, sa femme et sa fille occupaient la même chambre; il y avait une pour son fils, et son cabinet était tout ce qu'il s'était réservé. Le reste de la maison était à mon usage. Aux bains de Pise, je louai la meilleure maison qui s'y trouva. L'on nous prêtait de toutes les bibliothèques ducales, publiques et de celles de différents couvents, tous les livres que je demandais. Je fis un système de lecture qui se suivait par ordre chronologique et par le genre d'étude qui doit précéder un

autre. A 8 heures du matin, mes enfants et moi nous allions occuper, après un léger déjeuner, la plus vaste chambre que nous avions au Nord. A onze heures nous fermions nos volets, et avec des bougies nous lisions tour à tour, jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Alors nous faisions notre toilette. Nous dînions à 5 heures. Après le dîner encore une heure de lecture nous amenait au tems que l'on pouvait, sans périr de chaleur, ouvrir les fenêtres et ensuite se promener au bord du canal. Cet endroit, le seul où l'on pouvait jouir de l'air pur, était inculte et encombré de toutes sortes de vilenies. Je le fis nettoyer à mes frais. J'y pratiquai un sentier de gravier et j'y plaçai des bancs. Nous étouffions de chaleur et de manque d'air. C'est ce qui me fit écrire à une de mes amies que si pendant la nuit nous n'étions pas brûlées par le soleil, il me paraissait évident qu'un être malfaisant, par une machine pneumatique, pompait tout l'air qui pourrait exister à Pise.

Malgré cet inconvénient, je me rappellerai toujours avec satisfaction du séjour que nons fîmes aux bains; car, j'ose le dire, la lecture que j'y fis avec mon fils, pendant ces neuf semaines de notre séjour, était tout ce que un jeune homme aurait pu accomplir dans un an, et que la progression dans leur succession était telle que je puis avancer que peu de personnes de sa condition ont retiré tant de fruit de leurs lectures.

Le 28 de Juin v. s., jour de l'avénement au trône de l'impératrice, je donnai un grand bal dans la salle publique, auquel toute la noblesse de Pise et de Lucques

et Livourne assistèrent. Il y avait en tout 460 personnes; cependant la dépense ne fut pas considérable, car des rafraîchissements, des lampions dans la cour et des bougies fut tout ce qui était nécessaire; aussi, exceptée ce jour-là et les courses que nous fîmes pour voir l'illumination du dôme, dont le coup d'oeil est frappant, et ensuite quand nous allâmes voir la course des bateaux *) sur l'Arno, notre vie aux bains se passait dans une monotonie parfaite.

Nous allâmes à Lucques **) et à Livourne. Cette dernière ville, quoique pas grande, est très-peuplée. L'on y compte 43000 habitans.

---

*) Le prix pour le vainqueur est un damas cramoisi de la valeur d'environ 50 ducats, qui se donne avec assez de cérémonie, les magistrats étant postés, partie à la place d'où les bateaux partent, et partie à la place où ils arrivent; à notre grand scandale les rameurs étaient sans chemises, n'ayant pour tout vêtement que des caleçons.

**) Nous y allâmes d'abord à la cathédrale. L'extérieur n'en est pas beau, mais le dedans est d'un gothique agréable. *Colli* et *Sancasciani*, natifs de Lucques, ont peint la voûte. Au milieu du bas-côté gauche de la nef il y a une petite chapelle en forme de rotonde. L'on y conserve un crucifix miraculeux *Volto Santo*. Il était autrefois dans l'église St. Fredianuo, d'où il s'est transféré de lui-même dans la place où il est maintenant. L'on ne découvre le Volto Santo que trois fois l'an, ou dans les besoins les plus pressants, ou dangers de l'état. *A Santa Maria Corte Landini*, l'on voit un tableau du chevalier Guidotti: „la Nativité" et deux del Guido. Le palais de la république est le bâtiment le plus remarquable de la ville. Le gouvernement est aristocratique; il faut avoir 25 ans pour entrer au conseil. Il y a actuellement à peu près 240 nobles en âge de majorité. La noblesse y est héréditaire; cependant on l'obtient quelquefois ou pour mérite personnel, ou par le payement d'une certaine somme. Les nobles se divisent en deux congrégations, chacune de 90 personnes avec 30 adjoints. Les deux congrégations forment alternativement le conseil pour une année et élisent ensuite les membres de la nouvelle congrégation en les prenant parmi les nobles, qui n'étaient pas dans celle qui quitte; car l'on ne peut y entrer deux ans de suite.

La franchise du port et quelques autres circonstances rendent son commerce très-actif. J'y fis quelque séjour. J'admirai beaucoup le nouvel hôpital pour les

---

Les magistrats qui remplissent diverses fonctions sont aussi tirés de la noblesse et s'élisent chaque année, excepté la suprême magistrature composée de neuf anciens (anziani) et du gonfalonier, qui sont changés tous les deux mois. L'élection de ceux qui sont destinés à devenir gonfaloniers ou anciens se fait pour trois ans dans un conseil de 36 personnes, qui est chargé aussi de l'élection de plusieurs autres magistrats concurremment avec 18 adjoints. Cette élection se fait avec beaucoup de solennité et se nomme *rinnovazione della pasca*, parce que l'on renouvelle alors la boîte des scrutins. Le renouvellement se fait au bout de deux ans et demi, où *trois*, suivant le nombre des sujets. L'on choisit jusqu'à 180 nobles; parmi ceux-ci 9 sont destinés à faire l'élection. On les appelle *assortitori*; ils choisissent d'abord le gonfalonier et font ensuite le choix des magistrats qui devront, de deux en deux mois, former le conseil suprême (*supremo magistrato*). Les assortitori mettent dans la boîte, avec le plus grand secret, les noms de ceux qu'ils ont choisi dix à dix; tous les deux mois l'on en tire 10 pour former les neuf anciens et le gonfalonier qui sont aussi tirés au sort parmi ceux que l'on avait choisis lors du renouvellement du scrutin. La faculté législative et le pouvoir suprême résident dans le conseil formé par les deux congrégations réunies La plupart des décrets ne peuvent passer à moins qu'ils n'ayent les trois quarts des suffrages de ceux qui sont présents et qu'il n'y ait au moins 80 nobles assemblés, outre les grands magistrats. Le gonfalonier et les anciens, représentant le prince ou la république, ils ont le droit de proposer au conseil des objets de délibération. Le gonfalonier est le premier proposant et le premier représentant. C'est à quoi se réduit son pouvoir. Il a le titre de prince et les honneurs de la souveraineté, mais il est hors d'état d'en abuser. Il a une garde à la porte, ou plutôt celle du palais de la république, composée de 70 Suisses, nourris aux dépens de l'état. La puissance exécutive réside dans les anciens et les gonfaloniers, mais en partie aussi dans les diverses magistrats, chacun pour la partie dont il est chargé.—La troisième puissance de l'état est celle de la justice, qui est confiée presque en entier à cinq auditeurs. L'un qui s'appelle *podesta* est destiné à juger les causes *criminelles*. Les quatre autres sont pour les causes civiles. Les juges sont toujours étrangers, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie, afin qu'ils n'ayent ni parents, ni liaisons qui puissent les rendre partiaux. Quand le podesta condamne à mort, il envoye sa sentence au sénat, qui la laisse exécuter ou

quarantaines, que le grand-duc Léopold *) avait bâti, et surtout l'ordre et la propreté qui y régnaient. Il y avait alors quelques personnes arrivées des endroits suspectés d'épidémie. J'arrosais les mouchoirs de mes enfants avec du vinaigre des quatre voleurs; je leur faisais sentir à tout moment, quand nous fûmes dans

---

fait grâce. Lorsque le podesta marche en cérémonie, il porte une verge d'argent sur laquelle est écrit la devise de la république „*Libertà*", et à l'extrémité de laquelle il y a une panthère, symbole de la force.—La police est exercée à Lucques avec une très-grande rigidité. Il y a 40 sbires, du nombre desquels l'on tire deux escouades pour faire la patrouille pendant la nuit. Elles sont chacune accompagnée d'un estafier, portant la livrée du prince de la république. Cet estafier marche avec elle pour servir de témoin en cas de besoin. Comme le port d'armes y est défendu, si quelque citoyen est surpris avec des armes blanches, le lendemain il est condamné aux galères. La république de Lucques, n'a point des galères, on envoye ceux qui sont condamnés à Gênes, où ils sont reçus sans difficulté. Si on lui a trouvé des armes à feu, on l'envoye également aux galères, mais préalablement on lui donne trois secousses d'estrapade. A l'égard des étrangers, on permet depuis quelques anneés de porter l'épée dans la ville. La république contient plus de 120,000 habitants, dont entre 26 et 29 mille dans la ville, ce qui donne dans le calcul du terrain et de la population de la république 5283 personnes pour une lieue carrée, pour 900 seulement que l'on y trouve en France. L'agriculture y est dans la plus grande vigueur, les terres y rendent depuis 15 jusqu'à 20 pour un, et un même champ donne trois récoltes en deux ans. L'huile en est la meilleure et qui a le plus de réputation. L'on y travaille beaucoup en soieries. La plupart des marchandises de Lucques s'envoyent par terre à Livourne, d'autres à Viareggio, qui est le port de la république, à 4 lieues de Lucques. Les étrangers sont extrêmement accueillis, et quand cette ville a un spectacle, l'on m'a assuré qu'il était extrêmement bon par le choix que l'on faisait des sujets.

*) Le grand-duc a, je crois, plus de jugement et plus de prudence que son frère l'empereur Joseph. Il est très-aimé de ses sujets qui en ont une haute idée; aussi a-t-il pu défendre, sans que l'on en murmura, la lecture publique dans les églises tous les jeudis de la semaine sainte de la bulle *in coenum domini* de Grégoire VIII, par laquelle l'omnipotence des papes sur tous les souverains était prononcée.

l'intérieur de ce bâtiment, de ce même vinaigre mêlé avec de l'esprit de camphre, et le commandant qui nous accompagna et qui par ordre du grand-duc de faire tout ce qu'il sera possible pour moi ne put me refuser l'examen de ce noble édifice, dans l'administration duquel aucune précaution n'était oubliée, trouva que j'avais beaucoup de courage. Il eut apparemment aussi l'ordre de communiquer tout ce que je ferais et dirais, ce qui lui était, dit-on, prescrit pour toutes les personnes de marque: car, ayant exprimé mon admiration pour un établissement si humain et ayant dit que les grandes conquêtes que notre souveraine ne cessait de faire nous rapprochent d'un climat où les épidémies sont fréquentes, que j'aurais souhaité avoir le plan et l'historique de l'administration et les règles de cette institution pour communiquer à sa majesté (je disais cela plutôt comme un compliment que dans l'idée de pouvoir réellement l'accomplir), au bout de quelques jours, m-r le commandant m'apporta le plan de cet hôpital avec tous les détails concernant sa régie, en me disant que c'était de la part du grand-duc qu'il me le présentait. Je les chargeai de présenter à son altesse royale mes très-humbles remercîments et lui dire que j'enverrai le tout par la première occasion à sa majesté l'impératrice, ma souveraine.

J'effectuai l'envoy quelques jours après par m-r Lwoff, qui devait bientôt retourner à Pétersbourg. J'écrivis à sa majesté, et avec la confiance que j'avais dans son indulgence, je lui dis qu'ayant écrit, huit

mois passés, à son ministre du département de la guerre, le prince Potemkine, pour lui recommander mon fils et m'informer si par la teneur de l'oukase de sa majesté lors de sa nomination par elle au régiment des cuirassiers du corps, de l'avancer à mesure de son ancienneté, comme s'il était effectif, si mon fils, depuis ces 12 ans, avait été avancé; que je n'ai pas eu de réponse du prince Potemkine et qu'en avouant à sa majesté que ma fierté était au-dessus de l'idée de pouvoir croire avoir été humiliée, je sentais un sentiment beaucoup plus pénible, qui était le chagrin de croire que moi et mes enfants étaient indifférents pour elle; que je la suppliais de me tranquilliser sur ce sujet, en avançant mon fils et en le protégeant; que je m'étais donné toutes les peines imaginables pour son éducation afin qu'il devienne utile à sa patrie et qu'il puisse se distinguer par son zèle autant que par ses talents. Enfin, avec assez de franchise hardie, je la priai de me faire savoir qu'est-ce que j'avais à espérer pour un fils qui faisait l'objet de toutes mes sollicitudes et qui ne devait pas, en revenant dans sa patrie, après toutes les distinctions qu'il avait reçues partout où nous avions été, se trouver dans une situation d'abaissement par le rang trop inférieur qu'il avait à l'âge de quatre ans.

Nous allâmes par Sienne à Rome. Parmi les personnes qui nous témoignèrent le plus d'attention, fut le cardinal de Bernis. Sa douceur, sa politesse et son esprit, gagnaient les coeurs et charmaient l'esprit. Je

dînais souvent chez lui, et il venait passer les soirées chez moi. Il me parut flatté, quand je lui récitai une de ses épîtres contenue dans les livres sous le nom d'oeuvres ou poésies de l'abbé de Bernis. Je fis la connaissance utile de m-r Byers. Cet Anglais instruit, aimant passionnément les arts, résidait à Rome depuis plus de 25 ans. Avec ses indices je n'avais pas besoin de ciceroni, comme c'est l'usage pour tous les étrangers.

Je vis le pape dans l'église de S-t Pierre; il me parla avec beaucoup de bonté et parut se plaire à m'entendre parler avec les éloges mérités de la noble entreprise que sa sainteté avait projetée et qu'il poursuivait sans relâche, de déblayer et découvrir entièrement la Via Appia, qui traversait les marais Pontins. Je dis à sa sainteté que je voulais absolument les voir et que je voulais avoir la gloire de passer la première par cette route pour me rendre à Naples. „Il faut donc avertir“, me répliqua-t-il avec bonté, „quelques jours avant votre départ, pour que j'y fasse stationner des chevaux; car il n'y a encore ni poste, ni aucune accomodation nécessaire pour des voyageurs“. Il me parla longtems des monuments précieux de l'art que Rome possédait, en amateur et en connaisseur; c'est lui qui le premier pensa à collecter un muséum au Vatican, et il avait déjà rassemblé plusieurs belles statues, vases, tableaux etc. etc. etc.

J'étais bien agréablement occupée à Rome; je ne me souciais pas de vivre dans le grand monde et perdre mon tems en visites reçues et rendues. A huit

heures du matin et quelquefois de meilleure heure encore, nous sortions en voiture pour aller voir et admirer, soit en ville, soit dans les environs, les chefs-d'oeuvre de l'art en tous genres. Je prolongeais ces courses jusqu'à trois heures d'après-midi. Je me dépêchais de finir notre dîner, parce que d'abord après, quelques artistes venaient chez moi prendre le thé de la Chine que l'on m'envoyait avec tous les courriers de Russie. Les deux Hackert, l'un avec son burin et l'autre avec son crayon, Hamilton avec ses pastels, se mettaient à l'ouvrage et rendaient ma chambre un atelier bien agréable. Nous causions, je les consultais sur l'opinion qu'ils avaient des. différents chefs-d'oeuvre que j'avais vus dans la matinée, et mon fils apprenait de Hackert la manière de graver à l'eau forte.

Madame Damer, qui voyageait avec sa tante, lady... était une connaissance bien précieuse que je fis. Elle joignait à des connaisances profondes beaucoup d'esprit, de talent et une modestie qui la portait à cacher sa supériorité. Elle était sculpteur très-supérieur dans son art à plusieurs de cette profession et qui même avaient de la renommée. Les langues grecque et latine lui étaient familières.

J'allai deux fois à Tivoli, ainsi qu'à la ville Augusta. Chaque moment de loisir après mes courses me ramenait à l'église de S-t Pierre, dont je ne pouvais me lasser d'admirer les dimensions et les proportions, qui en diminuaient à l'oeil la grandeur ou étendue. L'architecture, étant le goût le plus décidé que j'avais,

c'était cette partie qui m'entraînait le plus. Je trouvai un jeune peintre russe, élève de l'académie des beaux-arts de St-Pétersbourg, et j'obtins pour lui, des seigneurs qui possédaient les plus beaux tableaux, la permission de venir les étudier et les copier. Une matinée que m-r Byers m'accompagnait dans mes courses et que, regardant à ma montre, je vis qu'il était trop de bonne heure encore pour rentrer: „Où irons-nous?“ lui dis-je, „car nous avons encore une heure de tems jusqu'à notre dîner.“ Il me proposa d'aller à la villa Farnèse. J'y avais déjà été, mais il me répliqua qu'il ne croyait pas que j'eusse descendu dans les caves, et que j'y verrais des chefs-d'oeuvre en sculpture, qui, quoique mutilés à son opinion, valaient beaucoup plus que plusieurs morceaux entiers que l'on admirait. J'ordonnai à mon cocher de nous y mener, et nous allâmes d'abord dans les caves, où je me heurtai le pied contre une pierre que je crus être un grand morceau de serpentine, et je dis en riant à Byers: „Cette pierre ne méritait pas que j'en fusse blessée“.— „Je suis fâché de l'accident“, dit-il, „mais si vous croyez, madame, c'est une matrice d'émeraude apportée d'Afrique à Como-le-Grand par un des savants qu'il expédia dans toutes les parties du globe, pour lui apporter ce qu'ils trouveront de plus curieux, et c'est par la succession farnésienne, qu'elle a révolu au roi de Naples. Vous devriez l'acheter, car l'on ne sait pas ce que c'est; l'on la vendra pour du vert antique, pour de la serpentine ou tout au plus pour un mauvais

spath". — „Et qu'en faire?" répondis-je. „Si vous voulez me permettre", dit Byers, „je la scierai en deux, et je vous en arrangerai deux tables, comme aucun souverain n'en a, ni n'en aura peut-être jamais, et je ne me serai acquitté que faiblement des obligations *) que je vous ai". Je consentis, dans l'idée de les présenter à l'impératrice, et je le chargeai de l'achat. L'année d'après mon arrivée à Pétersbourg il m'envoya par Livourne ces deux tables, que l'impératrice se fit un scrupule d'accepter, malgré les vives instances que je lui en fis.

Après avoir vu bien tout ce qui méritait d'être examiné à Rome et ses environs, sans omettre la course de chevaux, qui me parut bien ridicule, et les spectacles en quelques façons dégoutants (parce que c'étaient des hommes qui jouaient les rôles féminins), nous allâmes à Naples par la nouvelle route. Nous sortîmes de voiture pour examiner le port de Terracino, que l'on avait affranchi de la fange et du marais qui l'avait couvert si longtems. Un mur de belle pierre avait de distance en distance des anneaux de cuivre reluisant, pour que les bateaux puissent s'y attacher. Il semblait n'avoir été fait que depuis peu d'années, si l'on ne remarquait pas qu'il était bien plus éloigné de la ville qu'il n'a été décrit par des historiens authen-

*) J'avais eu la satisfaction de procurer à Byers la vente en entier de son cabinet de pierres gravées antiques, qu'il ne voulait pas séparer et vendre en détail. C'est sa majesté l'impératrice qui, à ma recommandation, en fit l'achat.

tiques de ces tems. Un dessin avec les vraies dimensions me parut être une pièce intéressante. J'écrivis au bon Byers de le faire lever secrètement, parce que le pape même n'en avait point encore, et je me proposai de l'envoyer à l'impératrice.—Arrivée à Naples, je fus très-contente de trouver que l'on m'avait préparé une très-bonne maison sur le quai. J'avais la vue de l'agréable baie et du bord opposé le Vésuve. J'y trouvai aussi beaucoup d'anciennes connaissances, notre ministre, l'envoyé extraordinaire, le comte André Rasoumowsky, m-me Damer et sa tante, et le bon vieillard, le chevalier Sacramosa. Je fis la connaissance du chevalier Hamilton, ministre du roi d'Angleterre, et de son épouse (c'est de sa première femme que je parle), de l'abbé Galiani, de quelques gens de lettres et d'artistes. Le matin nous allions faire quelques courses, qui finissaient ordinairement par l'atelier de madame Damer, car ce n'était pas dans un cabinet de toilette que ses amis la trouvaient; on la trouvait occupée à dompter le marbre et lui donner la forme qu'elle voulait, mais c'était un sanctuaire qui ne s'ouvrait que pour ses intimes, trop modeste pour qu'elle voulût faire parade de ses talents et de ses connaissances. Je la déconcertai un jour en découvrant un poète grec dont les marges étaient remplies de ses remarques. „Vous savez donc le grec, ma belle dame“, lui dis-je, „et vous me le cachez! Est-ce crainte de m'humilier? Mais je vous ai déjà dit que je n'étais qu'une igno-

rante". Elle rougit et eut de l'embarras, comme si l'on avait découvert quelque chose de répréhensible.

C'est avec beaucoup d'intérêt que je vis les trésors inappréciables que Portici contenait, collectés de Herculanum, Pompeïa et d'autres endroits. La cour était à Cazerta. Leurs majestés nous reçurent avec beaucoup de bonté. La duchesse Ferolete me présenta (car c'était elle qui, selon l'usage de Naples, que toute étrangère de distinction devait être accompagnée dans le public par une dame de rang du pays, était mon chaperon). Je fis quelques achats en tableaux, marbres et estampes. Les courses que je faisais, matin et soir, ne me fatiguaient pas; au contraire, les journées me semblaient trop courtes. La collection de diverses antiquités que le chevalier Hamilton avait rassemblée, était précieuse. Je ne lui enviai cependant que la bague d'une Astrée. Cette pierre, quoique si bien décrite par Pline, comme l'on n'en trouvait plus, fut regardée comme une chose imaginaire, et l'on crut que ce grand naturaliste avait rêvé la description qu'il en fit. C'est comme cela que des vérités, dont, par paresse ou par ignorance, l'on ne sait pas trouver la démonstration, sont traitées; parce qu'il est plus commode, plus court de nier ce que l'on ne sait pas.

Mon fils accompagnait quelquefois le roi à la chasse; moi et ma fille, nous passions régulièrement nos soirées chez lady Hamilton, dont la société agréable et celle de m-me Damer, nous offrait tout ce que l'amitié, la douceur et les lumières donnent d'agrément à la

société. Je me permis un jour de dire à leurs majestés qu'il aurait mieux valu de tripler le petit nombre d'ouvriers que l'on employait à déblayer Pompeïa et à faire d'autres trouvailles; de remettre, quand Pompeïa serait entièrement hors des cendres, chaque meuble, ustensile etc. etc. etc. que l'on y avait trouvé, à sa place, employer une partie de ses gardes à garder cette ville et ces trésors; et quand cela serait fait, publier par toute l'Europe que l'on pouvait voir une image réelle des coutumes, usages, ustensiles et instruments des habitants d'une ancienne ville, dont on verra les rues, les maisons avec leur affiches ou enseignes, et qu'il serait permis de voir, en payant tant par tête; que sa majesté se ferait un revenu qui surpasserait les dépenses faites pour cet effet, et que les connaisseurs, les curieux et les badauds s'y porteraient en foule pour jouir d'un tableau, pour ainsi dire, parlant, qu'aucune description ne pourrait rendre si sensible ou compréhensible: l'on se convaincrait de ce qu'était et comment vivaient les habitants; l'on croirait les voir, et sa majesté aurait fait quelque chose de magique, en arrachant des mains du tems et de l'oubli un tableau, une représentation vivifiée et si intéressante. Le roi, ayant oublié apparemment que je savais l'italien, dit au seigneur le plus proche de lui en cette langue: *C'est une maîtresse-femme. Je crois qu'elle a raison, et tous ces antiquaires, si idolâtres de toutes ces choses, n'ont pas su imaginer cela*. Je compris que sa majesté n'était pas offensée de mon dis-

cours; car se tournant vers moi, sans répondre à ce que j'avais avancé, il me dit: „Il y a une publication de plusieurs volumes, avec les planches gravées, de tout ce que l'on a découvert jusqu'à présent; j'ordonnerai que l'on vous remette ce recueil". Je remerciai bien sincèrement le roi pour ce présent, que j'estimai bien au-dessus de bijoux d'ornement de prix.

Ma visite au sommet du Vésuve a pensé me devenir fatale. La grande fatigue que j'essuyai, ne me sentant pas bien depuis quelques jours déjà, mit ma vie en danger. Je ne voulus pas avoir des médecins napolitains, pour lesquels mon incroyance pour la faculté en général était encore plus que trois fois triplée; mais les prières de mes enfants et de m-me Damer me firent consentir à appeler m-r Drummond, un Anglais, qui ne professait pas la médecine, mais qui pour ses compatriotes et ses amis se dévouait avec beaucoup de zèle. Il me sauva la vie, et en administrant à propos l'huile de Castor, mes entrailles se recomposèrent dans leur ordre naturel. Le climat et la diète me rendirent bientôt les forces de contenter ma curiosité, par les courses que nous faisions à pied et en voiture.

Peu de tems après j'eus un restaurant plus efficace encore. Un courrier m'apporta une lettre très-consolante de l'impératrice, par laquelle sa majesté m'assurait qu'elle ne cessera jamais de prendre un intérêt sincère en mes enfants, qu'arrivée à St-Pétersbourg, elle mettrait mon fils sur un pied dont je serai satis-

faite; qu'en attendant elle voulait le nommer gentilhomme de la chambre, qui ont rang de brigadier. Elle me remerciait pour le plan et règlements de l'hôpital de Livourne, et sa lettre était en général très-gracieuse. Je me dépêchai d'y répondre, et tout en exprimant ma vive reconnaissane, je la suppliai de ne point placer mon fils à la cour; que l'éducation que je lui avais donné n'était pas celle qui forme un courtisan, qu'elle comblerait mes voeux en le plaçant aux gardes, afin qu'il puisse poursuivre la carrière militaire, pour laquelle il avait une vocation décidée, et je finis ma lettre en assurant l'impératrice qu'avant un an révolu, j'aurai le bonheur d'être à ses genoux. Dès lors je ne voulus plus perdre du tems. Nous vîmes ce qui nous restait encore à voir. Je pris congé de leurs majestés siciliennes et je retournai à Rome.

M-r Azara, ministre de la cour d'Espagne auprès du S-t Siège, me présenta ses ouvrages et ceux de Winkelmann. Je revis mon ami Byers et le cardinal de Bernis avec beaucoup de plaisir, et je jouis plus longtems de leurs sociétés que je ne l'avais espéré; parce que le courrier précurseur de leurs altesses impériales le grand-duc Paul et son épouse était arrivé, et que l'on les attendait incessamment à Rome. Je ne pouvais donc décemment quitter une ville où ils étaient attendus. Effectivement leur altesses impériales arrivèrent trois jours après. J'allai me présenter et leur présenter mes enfants. Leur séjour ne fut pas long à Rome, parce qu'elles se proposaient de retour de Na-

ples d'y rester alors plus longtems. Quand le grand-duc quitta Rome pour aller à Naples, ne m'arrêtant que quelques jours après leur départ, j'en partis aussi.

Nous allâmes par Loretto, où je ne m'arrêtai que 36 heures, pour voir les trésors et la garderobe de la Madonna, à qui l'on faisait presque tous les jours faire toilette et changer d'habits. J'admirai les belles émeraudes cristallisées en colonnes sur une matrice d'or natif, qu'un des rois d'Espagne lui fit don. Je m'arrêtai deux jours et demi à Bologne pour y admirer les chefs-d'oeuvre de l'école de ce nom. A Ferrare je passai deux jours aussi, et arrivée à Venise, je trouvai que le marquis Maruzzi, notre résident auprès de cette république, avait préparé sa maison pour moi, avec beaucoup de recherche et de magnificence. Il avait les plus grandes obligations au feu chancelier comte de Worontzoff, mon oncle, et c'était à cette cause et à la vanité du personnage que j'attribuai cela. Il venait de recevoir de notre cour l'ordre de S-te Anne. Tous ses dessus de portes, ses portes-cochères, ses voitures, tout représentait en sculpture ou en peinture le cordon ou l'étoile de cet ordre. Le plus grand plaisir qu'il ait pu me faire, il l'a fait, le bon homme, et je lui en suis bien obligée, car j'en jouis jusqu'à présent. Il me céda deux beaux tableaux de Canaletti. Je fis l'emplette de vieilles estampes, c'est-à-dire des premiers graveurs, afin d'avoir une suite qui prouve les gradations que la gravure a éprouvées, pour arriver au degré de perfection où nous la voyons

à présent. Les églises et les couvents à Venise possèdent beaucoup de beaux tableaux. J'allai en voir plusieurs, me servant pour une partie de ces petits trajets des gondoles, quoiqu'elles paraissent à l'extérieur bien lugubres. C'est une promenade, si l'on peut la nommer comme cela, fort agréable. Je ne dirai rien de particulier sur le gouvernement de Venise, ni sur ses bâtiments, comme j'ai évité dans tout le cours de ce volume d'empiéter sur le droit qu'ont les voyageurs de ne nous faire grâce de rien; je continuerai donc cette réserve, et j'irai d'un trait par Padoue, Vicence, Vérone à Vienne.

Nous traversâmes une partie des montagnes du Tyrol, et l'accueil rempli d'amitié et de considération que nous fit notre ambassadeur, le prince Dmitry Galitzine, nous fit bientôt oublier les fatigues de ce dernier voyage. Il nous procura toutes les commodités et tous les agréments que nous pouvions désirer. Une longue résidence à Vienne l'y avait naturalisé, et il y était généralement aimé; ses manières étaient celles que l'on nous décrit avoir été celles des courtisans de Louis XIV. Une capacité médiocre était voilée par l'usage du monde et la politesse la plus soignée. Par son moyen nous connûmes bientôt tout le beau monde de Vienne. L'empereur Joseph était attaqué d'un mal des yeux qui l'empêchait de sortir et s'exposer à une trop grande lumière; je crus que je ne le verrais pas, quoique le comte Keglowitch (qui m'avait connu dans mon enfance, ayant éte attaché comme chevalier d'ambas-

sade de cette cour à la nôtre, il venait presque tous les jours chez mon oncle) me dit que sa majesté, auprès de laquelle il passait tous les soirs, souhaitait vivement de me voir, et que l'empereur se servait d'une expression qui peignait son impatience. *Il est incroyable, il serait absurde, qu'étant à Vienne quand la princesse Dashkaw, qui est un caractère historique, y est venue, que je manque de la voir.*

Le prince de Kaunitz, premier ministre, laissait à ma porte une carte de visite, chose qu'il ne faisait pour personne. Ce seigneur, vain et occupé dans ses loisirs du travail de sa charge à se complaire à soi-même, était un enfant gâté par l'impératrice Marie-Thérèse, qui se prêtait à ses aises, parce qu'elle sentait qu'il n'avait pas son pareil pour la capacité et la profonde connaissance en politique qu'il possédait. L'empereur régnant avait pour lui la plus grande déférence, et il était habitué à ne se point gêner pour personne. Quand le pape Pie VI fut à Vienne, le jour même qu'il fut invité à dîner chez le prince Kaunitz, ce seigneur ne se gêna pas sur l'habitude qu'il avait d'aller à sa maison de plaisance et d'y prendre l'exercice du manège; il y resta, au contraire, plus longtems que d'ordinaire, fit attendre le pape, n'arriva qu'après cinq heures d'après-midi et botté, avec le fouet en main, et se servit de cet instrument pour indiquer à son illustre convive les tableaux qu'il prisait le plus. Je lui rendis sa visite, et il m'invita à venir dîner chez lui. J'acceptai cette invitation à condition que si, après être arrivée

chez lui, je ne verrais pas arriver son altesse, qu'il ne trouve pas mauvais que je n'attendrai pas au-delà de 4 heures, et que j'irai prendre mon dîner chez moi, parce que je ne déjeunais point et ne pouvais jeûner si tard. Le jour marqué, j'allai chez le prince à 3 heures et demie. Il était déjà dans son salon; je crois cependant qu'il était plus qu'étonné, qu'il avait même une petite rancune contre moi, parce que je lui dictais mon heure et ne voulais pas être à la merci de son caprice pour le dîner. . . . .

A table il me parla sans discontinuer de mon pays et, faisant tomber la conversation sur Pierre 1-r, il me dit que les Russes lui devaient beaucoup d'obligation, qu'il était notre créateur. Je niai cette assertion, et lui dis que c'est les écrivains étrangers qui ont donné ce titre à Pierre 1-r, parce qu'il en avait fait venir plusieurs, et que ceux-ci par amour-propre le qualifiaient de créateur de la Russie, parce qu'ils s'envisageaient eux-mêmes, ou leurs compatriotes, coopérateurs dans cette prétendue création. Longtems avant la naissance de Pierre 1-r les Russes avaient conquis les royaumes de Cazan, d'Astracan et de la Sibérie. La nation la plus guerrière, connue sous le nom de la Horde d'Or (parce qu'elle possédait beaucoup de ce métal, et que leurs armes en étaient décorées) avait été vaincue aussi par les Russes, bien avant que les ancêtres de Pierre I eussent été appelés au trône. Les arts avaient pris leur refuge en Russie, et on a encore dans les couvents des tableaux, chefs-d'oeuvre de la

peinture, qui datent de ce tems reculé. Nous avions des historiens, qui ont laissé plus de manuscrits que tout le reste de l'Europe ensemble n'en a eu. „Il y a 400 ans, mon prince", ajoutai-je, „que des églises revêtues de mozaïque ont été détruites par Batyi".— „Vous ne comptez donc pour rien, madame", me dit le prince Kaunitz, „que c'est lui qui a rapproché la Russie à l'Europe et que ce n'est que depuis lui que l'on la connaît".—„Un grand empire, mon prince, avec les sources de richesses et de puissance, comme la Russie en possède, n'a pas besoin de se rapprocher à rien. Quand une masse aussi formidable, comme l'est ma patrie, est bien gouvernée, elle rapproche tout ce qu'elle veut à elle. Si la Russie restait ignorée jusqu'à l'époque que votre altesse dit, elle me pardonnera si je conluerai que cela ne prouve que l'ignorance ou l'insouciance des pays européens, qui ignoraient une puissance aussi formidable, et pour vous prouver enfin que je n'ai aucune prévention contre l'empereur Pierre I, je finirai en vous manifestant sincèrement l'idée que j'ai de cet homme extraordinaire. Il avait du génie, de l'activité, le désir de perfection, mais un manque total d'éducation a laissé ses passions fougueuses souveraines sur la raison. Emporté, brutal et despote, il traitait tous sans distinction, comme esclaves qui devraient tout souffrir; son ignorance ne lui permit pas d'apercevoir que plusieurs innovations, introduites par lui avec violence, s'introduiraient paisiblement par le tems, l'échange, le commerce et l'exemple des autres nations.

Il n'aurait pas détruit le caractère inestimable de nos ancêtres, s'il ne prisait si fort les étrangers au-dessus des Russes. Il n'aurait pas affaibli le pouvoir et le respect que l'on doit aux loix, s'il n'en changeait si souvent, et même les siennes. Il sapa les fondements du règlement et code de son père; il y substitua des loix despotiques pour en annuler ensuite quelques-unes. Il a ôté presque toute entière la liberté et les privilèges des nobles et celles des domestiques, qui avaient un tribunal conservateur, auquel ils pouvaient appeler en cas de tyrannie. Il introduisit un gouvernement militaire, qui est certainement le gouvernement le plus despotique, et la gloriole d'être créateur lui a fait presser la bâtisse de Pétersbourg avec des moyens très-tyranniques: des milliers d'ouvriers périrent dans ce marais, et il obéra les nobles par les ouvriers qu'ils étaient obligés de fournir, tandis qu'étant forcés eux-mêmes de se faire bâtir des maisons de briques d'après ses plans, qu'ils eussent ou non besoin d'avoir des maisons à Pétersbourg; cette opération devait être odieuse. Il y a fait une amirauté, quoique les eaux de la Néva soient si basses, que l'on ne construit dans ces chantiers que les carcasses des vaisseaux de guerre, qui ensuite, avec beaucoup de peine, de bras et de dépense, sont renfermées dans des chameaux et traînées à Cronstadt,—ce qu'il aurait dû s'épargner, vu qu'il devait savoir que les vaisseaux marchands mêmes un peu considérables ou trop chargés, n'arrivent pas à Pétersbourg. Sous Catherine Seconde, la ville a

quatre fois plus d'étendue; les bâtiments de la couronne sont beaucoup plus splendides, et cela s'est opéré sans force, sans taxe quelconque et sans mécontentement".

Je m'aperçus que cette conversation faisait impression sur le prince Kaunitz. Il voulait apparemment me faire jaser; car il me dit encore qu'il est beau de voir un monarque travailler lui-même fort longtems dans un chantier. „Je suis sûre que votre altesse dit ceci en badinant", répliquai-je; „car elle sait mieux que moi que le tems d'un souverain ne doit pas être employé pour faire la manipulation d'un simple ouvrier. Pierre I pouvait attirer chez lui non-seulement des charpentiers et constructeurs, mais des amiraux. Il manquait à son devoir et à des opérations ou soins majeurs en restant à Saardam pour devenir charpentier et estropier la langue russe par des terminaisons et par des termes hollandais, dont ses édits et tout ce qui a rapport à la marine sont farcis. Il n'avait aucun besoin indispensable d'envoyer des nobles apprendre aux pays étrangers les métiers de jardinier, de maréchal-ferrant, de mineur etc. etc.: chaque noble aurait donné avec plaisir trois ou plusieurs de ses sujets pour leur faire enseigner ces métiers". Le prince Kaunitz laissa tomber cette conversation et changea de sujet. J'en fus bien aise, car je n'étais pas fâchée de n'avoir pas tout dit de ce que j'avais sur le coeur contre la réputation sur parole de Pierre I.

La galerie et le cabinet d'histoire naturelle de l'empereur eurent une visite de notre part. Le comte de Keglowitch me dit que le prince de Kaunitz avait envoyé le jour même que j'avais dîné chez lui une petite note sur la conversation que j'eus avec lui. Je lui répondis que je n'avais jamais eu l'amour-propre de croire qu'un ministre si distingué par ses lumières comme l'était Kaunitz, trouverait de quoi s'occuper dans mes discours et en entretenir un monarque éclairé; que si j'ai opposé ou combattu fortement les idées du prince, c'est que j'aime la vérité et ma patrie également. Depuis ce moment le comte Keglowitch s'informait tous les matins de la dispensation de ma journée.

La veille de notre départ, je fus encore pressée par lui de prolonger de quelques jours au moins mon séjour à Vienne, parce que l'empereur n'était pas rétabli encore. Je lui dis que ce n'est pas pour mon plaisir que je voyageais, mais comme mère, comme institutrice, j'avais un plan; que tous mes mouvements aboutissaient au seul but qui embrassait toutes mes facultés, c'est à dire l'instruction et le complètement de l'éducation de mon fils; que j'avais écrit, étant encore en Italie, à s. m. le roi de Prusse, pour en obtenir la permission pour mon fils de le suivre à ses manoeuvres, que j'en avais reçu la gracieuse permission et que par conséquent mon tems était limité; que ce soir j'irais encore une fois jouir de la vue de la belle collection du cabinet impérial, et que j'irais ensuite souper chez le prince de Galitzine. Je le priai d'y venir, parce que

ce seraient les derniers moments que je le verrais, car je partirais le lendemain matin à la pointe du jour. . .

Ayant passé la fin de notre dîner, nous nous rendîmes au cabinet, où je fus à peine occupée avec le garde du cabinet que je vis entrer l'empereur avec un écran de taffetas vert sur les yeux. Sa majesté me dit les choses du monde les plus obligeantes, et sa manière de s'énoncer fut telle que malgré que je sentais que ce qu'il avait la politesse de me dire était trop flatteur et peut-être peu mérité, je ne fus pas déconcertée. Il eut la bonté de me dire combien il regrettait de n'avoir pas joui de ma société, que c'était une perte pour lui. Il me parla de ma souveraine avec vénération, et me rendit surtout par les sentiments qu'il exprimait pour l'impératrice ce peu d'heures que je passai avec lui, très-agréable. Il finit par m'offrir de choisir du cabinet ce qu'il me plairait des doubles qui s'y trouvaient, et puis prit congé de moi en me disant que, connaissant mon goût pour l'histoire naturelle, il ne voulait pas me dérober davantage mon tems. Je choisis avec modération quelques mines de Hongrie et d'autres morceaux de différentes provinces. . . . .

Nous soupâmes chez notre ambassadeur et nous partîmes le lendemain pour Prague, où je fis une halte nécessaire pour que mon fils eût le tems de voir et apprendre tous les détails sur le militaire autrichien, en général, sur la garnison qui était à Prague et sur cette forteresse, qui devait protéger la Bohème. Je fis ici une petite collection des différents bois pétrifiés et

quelques échantillons de marbres, car l'on les avait à un prix très-modique, et nous allâmes en Saxe. Je m'arrêtai quelques jours à Dresde, où le prince de Sacken nous donna de splendides festins. Nous allâmes plusieurs fois voir la superbe galerie de tableaux, que l'on ne peut se lasser de voir. La galerie de tableaux du comte de Brühl n'y était plus; elle avait été achetée par Catherine-la-Grande, qui aimait et encourageait les arts et qui enrichit la Russie des chefs-d'oeuvre de peinture et de sculpture dont l'on ne pouvait se flatter avant son règne de les voir en Russie.

Comme le tems des revues et manoeuvres du roi de Prusse approchait, je ne pus m'arrêter longtems à Dresde. Nous arrivâmes à Berlin. Je fus traitée avec les mêmes bontés par toute la famille royale. Notre ministre était le même, et nous ressentîmes une grande satisfaction de voir notre cher prince Dolgorouky continuer à remplir ce poste. Son amitié pour moi et mes enfants était sincère et officieuse; il présenta mon fils au ministre (il était déjà connu par toute la famille royale), et il fut à Potsdam pour y être présenté par le comte Goertz au grand Frédéric, dont il était le général-adjudant. Sa majesté lui fit un accueil gracieux et lui dit qu'il sera charmé de l'avoir avec lui aux manoeuvres.

Bientôt le roi vint à Berlin pour la revue des troupes, qui se montait à 42000 et qui se fit dans le parc ou Thiergarten.

Dans le tems des revues sa majesté ne recevait la présentation d'aucune dame; il eut cependant la bonté de témoigner qu'il voulait me voir et me parler; que si j'étais curieuse de voir la revue, qui se ferait dans le parc, que la princesse royale, épouse de l'héritier présomptif, m'y mènerait, et que là sa majesté me verrait. Le comte de Finkenstein eut ordre d'expliquer à la princesse le jour, l'heure et l'endroit où le roi s'approcherait de moi. La matinée indiquée pour ce qui à juste titre devait me flatter, la princesse (ensuite reine de Prusse) vint à mon hôtel me prendre. Quelle ne fut pas ma surprise, quand, arrivée à un certain endroit du parc, la voiture s'arrêta et que la princesse me dit: „Sortez, ma chère princesse, c'est ici que le vieux oncle viendra vous parler; j'irai prendre l'air en voiture, car je ne me soucie pas de voir ce vieux magot“. En descendant de voiture, je vis à ma grande joie le prince Dolgorouky posté à ce même endroit. Une demi-heure après, le roi, sans avoir licencié ses troupes, s'approcha de moi, descendit du cheval et, chapeau bas, s'entretint avec moi, au grand étonnement de l'armée; parce que jamais l'on n'avait vu sa majesté s'entretenir avec une femme à la revue. Quand le roi me quitta, la princesse vint me reprendre. Je soupai le lendemain chez la reine, qui, ainsi que toute la famille royale, me traitait non-seulement avec distinction, mais avec une affection, comme une ancienne connaissance pour laquelle l'on a de la bienveillance.

La princesse Henry me dit à souper que je serai désignée dans l'histoire comme une personne pour qui le roi avait fait la veille une exception à la règle. Bientôt après, mon fils partit avec le roi pour les revues.

Je quittai Berlin avec regret, et une fois en voiture je fis une telle diligence pour rattraper mon fils, que j'entrai dans la porte de la ville *** quand le roi en sortait. Il me salua affectueusement et dit ensuite au prince Dolgorouky qu'il fallait avoir la préoccupation d'une mère, comme je l'avais, pour calculer si juste et ne pas perdre un moment pour revoir son fils. Je le trouvai en parfaite santé, enthousiasmé pour le roi et rendant justice aux militaires prussiens qu'il tâcha de connaître.

Après avoir reposé ce jour-là, nous prîmes la route de Koenigsberg, où le general Möllendorf m'assura que sa majesté avait parlé de mon fils comme d'un jeune homme qui promettait de se distinguer un jour dans le militaire. Le roi écrivit (comme je l'ai su après) la même chose à son ministre résident à St.-Pétersbourg. Après quelques jours de repos nous nous rendîmes par Memel à Riga, où le gouverneur-général Brown me persuada de rester deux jours dans cette capitale de la Livonie, où le nom de mon père était révéré: il avait toujours défendu au Sénat leurs privilèges, et il combattit toujours avec succès les idées de quelques-uns de ses confrères. Il avait trop de lumières et de générosité pour souhaiter d'annuler des privilèges confirmés successivement par nos sou-

verains, parce que la noblesse russe en était privée alors. Catherine-la-Grande les lui donna, et nous sommes au niveau des nobles livoniens, qui agrégèrent durant le règne de l'impératrice Élisabeth mon père dans leur corps.

Après avoir quitté Riga, nous ne nous arrêtâmes plus que la nuit et arrivâmes sans accident à St.-Pétersbourg.

C'est ainsi que finit un voyage que j'eus le courage d'entreprendre pour l'éducation de mon fils, avec des revenus modiques et sans que j'aie fait d'autres dettes que celle que j'aurais pu payer dans peu d'années en vivant retirée à la campagne, comme je me le proposais.

Mon Histoire

partie 2.

MON HISTOIRE.

PARTIE SECONDE.

C'est en 1782 que j'arrivai à St.-Pétersbourg. N'ayant point de maison en ville, j'allai loger à Kirianowo, ma maison de campagne, à 4 verstes de Pétersbourg. Ma soeur, m-me de Poliansky, vint d'abord avec sa fille me voir. Elle était la seule de mes parentes qui se trouvait à Pétersbourg. Mon cher père était à Wladimir, dont il était le gouverneur-général, ou plutôt vice-roi de deux gouvernements, car il avait sous lui deux gouverneurs. Deux jours après mon arrivée, ayant appris que le prince Potemkine était tous les jours dans mon voisinage chez sa nièce la comtesse Skawronsky, qui était malade à la suite de ses couches, j'envoyai mon domestique dire à son altesse que je souhaitais le charger d'une petite commission, et que pour cet effet je le priais de m'envoyer l'un de ses neveux, pour qu'il puisse redire au prince ce dont je ne voulais pas charger un autre. Le lendemain, pendant que nous étions, mes enfants et moi, chez le comte Panine, le prince Potemkine vint lui-même chez moi. Je fus très-fâchée de l'avoir manqué. Le surlendemain il m'envoya le général Paul Potemkine, que je

chargeai de prier de ma part le prince Potemkine de demander à sa majesté la permission de venir à Tsarskoé Sélo (où ceux qui n'avaient pas une permission spéciale ne pouvaient pas venir sans permission) et de lui présenter mes enfants, en outre de demander au prince Potemkine si à la réquisition que le feldmaréchal comte Roumiantzow avait faite au collège de guerre, de lui donner le prince Dashkaw mon fils pour adjudant, il en était résulté quelque chose, et finalement de m'apprendre quel grade dans l'armée mon fils avait maintenant. Le surlendemain le général Paul Potemkine vint me dire que le prince son oncle avait annoncé mon arrivée à sa majesté, et qu'elle a eu la bonté d'ordonner que je vinsse le premier dimanche avec mes enfants à Tsarskoé-Sélo pour y dîner, et que c'est là que j'apprendrai du prince Potemkine tout ce qui avait rapport à mon fils.

Je ne fus pas en état de profiter de la gracieuse permission de l'impératrice, car la veille mon fils fut attaqué d'une fièvre violente. Il délira toute la nuit. Éperdue, craignant pour ses jours, j'oubliai que j'avais le rhumatisme dans les genoux; je restai toute la nuit, pieds nus, auprès de son lit, et tout ce que je pus m'ordonner fut de voir pour un instant Paul Potemkine. Encore ne fut-ce que parce qu'il s'agissait de l'impératrice et que je croyais apprendre quelque choses relativement à l'avancement de mon fils. Je ne voulus recevoir ni voir personne hormis ma soeur, m-me Poliansky. Le quatrième jour de la maladie de

mon fils le bon et excellent médecin m-r Rogerson le déclara hors de danger et sans fièvre. Cette même nuit j'eus le rhumatisme remonté dans mes boyaux; je fus dans le plus grand péril, dont le docteur Rogerson me tira aussi.

Comme il allait tous les dimanches à Tsarskoé-Sélo, je le chargeai de faire savoir à sa majesté l'état dans lequel moi et mon fils nous nous trouvions, et qui m'empêchait de profiter de la gracieuse permission que l'impératrice m'avait accordée de venir lui présenter mes hommages et lui recommander et présenter mes enfants. Je restai plus de deux semaines dans une convalescence pénible, parce que les vomissements, quoique moins fréquents, continuaient toujours, ainsi que les spasmes dans l'estomac et les boyaux. J'étais d'autant plus impatiente de souffrir que ma maladie retardait mon voyage à Tsarskoé-Sélo et par conséquent l'établissement ou l'avancement de mon fils, qui était, Dieu soit loué, parfaitement rétabli. Ce n'est qu'avec le plus grand effort que j'allai enfin à Tsarskoé-Sélo. J'étais très-faible encore, et si la voiture était secouée un peu fortement, je ressentais des douleurs dans mes entrailles, qui me donnaient des sueurs froides; je faisais arrêter la voiture pour reprendre haleine. Mais que ne peut surmonter l'amour maternel!

Nous arrivames à Tsarskoé-Sélo avant la messe, et quand sa majesté passa par la chambre d'assemblée où je me trouvais pour aller à l'église, je me présentai ou plutôt elle m'aborda, me dit des choses obligeantes et

exprima qu'elle était bien aise de me voir de retour. Comme dame d'honneur, je pus lui présenter ma fille moi-même; mon fils le fut par le chambellan de service. Malgré que le plaisir de voir sa majesté et son gracieux accueil m'animaient et me faisaient oublier que j'étais dans une couvalescence encore mal prononcée, j'étais cependant si faible encore, que pendant le trajet jusqu'à l'église (qui à la vérité était assez long, puisque l'église se trouvait à l'autre bout du palais), ne pouvant suivre l'impératrice, elle eut la bonté de ralentir sa marche pour moi et quelquefois s'arrêtant pour me parler. Au sortir de l'église, je me trouvais extrêmement fatiguée et encore moins en état de suivre les pas de sa majesté, de façon qu'entre elle et moi il restait l'intervalle d'une chambre; je priai ceux de sa suite, qui étaient assez polis pour se trouver embarrassés, ne croyant pas devoir me passer, d'aller leur chemin et ne point s'arrêter pour moi. Arrivée dans la grande salle, le prince Potemkine m'aborda, me demandant ce que je désirais qu'il soit fait pour mon fils et quel rang il avait maintenant à l'armée. Je lui répliquai que l'impératrice savait elle-même ce que je souhaitais; quant à son rang, comme ministre de la guerre, „vous devez, mon prince, le savoir mieux que moi; il y a 12 ans qu'il a eu le grade d'enseigne dans le régiment de cuirassiers, avec ordre de sa majesté qu'il soit avancé à mesure que son tour viendra. J'ignore s'il l'a été. Le maréchal comte Roumiantzow s'est adressé au collège de guerre pour que mon fils lui soit donné

comme adjudant; cela a-t-il été fait ou non, c'est ce que j'ignore aussi". Le prince me quitta, et je fus un peu inquiète d'apprendre qu'il est parti tout de suite pour la ville. Alors le grand-maréchal de la cour vint à moi pour me dire que sa majesté avait ordonné que moi et mes enfants dînassent avec elle. Il ne me vint pas dans la pensée que depuis que Pierre I avait arrangé toutes les étiquettes, comme en Allemagne, c'est-à-dire que c'était le grade militaire qui vous donnait telle ou telle prérogative, ou vous en privait, et que mon fils, comme enseigne de l'armée, ne pouvait pas avoir l'honneur de dîner avec la souveraine, cette mission me parut singulière. Je sus après qu'il demanda à l'impératrice ce qu'il devait faire à l'égard du prince Dashkaw et qu'elle lui répliqua: „il dînera certainement avec moi". J'étais arrêtée dans la chambre attenante à celle où sa majesté faisait sa partie d'échecs jusqu'à ce que l'on lui annonçât le dîner. En traversant la chambre pour aller dîner, elle m'aborda et me dit d'une voix extrêmement exhaussée, apparemment afin que tous ceux qui y étaient l'entendent: „Je voulus que votre fils, comme enseigne encore, seulement pour aujourd'hui, dînât avec moi, afin de prouver que vos enfants seront toujours distingués des autres pour moi". Ce peu de paroles me touchèrent vivement et me donnèrent beaucoup d'espérance. En effet il n'y a qu'elle qui ait pu avec tant de raffinement et de délicatesse donner à l'oubli de sa promesse pour l'avancement de mon fils une tournure si flatteuse. A

table je fus placée à côté d'elle. Elle s'occupa de moi et me parla pendant tout le dîner. Je me sentais bien et forte, mais je ne mangeais rien; ce qu'elle remarqua et me dit: „Il y a des appartements préparés pour que vous puissiez vous y reposer". Après dîner, en venant dans mes appartements, je sentis bientôt que c'est à tort que je me crus forte et bien portante: j'eus besoin d'allumer le feu de cheminée, tant j'avais froid et me ressentais des spasmes internes. J'accompagnai l'impératrice à sa promenade du soir; elle eut la bonté de ralentir sa marche ordinaire et s'assit en me faisant asseoir auprès dans différents sites. La promenade finie, je retournai en ville, craignant de rester malade à Tsarskoé-Sélo. Le lendemain je reçus, par ordre de sa majesté, la copie de l'oukazé par lequel elle avait promu mon fils au grade de capitaine en second du régiment des gardes Sémenowsky, ce qui lui donnait le rang de lieutenant-colonel. Ma joie et celle de mon fils fut à son comble. J'étais pendant quelque tems souffrante et faible; mais le beau tems qu'il faisait, et la tranquillité d'esprit dans laquelle je me trouvais, me remit plus tôt que je ne l'avais espéré.

La cour revint bientôt en ville; elle y revint plus tôt que de coutume. J'allai remercier l'impératrice pour l'avancement de mon fils et fus reçue avec bonté. Elle m'invita de venir voir le surlendemain le spectacle à l'Hermitage. Il y avait très-peu de personnes qui en avaient les entrées, parce que les nouveaux apparte-

ments, connus sous le même nom, n'étaient point encore finis. Le théâtre en était petit.

Le lendemain j'allai avec mes enfants dîner chez le comte Panine, premier ministre. Sa campagne n'était point fort éloignée de la mienne, ce qui m'engageait à faire cette course. Après le dîner, un adjudant du prince Potemkine m'apporta une lettre, par laquelle il m'apprenait que l'impératrice l'avait chargé de me dire que comme elle s'était fait une règle de ne plus donner de terres des domaines de la couronne, elle souhaitait que je trouvasse une terre qui me convient, et qu'elle en payerait le montant. Je témoignai au prince toute ma sensibilité et ma reconnaissance ainsi que ma répugnance pour faire moi-même un choix, que je serai parfaitement contente de tout ce que sa majesté jugerait à propos de me donner et que quelque dénuée que je sois de bien à moi personnel, je suppliais de n'avoir pas l'embarras du choix. Deux jours après je reçus encore une lettre du prince, par laquelle il m'informait que pour les terres de la couronne en Russie Blanche l'impératrice ne s'était pas restreinte de garder, qu'au contraire elle souhaitait qu'elles fussent dans les mains et sous l'administration des seigneurs russes, que si je voulais y être propriétaire, il y avait encore des biens dont l'impératrice n'avait pas disposé, et enfin qu'il me conseillait d'en choisir une, parce qu'elles étaient d'un meilleur produit que les terres ne l'étaient en Russie. Ma réponse fut que l'objection seule que je me permettrais d'indi-

quer contre la possession d'une terre en Russie Blanche, était que j'ai eu de tout tems une conviction ferme que si des seigneurs, possesseurs, de terres et sujets par héridité depuis des siècles, étaient comptables au gouvernement de la manière de les administrer ou du moins de ne point rendre leur situation malheureuse, combien plus cette obligation ne s'attendait-elle pas quand c'est un bienfait de souveraine; que j'avais régi pendant 20 années les biens de mes enfants, que j'ai la satisfaction par des preuves les plus démonstratives de voir que ma régie a rendu ces paysans plus industrieux, plus riches et plus heureux qu'ils ne l'avaient été, et que c'est par ce même principe que je serai guidée toujours; qu'avec les paysans demi-polonais, demi-juifs, dont je ne connaissais ni les moeurs ni le langage, je ne saurais me promettre le même succès consolant. Bref, il s'échangea encore entre moi et le prince (qui me montrait des attentions et une condescendance peu communes en lui) une couple de lettres, et j'y mis fin en déclarant que toute terre qu'il plaira à sa majesté de me donner séra une satisfaction inattendue et, peut-être, peu méritée. Au bout de quelques jours je reçus une lettre du premier secrétaire de l'impératrice, le comte Bezborodko, à laquelle il avait joint la copie de l'oukaze par lequel sa majesté me gratifiait du bourg Krougloé avec ses dépendances, où il devait se trouver 2500 paysans. Ce bien avait appartenu au hetman Oginsky et était très-considérable, vu qu'il avait la possession des deux rives de

la Droutza. Au premier partage de la Pologne ou prise de possession de la Russie Blanche, comme ancienne province de la Grande Russie, l'on fixa pour limite la rivière de Droutza. La plus grande partie par conséquent des terres seigneuriales, les forêts, plusieurs bourgs et villages d'Oginsky, restèrent à la Pologne, étant à l'autre bord; mais l'on ne jugea pas à propos de faire cette remarque à sa majesté. Elle resta convaincue que tout le comté de Krougloé me revenait et qu'elle m'a fait une donation qui ne le cédait pas à celles qu'elle avait déjà faites à ses ministres et à plusieurs seigneurs. J'allai en ville pour remercier l'impératrice et je me suis souvent rappelé, depuis que je connus Krougloé, qu'elle me dit à cette occasion, *qu'elle était bien aise de m'avoir donné une terre si considérable que l'ingrat Oginsky* *) *ne méritait pas de posséder.* Quel ne fut pas mon étonnement l'année ensuite, quand j'y vins, de voir des paysans qui à peine avaient la figure humaine, sales, malpropres à l'extrême, paresseux, pauvres et pourtant adonnés à l'ivresse à l'excès. Je vis qu'il n'y avait pas même du bois de chauffage, et que pour faire aller la petite brasserie de vin il fallait avoir recours au voisin pour du bois; point de communication par eau pour transporter les denrées quand il y en aurait. Il n'y

---

*) Il avait ouvertement été l'ennemi de la Russie, se permit même des hostilités, quoiqu'il avait de grandes obligations à l'impératrice, et refusat de prêter serment comme sujet russe pour les possessions qu'il avait dans la Russie Blanche.

avait à peu près pour 10 individus des deux sexes qu'une vache et un cheval pour 5 paysans; en outre il manquait sur le nombre de 2500, y compris les enfants nouveaux-nés, 167 qui manquaient, parce que sous la direction de... ou régie des biens de la couronne les préposés sucent tout ce qu'ils peuvent. Aussi les plus malheureux paysans en Russie sont ceux qui appartiennent au souverain. J'avais le droit, sans incommoder l'impératrice, de m'adresser au Sénat pour avoir le nombre de paysans qui selon l'oukaze de la donation que sa majesté m'avait faite, manquait. Je n'en fis rien, je me tus et je mis pendant deux années un capital, alors considérable pour moi, pour améliorer ce bien.

Le maréchal de la cour me signifia que sa majesté souhaitait que je fusse des concerts qui se donnaient dans les appartements intérieurs et auxquels même les dames d'honneur n'avaient d'entrée que par permission spéciale *). Le lendemain j'y vins, et dès que l'impératrice m'aperçut, elle m'aborda me disant: „Comment! Vous êtes toute seule ici?“ Je ne comprenais rien à cette phrase. „Vous êtes sans vos enfants“, dit-elle, „et je ne veux pas que vous vous ennuyiez ici“. La parole qui m'avait manqué à la première partie du discours, qui ne m'était pas intelligible, me re-

*) Je cite ces petites anecdotes pour démontrer qui tout ce qui pouvait donner de l'envie et qui n'avait pas de valeur réelle, m'était prodigué, ce qui donne beaucoup d'ennemis à la cour, quoique ma fortune restait toujours au-dessous même de la médiocrité.

vint; je remerciai l'impératrice avec une sensibilité qui ne lui échappa point.

Je n'avais pas de maison à St. Pétersbourg, et pour ménager mes finances, pour être en état de donner tout l'argent nécessaire à mon fils, je prolongeais mon séjour à ma campagne le plus que je pouvais, pour ne pas payer encore le loyer d'une maison. Un jour sa majesté me demandait si j'étais à ma campagne? Lui ayant répondu dans l'affirmative, elle me dit qu'elle trouvait que je risquais beaucoup pour ma santé de rester dans l'automne déjà avancée dans une maison qu'elle savait déjà être endommagée par la grande inondation qui avait eu lieu avant mon retour en Russie; qu'au risque de me fâcher *) elle disait aussi que mon terrain était un marais qui aggraverait mon rhumatisme, que si elle n'était décidée de me laisser le choix, elle aurait acheté la maison de la duchesse de Courlande pour moi. „Je vous prie", dit elle ensuite, „voyez, si elle vous convient, et j'en ferai payer le prix". Je témoignai à sa majesté toute ma reconnaissance et lui promis d'aller dans le courant de la semaine voir quelques maisons sans montrer le dessein d'en acheter une, afin que l'on n'en renchérisse le prix. Je vis celle de la duchesse et celle de m-me Nélédinsky. La première était plus grande, dans une plus

*) Cela a rapport à une des ses lettres écrite en avril l'année 1762, qu'elle m'écrivit lorsque j'y gagnai un rhume et une fièvre en m'embourbant dans le terrain que je n'avais pas encore desséché. Les lettres de sa majesté paraîtront aussi après la publication de ces mémoires.

belle rue, l'ameublement de tous les appartements était riche et recherché; la seconde était sur la Moïka, les meubles plus simples; le prix de l'une était 68 mille roubles, celui de la seconde 40. Je m'arrêtai à la dernière et je dis à m-me Nélédinsky que je l'achetais; que je la priais de me donner une semaine de tems, au bout duquel je lui dirai positivement le oui ou le non; qu'il fallait faire l'inventaire des meubles, dont j'espère elle ne diminuera rien. Elle me le promit. Au bout du terme expiré, j'y allai et je fus très-étonnée de trouver que m-me Nélédinsky avait déjà délogé et que presque tous les meubles avaient disparu. Je demendai au domestique, seul être qui restait dans la maison, l'inventaire des meubles. Il dit que l'on n'en avait pas fait. Indignée d'un procédé dont je n'aurais jamais soupçonné la Nélédinsky et ayant appris du prince P. de Galitzine qu'il l'avait vue de ses fenêtres toute cette semaine occupée à transporter les meubles dans la maison qu'elle avait louée, je pris mon parti et je voulus porter la peine de ma bonhomie et bonne foi. Sans faire du bruit ni mettre le public dans la confidence sur ma simplicité et la mauvaise foi de cette dame, je lui fis dire que comme elle avait manqué aux conditions convenues, je ne me croyais nullement obligée d'acheter sa maison, mais comme elle l'avait quittée et en avait loué une autre, je louerai la sienne pour un an, et j'en taxai le loyer à 4000 roubles, ce qu'elle n'en avait jamais pu recevoir. J'avais d'ailleurs en vue de négocier par le prince Potemkine que

sa majesté, en place de me faire le cadeau d'une maison, m'accorde une faveur qui me tenait plus à coeur, celle de nommer la fille de ma soeur Poliansky demoiselle de la cour, qui était le voeu le plus ardent de ma soeur, surtout depuis qu'une personne, qui le lui avait promis, employa, au contraire, son crédit pour obtenir cet honneur pour une de ses belles soeurs.

Quand je revis l'impératrice, elle me demanda si j'avais fait le choix d'une maison. „J'en ai loué une", lui répondis-je. „Et pourquoi donc ne point l'acheter?" répliqua sa majesté.—„C'est que", dis-je en riant, „l'achat d'une maison est aussi sérieux que le choix d'un mari; il y faut penser plus d'une fois". Toute cette petite transaction me donnait une satisfaction interne. Je croyais avoir lieu d'être contente de moi-même, quoique les questions ne finissaient pas, comment j'avais été dupée par la Nélédinsky, pourquoi n'avais-je pas acheté sa maison ou une autre; car l'on savait déjà que le cabinet avait l'ordre de payer le montant de la maison que je désirerai acheter. Quelqu'un que je ne veux pas nommer qui me parla sincèrement, me dit: „Vous serez, peut-être, dupe de la cour en hésitant d'accepter l'offre d'une maison, comme vous l'avez été de m-me N. Peu de personnes savent vos motifs, et il y en aura encore moins qui sauront les comprendre". Je répondis par un dire au sujet d'un certain plat baron allemand, qui avait la rage de parler le français, quoiqu'il ne le sut que très-mal; quand-on l'avertissait qu'il était inintelligible dans cette langue, il répliquait tou-

jours: „*Qu'est-ce que cela me fait? Je me comprends bien moi-même*". C'était la réponse constante que je fesais à ces propos, d'autant plus ennuyants que quelques personnes croyaient même y renfermer de l'ironie piquante.

J'allai bientôt m'établir en ville et je trouvai, en voyant la maison de plus près, que je n'avais pas perdu en n'ayant pas fait cette acquisition. Tout allait bien; j'étais tranquille. Le prince Potemkine me promettait qu'à l'égard de ma nièce Poliansky mes voeux seraient accomplis, et que je ne devais plus tarder d'acheter une maison, parce que sa majesté croirait à la fin que je ne me propose pas de rester à Pétersbourg. J'allai voir la maison du banquier de la cour Friedericks, décédé, et je convins avec la veuve du prix, qui, avec les droits sur les ventes et tous les frais faits, ne revenait qu'à 30 mille roubles. Je demandai à l'impératrice la permission de l'acheter, et elle me dit qu'il y avait déjà longtems qu'elle avait ordonné au cabinet de payer l'achat d'une maison, que je ferai; et il faut dire avec vérité, qu'elle avait souhaité que je fisse un choix plus magnifique. Aussi me demanda-t-elle pourquoi je préférais cette maison à celle de la duchesse de Courlande, qu'elle m'avait indiquée. Croyant que mes motifs de délicatesse pouvaient paraître une affectation déplacée, je dis à l'impératrice que la maison de Friedericks était sur le quai Anglais, que j'étais née dans cette même rue, que sa majesté me faisait aimer le jour que je reçus la vie et que c'est pour cela que j'avais choisi ce quartier. C'est à cette

occasion que je fus réellement dupe de ma délicatesse; car la maison que j'avais achetée n'avait pas le moindre petit meuble, et quoique je sauvais à la caisse de sa majesté la moitié de ce qu'elle aurait livré en comptant les droits etc. etc., si j'avais pris celle que l'impératrice m'avait indiquée, je ne voulus pas souffler le mot sur les meubles qui devaient être achetés. J'en choisis de bien simples, mais propres; je n'en pris que ce qui en était indispensable, et pourtant c'est de 3000 roubles que j'augmentai ma dette. Mais comme ce n'était ni la première, ni la dernière fois que j'ai été la dupe de mon desintéressement, je pris mon parti, c'est-à-dire celui de n'en rien dire.

Le général Lanskoy, le favori, n'était que poli vis-à-vis de moi et s'il me témoignait quelque fois plus d'attention, l'on voyait clairement que l'impératrice la lui avait dictée. A l'arrivée du comte André Chouwalow, qui devint bientôt son chien couchant, Lanskoy commença d'abord à me témoigner, toutes les fois qu'il le pouvait, une malveillance bien prononcée. Le prince Potemkine, au contraire, me traitait avec beaucoup de considération, et paraissait souhaiter de gagner mon amitié. Il me dit un jour que sa majesté, ayant appris que j'avais des dettes, elle voulait non-seulement les payer, mais qu'elle voulait encore, pour que je n'en contracte pas de nouvelles, finir à ses frais la bâtisse de ma maison à Moscou, la meubler et la rendre en état d'y loger sans de nouveaux frais pour moi. Je priai sur cela très-instamment le prince P.

d'en dissuader l'impératrice, mais de lui rappeler, au contraire, le voeu le plus ardent de mon coeur, que j'avais déjà pris la liberté de lui énoncer, que c'était relatif à ma nièce Poliansky; que, voyant ma soeur tous les jours et la voyant toujours triste, pouvant peut-être m'envisager moi-même comme un des instruments, l'année 1762, de sa chute, ça produisait en moi une sensation pénible que tous les bienfaits de sa majesté pour moi ne pourraient effacer. La nomination de ma nièce au rang de demoiselle d'honneur traînait encore; enfin le 24 novembre, jour de nom de sa majesté et le mien, après le grand bal qui était donné à la cour, je n'allai pas finir la soirée chez l'impératrice dans ses appartements; mais, ayant aperçu un des adjudants du prince Potemkine, je le priai d'aller dire au prince que je ne bougerai de la salle sans une étrenne de sa part, qui était de m'envoyer copie de l'oukaze que j'attendais depuis si longtems au sujet de l'incorporation de ma nièce parmi tes demoiselles d'honneur. Je crois que ceux qui restaient encore dans la salle du bal étaient fort étonnés de m'y voir après que la cour s'en était retirée, et s'ils en avaient su le motif et le résultat, ils m'auraient encore qualifiée du nom de dupe *). Une longue

*) Ceci a rapport à la concession que j'avais offerte en échange de l'accomplissement du souhait de ma soeur; car ni ma maison de Moscou ne fut jamais bâtie aux frais de sa majesté, ni ma dette payée; et quand je voulus quitter Pétersbourg, je vendis celle que j'y avais, pour payer ma dette à la banque. Cependant je ne me suis jamais repentie de ce que j'avais fait pour ma soeur.

heure se passa; enfin je revis l'adjudant avec un papier en main, et je ne me sentis pas de joie, en lisant que ma nièce était enfin demoiselle d'honneur. Je partis comme un éclair. Sachant que ma soeur soupait chez notre cousin le comte de Worontzow, j'y allai, et je vis ma soeur dans l'extase de la joie à la bonne nouvelle que je lui apportais, et je fus moi-même dans la joie d'avoir fait ce que ma soeur désirait le plus.

Le mois suivant il y eut un bal à l'occasion de je ne me souviens point quelle fête à la cour. L'im-ce ayant fait la ronde, dit quelque chose à chacune des dames d'honneur, ensuite aux ministres étrangers, revint à moi, me dit: „Je voudrais vous parler“.—„Je suis toujours prête avec la plus parfaite vénératon à entendre votre majesté“.—„Cela ne se peut pas“, dit elle, „à présent“.— „Cela sera donc quand et où vous ordonnerez, madame“, répliquai-je. Elle me quitta, parla encore à quelques-uns des ministres étrangers, qui se plaçaient de l'autre côté de la chambre; puis, s'arrêtant au milien du petit cercle qui était entre ces deux rangées, elle rencontra mes yeux, m'appela et me fit signe de l'approcher. Je crus tomber des nues quand sa majesté me dit qu'elle avait voulu me proposer d'accepter la place de directeur de l'Académie des Sciences. Mon étonnement m'ôta la parole, et l'impératrice eut le tems de me dire plusieurs choses très-flatteuses et qu'elle croyait pouvoir me déterminer.„Non, madame“, dis-je, „je ne puis pas accepter une régie au-dessus de ma capacité. Si votre majesté ne se moque pas de moi, je lui dirai que par attache-

ment pour elle, parmi beaucoup d'autres raisons, je ne courrai pas le risque de me rendre ridicule et même blâmable, d'avoir fait un tel choix!“ L'impératrice voulut même faire usage de stratagème pour me vaincre, en faisant semblant de supposer que c'est parce que je ne lui suis plus attachée que je ne voulais pas adhérer à son désir.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher sa majesté savent qu'elle possédait toute l'éloquence, la grâce et la finesse qu'il faut pour gagner ou persuader son monde. Elle n'avait pas besoin de les employer avec moi, parce que mon attachement pour elle, aussi inviolable que désintéressé, me portait à lui obéir en tout ce qui ne choquait pas mes principes. Cette fois-ici elle ne réussit pas. „Faites-moi“, lui dis-je, „directrice de vos blanchisseuses, et vous verrez avec quel zèle je vous servirai.“— „C'est vous qui vous moquez de moi, en proposant un emploi si au-dessous de vous“.—„Votre majesté croit me connaître et ignore que j'ai assez de fierté pour croire que de quelque emploi que vous me chargerez, il deviendra rehaussé quand j'en serai revêtue, et que dès que je serai à la tête de vos blanchisseuses, il deviendra une grande dignité de cour, et ce sera la place que l'on m'enviera. Je ne sais ni blanchir, ni laver le linge, mais les fautes que cette ignorance me fera commettre, ne seront pas de conséquence, au lieu qu'un directeur de l'Académie des Sciences n'en peut faire que de graves et attirer par là le blâme sur le souverain qui en a fait choix“. Sa majesté me contraria

encore, en me disant que je devais me rappeler ceux qui avaient rempli cette fonction, et que je verrais que leur capacité était bien au-dessous de la mienne. A quoi je répondis: „Tant pis pour ceux qui se font respecter eux-mêmes si peu, pour se mêler de ce dont ils étaient incapables“. „Enfin“, me dit-elle, „nous resterons là; tous les yeux sont tournés sur nous, et quant à vos refus, ils m'affermissent davantage que je ne puis faire un meilleur choix“. Cette conversation m'avait donné la fièvre, et je crois que toute ma physionomie a été désorganisée; car j'aperçus sur les visages de quelques-unes de mes compagnes (auprès desquelles je revins me placer) la satisfaction qu'elles avaient eue, croyant que c'était une scène désagréable pour moi qui s'était passée, et la vieille comtesse Matuschkine, qui ne s'arrêtait jamais pour questionner, me demanda que signifiait cette particulière et longue conversation que j'ai eue avec sa majesté. „Vous me voyez toute émue, madame“, lui dis-je, „mais c'est la bonté de l'impératrice et la trop haute opinion qu'elle a de moi, qui me mit dans cet état“. Je désirais ardemment la fin du bal, pour pouvoir écrire ce soir même à sa majesté et lui motiver plus fortement les raisons de mon refus.

J'écrivis d'abord de retour chez moi une lettre qui aurait pu fâcher un autre souverain; car je me permis d'y dire que quelquefois la vie privée d'un monarque échappait à la plume de l'histoire, mais jamais les mauvais ou nuisibles choix qu'il faisait; que Dieu même, en me faisant femme, m'avait dispensée de

l'emploi de directeur d'une Académie des Sciences; que je me reconnaissais pour un ignoratus et que je n'avais jamais brigué d'être incorporée dans une société savante, pas même dans celle de l'Arcadie *), où pour quelques ducats, à Rome, j'aurais pu acheter l'honneur de l'agrégation. Ma lettre finie, il était presque minuit, et ce n'était plus le tems de la faire parvenir à sa majesté; mais, impatiente d'être quitte de tout cela et d'obtenir de l'impératrice qu'elle abandonnât une idée qui littéralement me paraissait absurde, j'allai chez le prince Potemkine, dont je n'avais jamais passé le seuil de sa porte. Je me fis annoncer et lui dire que s'il était même dans son lit, je voulais le voir et lui parler sur un sujet qui me tenait très-fort à coeur. Effectivement le prince Potemkine était déjà couché; je lui dis ce qui venait de se passer entre moi et l'impératrice, à quoi il me répondit qu'il le savait déjà de sa majesté et qu'elle était extrêmement entichée de l'idée de me confier l'administration de l'Académie des Sciences.—„Mais", dis-je, „je ne veux, ni ne peux, sans me manquer à moi-même, l'accepter. Voici la lettre que je lui écris; lisez là, mon prince, ensuite je la cachèterai et vous la laisserai, afin que vous la fassiez parvenir demain à l'impératrice à son réveil". Le prince Potemkine, après l'avoir lue, la déchira en quatre. L'étonnement et la colère me saisirent; je lui dis: „Comment osez-vous, monsieur, déchirer ma lettre pour l'impératrice?" Il me répondit: „Écoutez-moi, prin-

*) C. à d. des Arcades. *Note de l'éditeur.*

cesse, avant de vous fâcher. Vous êtes attachée à sa majesté, et personne n'en doute; pourquoi donc voulez vous la fâcher et la chagriner? Car je vous ai déjà dit qu'elle ne rêve que cela depuis deux jours; au reste, voici une plume, vous n'avez, princesse, que la petite peine de l'écrire à neuf, si vous ne voulez pas vous laisser persuader. Je vous parle comme un homme qui vous est dévoué, et je dois encore vous dire que l'impératrice considère cette nomination comme un moyen tout naturel de vous rapprocher l'une de l'autre et de vous garder à St. Pétersbourg: elle s'ennuye des sots qui l'environnent". Je n'étais plus fâchée contre le prince, car ce sentiment n'a pas de durée sur mon humeur; je lui dis que j'irai écrire une lettre plus mésurée, que je l'enverrai le matin par mon valet de chambre à un des valets de chambre de sa majesté, pour lui être remise; mais que je le priais de se joindre à moi, pour faire passer de l'esprit de l'impératrice cette idée incohérente. Prenant congé du prince, je lui dis encore que j'espérais qu'il me continuerait ses bons offices.

Je me mis à écrire, arrivée chez moi, sans me déshabiller (tant j'étais troublée) et je restai en robe de cour, écrivant ou ruminant sur ce qui s'était passé la veille, jusqu'au matin. J'envoyai mon domestique à sept heures, et j'eus un billet de l'impératrice en réponse, dans lequel elle me disait que j'étais bien matineuse, beaucoup de choses obligeantes et flatteuses, mais rien de positif sur l'acceptation de mon refus. Vers le soir je reçus une lettre du comte Bes-

borodko, qui m'envoyait la copie de l'oukaze, déjà expédié au Sénat, par lequel j'étais installée directeur de l'Académie des Sciences, en annulant la commission qui avait été érigée depuis quelque tems pour régir l'Académie, à la réquisition et d'après les plaintes des professeurs et en général de tous ceux qui y étaient attachés contre m-r Domachneff. Attérrée, confuse, je fis refuser ma porte et, marchant à grands pas dans mon salon, je ruminais sur tous les embarras, les fatigues que me donnerait cet emploi, et qui pis est, je prévoyais qu'il y aurait même des zizanies à différentes occasions entre moi et l'impératrice. La lettre du comte Besborodko contenait encore ces expressions: „Sa majesté m'ordonne de vous dire, madame, que vous pouvez lui parler des affaires concernant le département que vous allez diriger, et qu'elle sera toujours prête à lever tous les obstacles et difficultés que vous pourriez rencontrer". Me voilà donc attachée à la charrue, qui, toute détraquée, me revenait sans que j'aie même le secours de la commission sus-mentionnée.

Je pris sur moi d'envoyer à la chancellerie de l'Académie avec la copie de l'oukaze une injonction de continuer pour deux jours leur régie et de m'envoyer le même jour des renseignements sur les différentes branches qui composaient tous les ouvrages ou opérations relatives à l'imprimerie, fonderie etc., les noms de ceux qui étaient préposés à la garde des cabinets, bibliothèque etc.; que ceux qui étaient à la tête de quelques-unes de ces branches devaient m'envoyer le lendemain même

un rapport substantiel de ce dont ils étaient chargés et qu'ils avaient eu sous ordre. Je priai en même tems la commission de me donner tous les renseignements nécessaires, de me communiquer en même tems l'instruction ou tout ce qu'il se trouvait prescrit concernant les devoirs d'un directeur, afin que je connaisse le mien avant que j'opère la moindre chose; et finalement je priai ces m-rs de croire et d'en assurer leurs collègues qu'un des devoirs que je me suis préscrit est d'avoir pour eux toute la considération que leurs lumières et leurs talents méritent. Je me flattai par là de pouvoir éviter dans les commencements quelques fortes balourdises. Le lendemain matin j'allai à la chambre de toilette de l'impératrice, où s'assemblent ses secrétaires, les chefs des différents départements, qui ont quelques ordres à recevoir de sa majesté. Quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver m-r Domachneff! Il m'accosta pour me dire entre autres choses qu'il était prêt à m'éclairer sur ma fonction. Étonnée de son impudence, je lui dis aussi poliment que je pus, que j'ai pris pour règle de veiller à la gloire et prospérité de l'Académie; que je serai impartiale pour les membres, dont les talens seront la mesure de mon estime et considération, et qu'au reste, dans l'ignorance parfaite que j'étais, j'aurais recours aux lumières de sa majesté, qui m'a promis de me guider. Dans le moment qu'il me répliquait je ne sais quoi, l'impératrice entreouvrit la porte et, nous voyant, elle referma et sonna sa clochette. Le valet de chambre de service

y courut et revint me dire que sa majesté m'ordonnait d'aller dans sa chambre. „Je suis bien aise de vous voir, madame", me dit l'impératrice. „Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que cet animal Domachneff pouvait vous dire?"—„Il me donnait, madame", dis-je, „quelques informations pour ma conduite dans une charge dans la fonction de laquelle, si je serai plus strictement sur mes gardes pour ne pas faire naître des soupçons sur mon intégrité, je serai plus ignorante que lui. Je ne sais si je dois remercier votre majesté sur cette marque apparente de bonne opinion que vous me donnez, ou si je dois vous faire un compliment de condoléance sur un pas extraordinaire que vous venez de faire, en me créant m-r le directeur des sciences". Sa majesté m'assura qu'elle était non-seulement contente, mais qu'elle était fière d'avoir fait ce choix. „C'est très-flatteur, madame" dis-je; „mais vous serez bientôt ennuyée de guider un aveugle, car je suis un ignorantibus à la tête des sciences".—„Finissez de vous moquer de moi", me dit sa majesté, „et j'espère que c'est la dernière fois que vous me parlez comme cela". Au sortir de la chambre de l'impératrice, je rencontrai le maréchal de la cour, qui me dit que sa majesté lui avait ordonné hier au soir de m'inviter, au cas que je vinsse ce matin, de rester à dîner à sa petite table, et de me dire que dorénavant j'y dînerai quand je voudrai; que je ne devais pas me gêner cependant, mais qu'elle serait bien aise toutes les fois que je viendrais. L'on me félicitait sur la marque de considération et de haute

opinion que sa majesté venait de me témoigner, en me mettant à la tête d'un département si essentiel; d'autres, qui me voyaient assez triste, eurent la discrétion de ne pas m'embarrasser par leurs félicitations. Mais tous généralement me portèrent envie, d'autant plus que ma manière peu adroite de me conduire à la cour, me rendait à leurs yeux un être bien subalterne.

Le lendemain, qui était un dimanche, j'eus la visite, de grand matin, de tous les professeurs et des préposés et serviteurs de l'Académie. Je leur dis que je viendrais le lendemain à l'Académie et que s'ils auraient besoin ou affaires à me communiquer, je les priais de venir à telle heure qui leur sera la plus commode, et qu'ils pouvaient entrer dans ma chambre sans attendre, ni se faire annoncer. Le soir je m'occupai à lire les rapports qui m'avaient été présentés; je tâchai de me mettre au fait du labirynthe où j'allais me jeter, très persuadée que la moindre faute que je ferais, serait sue et commentée. Je tâchai aussi de ne pas oublier les noms des plus considérables gardiens ou préposés, et le lendemain, avant d'aller à l'Académie, je fis une visite au grand Euller. Je dis grand, parce qu'il était sans contredit le plus grand géomètre et mathématicien de nos jours; que toutes les sciences en outre lui étaient familières, qu'il était laborieux, et que depuis qu'il avait perdu la vue, il n'a pas discontinué de faire des recherches et des découvertes. Dictant à m-r Fuss, marié à sa petite-fille, il

laissa de quoi enrichir les Commentaires qui se publiaient à l'Académie, pour plusieurs années. Il n'allait plus à l'Académie, mécontent, comme tous les autres; il ne se mêlait plus de rien, excepté que quand Domachneff imaginait quelques opérations ruineuses: alors il se joignait aux autres membres, signait une protestation, quelquefois même en écrivait directement à sa majesté. Je le priai d'y aller avec moi, du moins pour cette fois-ci, et qu'à l'avenir je ne prétendrai pas qu'il s'incommode pour y venir, mais que je voulais qu'à la conférence scientifique, pour la première fois que j'y venais, je sois introduite par lui. Il me parut flatté de la grande considération que je lui marquais. Nous nous connaissions déjà depuis longtems, et j'ose dire qu'étant encore très-jeune, je jouissais déjà, une quinzaine d'années avant ma direction, de son estime.

Il monta dans ma voiture; j'invitai son fils, sécretaire perpétuel de la conférence académique et m-r Fuss, le petit-fils du vieillard respectable, d'entrer aussi dans ma voiture, afin d'être prêt de conduire l'illustre aveugle. Lorsque j'entrai dans la salle des sciences, je dis aux professeurs et adjoints qui y étaient rassemblés, que pour témoigner le respect que j'avais pour les sciences et lumières, quoique ignorante moi-même, je ne pus trouver une manière plus solennelle pour le prouver que de m'y faire introduire par m-r Euller. Je dis ce peu de mots avant de m'être assise, et je remarquai que m-r Chtelline, professeur d'allégorie, mais avec le rang de conseiller

d'état effectif *), qui répondait à celui de général-major, avait pris sa place auprès du fauteuil du directeur et conséquemment voulait, d'après ce rang qui lui avait été donné Dieu sait pourquoi, jouer le premier personnage après moi. Me tournant alors vers m-r Euller, je lui dis de s'asseoir où bon lui semblerait, parce que toute place qu'il occuperait deviendrait toujours la première. Le fils et le petit-fils ne furent pas les seuls qui montrèrent une sensibilité et de la joie en ayant entendu mon propos. Tous les professeurs, qui avaient la plus grande vénération pour ce vieillard respectable, avaient les larmes aux yeux. De la salle des savants je passai à la chancellerie, où toutes les affaires économiques et pécuniaires étaient enregistrées. Les différents préposés s'y trouvaient. Je leur dis que l'idée générale dans le public était que, sous l'administration de l'ex-directeur, il s'est commis beaucoup de malversations et que l'Académie n'avait non-seulement point des fonds pour les dépenses extraordinaires, mais était encore endettée; que notre commun devoir dorénavant sera de réparer ces désordres, et que le moyen le plus efficace et le plus court était de ne rien détourner ni dilapider de ce qui appartenait à l'Académie; que j'étais bien résolue de ne pas profiter à ses dépens et que, par conséquent, je ne permettrais pas à mes subalternes de le faire; qu'ainsi le plus

*) C'est sous Pierre III qu'il eut ce titre et ce rang, et l'on peut dire réellement que sa science et lui-même n'étaient qu'une allégorie ainsi que son titre.

court et le meilleur sera que chacun de nous s'abstienne de faire rien pour son profit et qu'en nous tenant strictement à ce principe, je me trouverai en état de récompenser le zèle et de hausser les appointements de ceux qui l'auront mérité. Les Commentaires, dont il paraissait autrefois deux volumes in quarto et à la fin *un par an*, ne s'imprimaient plus, faute de types; la typographie était entièrement en désordre et manquait de tout. Je la remis bien vite dans un bon état; j'eus de beaux caractères et je fis paraître deux volumes des Commentaires, qui contenaient pour la plus grande partie des articles fournis par m-r Euller.

Le pr. Wiazemsky, comme proc.-général du Sénat, demanda à sa majesté s'il devait me faire prêter le serment usité quand on entrait dans quelques emplois de l'administration. L'impératrice répondit: „Sans doute, parce que ce n'est pas en secret que j'ai fait la princesse de Dachkaw directeur; je n'ai pas besoin, il est vrai, de nouvelles assurances sur sa fidélité envers moi et la patrie, mais cette solennité me fera plaisir, parce que sa nomination sera plus authentique et plus publique".

En conséquence de quoi, le prince Wiazemsky m'envoya son premier secrétaire pour m'avertir qu'il m'attendrait le lendemain au Sénat où je devais prêter serment. Cela m'embarrassait, mais je ne pouvais éviter de faire ce à quoi tous, du plus grand jusqu'au plus petit personnage employé au service, étaient tenus de remplir.

J'allai le lendemain au Sénat à l'heure indiquée, et pour aller à la chapelle il fallait passer par la salle où les sénateurs tenaient leurs séances. Je les y vis tous assemblés. Ils se levèrent de leurs sièges, et quelques-uns avec lesquels j'étais plus liée s'approchèrent de moi. „Vous êtes assurément aussi étonnés que je le suis moi-même", leur dis-je, „de me trouver ici pour faire un serment de fidélité à sa majesté, qui depuis longtems est gravée dans mon coeur; mais il faut obéir et ne pas se croire exempte d'un devoir prescrit pour tous, et c'est ce qui a produit le phénomène de l'apparition d'une femme dans votre auguste sanctuaire". Après la cérémonie finie (pendant laquelle ma timidité dans des cas extraordinaires me donnait des embarras, j'eus même des spasmes et une sueur froide), je me dépêchai de prier le général-procureur de me communiquer tous les papiers que la ci-devant chancellerie administrative de l'Académie avait envoyés au Sénat et qui étaient relatifs au mécontentement que l'on avait contre l'ex-directeur et contre ses différentes opérations, ainsi que ses explications et justifications. Il me promit de me les envoyer le jour même. C'est en les lisant que je pus saisir, du moins en partie, l'idée ou connaissance de la tâche que j'avais à remplir. J'eus beaucoup de peine même à diviser la somme ou caisse, nommée d'état, et celle dite d'économie, qui, toutes les deux vides, devaient être stipulées dans les livres de compte divisées entre elles. L'Académie était endettée pour des livres, aux libraires de Russie, de

Paris et de Hollande, et comme je ne voulais pas demander à sa majesté de l'argent, je fis baisser de 30 pour cent les livres imprimés à l'Académie, dont il se fit un débit assez considérable dans peu de tems. J'employai l'argent que j'en retirai à payer les dettes de l'Académie et je pus faire présenter au Sénat ou plutôt au trésorier d'état, qui était ce même prince Wiazemsky, les comptes arriérés de la caisse d'état. Ceux de la somme économique, ne dépendant que du directeur, parce que la somme elle-même n'existait que pour ainsi dire par sa création, aussi l'employait-on à des choses non prescrites dans le règlement, comme gratification, achat de différents articles non-prévus dans l'institution primitive de l'Académie et pour lesquels l'on ne pouvait détourner de la somme fixée pour l'Académie. L'on couvrait aussi par l'argent de la caisse économique le déficit que le laps de tems, en haussant le prix de tout, devait nécessairement produire.

Je ne trouvai que 17 écoliers au gymnase et 21 garçons artisans, qui étaient aux frais de l'Académie. Je fis monter les premiers à 50 et à 40 le nombre des derniers. J'eus la satisfaction de retenir m-r Fuss, qui voulait quitter l'Académie et je doublai, ainsi que ceux de m-r Georgi, les appointements qu'ils recevaient. L'année d'ensuite je haussai les appointements de tous les professeurs et j'établis trois cours: ceux de mathématiques, de géométrie et de l'histoire naturelle, qui devaient se donner en langue russe par les professeurs de la nation, gratis. Ceux-là cependant recevaient chez eux, la

lecture finie, 200 roubles de la caisse économique. J'y assistais souvent, et j'avais la satisfaction de voir que des enfants de pauvres gentilshommes russes et des jeunes bas-officiers des gardes en profitèrent.

Vers la fin de l'hiver le pr. Potemkine partit pour l'armée, et mon fils l'accompagna; il voyagèrent dans la même voiture. Le prince avait de l'amitié et même des attentions pour mon fils. En Russie Blanche il fit un détour pour voir par lui-même ce qu'était à Krougloé, dont la donative était regardée comme une fortune brillante pour moi par quelques-uns et estimée à un prix assez bas par d'autres. Il m'écrivait de là, m'exorta de prendre courage, que l'on pourrait avec le tems rendre ces biens plus profitables; qu'il avait ordonné au brigadier Bauer, qui administrait les terres du prince avoisinées à Krougloé, d'y mettre un meilleur ordre qu'il n'y avait eu pendant la régie des préposés de la couronne, et qu'il fasse et mette par écrit tout ce que l'on pourrait y établir pour en augmenter les revenus. D'ailleurs, me dit le prince dans sa lettre, il y a un bourg qui porte votre nom (Dashkawa), que vous pourrez avoir en indemnisation du déficit qui se trouve dans le nombre des sujets stipulés dans l'oukaze de donation. Effectivement il était aisé de me procurer cette terre, parce que le roi de Pologne, se reconnaissant avoir des obligations à feu mon mari, aurait pu aisément arranger la chose entre sa soeur, qui l'avait seulement à vie, et le seigneur à qui elle reviendrait après la mort de cette dame; par consé-

quent ce n'était pas un objet de conséquence ni pour l'un, ni pour l'autre. Mais le prince Potemkine ne voulut pas que j'en écrivisse au roi ou au comte Stakelberg, alors notre ambassadeur en Pologne; le prince voulait arranger lui-même la chose. Cependant, finalement, je n'ai pas eu la terre Dashkawa, ni aucune indemnisation qui devait me revenir pour ce qui manquait à Krougloé, parce que je ne m'adressai pas même au Sénat pour cela.

Notre séparation avec mon fils me fut bien douloureuse; je ne pouvais m'accoutumer à son absence, mais ayant pendant toute ma vie constamment sacrifié les gratifications ou jouissances personnelles au bien-être de mes enfants, je consentis à son départ pour l'armée, comme à une mesure qui lui serait avantageuse, et que l'état militaire qu'il avait embrassé ne lui permettait pas de laisser échapper. Il m'écrivait souvent. Le prince Potemkine en faisait un si grand cas, que tous ceux qui connaissaient le caractère insouciant et gâté par la fortune et les succès de Potemkine ne se lassaient pas de s'en étonner. J'étais donc en quelque façon assez tranquille, mais j'étais fatiguée et ennuyée des détails, des restaurations diverses à faire à l'Académie, et surtout des moyens que je devais trouver et employer pour faire cesser le gaspillage qui s'y était systématiquement introduit et exercé pendant plusieurs années.

L'été d'ensuite, leurs altesses impériales monseigneur le grand-duc Paul et son épouse retournèrent de leurs voyages de l'étranger. Je les vis assez rarement

chez eux, sous le prétexte que mon tems était absorbé par une fonction au-dessus de mes forces et que, demeurant au palais de Strelna, que l'impératrice m'avait permis d'habiter pendant l'été (parce que ma maison de campagne était tout-à-fait délabrée), la distance entre cet endroit et Gatchina en faisait un voyage. Leurs a. i. invitaient toutes les personnes de marque. L'on y restait quelques jours; les uns davantage. L'on y était traité avec bonté, politesse, et même l'on y était, à ce que l'on m'a assurée, à son aise. Pressée de la part du gr. d. à y aller, je lui fis dire que je trouverais tout autant de plaisir qu'un autre à mener une vie agréable à Gatchina et avoir en même tems l'avantage de faire ma cour à leurs a. i.; mais que comme j'étais certaine que tout ce qui s'y faisait était su à Tzarskoé-Sélo, de même que ce qui se passait là était su à Gatchina, en me privant du plaisir d'y aller, je voulais ôter à sa majesté le droit de me questionner et au gr. duc celui de me soupçonner d'être la rapporteuse; que des millions ne me tenteront point pour me fourrer entre la mère et le fils, et que je me flattais qu'un moment de réflection sur ma conduite me vaudrait l'estime de son a. i. Pendant dix ans après cette époque ma conduite était calquée sur ce principe: je n'ai été chez leurs a. i. que les grands jours de fêtes, quand toute la cour s'y rendait. L'impératrice ne s'informait pas de moi de ce qui s'y passait, car elle savait que je n'y allais pas, et s'il arriva quelque fois que, mécontente de son fils, l'impé-

ratrice me disait le sujet de mécontentement qu'elle avait reçu, je lui répétais toujours cette même réponse, que je m'étonnais pourquoi sa majesté voulait mêler un tiers, quand elle pouvait être sûre, qu'il lui obéirait et qu'elle n'avait pour cela qu'à lui communiquer elle-même ses intentions.

Cette conduite ferme et honnête ne m'a pas valut, comme on le verra ensuite, pas même du repos, et j'ai été aussi persécutée et tourmentée par Paul 1-r comme ceux dont il prétendait avoir été offensé ou lésé.—Le comte André Chouvalow revint de Paris, et bientôt il réussit à donner des impressions au favori Lanskoy, inimicales contre moi et mon fils. Un jour que nous parlions avec l'impératrice de la facilité que l'on avait en Italie de se procurer des excellentes copies des chefs-d'oeuvre de l'art, je lui dis que je regrettais que l'on ne pouvait pas se procurer ici le buste de sa majesté que je désirais avoir. L'impératrice ordonna à son valet de chambre d'en apporter un qui était fait par le célèbre artiste russe m-r Choubine. Sa majesté m'en fit cadeau, sur quoi m-r Lanskoy se récria: „mais ce buste est à moi, il m'appartient“. L'impératrice lui dit qu'il se trompait, et cette petite altercation ne se passa pas sans qu'il me jetât un coup d'oeil courroucé, et moi celui de mépris. Depuis ce tems sa majesté l'interrompait toujours et lui faisait cesser les disputes ou contradictions qu'il aimait à faire naître entre lui et moi.—Bientôt le général-procureur prince Wiazemsky commença à me

donner des dégoûts sur ma place de directeur. Tantôt il ne faisait pas de cas de recommandations que j'envoyais au Sénat, pour l'avancement des gens sous mes ordres qui méritaient d'être avancés; tantôt par ne pas m'envoyer les renseignements nécessaires sur les frontières des différents gouvernements, dont je voulais publier des meilleures cartes. Enfin il eut la hardiesse de demander à mon trésorier pourquoi il n'apportait pas tous les mois les comptes de la caisse économique, quand il apportait ceux de la caisse de l'état de l'Académie. J'écrivis sur-le-champ à l'impératrice pour la prier de me donner ma démission, puisque le prince Wiazemsky voulait établir une comptabilité qui n'avait jamais eu lieu depuis que l'Académie existait, même sous mon prédécesseur, soupçonné de malversations; que sa majesté savait que c'est à ma vive sollicitude et prière qu'elle a permis que je lui présente tous les mois les comptes de l'argent économique, ce que j'ai fait constamment, et que j'ai eu la satisfaction d'entendre sa majesté exprimer son étonnement sur les succès avec lesquels ces fonds s'augmentaient; que je ne pouvais permettre au général-procureur d'empiéter sur les pouvoirs du directeur dans une chose aussi essentielle pour la prospérité de l'Académie, et moins encore puis-je lui permettre de soupçonner mon intégrité.—Le prince Wiazemsky eut une réprimande, et l'impératrice me pria d'oublier cette sottise de sa part. Il faut savoir que ce ministre avait de l'application, de l'ordre dans ses bureaux, mais sans

lumières et vindicatif. il eut une dent contre moi. parce que j'avais pris sous mes ordres des gens qu'il persécutait. qu'il avait privés d'emploi et par conséquent de pain quotidien.

Une autre chose encore contribua à m'attirer sa malveillance. Il se publiait à l'Académie un nouveau journal, où l'impératrice. ainsi que moi, fournissait quelques feuilles. Le conseiller Kozadawleff et d'autres personnes sous mes ordres fournissaient des pièces en prose, en vers, dont il appliquait à soi ou à son épouse tout ce qui était satirique, surtout quand il sut que m-r Derjawine participait à ce journal. Ayant persécuté ce dernier et lui ayant fait perdre la place de vice-gouverneur qu'il avait occupée, il croyait que l'autre s'en vengerait en poète dont les vers étaient admirés et lus de tout le monde avec avidité. J'eus mille contradictions à essuyer. Le prince Wiazemsky continuait à entraver, autant qu'il était en lui, le bien que je voulais faire; il y en avait même qui était d'une utilité publique, comme de nouvelles cartes, plus exactes, des différentes provinces dont les limites d'après le nouvel établissement des gouvernements *) avaient été changées. Loin de me commu-

*) Cette opération, digne de la grande Catherine, a été une source bienfaisante qui a amené l'ordre et la civilisation dans l'intérieur du pays. L'on eut des routes commodes et sûres; le commerce intérieur eut des facilités qui lui donnèrent plus d'activité, et la justice s'administrait sans qu'une personne fût obligée d'aller la chercher à 2 ou 3 mille verstes dans la capitale. Les villes s'embellirent. Elle fit construire à

niquer ces changements, il retenait et retardait ceux que les gouverneurs à ma réquisition m'envoyaient. Je ne voulais pas continuellement rompre la tête à l'impératrice avec mes plaintes et je patientais le mieux que je pouvais.

Au mois de juillet mon fils revint en courrier de l'armée avec la nouvelle de la prise de possession de la Crimée. La surprise et surtout la joie de le revoir plustôt que je n'avais compté étaient inexprimables. Il ne resta que peu de jours et retourna à l'armée avec le grade de colonel. Cette bonté de l'impératrice me rendit d'autant plus heureuse qu'il était par là hors des gardes, qu'il pouvait mieux déployer ses talents à la tête d'un régiment et qu'il ne serait plus tenu à un séjour à Pétersbourg.—Un jour que je me promenais avec l'impératrice dans son jardin à Tzarskoé-Sélo, nous parlâmes de la beauté et de la richesse de la langue russe. Je dis à sa majesté que je m'étonnais qu'étant auteur elle-même et aimant notre langue comme elle le faisait, elle n'avait point érigé encore une Académie Russe, qu'il nous manquait des règles et un bon dictionnaire, qui nous épargnerait la sottise de faire usage de termes et mots étrangers, tandis que nous les possédons et bien plus énergiques.—„Je ne sais com-

ses frais dans les résidences de ces gouvernements de magnifiques palais pour les gouverneurs et pour le siège de différents départements de justice. Elle y fit construire aussi de belles cathédrales, et la police civile intérieure fit naître l'ordre et la sûreté que la distance des juridictions ne pouvait effectuer.

ment cela se fait". me répondit l'impératrice; „mais il y a plusieurs années que je l'ai souhaité et que j'en avais même donné des ordres". „C'est étonnant, madame", dis-je, „car il n'y a rien de si aisé: l'on en a des modèles et l'on n'a qu'à choisir".—„Je vous prie", me dit sa majesté, „de m'en faire un programme".—„Mais", dis-je, „cela sera mieux fait si vous ordonnerez à l'un de vos secrétaires de vous présenter le tableau de l'Académie Française, celle de Berlin et quelques autres avec des remarques sur ce que pour la nôtre il faut retrancher ou augmenter".—„Je vous conjure", me dit elle, „encore une fois de prendre sur vous cette peine, et je serai sûre alors que votre activité ne fera pas traîner en longueur ce que j'avoue avoir de la honte de n'être pas fait jusqu'à présent".—„La peine ne sera pas grande, madame: je vous obéirai aussi promptement qu'il me sera possible; mais je n'ai pas ici aucun des livres qu'il me faudrait pour cela, et je prends la liberté de représenter encore à sa majesté que le premier de vos secrétaires que vous trouveriez dans votre antichambre, ferait la besogne mieux que je ne saurais la faire".

N'ayant pas réussi à dissuader l'impératrice, il fallait se soumettre et obéir. Après la soirée finie, étant revenue dans mes appartements pour souper, je fis avant de me coucher une esquisse abrégée de ce qui, je croyais, constituera une académie de langue russe. Quel ne fut pas mon étonnement quand je reçus ce même croquis imparfait que j'avais fait à la

hâte, pour faire plaisir à l'impératrice, confirmé par la signature de sa majesté, comme si c'était un règlement bien digéré et dans la forme usitée, accompagné d'un oukaze par lequel elle me nommait président de cette nouvelle académie! Ce dernier était en même tems communiqué par une copie au Sénat. Cela avait l'air que l'impératrice ne voulait pas entendre de refus de ma part.—Deux jours après je retournai à Tzarskoé-Sélo et j'espérais, mais vainement, de faire faire à sa majesté le choix d'un autre président. Alors je dis à sa majesté que j'avais déjà les fonds nécessaires pour l'entretien annuel de l'Académie Russe et qu'elle n'aurait d'autre dépense à faire que celle pour l'achat d'une maison, et elle exprima son étonnement et son approbation quand je lui dis que la somme de 5000 roubles qu'elle donnait de sa cassette pour les traductions des auteurs classiques était suffisante. „Mais je voudrais cependant“, repliqua-t-elle, „que les traductions se continuent“.—„Aussi le seront-elles, madame“, dis-je, „parce que nos étudiants et élèves de l'Académie des Sciences s'en occuperont, et les professeurs russes les corrigeront; ainsi les 5000 roubles dont les directeurs ne rendaient compte à personne et qu'en jugeant par le peu des traductions qui furent faites jusqu'alors cette somme était pour eux leur propre argent de poche, seraient bien employés; mais il faut des jetons et une ou deux médailles par an pour gratifier ceux qui auront le plus fait.„J'aurai l'honneur“, lui dis-je, „de vous présenter l'état et les dépenses indispensables qu'il faudra,

et nous verrons s'il nous en restera pour les jetons et les médailles". Effectivement je lui présentai un estimé, je fixai les gages ou appointements pour deux secrétaires à raison de 900 roubles chacun, deux translateurs à raison de 450 roubles chacun, quatre invalides pour chauffer et garder la maison, et un trésorier, de façon que les appointements se montaient à 3300 roubles, et les 1700 restants devaient servir pour le bois de chauffage, les papiers, l'achat de livres, qui ne devait se faire tous les ans, petit à petit. En attendant j'offris ma bibliothèque *) pour l'usage des académiciens. Il ne restait pas assez d'argent pour faire encore la dépense des jetons et médailles. L'impératrice fixa 1250 roubles par an du cabinet pour subvenir aux frais des jetons et médailles. Elle parut encore plus étonnée que contente de mon estimé, car elle était déjà accoutumée que dans les estimés que l'on lui en présentait, le chef ou président n'était pas oublié, mais avait des appointements considérables; au contraire, je ne m'étais pas assigné un sol, et cet établissement utile ne coûtait à la couronne de surcroît de dépense que les 1250 roubles que sa majesté avait destinés pour les jetons et médailles. Je finirai pour ce qui regarde l'Académie Russe, par renvoyer mes lecteurs (s'ils en seront curieux) au dernier rapport que j'en présentai à sa majesté et je me contenterai de dire qu'avec les trois années arriérées, c'est-à-dire 15000 roubles qu'on ne livra

*) Cependant, au bout de 10 ans, elle avait déjà une bibliothèque à elle assez considérable.

pas à m-r Domachneff pour les traductions des classiques, je bâtis avec cette somme (en y ajoutant de l'économie que je fis) deux maisons dans la cour de celle que sa majesté nous donna et qui rapportaient à l'Académie Russe 1950 r. de loyer annuel. L'empereur Paul enleva cette maison et les bâtiments que j'ajoutai et donna en échange un terrain où il n'y avait qu'une forge de bâtie. Je laissai en fonds placé aux enfants trouvés 49 mille roubles, la maison fournie de meubles, une bibliothèque très-considérable et les revenus augmentés de 1950 roubles par an, le dictionnaire fini et publié, et tout cela fut fait dans l'espace de 11 ans.

Je dois cependant, avant de finir sur ce sujet, dire que j'ai eu beaucoup de dégoût et de désagrément à la cour. La partie du public éclairée me rendait justice et avouait que l'établissement de l'Académie Russe et l'étonnant progrès dans la confection du dictionnaire russe qui était le premier que nous possédions, étaient dûs à mon patriotisme et activité. Les courtisans, au contraire, trouvaient que le dictionnaire, étant étymologique, était très-incommode; sa majesté même me demanda à plus d'une reprise pourquoi nous ne l'avions pas fait par ordre alphabétique. Je lui dis que la seconde édition, qui pouvait se faire en moins de trois ans, serait par ordre alphabétique, mais qu'un premier dictionnaire d'une langue devait être étimologique, afin de montrer et même trouver les racines des mots. J'ignore pourquoi l'impératrice, dont la compréhension pouvait embrasser les choses les plus subli-

mes, paraissait ne pas me comprendre. Mais je sais que cela m'ennuyait très-fort et que malgré la répugnance que j'avais à exposer à une séance de l'Académie l'opinion que sa majesté prononçait sur notre dictionnaire, je me déterminai à en faire la question à la première de nos assemblées, non cependant sans abréger de beaucoup les questions auxquelles j'ai été si souvent en butte, et tous les membres, comme je m'y attendais, dirent que l'on ne pouvait faire autrement le premier dictionnaire, que la seconde édition serait et plus complète et disposée par ordre alphabétique. Je redis à l'impératrice, la première fois que je la revis, l'opinion de tous les académiciens et la raison qu'ils en donnaient. Sa majesté parut garder la sienne. Elle s'occupait alors d'un prétendu dictionnaire dont m-r Pallas *) était le rédacteur. C'était un espèce de vocabulaire en quatre-vingt-dix ou cent langues, dont quelques-unes n'offraient qu'une vingtaine de mots, comme terre, ciel, eau, père, mère etc., et quelqu'inutile et imparfait que fût ce singulier ouvrage, il me causa aussi quelques nausées, et il était prôné comme un dictionnaire admirable. Pour me délasser, j'allai à ma maison de campagne, que je faisais bâtir en pierre;

---

*) Ce savant célèbre par la publication de ses voyages en Russie et par ses connaissances en histoire naturelle, était sans principes, sans moeurs; intéressé et vicieux, il a osé faire monter l'impression de ce qu'il nommait, pour plaire à l'impératrice, dictionnaire, à plus de vingt mille rouble, outre ce qu'il en a coûté au cabinet pour les courriers en Sibérie, Kamtchatka, en Espagne et Portugal etc. etc. pour rapporter quelques mots de différentes langues pauvres et peu connues.

je renonçai à toute société et visite en ville. Les deux académies me donnaient tant de besogne que je n'avais pas de tems à perdre. Il m'était dévolu trois lettres de l'alphabet pour rassembler tous les mots qui commençaient par elles; ensuite tous les samedis nous nous assemblions pour trouver la racine des mots, ainsi collectés par tous les membres. J'allais d'ailleurs toutes les semaines à Tzarskoé Sélo pour quelques jours. Tout mon tems, par conséquent, était pris.

Cet hiver mon fils eut un congé de deux mois pour venir me voir, et je lui rendis par un acte, confirmé par sa majesté, le bien de son père, me réservant une partie; je n'eus plus l'embarras d'administrer le sien. Il eut plus que son père n'en avait laissé pour lui, sa soeur et moi, et sans un sol de dettes, de façon que je pouvais dire aux autres, et qui plus est, à moi même intérieurement, que je n'avais pas mal administré la curatelle de tous les biens, dont les autres tuteurs m'avaient abandonné entièrement la régie.—L'été d'ensuite madame Hamilton vint me voir. Je ne saurais exprimer la joie que la visite de cette respectable et bien chérie amie me causa. Elle fut présentée par grâce spéciale à sa majesté à Tzarskoé Sélo, où les étrangers ne sont point ordinairement reçus.

Je demandai un congé de trois mois et je menai mon amie à Moscou. Elle y vit toutes les curiosités que cette ancienne capitale contient, de même que beaux environs, et ensuite nous allâmes à ma terre favorite, à ce Troïtskoé, où je désirais vivre et mourir. Je fus ravie

de voir que mon amie admirait le beau local de ce charmant endroit et que, quoique Anglaise, qui connaissait tous les beaux jardins qu'il y avait dans sa patrie, elle approuvait le mien, que j'avais non-seulement disposé moi-même, mais dans lequel chaque arbre, chaque arbuste était planté sous mes yeux et de mon choix.

De Troitskoé nous allâmes dans ma terre de la Russie Blanche, près de Mohileff, que l'impératrice m'avait donnée. Par ce moyen mon amie vit une grande partie des gouvernements de Moscou, Kalouga, Smolensk et Mohileff. Nous retournâmes presqu'à la fin de l'automne à Pétersbourg. Vers ce tems on lisait à l'Académie des Sciences les ouvrages envoyés par les différents savants, en conséquence du programme que l'Académie publiait, que l'année d'ensuite l'on jugeait et en conséquence du mérite de la pièce l'on adjugeait le premier prix, et ensuite l'accessit au suivant. Je n'aimais pas de figurer à la conférence scientifique, moins encore quand la séance était publique; mais les vives instances de m-me Hamilton, qui voulait absolument me voir en fonction de directeur, me forcèrent de vaincre ma répugnance. Comme il avait été annoncé dans les gazettes que tel jour était fixé pour adjuger les prix et que la séance serait comme à l'ordinaire publique, il y eut un grand concours de monde. Les ministres étrangers et même des dames s'y trouvaient; je fis mon discours aussi laconique que possible, et effectivement il ne dura que 5 ou 6 minutes. Cependant j'ai pensé me trouver mal, et ma mau-

vaise honte, qui ne me quitte pas en ces sortes d'occasions, fit que je suais à grosses gouttes et que je fus obligée d'avoir recours plusieurs fois au verre d'eau à la glace qui avait été préparé pour moi. La fin de la séance fut un moment délicieux pour moi, et je n'ai jamais après présidé dans une séance publique.

Nous apprîmes la mort du père de m-r Chtcherbinine. Une amie traîtresse de ma fille, dans l'espérance de pouvoir tirer d'elle plus aisément bijoux et argent, quand elle ne serait plus avec moi, lui conseilla de se réunir à son mari et d'écrire pour cet effet à m-r Chtcherbinine. Cela fut fait, et quand je le sus, je ne crus pas pouvoir m'y opposer avec l'autorité maternelle; mais tout ce que l'amitié et la tendresse pouvait dicter, ne fut pas épargné. Les larmes, les prières et un chagrin cuisant, qui était presque désespoir, me rendirent malade. Je prévoyais tout ce qui est arrivé depuis; je connaissais la prodigalité de ma fille, ainsi je prévoyais dans quel embarras funeste cela la mènerait bientôt. Elle me promit de ne pas rester à Pétersbourg, mais de vivre soit avec les parents de son mari, soit à ses terres. Je devins si malade que des spasmes et vomissements occasionnèrent une rupture dans le nombril, et dans peu je me trouvai si faible que ma soeur et m-me Hamilton en furent alarmées. Je ne reconnaissais pas les rues que l'on me faisait passer tous les jours en voiture, pour me mener à ma maison de campagne; je n'avais de présence d'esprit que pour

le chagrin que ma fille m'occasionnait en m'ayant quittée et je faisais l'énumération de ce que je voyais dans l'avenir.

Un jour que ma soeur et mon amie me firent aller à ma campagne, nous prîmes le chemin d'Annenhoff et nous descendîmes dans le bois qui avoisinait mon terrain. De ce côté-là je n'avais rien bâti encore: deux poteaux et une poutre au-dessus servaient de porte d'entrée. Notre carrosse allait au pas devant nous; mon amie et ma soeur passèrent cette porte; ayant resté quelques pas en arrière d'eux, quand je me trouvai dans la porte, la grosse poutre tomba sur ma tête. Un cri que ma soeur et mon amie firent, attira mes laquais, qui cherchaient des champignons dans le bois; je m'assis sur la terre, en priant mes compagnes de se tranquilliser et ôtant le bonnet et le chapeau qui m'avaient, je crois, garantie, je les priai de regarder s'il n'y avait pas de fracture, car j'avais une douleur à l'endroit où la porte avait frappé. Il n'y avait aucune marque externe. Mon amie voulait cependant que nous montions en voiture et que nous allions aussi vite que possible en ville, pour consulter le docteur Rogerson; je crus au, contraire, qu'il me serait fort utile de faire autant que je pourrai d'exercice à pieds, pour attirer aux jambes le sang et me procurer une circulation plus générale. Arrivé en ville, l'on envoya chercher le d-r, qui me demanda d'un air inquiet si je n'avais pas ressenti un mal de coeur. Je souris en lui disant que quoique je l'avais

ressenti, j'étais sûre qu'il ne serait pas obligé de me faire trépaner, car il y avait un génie qui veillait sur moi, me faisait vivre malgré moi-même et contre vent et marée. Effectivement, cet accident n'eut pas de suite. Ce n'est pas par les chocs ou douleurs physiques que l'on pouvait me détruire. Plût à Dieu que je fusse si bien cuirassée contre les maux moraux! Ma santé ébranlée se remettait peu à peu. Le départ de mon amie l'été suivant me replongea dans une mélancolie que je ne pouvais vaincre que par une activité constante, soit en m'occupant de ce qui concernait les deux académies, soit en inspectant les travaux et bâtisses qui se faisaient à ma campagne. Je travaillais même avec les maçons aux murs de ma maison.

L'hiver d'ensuite mon fils vint pour un peu de tems à St.P-g, ainsi que le pr. Potemkine. Les bruits ridicules que mon fils serait favori se renouvelèrent, et un jour m-r de Samoïlow, neveu du prince Potemkine, vint et demanda si le prince Dashkaw était à la maison. Mon fils était sorti. Samoïlow monta chez moi et après quelque préambule me dit que le prince Potemkine, son oncle, souhaitait que mon fils fût chez lui de bonne heure dans l'après-dîner. Il me fit sous-entendre que c'était l'heure du berger. Je lui répondis que tout ce qu'il me disait ne me regardait pas, que peut-être il devait le dire au prince Dashkaw; quant à moi, j'aimais trop l'impératrice pour m'opposer à quelque chose qui ferait son contentement, mais je m'estimais aussi trop moi-même pour avoir aucune part dans des trans-

actions de cette nature; que, si jamais mon fils *) devenait favori, je ne ferais qu'une fois usage de son crédit, pour m'obtenir un congé de quelques années et un passe-port pour aller dans les pays étrangers. Le terme de son congé étant arrivé, il partit pour l'armée, et je fus moins attristée de son départ en voyant une fin à toutes ces conjectures.—L'été suivant sa majesté alla en Finlande. Elle mit tant de grâce et d'amitié pour me faire consentir à être de la partie, comme si c'était un grand sacrifice que je ferais en y allant. J'étais, au contraire, très-aise de faire une course pour me dissiper de la mélancolie que je ne pouvais vaincre et voir la Finlande, que je ne connaissais pas. Le roi de Suède devait venir à Friedriksham; j'étais curieuse de connaître le roi, pour le comparer au duc de Sudermanie que je connaissais beaucoup. Cette entrevue entre deux souverains si éclairés, parents et voisins, devait être très-intéresante, et j'acceptai l'ordre de l'impératrice comme une proposition très-agréable.

Le jour fixé pour notre départ, j'eus la visite du chargé d'affaires de sa majesté suédoise, qui remplaçait m-r de Nolken, qui avait eu un congé pour aller à la rencontre du roi. Il me dit que le roi avait l'intention de me décorer de la grande croix de l'ordre du Mérite et qu'il avait appris avec beaucoup de plaisir que je viendrais avec l'impératrice, parce que sa ma-

*) Dans ce tems il continuait très assiduement sa cour auprès de m-me N., et leur liaison n'était pas un mystère.

jesté avait toujours ardemment souhaité de faire ma connaissance. „Ce dernier sentiment me flatte beaucoup, monsieur“, répliquai-je. „Quant à la décoration que sa majesté se propose de faire, je vous conjure de l'en dissuader: 1-o parce que je suis une Ninette à la cour, assez embarrassée déjà d'arranger sur mes épaules l'ordre que j'ai déjà; 2-o, c'est que cette distinction, qui n'a jamais été faite pour aucune femme, m'attirerait plus d'ennemis encore en réveillant l'envie, sans que cette faveur me fasse du plaisir“. Je finis par le prier d'assurer sa majesté suédoise que je connaissais le prix de ses bontés et que c'est la haute estime que j'avais de son esprit et de ses lumières, qui m'encourageait à faire ce refus. Nous partîmes le soir du palais en chaloupes, traversâmes la rivière et sur l'autre bord, qui est nommé le côté de Wiborg, où nous fûmes dispersés dans les différentes rues de la ville j'eus pour ma part une très-bonne maison et ce qui est plus, fort propre. Le lendemain les juges et les différents préposés et la noblesse, ainsi que les militaires, furent présentés à sa majesté, qui les accueillit avec la grâce et la bonté qui lui était propre et qui gagnait tous les coeurs. J'aime si peu de donner des détails de mes voyages, que j'ai manqué à l'ordre: je devais avoir dit que nous couchâmes à une campagne impériale, où il y avait un palais qui nous logea tous commodément. Je dévais avoir dit qui étaient les personnes qui accompagnaient l'impératrice. En femmes il n'y avait que moi, et le lecteur saura que le favori

m-r de Lanskoy, le comte Jean Tchernichew, le comte Strogonow, m-r Tchertkow étaient dans la voiture de sa majesté, de façon que nous étions six. Ensuite, m-r de Narichkine, le grand-écuyer, m-r de Besborodko, le premier secrétaire et m-r de Strécalow, ayant la direction du cabinet, et deux chambellans, envoyés d'avance jusqu'aux frontières suédoises, pour complimenter le roi, composaient toute notre suite. Le lendemain au soir nous arrivâmes à Friedriksham, où nous fûmes moins bien logés, et ce fut le lendemain de notre arrivée que le roi y vint. Il fut conduit d'abord dans la chambre de sa majesté. Sa suite s'arrêta dans la chambre par laquelle l'on entrait dans celle de sa majesté, et ils me furent présentés. Nous fîmes connaissance, et quand les deux souverains entrèrent, l'impératrice me présenta au roi. Le dîner fut gai; l'impératrice et le roi eurent encore une conférence particulière, ce qui se répéta tout le tems que nous fûmes à Friedriksham.

J'ai une forte croyance sur le peu de sincérité que les têtes courronnées ont vis-à-vis l'une de l'autre; je crois même qu'avec toutes les ressources que les lumières, l'esprit et l'amabilité donnent, après un certain tems, ils se pèsent l'un à l'autre, et la politique leur fait trouver un commerce journalier entre eux, à la longue, embarrassant et lourd. Le roi de Suède, sous le nom du comte de Haga, vint le troisième jour à ma porte; je fis dire que je n'y étais pas, et étant venue avant le cercle du soir commencé chez l'impéra-

trice, je lui dis que j'avais refusé la visite du comte de Haga. Elle n'en fut pas contente; je lui dis que je croyais que le voyage du roi à Paris l'avait si fort francisé, qu'il n'avait trouvé aucun plaisir avec un être si simple et si sincère que je l'étais. Sa majesté me pria de recevoir demain le roi et de faire durer sa visite; je compris qu'elle voulait avoir plus de tems à elle, et moins à lui en donner. J'obéis et je reçus le roi le lendemain. Notre conversation fut fort intéressante. Sa majesté avait beaucoup d'esprit, de lumières et beaucoup d'éloquence; mais il avait aussi les préjugés d'un roi et qui pis est—d'un roi-voyageur, c'est-à-dire ayant des fausses notions sur ce qu'il avait vu dans l'étrauger: car on ne montre à ces illustres voyageurs les choses que du plus beau côté, et tout ce qu'ils voyent est apprêté, pour qu'ils n'en connaissent que l'appareil trompeur, tout arrangé pour eux pour cet effet. Un autre malheur attaché au voyages des princes souverains ou leur héritiers, c'est que pour les gagner on ne ménage ni l'encens, ni l'adulation. En revenant chez eux, c'est déjà de l'adoration qu'ils prétendent de leurs sujets: il ne se contenteraient pas de moins. Voilà pourquoi j'ai toujours été contre les voyage de ces illustres personnages dans l'étranger, et j'aimerais bien mieux qu'ils voyageassent dans leurs pays, mais sans apprêt ni pompe qui occasionnent des dépenses que le peuple ressent et non la cour, et avec la résolution

de s'instruire sur toutes les parties concernant chaque province.

Dans le courant de notre conversation je vis que s. m. suédoise avait été mystifiée en France; qu'il avait savouré à longs traits les flatteries que l'on lui avait prodiguées et, par conséquent, qu'il jugeait le pays et les habitants avec une partialité démesurée. Je pris la liberté de ne pas être toujours de son avis et j'appuyai mes opinions sur mes deux séjours en France, les voyages que j'y avais faits dans l'intérieur et les provinces frontières, en ajoutant que comparativement à s. m. je ne valais pas la peine d'être trompée et que l'on m'a, par conséquent, permis de voir les choses comme elles étaient en réalité. Le fameux (par ses malheurs et la persécution qu'il éprouva après la mort du roi par le duc de Sudermanie) comte Armfeld fut souvent de mon avis. Bref, je fus cependant très-contente quand cette visite royale fut terminée, et le roi se rendit auprès de l'impératrice, où je le suivis de près.

Le lendemain sa majesté suédoise partit. Il fit des présent à la suite de l'impératrice. Il m'offrit lui-même, comme une marque d'amitié seulement, une bague avec son portrait entouré de gros brillants, qui la rendaient monstrueuse. Nous quittâmes au même moment Friedrikshamm et allâmes droit à Tzarskoé Sélo, où nous arrivâmes l'avant-veille du jour de l'avénement au trône de sa majesté; par conséquent, je n'avais plus le tems d'aller en ville. Je n'eus rien de plus pressé que de démonter le portrait du roi de Suède, que je fis ensuite

entourer de petites, perles et je donnai les brillants à ma nièce m-lle Poliansky, qui avec le reste des demoiselles d'honneur vint pour la fête de l'avénement.

Je fus attaquée bien ridiculement, à notre retour à Tzarskoé Sélo par le favori Lanskoy. Comme grand-maître de la cour, le prince Bariatinsky avait eu ordre d'envoyer journellement à l'Académie pour que l'on insérât dans la gazette les progrès de notre voyage et tout ce qui se faisait dans les différentes villes que nous passions, les haltes que nous faisions etc. etc.; le prince m'en parla. Je lui dis que tout ce qu'il signerait serait imprimé sans délai, que c'est un ordre que j'avais donné depuis longtems, ainsi que celui de ne rien imprimer concernant notre cour que ce qui serait ainsi signé par lui ou le maréchal Orlow, avec défense d'y rien changer, pas même l'orthographe. Lanskoy me dit que la gazette de Pétersbourg, en parlant des haltes et des dîners de sa majesté pendant le voyage que nous venions de faire, ne faisait mention, après elle, que de moi. „Vous pouvez“, lui répondis-je, „en demander la raison au prince Bariatinsky; ce n'est pas moi qui ai composé ni envoyé l'article, et vous saurez même de lui que depuis que je régis l' Académie, sa gazette ne contient touchant notre cour que ce que lui et Orlow envoyent avec leur signature“.—„Mais cependant“, répliqua-t-il encore, „ce n'est que vous après sa majesté dont l'on fait mention“.—„Je vous ai déjà dit que vous deviez vous adresser au prince Bariatinsky pour savoir pourquoi vos noms ne sont point insérés dans ces articles

de la gazette", dis-je; „pour moi, je n'en ai pas vu une syllabe, ni m'en suis occupée".—Le favori continuait encore de répéter les mêmes paroles. Ennuyée de l'entendre, je lui dis: „Savez-vous, monsieur, quelque grand que soit l'honneur de dîner avec mon souverain, j'y attache tout le prix que je dois, mais il ne m'étonnera pas; car depuis que je suis hors du berceau, j'ai toujours joui de cet avantage. La défunte impératrice Élisabeth était ma marraine. Elle venait plus d'une fois la semaine dans notre maison, j'ai dîné souvent sur ses genoux; ensuite, quand j'ai pu me tenir sur une chaise, je dînais à table avec elle. Je n'irai donc point imprimer dans une gazette ce à quoi j'étais accoutumée et que ma naissance me procurait".—Je croyais cette sotte conversation finie. Point du tout: il revenait toujours à la charge. La salle se remplissait de monde, et je lui dis assez haut pour être entendue de tous, qu'une personne qui n'avait d'autre but pour ses actions que l'honnêteté et dans son service que le bien du pays peut, peut-être, ne pas jouir d'une fortune et crédit brillant, mais certainement doit jouir de la paix interne et tranquillité, et survit quelquefois à ces boules de neige ou d'eau qu'elle voit crever *), en poursuivant paisiblement sa carrière. L'impératrice parut et me délivra par sa présence de cette stupide conversation.—J'eus l'hiver beaucoup de chagrin domestique, et ma santé était fort ébranlée.

*) Ces mots furent comme une prophétie. L'été d'ensuite, en moins d'un an, Lanskoy mourut et littéralement creva: son ventre creva.

Au printems je demandai un semestre de deux mois et j'allai à Troïtskoé. Je pris en retournant ma route par Krougloé, où je ne restai qu'une semaine, mais j'eus la satisfaction de voir que cette terre s'améliorait visiblement et que mes paysans étaient moins misérables, moins paresseux et qu'ils possédaient le double de bétail et chevaux qu'ils n'en avaient quand je les ai eus, et qu'ils s'estimaient plus heureux que quand ils étaient sous le régime polonais et ensuite sous la régie de la couronne. Les soins que je donnais aux deux académies faisaient diversion aux pensées tristes qui s'emparaient plus fortement que jamais de mon esprit.

La guerre de Suède, qui éclata bientôt et qui mit dans son plus grand jour la fermeté d'âme de l'impératrice, donna naissance à une anecdote assez singulière. J'avais connu le duc de Sudermanie, frère du roi de Suède, lors de mon premier voyage. Il envoya un parlementaire à Cronstadt avec une lettre pour l'admiral Greigh, en le priant de me faire parvenir une caisse (qu'il avait trouvée sur un des bâtiments dont il s'était saisi) à mon adresse, et qu'il accompagna d'une lettre de sa part pour moi. L'admiral Greigh, comme étranger et comme un de mes amis intimes, se croyait d'autant plus obligé d'agir avec prudence dans cette occasion; il envoya le tout au Conseil d'état à St.-Pétersbourg. L'impératrice y siégeait alors presque toujours. Elle ordonna que l'on m'envoyât la la caisse et la lettre du duc sans les ouvrir. J'étais à

ma campagne et fus bien étonnée quand l'on m'annonça un courrier du Conseil; il me remit un gros paquet, qui était du fameux Franklin *) et la lettre du duc de Sudermanie, excessivement flatteuse, me disant qu'à la suite de la guerre déjà commencée entre la Russie et la Suède, sur une des prises qu'il avait faites, il trouva ce paquet à mon adresse. Conservant pour moi l'estime que notre connaissance à Aix et Spa avait produite sur lui et ne voulant pas que cette guerre, peu naturelle selon lui, entre des souverains si proches parents, étende son influence sur des particuliers, il s'empressait de m'envoyer le paquet à mon adresse. Je renvoyai le courrier en disant que j'irais d'abord moi-même au palais et que je montrerais ces papiers à l'impératrice. J'allai effectivement d'abord en ville, ou pour mieux dire, droit à la cour, quoique ce fût à quatre heures après midi, heure où personne, aucun des ministres même, ne viennent. En entrant dans la chambre de toilette, je dis au valet de chambre de

*) Il avait eu assez d'amitié et d'estime pour moi pour m'avoir proposée pour membre de cette respectable et déjà célèbre société philosophique de Philadelphie; j'y fus agrégée à l'unanimité; j'en avais déjà reçu le diplôme; depuis quel tems la société ne manquait aucune occasion de m'envoyer les ouvrages qu'elle faisait publier. Ce paquet en contenait quelques-uns, ainsi qu'une lettre du secrétaire. Celle de Franklin me flatta plus que celle du duc, parce que je le regardais comme un homme supérieur et qui joignait aux lumières profondes une simplicité dans tout son extérieur et ses manières, et qui avec une modestie non affectée avait beaucoup d'indulgence pour les autres. J'écrivis à Franklin et au secrétaire de la société philosophique, et les remerciai bien sincèrement pour les ouvrages qu'ils m'avaient envoyés.

jour, que si sa majesté n'était pas occupée, je serais charmée de lui parler et lui montrer les papiers que j'avais reçus ce matin. L'impératrice me fit entrer dans sa chambre à coucher; je la trouvai auprès d'une petite table écrivant, lui remis la lettre du duc de Sudermanien, „et ceux-ci", dis-je, „sont des lettres de Franklin et du secrétaire de la société philosophique de Philadelphie, dont je suis un indigne membre". Quand l'impératrice eut lu la lettre du duc, je lui demandai ce qu'elle m'ordonnerait à cet sujet. „Je vous prie", me dit elle, „laissez tomber cette correspondance et ne lui répondez pas". — „Cette correspondance n'était guère suivie, puisque, depuis 12 ans, c'est la première lettre que je reçois de lui, et le sacrifice de paraître aux yeux du duc grossière et mal élevée, en ne répondant pas à sa lettre, est bien petit; je voudrais en faire tous les jours de plus grands. Mais permettez que je rappelle à votre majesté le portrait fidèle, que je vous ai fait de ce prince. Peut-être vous trouverez que ce n'est pas, comme l'on dit, pour mes beaux yeux, qu'il m'a fait l'honneur de cette épître, mais qu'il souhaiterait s'accrocher d'une facon ou d'une autre, pour négocier ses propres intérêts séparés de ceux du roi, son frère". Sa majesté ne voulut absolument pas entamer cette correspondance, et l'on sut quelques mois après que j'avais bien jugé le duc et que l'on avait pu le détacher des intérêts de son frère et paralyser la flotte suédoise.

Au sortir de l'appartement de l'imp-trice, qui m'avait invitée ou plutôt pressée de rester la soirée et voir le

spectacle que l'on allait donner à l'Hermitage, je ne trouvai encore que m-r Rebinder, écuyer de sa majesté, dans la chambre des cavaliers, parce que c'était de très-bonne heure pour s'assembler encore. M-r de Rebinder était un honnête homme dans toute l'étendue du terme; il avait beaucoup d'amitié pour moi. En m'abordant il me dit qu'il savait la raison pourquoi j'avais été chez l'imp-trice. „Cela se peut fort aisément", dis-je, „cependant-je voudrais savoir de votre bouche comment vous l'avez appris"*).—„J'ai eu une lettre de Kiew", reprit-il, „et l'on me marque que c'est au sortir de Kiew avec son régiment que le prince, votre fils, s'est marié, et la cérémonie du mariage s'est faite à une halte que les troupes firent".—Je pensai tomber à la renverse, mais j'eus la force de lui demander qui était la demoiselle que mon fils avait épousée. Il me nomma Alféroff, et voyant que je me trouvais mal, le bon homme ne pouvait concevoir pourquoi son discours avait cet effet sur moi. „Un verre d'eau", lui dis-je, „pour l'amour de Dieu!" Il courut me l'apporter, et quand je repris un peu mes forces, je lui dis que mon entrevue avec sa majesté était en conséquence d'une lettre que j'avais reçue du duc de Sudermanie, et qu'il était le premier qui m'annonce un mariage qui doit être répréhensible, puisque mon fils ne m'en avait pas demandé mon consentement. Mon pauvre Rebinder fut fort fâché de m'avoir appris cette désagréable nou-

*) Je songeais au parlementaire et à la lettre du duc de Sudermanie.

velle, sur quoi je le priai de n'en plus parler, et de tâcher de me dissiper par toute autre conversation, afin que je puisse reprendre mes sens et mes forces et pouvoir remplir l'ordre que l'impératrice m'avait donné avec tant de bonté de passer la soirée avec elle. Mais cet effort que je fis a pensé m'être funeste. L'on s'apençut que j'étais troublée et l'on aurait peut-être conclu que j'avais une correspondance criminelle avec les ennemis de l'état, si sa majesté ne m'avait parlé à plusieurs reprises et, ayant remarqué que j'étais triste et si pensive que je ne comprenais rien de ce qui se faisait sur la scène, me tint des discours d'une gaieté et drôlerie dont elle seule avait la capacité d'imaginer en un clin d'oeil. Après le spectacle je n'allai pas chez l'impératrice, comme la petite société faisait de coutume. J'allai à la maison. Une fièvre nerveuse et une douleur et chagrin qui s'empara de mon esprit me rendit incapable pour plusieurs jours de rien autre chose que de pleurer. Je comparais la conduite que mon mari tint vis-à-vis de sa mère lorsqu'il voulut m'épouser; je croyais que les sacrifices de tout genre que j'avais faits pour mes enfants, et la constance avec laquelle je m'étais uniquement occupée de l'éducation de mon fils, aurait dû me mériter de sa part plus de confiance et de considération. J'avais toujours cru qu'ayant plus mérité d'amitié et de respect de mes enfants que ma belle-mère, mon fils me consulterait dans une démarche aussi grave, aussi décisive pour notre mutuel bonheur, que devait l'être son mariage.—Deux mois

après je reçus une lettre par laquelle, étant déjà marié ce que tout P-rg savait déjà, où toutes les coteries s'occupaient de ce mariage ridicule*), il me pria la permission d'épouser cette créature. J'avais déjà eu des renseignements sur toute la famille, et cette dérision de demander mon consentement pour une chose déjà accomplie, faillit à me faire perdre l'esprit. La lettre de mon fils était accompagnée d'une du maréchal comte de Roumiantzow. Ce dernier me parlait des préjugés de la naissance, de l'instabilité ou insuffisance des richesses et semblait me conseiller. En un mot, sa lettre était d'autant plus ridicule, pour ne pas dire plus, que je ne lui avais jamais donné occasion, encore moins le droit, dans un cas si essentiel, de s'immiscer entre mon fils et moi. Je lui répondis par un persiflage habillé de la politesse la plus expressive, et lui dis, que parmis les folies qui sont, peut-être, logées dans ma tête, celle d'attacher une idée exagérée ou enthousiaste sur l'avantage d'une haute naissance, n'exista jamais; que n'ayant pas l'éloquence de son excellence, je n'entreprendrai pas de lui peindre les sentiments qui me portaient à donner à une bonne éducation et aux moeurs, qui en doivent être le résultat, la préférence sur tous ces hochets d'une ambition enfantine etc. etc.

---

*) Il était sans doute inconcevable, parce que la personne n'avait ni beauté, ni esprit, ni éducation. Son père, un nouveau parvenu de garçon boutiquier, était placé à la douane, où il pillait pour s'enrichir, et sa mère, étant une Potemkine, mais prostituée, avait épousé cet homme, ne pouvant faire mieux.

A mon fils je n'écrivis que ce peu de mots: „Quand votre père voulut épouser la comtesse Catherine de Worontzow, il prit la poste pour aller à Moscou en demander le consentement de sa mère; vous êtes déjà marié, je le sais il y a déjà quelque tems, et je sais aussi que ma belle-mère ne méritait pas plus que moi d'avoir un ami dans un fils soumis.“ J'eus une fièvre nerveuse, je perdis l'appétit et je périssais à vue d'oeil. Seule dans ma maison, je me croyais seule dans l'univers, puisque je n'avais plus de consolation de ceux de qui je devais en attendre. L'hiver, je me sentis, quant au physique, un peu rétablie. Je vaquais à mes devoirs en qualité de directeur de l'une et de président de l'autre académie. Je pris sur moi de collecter *) pour trois lettres de l'alphabet, les mots qui commençaient par elles. J'acceptai aussi le travail, que dans une assemblée tous les membres m'adjugèrent, qui était d'expliquer, par une définition exacte tous les mots qui avaient rapport à la morale, la politique et le gouvernement. Cette besogne, qui n'était pas aisée pour moi, m'occupa beaucoup et pour quelque tems dans la journée me détournait des idées tristes qui m'obsèdaient.

Je n'allais nulle part, excepté deux ou trois fois la semaine chez l'impératrice, passer la soirée dans le petit cercle choisi qui composait, ce que l'on appelait, la petite société de sa majesté. Au printems j'occupai une maison de campagne de mon père, qui plus distante

*) Pour le dictionnaire de l'Académie Russe, qui fut le premier dans notre langue par ordre étymologique.

que la mienne, qui n'était pas finie encore, était une solitude que peu de gens venaient troubler. Encore était-ce en vain, car je ne recevais aucune visite. Je passai cet été dans une humeur si mélancolique que des idées noires s'emparaient de moi; que la bonté divine seule me faisait vaincre; car du moment que je me croyais abandonnée par mes enfants, la vie était un fardeau pour moi, que j'aurais abandonné sans résistance ni chagrin au premier venu qui aurait voulu la détruire.

Ce fut bien pire encore l'année suivante. J'obtins un semestre de deux mois, pour faire une tournée à ma terre en Russie Blanche et à Troïtzkoïé. En revenant, ma soeur m-me Poliansky me dit qu'une marchande de mode, la Genoutzy, avait obtenu de la police qu'il fût défendu à ma fille de sortir de Pétersbourg; qu'elle était même surveillée à ce sujet et était malade au point que le d-r Rogerson lui avait dit que m-me Chtcherbinine était en danger, si elle n'allait promptement aux eaux et bains d'Aix-la-Chapelle. Laissant écouler trois jours, afin que ma fille n'attribue pas à une sorte d'influence de ma soeur ma visite, j'allai le quatrième jour après cette conversation qui me déchira le coeur, un soir un peu tard, pour ne rencontrer personne chez ma fille. Je la trouvai sur pieds, mais extrêmement changée, une respiration difficile et un teint verdâtre. Dès qu'elle me vit, elle voulut se jeter à mes pieds; je l'en empêchai en l'embrassant et lui dis qu'elle devait se calmer, soigner sa santé et que tout, avec un peu plus de conduite, pourrait s'arranger pour le mieux. Je

raccourcis cette visite contre mon gré, parce que je croyais qu'elle aurait besoin de repos après l'espèce de choc que mon apparition avait dû produire. J'avais besoin aussi d'être seule et même au lit pour reposer ou plutôt pour tranquilliser mes nerfs, qui en tiraillement continuel n'ôtaient pas l'usage de mes jambes. J'allai le lendemain chez elle et quand je crus qu'elle allait mieux, je lui proposai de venir au printems demeurer avec moi à ma petite campagne près de Pétersbourg; que j'arrangerai avec ses créanciers et, obtenant de sa majesté la permission de la faire partir pour les bains d'Aix-la-Chapelle, j'arrangerai son départ en été, en restant caution de ses dettes et lui fournissant tout l'argent qui lui serait nécessaire pour ce voyage. Elle parut se remettre un peu, et quand j'eus arrangé le tout, elle partit pour Aix. Je la fis accompagner par miss Bates *), et je restai toute seule à Kirianowa.

J'étais convenue avec ma fille qu'après avoir bu les eaux et fini ses bains à Aix-la-Chapelle, elle retournerait auprès de moi sans perte de tems inutile. Au lieu de cela, elle partit après la saison des bains pour Vienne, de là à Varsovie, où les 14.000 roubles que je lui avais donnés pour son voyage, furent dépensés dans ces courses inutiles. Manquant d'argent elle s'endetta et courut de grands risques, parce qu'elle se trouva là quand une espèce de révolution dans toute la Pologne eut lieu.

*) Une Anglaise, qui était mon lecteur.

La bonne miss Bates étant assurée que m-me Chtcherbinine entreprendrait des voyages pour un tems illimité, lui demanda la permission de revenir auprès de moi. Elle traversa bravement l'Allemagne dans une démi-chaise, n'ayant avec elle qu'un domestique allemand qui pût s'expliquer dans cette langue. Si c'était une ressource pour moi de l'avoir, d'un autre côté je déplorais l'infatuation de ma fille de s'aller exposer à des désagrémens et chagriner une mère tendre, qui lui avait pardonné généreusement les peines qu'elle lui avait causées, de n'avoir plus cette bonne personne qui l'aurait préservée de tout plein d'impositions que l'infidélité de ceux qui l'entouraient lui ont fait éprouver.

Miss Bates me trouva bien changée; elle ne put en cacher sa surprise et son chagrin. Elle le fut bien davantage, quand je lui dis que pour ces deux mois passés, je n'étais chaque jour pas déterminée si le soir je ne ferais pas mieux de mettre fin à mon existence pénible. L'idée que j'entrevis dans cet acte (c'est-à-dire il me parut le résultat d'une âme pusillanime et la plus lâche action que l'on puisse faire) m'empêcha de me donner la mort, que j'aurais préférée et rencontrée avec plaisir si elle m'était administrée par d'autres mains que les miennes. L'hiver je souffris moins du rhumatisme, que l'humidité de ma campagne avait encore augmenté. Je sortais pour prendre l'air en voiture, et j'allais à mon ordinaire deux fois par semaine dîner chez l'impératrice. A un de ces dîners le comte Bruce, qui était général-adjudant de service pour la

semaine, en parlant de courage, s'étonnait avec quelle chaleur il avait vu plusieurs fois les soldats escalader les murs d'une ville, d'où l'on tirait contre eux. „Je ne m'en serais pas étonnée“, dis-je, „car l'homme le plus lâche, le plus grand poltron, peut s'ordonner une espèce de courage momentané: il court à l'assaut, parce qu'il croit que cela ne durera guère. D'ailleurs, en vous demandant excuse, m-r le comte, ce n'est pas le courage militaire dans un combat que j'estime être ce sentiment héroïque qui, avec une abnégation parfaite de soi-même, sachant le danger ou les peines qu'il a à encourir, se dévoue et sait souffrir longtems. Si avec une lame de bois pas tranchante l'on vous frotte continuellement dans la même place le pied ou la main, que vous le souffriez sans chercher à l'éviter, je vous croirai plus courageux, plus maître de vous-même, que si je vous voyais pendant deux heures marcher à l'ennemi sans rétrograder“.

L'impératrice me comprit, mais le cher comte s'enfila dans des raisonnements pas tout-à-fait clairs, et il cita le suicide comme une preuve de courage. Il m'échappa de dire que j'avais beaucoup ruminé sur cet acte, et que j'ai pesé tout ce qui a été écrit sur ce sujet; finalement j'ai conclu qu'indépendamment de ce que l'on manquait au Créateur et envers la société en se donnant la mort, si l'on n'est point dans le délire, l'on prouve clairement que l'on manque de fortitude et que c'est par le manque de courage et de patience que l'on en vient à cette action lâche. Sa majesté ne

cessait de me regarder, et je lui dis en souriant que je ne ferais jamais rien pour accélérer ou retarder ma mort, que malgré le sophisme de J. Jacques Rousseau, qui m'avait séduit dans mon enfance (parce qu'alors déjà j'aimais le courage), je croirais avoir plus de force d'âme à savoir souffrir et ne pas recourir à un remède final que nous n'avons pas le droit d'user. L'impératrice me demanda ce qu'était ce sophisme de Rousseau que je venais d'indiquer et dans quel de ses écrits je l'avais lu. — „C'est dans la Nouvelle Héloïse, madame, qu'il dit: „*L'on a tort de craindre la mort, car aussi longtems que nous sommes, elle n'est pas, et quand elle est, nous ne sommes plus*". — „C'est un bien dangereux auteur", répliqua sa majesté. Son style entraîne, et les jeunes têtes s'exaltent". — „Je n'ai pas voulu le voir, m-me, quand nous habitions tous les deux Paris. Sa façon d'y être incognito prouve combien il était charlatan en modestie et rongé d'ambition de faire parler de lui et occuper le monde entier, s'il le pouvait, de sa personne. Ses écrits sont certainement dangereux, comme v. m. vient le dire, car les jeunes têtes prendront aisément ses sophismes pour des syllogismes". Depuis ce jour l'impératrice ne laissait échapper aucune occasion pour me distraire, et cette bonté me touchait bien vivement.

Un matin que nous étions tête-à-tête avec elle, elle me pria de faire une pièce de théâtre en langue russe pour son théâtre de l'hermitage. Je lui représentai vainement que je n'avais pas l'ombre de talents pour cette sorte de composition. Elle m'en reparla

plusieurs fois et me dit que ce qui l'engageait à me presser sur ce sujet, était qu'elle savait par expérience combien cela amusait et occupait l'auteur. Je fus obligée de la lui promettre, mais avec une condition qu'elle lirait les deux premiers actes que j'aurais faits, les corrigerait et me dirait franchement s'il fallait les jeter au feu. Cet accord fait entre nous, je fis le même soir les deux actes et les lui portai le lendemain matin. Le nom de la pièce était celui du principal personnage m-r *Ci et Cela*, parce que, ne voulant pas faire croire que j'avais en vue le caractère particulier des personnes existantes à Pétersbourg, je choisis celui qui est le plus universel, c'est-à-dire l'homme sans caractère, dont malheureusement la société fourmille. Sa majesté eut la bonté de se retirer dans sa chambre à coucher avec moi, pour faire la lecture de mon impromptu, que je croyais ne pas mériter cet honneur. L'impératrice rit à diverses scènes et, soit par une bonté indulgente, ou par une certaine pertialité pour moi, qui se manifestait quelquefois, elle trouva ces deux actes parfaits. Je lui dis le plan et le dénouement que je me proposais au troisième acte. Là, sa majesté encore me violenta en me priant de la faire en cinq actes; mais, en la protractant ainsi, je crois que la pièce y gagna d'autant moins que cela m'ennuyait et que je sentais que l'intrigue deviendrait plus froide par ce rembourrement inutile. Enfin je la finis comme je pus, et dans deux jours après cela, elle fut déjà

mise en blanc et entre les mains de sa majesté. Cette pièce fut jouée à l'hermitage et imprimée d'abord après.

Au commencement de l'année suivante je demandai à sa m. la permission pour que mon fils, en s'absentant de l'armée pour deux ou trois mois, puisse aller à Varsovie payer les dettes de sa soeur et après l'avoir libérée, la ramener dans sa patrie. Sa majesté y consentit. Je donnai pour cet effet tout l'argent que j'avais et je fus obligée de vivre d'emprunt pendant six mois, tems vers lequel mes revenus commençaient à rentrer. Mon fils fit le voyage et ramena sa soeur à Kiew, où était son poste. C'est de Kiew même que j'en reçus la confirmation de tous les deux. Il y avait des années d'écoulées sans que j'aie reçu des lettres de mes enfants, et comme personne ni aucune passion ne les remplaçait dans mon coeur, l'on peut s'imaginer que j'étais misérable.

Mon frère avait sous ses ordres, au département du commerce et des douanes, un jeune homme, m-r Radichtchew, qui avait fait ses études à Leipzig, pour lequel il avait beaucoup d'amitié. L'on me montra un jour à l'Académie Russe, comme une preuve que nous avions beaucoup d'écrivains qui ne savaient leur langue, une brochure qu'avait écrit et fait imprimer ce même Radichtchew. C'était la vie et l'éloge d'un de ses compagnons d'étude à Leiptzig, un certain Ouchakow. Je le dis le soir même à mon frère, qui envoya d'abord chez un libraire chercher cette brochure, et je lui remarquai que son protégé avait la démangeaison d'é-

crire, sans que son style ni ses idées soient bien digérés et qu'il a même des pensées ou expressions qui dans le tems où nous vivons sont dangereuses. Quelques jours après mon frère me dit que j'avais jugé trop sévérement le petit ouvrage de Radichtchew, qu'il l'avait lu et que l'on pourrait en dire qu'il est inutile, puisque cet Ouchakow n'avait jamais fait, ni dit rien de remarquable, et puis c'est tout.—„Il se peut“, dis-je, „qu'il y ait de la sévérité dans le jugement que j'en ai porté“. Mais, comme il s'intéressait à l'auteur, j'ai cru de mon devoir de l'avertir de ce que je croyais avoir vu dans cette sotte petite brochure; que quand un homme n'a existé que pour dormir, boire et manger, il ne saurait trouver des panégyristes, sinon dans quelqu'un qui était attaqué de la folie de s'imprimer tout vif, et que cette démangeaison d'auteur pourrait porter son protégé à écrire à l'avenir quelque chose de plus répréhensible encore. Effectivement, l'été suivant j'étais par congé à Troïtskoié, quand je reçus une lettre de mon frère, par laquelle il m'annonce qu'il est dans le plus grand chagrin, que ma prophétie au sujet de Radichtchew était accomplie, qu'il avait publié un ouvrage qu'il est fâché d'avouer que l'on pourrait prendre pour un tocsin, qu'il a été dénoncé et qu'il vient d'être relégué en Sibérie. Loin d'être flattée de la vérité (que cette catastrophe prouvait) de ma conclusion, je m'attristai sur le sort de Radichtchew et surtout sur le chagrin que je savais que mon frère ne dissiperait pas de sitôt. Je prévis même

que le favori, qui n'était pas l'ami du comte Alexandre, tâcherait de jeter sur lui quelque blâme à ce sujet. Effectivement il l'essaya. Sous un autre souverain que la Grande Catherine, il aurait réussi à lui faire du tort; mais cela ne fit pas impression sur elle. Mon frère cependant en ressentit quelques dégoûts, qui, joints aux intrigues du procureur-général, le mirent de mauvaise humeur, sur quoi mon frère demanda un congé d'un an, prétextant une mauvaise santé, qui demandait du repos et l'air de la campagne. Il l'obtint, et quand il partit pour sa campagne, je me croyais à Pétersbourg seule dans ce cercle, qui me devint encore plus odieux; mais j'espérais toujours qu'après le terme susmentionné il retournerait. — Avant le terme de son congé il demanda sa démission et l'obtint.

Ce fut l'année 1794 qu'il finit la carrière de ses services, utiles à la patrie et honorables pour lui-même. Un an et demi après son départ, la veuve d'une de nos plus fameux auteurs tragiques, m-r Kniajnine, me pria de faire imprimer, au profit de ses enfants, la dernière tragédie qu'il avait composée et qui n'avait pas paru encore. Comme c'était un des conseillers de la chancellerie de l'Académie des Sciences, m-r Kazadawlew, qui me parla en son nom, je lui dis que j'en donnerais l'ordre dès qu'il l'aurait lue et qu'il me dirait qu'il n'y avait rien de contraire au loix, ou à la religion; que je l'en chargeais avec d'autant plus de plaisir qu'il possédait étonnement la langue russe, était lui-même auteur et savait parfaitement ce qui pouvait, qui ne pouvait pas

être imprimé chez nous. Le rapport de m-r Kazadawlew fut que la pièce était calquée sur des faits historiques qui se passèrent à Nowgorod, qu'il n'y a rien trouvé que la censure pût condamner et que le dénouement en était le triomphe du souverain russe et la soumission de Nowgorod ainsi que des rebelles. Sur quoi je donnai l'ordre de l'imprimer et de faire en sorte que la veuve ait le moins de frais possible. Pourrait-on croire quelles absurdités cela produisit et par quel canal! Le maréchal comte Iwan Saltykow, qui ne lisait jamais rien, à l'instigation de je ne sais qui prétendit qu'il avait lu cette tragédie et alla dire au prince Zoubow, le favori, qu'elle était fort dangereuse dans le tems présent. J'ignore si l'impératrice ou le prince Zoubow l'ont lue, mais je vis arriver chez moi le grand-maître de police, qui fort poliment me demanda un ordre pour le garde du magasin des livres de l'Académie afin qu'il puisse, d'après l'ordre de sa majesté, prendre tous les exemplaires de cette tragédie qui s'y trouvaient, parce que l'impératrice envisageait cette pièce comme trop dangereuse pour être répandue. Je lui donnai l'ordre qu'il demandait en lui disant que je ne croyais pas qu'il y en eût un seul exemplaire, mais que dans le dernier volume du Théâtre Russe, que l'Académie faisait imprimer pour son profit, cette tragédie y était insérée; qu'il pourrait s'il voulait gâter ce volume en l'extirpant; que je n'en ferai que rire, car cette pièce est moins dangereuse pour les souverains, que plusieurs tragédies françaises que l'on jou-

ait à l'hermitage. L'après midi c'est m-r Samoïlow, procureur-général du Sénat, qui vint de la part de l'impératrice me reprocher la publication de cette pièce. Je ne sais si l'on a voulu m'intimider ou me fâcher; mais l'on ne réussit pas à produire ni l'un, ni l'autre de ces effets. Je parlai avec beaucoup de fermeté et de calme au comte Samoïlow et je lui dis que je m'étonnai comment sa majesté pouvait un moment seulement penser que je propagererais quoi qu'il en soit qui pût lui nuire, et quand à l'allusion qu'il disait que l'impératrice avait fait en même tems à l'ouvrage de Radichtchew en disant que cette tragédie de Kniajnine était déjà le second ouvrage d'un genre dangereux que l'on publiait, je souhaiterais que sa majesté les compare, surtout qu'elle compare cette malheureuse tragédie, que l'on lui a fait prendre en grippe, avec les françaises que l'on joue à son théâtre et au théâtre public; qu'au reste cela ne me regardait pas, que je l'avais commis à la censure du conseiller Kazadawlew avant d'accorder à la veuve de l'auteur son impression pour son profit et, que j'espère que je n'en entendrai plus parler.

Le lendemain au soir, j'allai comme à l'ordinaire, la passer chez sa majesté où la petite société avait droit de se rassembler. Le vis l'impératrice entrer avec un visage gêné où quelque ressentiment plus vif se peignait. Je l'approchai et lui demandai comme elle se portait. „Fort bien“, répartit-elle, „mais que vous ai-je fait pour publier contre moi et mon autorité des ma-

ximes dangereuses?"—„Moi, madame! Non, vous ne le pensez pas".—„Savez-vous", me dit l'impératrice, „que je ferai brûler cette tragédie par la main du bourreau". J'aimais à croire que je lisais clairement sur son visage que cette dernière phrase lui avait été dictée, et qu'elle était étrangère à son coeur, ainsi qu'à son esprit. „Et que m'importe, madame, qu'elle soit brûlée par le bourreau? Ce n'est pas moi qui aurai l'occasion d'en rougir. Mais, pour l'amour de Dieu, avant que vous fassiez un acte si peu en harmonie avec tout ce que vous faites et dites, lisez la pièce, et vous y trouverez un dénouement que vous-même et toutes les personnes attachées au gouvernement monarchique pourraient désirer; mais surtout souvenez-vous, madame, qu'en le défendant, je n'en suis ni l'auteur, ni celui qui profitera par sa publication". Je dis ces mots avec une mine assez significative pour que cette conversation finît là. L'impératrice se mit au jeu, et j'en fis de même.

Le surlendemain j'allai le matin présenter mon rapport à l'impératrice, bien résolue que si elle ne m'appelait pas, comme elle faisait toujours, pour aller avec elle dans la chambre des brillants *), de ne plus y aller le matin et demander, sans beaucoup tarder, ma démission. M-r de Samoïlow, en sortant de chez l'im-

---

*) C'était la chambre où la grande et la petite couronne de brillants ainsi que tous les brillants étaient exposés. Quand elle me trouvait dans sa chambre de toilette, elle allait toujours dans la première pour rester tête à-tête avec moi; on la peignait et coiffait, pendant que nous discutions sans gêne.

pératrice, me dit à l'oreille: „Sa majesté va paraître incessamment, soyez calme; car elle me paraît ne pas avoir de rancune contre vous“. Je lui répondis avec ma voix ordinaire, pour être entendue des personnes qui se trouvaient dans la chambre: „Je ne puis être autre chose que calme, parce que je n'ai rien à me reprocher. Je serais fâchée pour sa majesté qu'elle entretienne des idées ou des sentiments injustes envers moi; mais en tout cas les injustices ne sont plus un apprentissage pour moi“. L'impératrice parut bientôt effectivement et après qu'elle eut donné sa main à baiser aux personnes qui se trouvaient dans la chambre, elle me dit: „Voulez-vous bien venir, madame, avec moi“. J'espère que les lecteurs de ces mémoires me croiront quand je dirai que l'invitation de sa majesté me fit un plaisir inexprimable, non pour moi-même, mais pour elle; car je sentais avec douleur que si elle ne l'avait pas faite, ma retraite et mon départ de Pétersbourg ne lui auraient pas fait honneur. J'espère aussi que l'on n'imputera pas ce sentiment à une fierté présomptueuse qui ne s'était jamais logée dans mon esprit.

Enfin, j'étais si contente de ce que l'impératrice ne m'avait pas forcée de rompre entièrement avec elle, qu'ayant à peine passé la porte, je lui tendis la main la priant de me donner la sienne pour baiser, et d'oublier tout ce qui s'était passé les jours précédents. „Mais en vérité, princesse“... Je l'empêchai de continuer sa phrase et lui dis un proverbe trivial russe: „*qu'un chat gris avait sauté entre nous et qu'il ne fallait pas*

la rappeler". L'impératrice eut la bonté de se prêter à mes sentiments et, en riant de bon coeur, elle commença une autre conversation. Je fus très-gaie, et à dîner je fis rire sa majesté aux éclats.

La guerre avec la Suède terminait, car la paix avait été signée au commencement d'août 1790. L'on pouvait espérer d'en faire une très-glorieuse avec les Turcs. Tout était riant à Pétersbourg. Effectivement elle ne tarda pas à être signée, et telle que les hauts faits de notre armée et l'intrépide patriotisme de quelques généraux et officiers la méritaient. Toutes les intrigues ensuite des Français n'ont pu engager les Turcs de se mesurer encore avec les Russes, qu'ils craignaient. — Je souhaitais revoir mon frère et ma campagne favorite, je désirais aussi me retirer entièrement du service et du fracas d'une résidence, mais je ne voulais pas quitter Pétersbourg avant d'avoir arrangé et payé les dettes de ma fille. Je devais aussi pour mon propre compte 32 mille roubles à la banque, avec lesquels je liquidai mes dettes dans l'étranger *), et comme je voulais vivre en repos et ne songer et ne m'occuper que de la vie rurale, je résolus de vendre ma maison de Pétersbourg et ne point en partir avant que j'aie acquis une entière indépendance, que donne la tranquillité d'esprit.

---

*) J'avais contracté cette dette pour suffire aux dépenses que les voyages et l'éducation de mon fils nécessitaient.

M-r Chtcherbinine avait fait la donation à sa femme d'une belle terre, ainsi que d'une à sa cousine m-me de B. Sa mère et ses soeurs obtinrent une tutelle sur le reste des biens de m-r de Chtcherbinine dans l'espoir, peut-être, de casser la donation susmentionnée. Il aurait pu par contre casser cette tutelle, car la loi pour régir les biens d'une personne accusée d'incapacité chez nous est si claire et si forte en faveur de celui à qui l'on veut saisir le bien, qu'il n'a qu'à savoir répondre à quelques questions y mentionnées pour que la sollicitation des parents pour la tutelle de son bien soit rejetée. M-r de Chtcherbinine n'en fit rien et fut même persuadé par ses soeurs et sa mère que c'était pour son bien qu'elles avaient fait cette démarche. Quand j'eus fait celle de libérer ma fille, en restant caution pour ses dettes, après l'avoir expédiée pour sa santé aux bains d'Aix-la-Chapelle, je me fis apporter les différentes lettres de change ou comptes qu'elle avait reconnus par sa signature être valables, et je trouvai parmi ces derniers des comptes non-seulement signés par son mari, aussi bien que par elle, mais il était évident par la nature des marchandises fournies, spécifiées dans ces comptes, qu'elles avaient été pour l'usage de monsieur. Je ne pouvais accepter ceux-là: ce serait être volontairement une dupe. Je m'abouchai conséquemment avec les curateurs de m-r Chtcherbinine, et c'est d'eux que j'appris alors qu'il avait un acte de donation pour ma fille d'une très-belle terre, fait dans toute les formes et le sens des

loix. Je leur dis que leur devoir était de s'adresser au Sénat, qui seul pouvait l'affermir ou l'annuler, et que je les priais d'examiner les comptes qui nous furent présentés, et qu'ils déterminent en conscience ceux que je devais liquider en entier, ceux qu'ils acceptaient pour le compte de m-r Chtcherbinine, et finalement, ceux que nous devions payer conjointement. Cela traîna au Sénat, et comme je ne voulais pas paraître désirer que la terre fût adjugée à ma fille, parce que dans le fond je ne le sonhaitais nullement, étant convaincue que ma fille n'a eu qu'une trop grande part dans la dissipation du bien de son mari, j'eus même le courage de le dire au général-procureur, qui pouvait influer beaucoup pour ou contre, que tout ce que je souhaitais fut de voir la décision du Sénat, afin que je sache si je dois engager ou vendre de mes biens pour payer les dettes de ma fille et pouvoir partir pour mes terres. Enfin, la décision du Sénat me rendit libre; elle fut en faveur de ma fille, et sa majesté la confirma. Je payai la plus grande partie des dettes de ma fille, je pris un terme pour les restantes en devenant caution et en me liant par promesse de les payer bientôt après mon arrivée à Moscou.

J'avais déjà vendu ma maison et je logeais dans le vaste palais de mon père, seule, avec très peu de domestiques et de femmes pour me servir, et j'avais l'idée que dans cette vaste solitude, dans une maison immense, j'avais l'air d'une princesse enchantée par un mauvais génie, qui ne me laissait pas partir. J'eus

l'administration de la terre sus-mentionnée de ma fille; je ne chargeai ses paysans que d'une redevance si légère, si modique, qu'ils s'estimèrent bien heureux, et ceux qui avaient quitté leurs foyers revinrent. Par contre, les revenus que j'en recevais payaient à peine les intérêts de l'argent que j'avais déboursé pour ma fille.

Je demandai par une lettre à sa majesté ma démission effective de l'administration des deux Académies, et comme dame du palais, un congé pour deux ans, pour le bénéfice de ma santé délabrée et l'arrangement de mes affaires. L'impératrice ne voulut pas que je quitte entièrement l'Académie et consentit seulement à me permettre de m'absenter pour deux ans. Vainement je représentai que l'Académie des Sciences surtout ne pouvait que perdre en n'ayant pas son chef présent; elle voulut que je nomme quelqu'un qui sous mes ordres ne devrait rien faire sans m'écrire préalablement et attendre mes ordres. Elle voulut aussi que je continuasse à recevoir les appointements *) de directeur de l'Académie des Sciences. L'impératrice exprima au comte Bezborodko son inquiétude sur ce que je voulais m'éloigner, et quoique j'avais un désir bien déterminé de vivre à la campagne, que j'en avais un bien vif de revoir mon frère le comte Alexandre, ce n'était qu'avec douleur que je me représentais que je ne verrai pas, et peut-être jamais plus, une souveraine que j'aimais passionnément quand elle ne l'était

*) Ils n'étaient que de 3000 roubles et les mêmes que m-r Damıschnef recevait avant moi pour ne rien faire et ruiner l'Académie.

pas encore, et que je pouvais lui rendre des services bien plus essentiels qu'elle ne pouvait m'en rendre alors; que par conséquent mon affection pour elle était désintéressée et que (malgré qu'elle ne m'a pas toujours traitée comme son coeur et son esprit le lui auraient dicté), je n'avais pas cessé d'aimer; que je me complaisais à admirer toutes les fois qu'elle m'en donnait des sujets et que je croyais bien au-dessus de tous les souverains les plus exaltés qui avaient occupé le trône de Russie.

Enfin, ayant tout arrangé pour mon départ, j'allai passer ma soirée au palais Tauride, où l'impératrice se trouvait. Elle me combla d'attentions et je ne savais comment prendre congé d'elle. A l'heure ordinaire sa majesté se retira, et je voulus aller lui demander la permission de prendre congé d'elle dans sa chambre, mais le passage m'était barré par le grand-duc Alexandre et sa charmante épouse. Le prince de Zouboff était en conversation avec leurs altesses impériales. Je dis à ce dernier à l'oreille que je le priais de me laisser passer, parce que je voulais baiser la main de l'impératrice, peut-être pour la dernière fois, ayant déjà tout préparé pour quitter Pétersbourg demain matin. Il me dit: „attendez un moment“, et bientôt il disparut. Je crus qu'il dirait à sa majesté que je voulais prendre congé d'elle, mais une bonne demiheure se passa sans que je visse de messager pour moi. J'allai dans la chambre voisine, où je rencontrai un des valets de chambre de sa majesté, que je chargeai

de lui dire que je désirais baiser sa main avant de quitter Pétersbourg. Il vint dans un quart d'heure me dire que l'impératrice m'attendait. En entrant chez elle, quel ne fut pas mon étonnement, quand au lieu du visage serein qu'elle avait eu toute la soirée, au lieu d'un adieu affectueux, je lui vis la physionomie troublée, qui peignait même la colère. Un „je vous souhaite, madame, un bon voyage", fut tout ce qu'elle me dit. Quand l'on est accoutumé à se juger soi-même strictement et que la conscience ne vous reproche rien, l'on ne devine pas des sentiments que l'on n'a pas mérités. Ce fus mon cas. Se supposai que sa majesté avait reçu quelques nouvelles fâcheuses qui l'avaient décomposée à ce point; je fis intérieurement des voeux pour sa prospérité et sa tranquillité et je me retirai. Le lendemain matin m. de Nowossiltzoff, parent de Maria Savishna, qui était auprès de l'impératrice et très-avant dans sa confiance, vint prendre congé de moi. Je lui demandai s'il n'y avait pas eu de courrier, hier au soir, avec quelques fâcheuses nouvelles, parce que j'ai vu sa majesté tout d'un coup si atterrée. Comme il revenait justement du palais, qu'il aurait su pour sûr de sa parente s'il y en avait eu et qu'il m'était attaché, je ne sus à quoi attribuer l'accueil d'adieu que l'on m'avait fait, car il m'assura très-positivement qu'il n'y a eu aucune fâcheuse nouvelle et que l'impératrice a paru ce matin de très-bonne humeur.

Bientôt je reçus une lettre du secrétaire de l'im-ce, m-r de Trochtchinsky, qui me dévoila l'énigme. Sa lettre était

accompagnée d'un compte d'un tailleur, signé par ma fille et son mari, et d'une supplique parfaitement touchante et faite pour flatter et intéresser, adressée à sa majesté par ce tailleur. M-r de Trochtchinsky me disait de la part de sa majesté qu'elle s'étonnait comment, après m'être engagée à payer les dettes de ma fille, je voulais quitter Pétersbourg sans y avoir fait honneur. Il faut que j'avoue que je fus indignée à cette lecture et que je me décidai dès lors à ne plus retourner à Pétersbourg. Je répondis à m-r Trochtchinsky que je m'étonnais encore plus que sa majesté n'a pu faire, qu'elle pût s'arrêter un instant à une idée qui me dégradait à ses yeux, que je renvoyais ce compte; que si elle voulait le faire examiner, elle verrait par sa nature même que cette dette était celle de m-r Chtcherbinine à un tailleur d'homme, qui spécifiait les habits uniformes de m-r et ceux de ses domestiques et de sa livrée; que je n'avais aucune obligation de payer les dettes de mon beau-fils, qui possédait encore un bien, pour le moins égal au mien; que d'ailleurs j'avais adressé ce tailleur *) au tuteur des biens de m-r de Chtcherbinine, qui en ma présence l'assura que dans deux mois au plus tard il serait payé par lui, parce que la dette ne regardait que m-r de Chtcherbinine, et que cet homme quitta très-content. Que si après cela il avait changé d'idée, ou que quelqu'un, pour me faire

---

*) Effectivement ce tailleur, au bout de quelques mois, fut payé des revenus de m-r de Chtcherbinine par ses administrateurs.

du tort, lui avait dicté cette supplique, je ne devais pas en toute justice en pâtir.

C'était effectivement un sycophante du pr. Zoubow qui composa cette supplique, et c'est Zoubow (comme je l'ai su bientôt après) qui, en quittant le salon au palais Tauride, la veille de mon départ, la remit à l'impératrice, avant que je fusse introduite chez elle. Cela n'a pas empêché que, quand je le revis à Pétersbourg, après l'avénement au trône de l'empereur Alexandre, et surtout à Moscou après le couronnement de sa majesté, quand il était assez généralement mal vu et mal reçu, je ne le traitai qu'avec cordialité, comme s'il n'avait point eu des torts envers moi.

Enfin je quittai Pétersbourg avec un mélange de sensations qui ne se contrecarreraient point, si les sentiments que j'avais toujours pour Catherine II auraient pu s'altérer.

Je fis un détour pour pouvoir régler à ma terre de Russie Blanche quelques modes et des termes fixés pour recevoir l'argent que je devais payer aux créditeurs de ma fille. Mais je n'y restai que huit jours. Je ne m'arrêtai à Troïtskoé aussi que sept jours: tant j'étais impatiente de revoir mon frère, le comte Alexandre. Il fallait que je passe par Moscou pour aller à la terre qu'il habitait; je ne m'y arrêtai que peu de jours, pour ordonner la manière dont il fallait arranger à la hâte, sans la moindre prétention, mais avec quelque commodité, les appartemens du rez-de-chaussée de ma maison à Moscou pour pouvoir l'habiter

l'hiver. Si à quelques succès, surtout dans l'administration de deux Académies, ma tête résista, l'on ne trouvera pas étrange que j'ai résisté aux revers et chocs dont j'ai été destinée d'être le but; car je crois fermement que tel être saura résister au malheur, quand il sait contenir son ambition ou son amour-propre dans des bornes justes. Je regardai ma carrière publique définitivement finie; je me vouai à l'amitié fraternelle et à une vie rustique, avec non-seulement du calme, mais avec un plaisir qui n'était empoisonné que quand les ressouvenirs me faisaient voir que les personnes que j'aimais, que j'estimais, se sont faites au yeux des autres du tort par des injustices envers moi, que je n'avais pas méritées.

Je surpris bien agréablement mon frère par mon arrivée; mais, craignant que je ne pourrais vivre, ni recevoir mes amis dans ma maison de Moscou, si les appartements n'étaient arrangés et chauffés avant les gelées, nous sentîmes tous les deux la nécessité de ne pas prolonger mon séjour chez lui. Je partis pour Moscou; je surveillais les travaux qui se faisaient dans ma maison, et mon frère, plus tôt que de coutume, voulait me rejoindre à Moscou. L'année d'après mon frère vint chez moi à Troïtskoé; il fut enchanté de mon jardin, de différentes plantations et bâtiments que j'y avais faits, et quand je vins en automne à sa campagne, il me donna plein pouvoir de changer la disposition de son jardin et de continuer les plantations et les pro-

menades que j'avais faites en six jours de tems, l'année avant.

L'été de l'année 1796 j'allai à ma terre de Mohilew, où je reçus de Pétersbourg des personnes bien informées de ce qui se faisait ou disait à la cour, qui me marquaient la satisfaction qu'elles auraient de me revoir incessamment; puisque sa majesté avait dit plus d'une fois qu'elle allait m'écrire pour m'inviter à venir à Pétersbourg et conduire la grande-duchesse Alexandra en Suède: tant son mariage avec le roi de Suède paraissait certain. Je reçus de Moscou de mes parents des lettres qui peignaient leurs regrets que j'allais derechef les quitter, que l'on assurait qu'un courrier m'avait déjà été expédié de la part de l'impératrice, pour me faire retourner à Pétersbourg. Sur ces nouvelles je me hâtai rebrousser chemin, de retourner à Troïtskoié et de demander encore une fois ou ma démission, ou du moins une prolongation de mon absence. Dès que je fus arrivée à Troïtskoé, j'écrivis à sa majesté pour cet effet, et elle ne fit que prolonger mon semestre d'un an. Sa lettre était gracieuse, mais craignant que mon absence ne lui ait donné des impressions de mécontentement contre moi, j'écrivis à quelques amis sûrs pour les prier de me dire sincèrement comment l'impératrice parlait sur mon sujet, si elle ne manifestait pas de la rancune contre moi. Ils m'assurèrent que sa majesté avait parlé à différentes reprises, en paraissant se complaire à son idée qu'elle avait fait choix de moi pour conduire sa petite-fille

en Suède. *Je sais que la princesse Dashkaw,* disait-elle, *m'aime assez pour ne pas se refuser à ce qu'elle sait que j'ai à coeur, et alors je serai sans inquiétude pour ma jeune reine.*

En revenant de Krougloé à Troïtskoé, je m'appliquai à finir les bâtiments que j'avais commencés. Quatre maisons furent achevées, et je fis des plantations qui rendirent mon jardin un lieu de délices pour moi; chaquè arbre ou arbuste avait été planté par moi-même ou sous mes yeux dans l'endroit même que je lui destinais. Il est si naturel de se complaire à ses propres ouvrages que je n'hésite pas de dire que je regardais le tout ensemble de Troïtskoé comme une des plus belles terres de seigneurs que j'aie vues en Russie ou dans l'étranger.

C'est surtout l'état de prospérité dans lequel mes paysans se trouvaient qui me rendait le séjour dans cet endroit consolant et préférable à tout autre. La population, pendant les 40 années de mon administration, était montée de 840 paysans à 1550. Le nombre de femmes, que l'on ne compte pas chez nous, avait augmenté davantage, parce qu'aucune d'elle ne voulait être mariée hors de mes possessions. J'avais augmenté ma bibliothèque, qui était déjà fort considérable, et j'arrangeai les appartements du rez-de-chaussée très-commodément, afin de les occuper pendant l'automne plus agréablement.

Cette saison, qui renouvelait en moi le rhumatisme que j'avais été chercher en Écosse, ne manqua pas

cette année de me faire souffrir aussi. J'étais souffrante le mois d'octobre et le commencement de novembre, quand le coup le plus terrible qui pût frapper la Russie, arriva et me mit à deux doigts du tombeau.

Le sénéchal de Serpoukhow m-r Grigoroff, homme très-estimable et loyal, qui m'était fort attaché (parce que j'avais eu le bonheur de lui rendre quelques services, ainsi qu'à son frère) vint un soir chez moi. Je fus frappée, en le voyant entrer, de la mine malheureuse et de l'air consterné qu'il avait.) „Qu'avez-vous?“ lui demandai-je. „Est-ce que vous ne savez pas, madame, le malheur qui est arrivé. L'impératrice n'est plus“!—Ma fille, qui était alors avec moi, craignant que je ne tombe, voulut me soutenir. „Non“, dis-je, „ne craignez pas pour ma vie, je suis trop malheureuse pour ne pas survivre à ce coup funeste; je suis réservée à d'autres malheurs et à voir ma patrie aussi malheureuse qu'elle avait de gloire et de prospérité sous le régne de Catherine“. Un tremblement universel dans tous mes membres, des spasmes les plus tourmentants me rendaient un objet de pitié pour plus de 24 heures, tandis que j'avais la triste certitude que ma dissolution ne s'en suivrait point.

Ce que j'avais dit dans mon premier saisissement ne fut que trop une prophétie, qui s'accomplit. Les terreurs, les inquiétudes furent bientôt les seuls sentiments constants, auxquels tout le monde était en proie. Il n'y avait pas une seule famille qui n'eût des victimes à déplorer. Le mari, le père, l'oncle voyaient dans sa femme, dans son fils, dans son héritier un

délateur qui le faisait périr dans les cachots des forteresses ou dans le fin fond de la Sibérie. Bientôt les vomissements, les spasmes et l'insomnie me réduisirent à ne pouvoir quitter le lit qu'à différentes reprises pour un court espace de tems. J'allai à Moscou au commencement de décembre, pour avoir les sangsues appliquées, bien résolue de retourner au plus tôt à Troïtskoé, car j'avais déjà reçu un oukaze du Sénat dans lequel il était dit que l'empereur me démettait de toutes fonctions, sur quoi je priai m-r Samoïlow, qui était encore général-procureur du Sénat, de présenter ma soumission et ma reconnaissance à l'empereur de m'avoir libéré d'un fardeau au-dessus de mes forces. Ayant écrit cette lettre, j'attendais avec résignation les persécutions auxquelles je m'attendais. Mais je fus, avant de partir pour Moscou, dans un dilemme dont je n'espérais pas me tirer. Je reçus une lettre, signée Danaourow, par laquelle il me signifiait que sa majesté lui avait ordonné de me marquer que j'étais démise de tous mes emplois. Comme l'on ne saurait écrire en Russie et encore moins faire l'adresse d'un quelqu'un sans y mettre, outre son nom de famille, celui qu'il a reçu au baptême et celui de son père *) et que j'ignorais le nom du père de l'individu qui m'avait écrit, je ne savais réellement à quel saint me vouer; car ne point répondre et ne point accuser le reçu du mandat de l'empereur était un crime envers lui. Ne point donner toutes les qualifications usitées à celui qu'il en avait

*) Par exemple Iwan fils de Boris alors: l'on écrit Iwan Borissowitch.

chargé, c'était m'en faire un ennemi par un prétendu mépris que je lui aurais manifesté. Je résolus d'écrire à mon cousin le prince Kourakine, qui dans ce moment était encore bien en cour, pour le prier de dire à m. Danaourow que si je ne lui avais pas répondu directement, c'était parce que je n'avais voulu lui manquer en ne sachant pas faire son adresse comme il le fallait, et que quant à ma démission, je l'envisageais comme un bienfait de sa majesté. Je communiquai à mon frère le comte Alexandre ce qui venait de m'arriver, et je tombai de mon haut quand il m'apprit qu'il était fils d'un ci-devant garçon de buffet de mon oncle le grand-chancelier, qui, après avoir épousé une Kalmouke que ma tante distinguait de ses autres filles de chambre, fut maître de la cave et principal du buffet dans la maison.

Les exils, les arrestations étaient devenus si fréquents que ces nouvelles parvinrent jusqu'à moi. J'étais profondément frappée de la mort de Catherine Seconde, atterrée du malheur de la patrie en général et de la terreur qui stupéfiait tout le monde; car il n'y avait presque pas une famille noble qui n'eût au moins un de ses membres ou exilé en Sibérie ou renfermé dans la forteresse. Ma maladie et surtout mes nerfs me rendaient la vie pénible, mais je ne voulais pas l'abréger moi-même. Il fallait donc aller à Moscou, non pour consulter les médecins, car je n'avais aucune confiance dans tous les esculapes de cette ville, mais pour appliquer des sangsues et tâcher par là de calmer le

sang et lui donner une circulation plus régulière et plus bénigne. J'arrivai à Moscou le 4 décembre à 9 heures du matin. Je trouvai dans ma maison quelquesuns de mes parents, qui m'y attendaient inquiets et impatients de me voir, d'après la crainte qu'ils avaient de me voir succomber à la douleur d'avoir perdu Catherine Seconde. Mon frère le comte Alexandre arriva aussi quelques moments après. Je fus obligée de me mettre au lit, et il n'était pas encore midi que le gouverneur-général m-r Izmaïlow entra dans ma chambre. A peine s'était-il assis, qu'étant pressé apparemment d'aller an Sénat, il me dit d'une voix demi-basse que sa majesté l'empereur lui avait ordonné de me signifier de sa part que je devais instantanément retourner à la campagne et me souvenir de l'époque de l'année 1762. Je lui répondis d'une voix à être entendue de mes parents et amis présents, que je me souviendrai toujours de l'année 1762, que les ordres de sa majesté à ce sujet seraient d'autant plus fidèlement remplis, que l'époque à laquelle elle faisait, peut-être, allusion ne pouvait jamais me faire éprouver ni regrets ni remords, et que si l'empereur l'aurait voulu analyser avec réflexion, peut-être ne me traiterait-il pas de cette manière. Quant à mon départ instantané pour la campagne, son excellence voyait lui-même que je ne saurais le faire, puisque je devais absolument avoir recours aux sangsues, que je l'assurais cependant que demain au soir ou tout au plus tard le surlendemain matin, je partirais sans faute, sur quoi le gouverneur

tira sa révérence et partit. Tout le monde dans ma chambre était triste et abattu, hormis moi. Mon frère était consterné, et c'est moi qui tâchai de ranimer son courage.

Je quittai Moscou le 6 décembre. Ma santé n'était qu'une lutte contre la mort. Dans cet état j'écrivais de deux jours l'un à mon frère et à mes parents, et ils m'écrivaient aussi très-régulièrement. Plusieurs d'eux et nommément mon frère me dirent que la conduite de Paul 1-r vis-à-vis de moi était le résultat de ce qu'il croyait devoir à la mémoire de son père, mais qu'au couronnement il changerait notre sort, qu'il en était persuadé, qu'il me conjurait de prendre patience et de ménager ma santé. Je citerai la réponse que je lui fis, comme une (parmi beaucoup d'autres) prophétie qui se sont accomplies.

„Vous me dites, mon ami, qu'après le couronnement Paul me laissera tranquille. Vous ne le connaissez donc pas. Une fois qu'un tyran a commencé à frapper une victime, il répète les coups jusqu'à sa destruction totale. Je m'attends à des persécutions réitérées et je m'y résigne avec la soumission de la créature envers son Créateur. Le sentiment de l'innocence et une indignation sans fiel, quant à ce qu'il fait contre moi personnellement, me servira, j'espère, de courage. Pourvu que vous et mes proches soient oubliés par son active malveillance, il en sera ce qu'il plaira au Ciel, sans que je fasse ou dise quelque chose qui me dégraderait à

mes propres yeux. Adieu, mon ami, mon frère bien aimé; je vous embrasse".

Couchée dans mon lit ou étendue dans un fauteuil, souffrante sans mouvement et ne pouvant même m'adonner beaucoup à la lecture, parce que j'avais des douleurs spasmatiques dans la nuque, j'eus le tems de ruminer sur ce qui m'était arrivé, ce que j'avais fait et ce qui me restait à faire.

J'avais un vif désir d'aller en pays étrangers dès que j'en pourrais obtenir la permission, mais mon amour pour mon fils y mettait obstacle. Ses affaires étaient dérangées, il n'en prenait pas soin, et ses dettes, sans moi surtout, si par ma présence je ne surveillais et n'améliorais ma fortune, pouvaient le réduire à un éta au-dessous du médiocre, quant aux revenus. Le passé me fournissait quelques consolations. Mon désintéressement et la fermeté, qui ne s'est jamais démentie dans mon caractère, me donnaient une paix avec moi-même, qui, si elle ne me tenait pas lieu de tout, me donnait une certaine fierté et du courage, qui soutient dans l'adversité.

J'avais appris que le but de quelques-uns des favoris de l'impératrice défunte avait été de me pousser à bout et me porter à quelque esclandre, qui, en me détachant de sa majesté, laisserait du jeu à la vivacité de mon caractère. Le comte Mamonow, entre autres, qui avait plus d'esprit que n'en ont eu ses prédécesseurs, était convaincu que l'on ne réussirait pas de refroidir l'impératrice envers moi, au point qu'elle fasse

quelque injustice trop marquante contre moi, à moins que je n'y prête la main, ce qui aurait certainement pu arriver, si, en étant aigrie contre ma souveraine, je m'étais portée à quelque vivacité qui aurait dû nécessites un ressentiment de sa part. Il a fait sous main des choses contre mon fils et moi, qui auraient pu m'aigrir; mais mon attachement pour l'impératrice et l'expérience m'ayant appris que j'avais été à charge à tous les favoris, j'ai toujours distingué dans ces procédés ce qui venait de son impulsion et ce qui était l'ouvrage de ces êtres que, loin d'idolâtrer, j'affectais n'en pas connaître la puissance et ne les courtisais nullement.

Hormis la douleur et le désespoir que me causait la perte irréparable que ma patrie avait faite par la mort de l'impératrice, le passé ne me retraçait que des souvenirs qui m'induisaient à estimer ma conduite passée.

Le présent etait alarmant. Paul, dès les premiers jours de son avénement au trône, manifesta sa haine et son mépris pour sa mère. Il se dépêcha de casser ou plutôt détruire tout ce qu'elle avait fait, et les meilleur mesures furent remplacées par des actes arbitraires ou fantastiques.

Les nominations aux places et les déplacements se succédaient si rapidement, que l'on avait à peine annoncé dans les gazettes la personne nommée à tel ou autre emploi, qu'elle était déjà renvoyée. L'on ne savait à qui s'adresser. Les exils et les détentions lais-

saient à peine quelques familles qui n'avaient pas à pleurer un de leurs membres. La terreur était le sentiment général, qui, en faisant naître le soupçon, détruisait la confiance que les liens du sang devaient produire. Abasourdi, craintif, l'on connut alors le sentiment *d'apathie*, stupeur fatale pour la *première* des vertus — *l'amour de la patrie*. Le futur peignait à mon imagination des maux et des malheurs incalculables. Triste, malade et effrayée pour mes amis, mes parents et pour ma patrie, je végétais avec l'espoir que ma vie ne pouvait guère durer. Bientôt ma prophétie sur ce que Paul continuerait à me persécuter, se vérifia.

Le lieut.-colonel Lapteff, parent éloigné de ma grand-mère, à qui j'avais eu le bonheur d'aider à se pousser dans le service, vint me voir. Il me dit qu'il ne voulait pas retourner à son régiment (d'où il lui serait difficile de s'absenter) sans m'avoir vue, qu'il ne pouvait s'arrêter que ce seul soir, parce que la maladie de son père l'a fait déjà rester au-delà du terme de son semestre. Il resta auprès de moi jusqu'après minuit, quand je le renvoyai pour prendre du repos. A trois heures il me fit dire par ma femme de chambre qu'il avait une lettre à me remettre, et qu'il devait me parler. Je lui fis répondre que demain matin serait assez tôt, qu'il devait se reposer des fatigues de son voyage. Il me fit dire alors qu'un exprès, arrivé de Moscou, avait apporté une lettre pour moi. Je ne doutai que quelque nouvelle persécution devait me frapper. Je fis entrer m-r Lapteff, qui me remit la lettre, qu'un exprès avait

apportée de la part du général-gouverneur de Moscou m. d'Izmaïlow. Cette lettre portait en substance que l'empereur m'ordonnait d'aller incessamment habiter une terre appartenant à mon fils, située entre deux villes, qui y étaient dénominées, dans le nord du gouvernement de Nowgorod (le nom de la terre ou du village ne l'était pas) et que je devais y vivre jusqu'à nouvel ordre. Je fis réveiller ma fille et je lui dictai ma réponse à m-r Izmaïlow, par laquelle je l'informais que malgré le désir que j'avais de remplir sans délai les ordres de sa majesté et malgré qu'il m'était fort indifférent où je végéterai ou serai enterrée, je me trouvais forcée à différer mon voyage, parce qu'il y avait si longtems déjà que j'avais rendu à mon fils la régie de ses biens et que n'ayant jamais été dans ceux qu'il possédait dans le gouvernement de Nowgorod, je ne saurais même tracer la route, pour trouver un de ces villages dont le nom ne m'est désigné; que je supposais même qu'il serait plus prudent d'éviter Moscou et que je ne ferais qu'errer dans des chemins de traverse; qu'ainsi j'envoye avec ce même courrier un domestique pour demander à l'intendant de mon fils, s'il ne se trouvait pas quelqu'un des paysans de ces villages à Moscou, dans quel cas de m'envoyer un qui connût bien les différents chemins qui y mènent, afin qu'il pût me conduire.

J'eus beaucoup à faire pour ranimer le courage et l'espérance de ma fille. Elle embrassait mes genoux et pleurait. Quelqu'un réveilla miss Bates, pour lui

donner la terrible nouvelle qui avait consterné toute ma maison; je la vis entrer dans ma chambre tremblante comme une feuille. Je lui dis, en lui serrant la main, qu'elle devait réfléchir avant que de céder à ce que son attachement pour moi lui dicterait, qu'elle était parfaitement la maîtresse de ne pas me suivre dans cet exil et qu'elle pouvait rester à Troïtskoé, ou dans ma maison à Moscou, jusqu'à ce que cela lui conviendrait. Elle me dit avec beaucoup de fermeté qu'elle était déterminée à ne pas me quitter et que personne au monde ne pouvait l'en dissuader. Je l'embrassai, et ma fille se jeta à son col; nous pleurâmes comme des enfants. M-r Laptew, ayant remis ma lettre au courrier de m-r d'Izmaïlow, ayant aussi expédié avec lui un de mes domestiques, revint avec un visage calme me dire qu'il était décidé à m'accompagner jusqu'au lieu de mon exil. Je postulai vainement. Je lui fis voir avec force les malheurs qu'il allait s'attirer, l'amertume que j'aurais de m'en savoir la cause involontaire. Je lui rappelai qu'il avait déjà passé le terme de son congé de plusieurs jours; que dans mon voyage, ne pouvant, dans des chemins de traverse dont je ne connaissais pas la longueur, me servir de chevaux de poste, c'était avec mes propres chevaux que je le ferais, et qu'il pouvait être d'une longueur que nous ne saurions déterminer; que l'empereur pouvait le traiter en déserteur, et en y ajoutant le ressentiment qu'il aurait de le voir prendre un intérêt si vif en moi et le voir faire une démarche

aussi hardie, cela me faisait trembler pour lui; qu'il serait pour le moins dégradé et serait obligé de servir comme simple soldat.—„Soldat, colonel et général, tout signifiait à présent la même chose et ne vaut pas la peine que l'on s'en glorifie“, repartit-il; „j'espère que vous n'ordonnerez pas à vos gens de me jeter à bas: car si vous ne me donnez pas une place dans quelqu'un des équipages, je suis résolu de me mettre derrière votre kibitka ou celle de m-me votre fille. Je ne puis être détourné par rien de ma résolution de voir moi-même où l'on vous aura exilée; ainsi ayez la bonté de ne plus y mettre d'obstacle“. — Connaissant le caractère altier, même opiniâtre, de ce jeune homme, je cessai de m'opposer à ce qu'il m'accompagnât, craignant qu'il aggraverait encore sa faute, en allant ensuite de son propre chef à ma poursuite. Il me prouva bien son attachement par la joie vive et sincère qu'il manifesta quand il eut obtenu son but. Je ne savais pas alors que son inquiétude à mon sujet fût aggravée par l'arrivée d'un obscur étranger, qui hantait le village et qui avait toujours la plume à la main, pour noter tout ce qu'il voyait ou entendait. Dans un moment d'ivresse, il avait dévoilé qu'il était un espion, envoyé pour corrompre mes domestiques et apprendre par leur moyen tout ce qui se passait autour de moi, ce qu'il écrivait d'abord, comme quels furent les noms des personnes qui demeuraient dans ma maison ou qui venaient en gaste chez moi; quels furent les sujets de nos conversations à table et, enfin,

il assurait qu'à une certaine distance du chemin je serais enlevée de mes amis, maltraitée et envoyée au fond de la Sibérie. Tout ceci était un secret pour moi seule; j'étais, sans m'en douter, dans le pouvoir de chaque domestique même qui m'approchait; un mauvais sujet aurait pu me perdre et en même tems faire sa propre fortune en devenant délateur, —profession qui fut alors au-dessus de toute autre. Enfin l'on trouva par bonheur à Moscou un paysan de ce village, qui y avait apporté une cargaison de clous de sa fabrication. Ma nièce la princesse Dolgorouky vint et ne me quitta plus jusqu'à mon départ de Troïtskoé. J'avais auprès de moi les filles de deux de mes cousines: m-lle Isléniew et m-lle Kotchetow *). Cette dernière ne se portait pas bien. J'écrivis à son père, qui était à Moscou, que quelque consolation que je retirerais à avoir sa fille avec moi, je ne pouvais en conscience la prendre dans un exil où ni médecin, ni chirurgien, ni aucun secours ne serait pas en mon pouvoir, tandis que le dérangement qu'elle avait demandait une cure suivie; qu'ainsi je le priais incessamment de venir la prendre ainsi que sa cousine. Il vint l'avant-veille de mon départ et partit le lendemain avec mes deux nièces

*) Elle m'avait été confiée par sa mère et son père jusqu'à son établissement, en me remettant sur elle tous les pouvoirs sans contrôle. Elle me quitta avec un vif chagrin et bien contre son gré. A mon retour à Troïtskoé, d'où je ne devais sortir, ses parents de leur propre chef me la ramenèrent; car je ne me serais pas permie de la séquestrer comme cela dans une terre pour l'avoir auprès de moi, quand à son âge elle devait souhaiter d'être dans le grand monde.

ces, qui me témoignèrent les plus vifs regrets sur notre séparation. Il rendit m-lle Isléniew à sa mère et fit traiter sa fille, en me promettant de me donner constamment de ses nouvelles. La princesse Dolgorouky, femme peu ordinaire par son esprit, sa conduite et par ses sentiments, vraie et chaude amie (elle m'était infiniment chère) s'occupait à prévoir, arranger et empaqueter tout ce qu'elle croyait qui allégerait ma résidence dans une cabane de paysan, dénuée des meubles et commodités. Elle évitait, autant qu'il était en son pouvoir, de me laisser apercevoir combien elle était affligée sur ma situation; mais ses pleurs ne cessaient de couler quand elle était dans une autre chambre que la mienne. La veille de mon départ, à l'aide du bras de ma femme de chambre, je la trouvai noyée dans ses larmes. L'embrassant tendrement, je lui reprochai le peu d'usage qu'elle faisait de la supériorité d'esprit dont elle était douée. Enfin je la priai de se conforter pour deux fois 24 heures seulement, car il était plus que probable que si ce n'était une décision spéciale du Ciel que ma vie soit prolongée pour des nouvelles souffrances et malheurs, l'état de santé dans lequel je me trouvais mettrait fin, sinon le premier, du moins le second jour de mon voyage, à ma pénible existence; que, par contre, si l'on ne ramenait mon cadavre inanimé au bout de ce tems, elle devait être sûre que le voyage et l'air auquel je serais exposée me rendraient mes forces; que nous nous reverrions, et que je jouirais encore de sa société. Cette prophétie s'est ac-

complie à mon retour de l'exil: je l'ai revue. Mais avant deux ans, je l'ai perdue par une mort prématurée, pour pleurer le reste de mes jours la perte d'une amie fidèle et sensée.

Ne pouvant pas me soutenir ni marcher sans le secours d'autrui, je me fis conduire à l'église et, ayant prié mes parents et défendu à mes domestiques restant à Troïtzkoié de m'ôter le peu de force d'âme que j'avais collecté, par l'attendrissement des adieux, au sortir de l'église j'entrai dans ma kibitka *) pour un voyage dont j'ignorais le terme: car j'avais entendu la veille une partie des bruits qui furent répandus dans le voisinage, et entre autres qu'à une certaine distance l'on me ferait changer de route pour me reléguer dans un cloître isolé et distant. Rien de tout cela n'arriva. Au contraire, je reprenais de jour en jour plus de forces. Je pus garder sur l'estomac quelques cuillerées du chtchi, qui avait gélé très-solidement et dont quelques cuillerées bouillies faisaient une bonne soupe. L'on craignit à tort aussi que n'ayant jamais voyagé en kibitka **), cela pourrait me faire mal et surtout augmenter les douleurs rhumatiques que j'avais. Au lieu de cela je me sentais mieux, que je n'avais été depuis ces *six* dernières semaines. Entre Troïtskoé ***) et la ville de Twer, nous courumes deux

---

*) Le 26 de décembre 1796.

**) Voiture à demi-ouverte, sur des patins fort bas; pour l'été elle est sur des roues et plus incommode.

***) A la première station de Troïtskoé où nous couchâmes, m-r Lap-

fois le risque de périr, la dernière fois surtout. Un ouragan qui emportait la neige et qui ne laissait aucune trace de chemin, fit qu'après avoir erré pendant dix-sept heures nous ne savions où nous étions. L'on n'apercevait aucun gîte, et les chevaux n'en pouvaient plus. Les domestiques, croyant déjà voir la mort inévitable qui nous attendait, les uns faisaient leurs prières, d'autres pleuraient. J'ordonnai au cocher de s'arrêter, l'assurant que le vent s'abattrait avec l'aurore du matin, que les chevaux s'étant un peu reposés, nous découvririons quelques habitations. Effectivement, au bout de trois quarts d'heure, le cocher crut découvrir à une certaine distance une lueur de lumière. Après avoir bien désigné au domestique le plus robuste l'endroit d'où j'avais aperçu aussi la lumière, je l'envoyai voir ce que c'était; il revint au bout d'une de-

---

tew vit parler au maître de la cabane où j'étais, quelqu'un qu'il crut avoir vu nous passer en kibitka, et voulut savoir ce qu'il était. Le même paysan à qui il avait parlé, étant un peu pris de vin, répondit qu'il ne savait qu'en penser lui-même, car tantôt il avait dit qu'il était de la suite de la princesse et à présent il m'ordonne par autorité supérieure, ce qu'il assure pouvoir faire, que j'aille dans la cabane et que je m'assure si la princesse est vraiment là. Cet envoyé d'Arkharow n'était guère fin politique, car quand Laptew lui demanda avec sa vivacité ordinaire pourquoi voulait-il savoir où la princesse était et comment il osait à cette heure indue envoyer quelqu'un dans la chambre qu'elle occupait et troubler son repos par là, il s'exprima assez clairement pour nous laisser apercevoir que ce n'était pas par ordre de l'empereur qu'il nous espionnait, mais seulement par ordre d'Arkharow; car il craignait que je n'eusse entendu et dit à m-r Laptew, avec un ton qu'il tâchait de rendre menaçant, que s'il m'apprenait ce qu'il venait d'entendre et m'épouvantait qu'il en répondrait immanquablement.

mi-heure me dire que c'était une petite habitation de cinq cabanes. Nous nous y acheminâmes. Nos chevaux nous traînaient pas à pas, mais nous fûmes, ainsi que ces pauvres bêtes, sauvés d'une mort terrible et lente. Il se trouvait que ce petit village était tout-à-fait hors de notre chemin et que dans ces 19 ou 20 heures nous n'avions gagné que six verstes au-delà de l'endroit où nous avions couché.—Arrivés à Twer, nous fûmes bien agréablement surpris que le gouverneur m-r Polikarpow m'avait préparé un très-bon logement. Ce digne homme vint d'abord m'y trouver, et quand je lui en témoignai ma sensibilité et les craintes que j'avais qu'il ne se fît du tort auprès d'un monarque vindicatif en traitant si bien une proscrite, il me répondit: „J'ignore, madame, ce qui s'est passé dans vos correspondances intimes avec l'empereur; il n'y a point d'oukaze sur votre exil: ainsi permettez-moi d'agir envers vous d'après les sentiments de respect que je vous porte depuis que j'ai commencé à me connaître moi-même." Il nous envoya un bon souper, malgré que toutes les rues étaient remplies des gardes qui se rendaient à Moscou pour le couronnement de Paul.

Le lendemain, après un léger déjeuner, nous partîmes; et comme c'était avec les mêmes chevaux que nous devions faire tout le voyage, nous ne faisions jamais plus que 64 verstes par jour et souvent moins.

Arrivés à la ville de Krasnoykholm, nous eûmes le bonheur d'y trouver dans le sénéchal un homme honnête et bien élevé. C'était m-r de Krouze, neveu du

fameux médecin de ce nom. Poli et serviable, il nous donna de ses provisions, que nous ne pouvions pas nous procurer dans les villages et les cabanes des paysans. Après quelques heures données au sommeil et au repos de nos chevaux, nous nous remîmes en route au grand matin. Ce jour-là nous eûmes la preuve irrécusable que ce courrier qui tantôt nous devançait et tantôt nous suivait, était un espion envoyé par m-r Arkharow le cadet (qui était chargé par l'empereur du devoir et du pouvoir d'un inquisiteur, emploi qui ne répugnait pas à son âme grossière et dénuée des sentiments d'humanité) et qu'il lui marquait jour par jour ce qui arrivait dans notre colonie ambulante. M-r Laptew, étant entré dans la cabane que cet espion venait de quitter, il y trouva la lettre qu'il avait écrite à m-r Arkharow et qu'il y avait oubliée. Elle n'était pas cachetée, et nous y vîmes qu'il marquait que j'étais bien malade, que Laptew était encore avec moi et (apparemment pour rendre son epître plus intéressante) il y disait que mes domestiques avaient volé une pelisse de paysan, ce qui nommément avait été fait par le sien, qui n'avait qu'une chétive pelisse, tandis que mes domestiques, outre les leurs, reçurent de moi la veille de leur départ de belles pelisses en présent. Depuis ce jour nous levâmes toujours une espèce de trappe que les paysans ont dans le plancher, par laquelle l'on descend dans leur cave, et nous nous assurions si le commissionnaire d'Arkharow ne s'y était pas caché pour pouvoir entendre ce que nous disions.

J'eus bientôt une plus vive frayeur et une inquiétude qui ne me quitta que quand je fus à Troïtskoé, rassurée par lettres, par mon frère et par d'autres amis, que mon fils n'avait pas été persécuté par l'empereur.

Nous arrivâmes à la ville Wessyiégonsk, où le cousin du plus fidèle instrument de la tyrannie et persécution de Paul I-r, m-r Araktchéieff, était sénéchal (place que l'on venait d'ôter à un officier qui, ayant servi près de quarante ans et reçu neuf blessures, l'avait eue de l'impératrice défunte elle-même). Les deux sénéchaux, c'est-à-dire le ci-devant et celui effectif, vinrent chez moi. J'avais toutes les peines du monde de consoler le bon militaire et je tâchais vainement de lui faire quitter le sujet de son déplacement. Si je tournais la conversation sur un autre objet, il y revenait toujours. Enfin j'imaginai de le prier de conduire ma fille et miss Bates voir la foire, qui, jusqu'alors, était une des plus considérables de l'empire. A peine furent-ils sortis que je vois entrer un officier avec une lettre, qu'il me remit. Elle était de mon fils, qui l'avait expédié pour me voir, donner des ordres aux villageois de Korotowa (lieu de mon exil) qu'ils m'obéissent comme à leur vraie maîtresse, et revenir lui apporter de mes nouvelles. La foudre, tombant dans la chambre, n'aurait pu m'effrayer au point que je le fus. Je m'imaginais déjà mon fils envoyé en Sibérie pour avoir transgressé l'ordre de l'empereur de ne point expédier des officiers avec aucune dépêche *). Mon fils, d'ailleurs, de-

*) Paul était si strict sur ce point, qu'il fit publier dans les gazettes

vait encore paraître plus coupable à ses yeux, puisqu'il marquait de l'intérêt pour une mère qu'il persécutait, et qu'il avait donné sous sa signature ce à quoi il n'avait pas de droit. Je demandai à Schreidemann s'il n'avait pas été vu par quelqu'un en ville, et si le sénéchal ne l'avait pas rencontré? Il m'assura que non. Je le conjurai de partir incessamment pour Korotowa, qui n'était qu'à la distance de 33 verstes, que je lui parlerais là, mais qu'il était essentiel qu'il quittât la ville à l'instant, et que de là il prît un autre chemin pour ne point la traverser. Dès que mes compagnes furent revenues de la foire, nous partîmes, et arrivâmes très-tard au lieu de mon domicile indiqué par l'empereur.

Je trouvai ma cabane assez spacieuse; celle vis-à-vis fut destinée pour la cuisine, et la meilleure dans la rue de traverse fut préparée pour ma fille. Je renvoyai d'abord m-r Schreidemann, mais quelle fut ma frayeur et mon inquiétude quand le domestique de mon fils me dit, après son départ, que m-r Schreidemann avait été vu non-seulement par le sénéchal, mais que par étourderie et gloriole, il s'est fait connaître à lui, et que la conséquence de cela fut que le sénéchal voulut avoir son passe-port, dont il se saisit. Je n'eus de repos ni jour ni nuit, car dans mes songes même, je croyais voir mon fils traîné en Sibérie. J'écrivis à mon frère et à quelques amis pour les presser de me

des sévères réprimandes aux princes Souworow et Repnine, pour lui avoir envoyé des officiers avec des dépêches pour lui.

donner des nouvelles de mon fils, et je ne me rassurai pas entièrement sur les assurances qu'ils me donnèrent, qu'il avait été nommé chef d'un régiment *). Quant à ce qui me regardait personnellement, j'étais calme et très-contente d'avoir une cabane spacieuse et bien meilleure que je ne l'avais espéré. Il est vrai que mes trois femmes de chambre la partageaient avec moi, c'est-à-dire pour la nuit (car pendant le jour, elles se tenaient dans celle de miss Bates); mais leur zèle pour moi, leur attention et leur propreté faisaient que cela ne me contrariait nullement. D'ailleurs, miss Bates avait eu la présence d'esprit de prendre un rideau de nos draps verts, qui fut suspendu, et c'est ainsi que la démarcation de l'appartement de la maîtresse d'avec celle de ses femmes de chambre fut établie.

Le lendemain je fis partir m-r Laptew, sur le sort duquel j'avais aussi les plus vives inquiétudes. Le Ciel m'épargna les regrets que j'aurais eus s'il avait été la victime de son attachement et de la reconnaissance qu'il m'avait témoignée. L'empereur apprit qu'il m'avait accompagné jusqu'à Korotowa, à quoi il dit que cet

*) Paul avait des retours de justice, et il y avait des moments où il faisait paraître une sagacité et une magnanimité peu communes. Il sut, par le rapport du sénéchal, ce voyage de m-r Schreidemann, sans montrer de la colère à mon fils. Il sut ensuite, quand je fus de retour à Troïtskoé, par les rapports de m-r Arkharew, que plusieurs de mes parents et amis y venaient me voir et passer quelques jours avec moi, sur quoi il dit tout haut: „C'est naturel, car c'est le vrai tems de témoigner à la princesse de Dashkaw l'amitié ou la reconnaissance que quelques-uns peuvent avoir pour elle“.

homme n'était pas en cotillon, mais avait des culottes,—expression dont sa majesté se servait pour dire que quelqu'un avait du courage et du caractère. Le bataillon de chasseurs dont Laptew avait eu le commandement, était un de ceux que Paul avait cassés; il restait dont sur le pavé, mais l'empereur lui donna un régiment et bientôt la décoration de la croix de commandeur de Malte.

Étant à Twer, j'écrivis à mon cousin, le prince de Repnine, pour qu'il s'informât quels étaient les crimes que sa majesté me supposait pour me traiter ainsi, ayant connu lui-même tous mes sentiments pendant le règne de Pierre III, qui prouveraient aux yeux de l'empereur et de tous les honnêtes gens que je n'avais jamais eu en vue ni mon intérêt personnel, ni une élévation criminelle de ma famille. Je lui nommai le village où je serai reléguée, Dieu sait pour quelle espace de tems, et je lui indiquai quelques-uns des académiciens, dont la probité et un attachement sincère pour moi pouvaient le rassurer sur la fidélité avec laquelle ils me feront tenir sa réponse; que j'enverrai bientôt, en arrivant, un paysan à l'un d'eux, pour me rapporter les lettres qu'ils auraient pour moi, et que par conséquent j'aurai la sienne infailliblement. Comme la prestation du serment au nouveau souverain ne regardait que la noblesse, le tiers-état, le militaire et les gens au service, soit dans le civil, soit dans d'autres emplois, les paysans appartenant aux nobles n'étaient pas tenus de le prêter. Je ne sais par quel

caprice il fut ordonné que tout le monde, inclusivement les paysans, prêtassent serment de fidélité à Paul I-r. Cette nouvelle mesure, qui avait été jusqu'alors sans exemple, fut fort détrimentale pour le pays. Les paysans s'imaginèrent qu'ils n'appartiendraient plus à leurs seigneurs, et plusieurs villages dans différents gouvernements se revoltèrent, ne voulant ni travailler pour leurs maîtres, ni leur payer leurs redevances. L'empereur fut obligé d'envoyer des troupes pour faire finir la révolte. Il y eut dans la terre de m-r Apraxine et de la princesse Galitzine, née Tchernichew, une révolte si opiniâtre, que l'on a été obligé de tirer des canons et tuer plusieurs des victimes de l'erreur où cette nouvelle mesure les avait plongés. J'ignore si dans d'autres gouvernements il y a eu des scribes de chancellerie (la plus mauvaise engeance qu'il y ait eu en Russie) qui ont parcouru dans des villages de quelques seigneurs pour persuader au pauvres ignorants paysans que s'ils déclaraient qu'ils ne veulent appartenir désormais qu'au souverain, ils seraient affranchis de toutes obligations envers leurs maîtres. Il y en a eu deux, qui ont parcouru le gouvernement d'Arkhangel, et dans le nord de celui de Nowgorod avec ces insinuations, et, avant mon arrivée, s'adressèrent aux paysans de mon fils avec les propositions, et que pour peu d'argent ils faisaient parvenir à l'empereur leurs désirs, qui seraient bientôt effectués. Les paysans refusèrent avec colère d'adhérer à ces propositions, en disant qu'ils sont plus heureux qu'aucun des paysans

appartenant à la cour. Les soulèvements dans ces provinces forcèrent l'empereur d'y envoyer le prince Repnine. En passant par un bourg peu distant du village où j'étais confinée, il fit venir auprès de lui le prêtre de cette paroisse et le conjura de me remettre secrètement la lettre qu'il lui confierait. L'ecclésiastique promit au prince avec serment d'exécuter ponctuellement ce qu'il désirait. Aussi le fit-il; car, regardant un jour par la fenêtre, j'aperçus un prêtre, que je ne connaissais pas, s'acheminer droit vers le petit escalier qui menait à ma cabane. Je sortis, et à peine eus-je le pied sur l'escalier, qu'il me remit la lettre de mon cousin, et m'ayant dit brièvement qu'il fallait espérer dans la bonté divine, il disparut. Le prince Repnin marquait qu'il était bien malheureux de ne pouvoir m'être aucunement utile et qu'il me conseillait d'écrire à l'impératrice et de la prier d'intercéder auprès de son époux pour moi.

J'avoue qu'il me répugnait de solliciter auprès d'une princesse que je ne croyais pas favorablement disposée envers moi. Je ne me pressais pas d'écrire cette lettre, et si j'avais été seule à souffrir d'un séjour pénible, à plus de 60 degrés, dans une cabane de paysan, sans pouvoir (quand un été tardif serait venu pour une durée seulement de quelques semaines) sortir, les environs en étant des marais et des bois inaccessibles et impénétrables, je n'aurais pas demandé à être transférée à Troïtskoié; mais ma fille, miss Bates, mes domestiques souffraient, et peut-être souffraient-ils

plus, parce que c'était pour moi qu'ils souffraient. J'avais pour me soutenir le sentiment de l'innocence, la pureté de ma conscience et une certaine fierté d'âme, qui me donna des forces et du courage, que moi-même je n'aurais pas prévue et qui souvent a été un espèce de problème pour moi, que je ne puis résoudre qu'en l'attribuant à cette résignation que tout être raisonnable doit avoir.

Ce qui rendait notre position plus mélancolique encore est que les gélées rendant les marais du voisinage praticables, l'on gagnait quelques verstes sur la traversée de Pétersbourg en Sibérie, et ce raccourci du chemin fit que la plupart des malheureux exilés passaient sous ma fenêtre. Il m'est arrivé que, voyant une kibitka (qui n'était pas une petite kibitka de paysan) arrêtée près d'une cabane, avec les chevaux dételés, j'envoyai un domestique s'informer à qui elle appartenait. Le propriétaire à son tour lui demanda à qu'il appartenait. Ayant entendu mon nom, il pria mon domestique d'obtenir pour lui la permission de venir pour un moment auprès de moi, ajoutant qu'il m'était allié par le mariage de son oncle avec une de mes parentes. Quoiqu'il ne convenait guère à l'état où j'étais de recevoir des visites, et que je n'en avais pas la moindre envie, croyant qu'il pouvait avoir quelque besoin et que je pourrais lui être utile, je lui fis dire qu'il vienne, et pour commencer la conversation et apprendre qui il était, je lui demandai comment il m'était parent. Il me dit que m. Razwarine, cousin de sa

mère défunte, avait eu en première noce une parente très-éloignée de ma mère. Il tremblait de tout son corps, ne parlait pas fluemment, et son visage se convulsait. „N'êtes-vous pas malade?“ dis-je, „car vous paraissez souffrir“. „Non“, dit-il, „je ne le suis pas plus que je ne le serai vraisemblablement toute ma vie“. Il m'apprit alors que quelques-uns de ses camarades, des bas-officiers des gardes, ayant tenu des propos offensants contre l'empereur, qui lui furent redits, il se trouva impliqué avec eux, qu'il avait été livré à la torture, qui lui disloqua tous les membres, que ses compagnons avaient été envoyés en Sibérie; que pour lui, exclu du service, il avait reçu ordre d'aller en Wologda demeurer dans les terres de son oncle, qui devait le surveiller. Je souffrais trop pour ne pas abréger cette visite, et longtems après, l'image de ce jeune homme avec des membres disloqués et les nerfs pour ainsi dire déchirés, se présentait à mon imagination effrayée.

J'eus bientôt la visite de m-me de Worontzow et sa fille. Elle était veuve d'un cousin un peu éloigné, à la vérité, mais que j'avais estimé. Cette femme, respectable à tous égards, croyait devoir me donner cette marque de reconnaissance pour les soins que j'avais pris de son fils cadet. Elle me le confia à l'âge de sept ans. Je soignai son éducation jusqu'à ce qu'il eût 16 ans. Alors il entra au service avec le grade de major, et son moral, sa conduite et son tendre respect pour elle, faisaient toute sa consolation. Elle lo-

gea dans la cabane la plus voisine à la mienne, et resta une semaine avec moi.—Des livres que nous eûmes la précaution de prendre de Troïtskoé et quelques crayons que nous employâmes pour couvrir notre table, bien blanche, de dessins et de vues, et qui tous les trois jours était lavée pour servir derechef au même usage (car nous devions épargner le papier), la drôlerie du petit cosaque et une résignation parfaite me faisaient patiemment passer mon tems. Le calme que mes compagnes voyaient en moi leurs donnait aussi plus de courage et de patience. Ayant appris que la rivière auprès de la ville se débordait à la fin du mois d'Avril, à la fonte des glaces et de la neige, pour une étendue de plus de deux verstes, sans qu'il y ait des bateaux ou radeaux pour le transport, que l'on ne traversait la rivière que dans des petites nacelles de pêcheurs; étant d'ailleurs arrivée dans des kibitkas d'hiver, n'ayant point d'équipages d'été sur des roues, et sachant que je ne pourrais m'en procurer: je me déterminai à écrire à l'impératrice pour la prier qu'elle sollicite auprès de l'empereur, son époux, pour moi la permission d'aller à Troïtzkoé, d'où certainement je ne bougerais pas sans ordre, mais que nous serions plus à portée d'avoir des secours médicinaux et nous serions logées dans ma maison avec moins de souffrance, que nous n'en avions dans des cabanes de paysans. J'y joignis une lettre à cachet volant pour l'empereur. J'avoue que ma lettre à ce dernier était plus fière que suppliante, parce que je commençais

par décrire ma santé et lui dis que l'état de mon physique était tel qu'il ne valait pas la peine que sa majesté aurait de lire ma lettre, et moi de la lui écrire; qu'il m'était fort indifférent quand et où je mourrais, mais que les principes d'humanité et de la religion ne me permettaient pas de voir souffrir autour de moi des gens innocents en partageant un exil que ma conscience me disait n'avoir pas mérité; que je n'ai jamais été, du vivant de l'impératrice, sa mère, mal intentionnée contre lui, et finalement, que je le priais de me permettre de retourner à ma terre du gouvernement de Kalouga *) où mes compagnes et mes domestiques même seraient mieux logés et pourraient, en cas de maladie, recevoir des secours. J'envoyai cette lettre par la poste, et il faut avouer que nous n'étions pas sans impatience d'apprendre son résultat. Je sus après d'un quelqu'un, présent alors à Pétersbourg et très-familier dans les appartements intérieurs de leurs majestés, que mon épître avait pensé produire l'effet le plus terrible pour nous; mais la Providence voulut me sauver encore. La versatilité assez fréquente de Paul 1-r et je ne sais quel retard dans le voyage du courrier, qui devait frapper peut-être le dernier coup contre une femme, qui existait à peine et luttait contre un sort rigoureux, fit faire place à tous ces maux et nous porta de la consolation et de l'adoucissement dans notre position.

*) Troitzkoié.

Quand l'impératrice eut reçu ma lettre, et qu'elle porta à l'empereur celle qui était pour lui, il entra dans une fureur incroyable, la chassa, en lui disant qu'il ne voulait pas être détrôné, comme l'a été son père, et ne voulut pas recevoir ma lettre.

L'impératrice, ayant fait part à m-lle Nélidow du mauvais succès qu'elle a eu, cette dernière fit prendre au plus jeune des fils, le grand-duc Michel *) ma lettre, le conduisit conjointement avec l'impératrice chez l'empereur, qui alors prit la lettre avec un visage moins sévère qu'à l'ordinaire, et après l'avoir lue leur dit, en embrassant son fils: „Vous savez, mesdames, vous prendre d'une façon irrésistible". Les dames lui firent mille caresses et remercîments, et il m'écrivit la lettre suivante, dont voici la traduction littérale:

„Princesse Catherine Romanowna. Comme vous souhaitez retourner à votre terre du gouvernement de Kalouga, vous pouvez le faire. Au reste je suis votre „bienveillant (ou bien intentionné pour vous) très-„affectionné Paul.

Après cela il fit appeler m-r Arkharow, qui était gouverneur militaire de Pétersbourg, et lui ordonna d'expédier vite un courrier avec cette lettre, et lui ordonner de faire rebrousser chemin à celui qui avait été expédié quelque tems avant. Celui-là, qui avait

---

*) Paul disait que celui-là de ses fils était réellement *altesse impériale*, puisqu'il était né depuis qu'il était monté au trône impérial; il paraissait aussi l'aimer plus que ses autres enfants.

été envoyé, avait eu ordre de m'enlever encre et papier, de se loger dans ma cabane même et de me surveiller, afin que je n'aie aucune communication au dehors.

M-r Arkharoff *), soit par méchanceté, soit par inadvertance, choisit pour ce courrier pressé celui qui venait justement de retourner de Sibérie, où il avait conduit un malheureux officier des gardes en exil. Ayant fait plus de *4000 verstes* pour aller et venir, sans s'être reposé, il n'y avait pas de chance qu'il ratrappât celui qui avait plusieurs heures avant lui; mais le destin, qui paraissait se lasser de me persécuter, permit qu'il en fût autrement. Le dernier courrier ratrappa le premier et lui fit rebrousser chemin. Il fit une grande diligence. J'étais à la fenêtre quand il arriva. Voyant une kibitka auprès de l'escalier de ma cabane, entourée de mes domestiques, j'y allai et je vis que c'était un courrier de l'empereur. Miss Bates l'avait vainement pressé de lui dire de quel ordre il était porteur: il ne pouvait répondre sinon qu'il *n'en savait rien*, qu'il avait un oukaze de sa majesté pour moi. Lui ayant dit que j'étais la princesse Dashkaw, il me remit la lettre susmentionnée. Avant que je l'eusse décachetée, la bonne miss Bates se jeta à mes genoux, en me disant: „He bien, ma chère princesse, en Sibérie aussi il y a un Dieu! Prenons courage", et elle tremblait de tous ses membres. Je la vis pâlir, je la relevai, la priai de se

*) C'était le frère aîné de celui qui était gouverneur à Moscou.

tranquilliser et ne pas m'empêcher de voir ce que cet écrit contenait. Quand je lui dis que nous avions la permission de retourner à Troïtskoié, là voilà encore à mes pieds, et je m'aperçus qu'elle avait la fièvre et le cerveau attaqué. J'eus toutes les peines du monde de la persuader de se coucher. Après cela j'ordonnai à mes gens de rafraîchir le courrier et lui donner un verre de vin; il ne voulut ni boire, ni manger, mais sollicitait un coin pour dormir, ne l'ayant pas fait depuis plusieurs jours. J'envoyai annoncer à ma fille l'heureuse nouvelle, qui rendit mes domestiques fous de joie. Le lendemain je réexpédiai le courrier. Lui ayant demandé quels étaient les appointements qu'il recevait par an, je lui donnai presque le double de la somme. Ce fut alors lui qui à son tour parut être devenu fou de joie; il n'y avait que moi qui aurait conservé un calme parfait, si la fièvre de miss Bates ne me donnait de l'inquiétude: elle délirait et ne reconnaissait personne que moi. Je ne quittais pas le chevet de son lit, excepté pour écrire et expédier une partie de mon monde, pour rester plus à la légère, bien résolue de ne partir moi-même que quand miss Bates pourrait faire le voyage sans danger. J'écrivis aussi par le courrier de l'empereur une lettre noncachetée à m-r Arkharoff, pour le prier de la faire tenir à m-r de Lépekhine, secrétaire perpétuel de l'Académie Russe et professeur de l'histoire naturelle à celle des Sciences. Comme il m'était fort attaché, je lui mandais ce qui m'était arrivé et mon adresse à Troïtskoié. Mais

Arkharoff a eu la bassesse de retenir cette lettre. C'est par un paysan que je fis tenir mes lettres pour mes amis en Angleterre, en les faisant rendre à m-r Gleen, négociant anglais à Pétersbourg. Ensuite je prépa'rai tout pour que notre voyage ne rencontrât aucune difficulté ou retard. Au bout de huit jours la fièvre de m. Bates l'avait quittée; il ne lui restait que de la faiblesse. Dès que je m'en aperçus, j'envoyai en avant mes propres chevaux, que j'avais gardés à Korotova, à 120 verstes de distance, et 10 jours après l'arrivée deu courrier bien heureux, nous nous mîmes en route.

Je ne saurais quitter cet endroit sans faire mention du zèle étonnant et délicat que ses habitants m'ont marqué journellement. Ils m'apportaient deux fois la semaine, de retour, du marché en ville, tout ce qu'ils pouvaient trouver de bon et même de rare dans la saison pour ma table. J'appris, quelques jours avant mon départ, que les paysannes qui venaient m'apporter tous les jours ou des oeufs, ou des pâtés et des flans, ne le faisaient que pour me voir, et qu'elles convinrent de venir à tour de rôle pour s'assurer de leurs propres yeux que j'existais encore. Je demandai à différentes reprises aux paysans, pourquoi ils me paraissaient être si attachés à ma personne, tandis qu'ils ne m'appartenaient plus depuis plusieurs années, et ils ne varièrent jamais sur la réponse suivante: „Nous avons été heureux et sommes devenus riches, quand vous nous gouverniez, et vous nous avez éduqué le prince, notre bon maître, dans vos principes. Quoiqu'il a

haussé un peu la taxe, mais elle est bien inférieure à celle que nos voisins payent à leur seigneurs". Ces bons paysans mirent quelques relais, de façon que je fis dans un jour le chemin qui m'avait pris deux jours et demi en venant. Ce fut vers la fin de mars que je quittai ma cabane.

Le peu de connaissance que j'avais de la médecine, mais surtout cette grande sensibilité dont la nature m'avait par malheur douée, qui m'avait porté souvent à soigner des malades et étudier dans la pratique les différentes apparences et les différents résultats que les maladies faisaient sur les différentes personnes, fit que je guéris miss Bates, avec le peu d'objets de pharmacie que j'avais avec moi, mais avec des soins continuels, que je dérobais même à mon sommeil.

Nous quittâmes Korotowa et ses environs dans l'état d'un hiver parfait. Le 9-me jour de notre voyage, en approchant à la rivière Protwa, qui cotôye mon jardin et ma terrasse à Troïtskoié, nous n'eûmes presque plus de neige. Les bords de la rivière étaient verts, et le chemin était très-fatigant pour les chevaux, qui traînaient des voitures sur des patins, tantôt sur du sable, et tantôt sur de l'herbe ou de la terre glaise. Enfin nous arrivâmes le 10-me jour à Troïtskoié. L'église où je descendis d'abord, quoique fort grande, était toute remplie de mes domestiques qui y étaient restés et par les villageois de 16 bourgs et villages, qui m'appartiennent. Tous voulaient me baiser la main et m'exprimer leur joie de mon retour; mais je pouvais

à peine me tenir sur mes jambes et je les priai de remettre la partie au dimanche suivant. J'étais touchée de leur attachement et de cette joie sincère qui se peignait sur chacun; mais il m'était impossible de faire un plus grand effort, et un lit et du repos était la plus impérieuse nécessité pour mon corps délabré. Dès le lendemain de mon arrivée j'expédiai un domestique à mon frère, qui était à Moscou, pour lui annoncer mon retour à Troïtskoié. J'écrivis aussi à mes nièces, la princesse Dolgorouky et la princesse Mavrocordato, pour savoir en même tems de leurs nouvelles et de me donner toutes celles qu'elles auraient pu apprendre au sujet de mon fils et du reste de nos parents et amis. Jusque là je bénissais le Ciel qu'aucun d'eux n'étaient devenus les victimes de la tyrannie. J'appris que l'on avait logé 87 soldats et un officier dans ma maison de ville. Mon intendant avait eu le bon esprit de cacheter les entrées dans le corps de logis, disant que, comme j'avais quitté la maison à la hâte, sans avoir eu le tems de rien sceller, j'ai ordonné de cacheter les entrées. Cette bonne idée me sauva la dépense d'y avoir un de ces misérables généraux que l'on ne connaissait que sous le nom des militaires de Gatchina: il aurait abîmé mes meubles et sali toute la maison. L'on avait cantonné aussi dans ma maison de plaisance ou maison d'été 90 soldats et 6 bas-officiers, de façon qu'outre tout plein d'autres déboursés que cela occasionna, les 3.000 poutres ou troncs d'arbres que l'on faisait venir en radeau par la rivière de Mos-

cou jusqu'à la ville même, d'une de mes terres, ne suffisaient pas pour leur chauffage, et qu'il fallait encore en acheter, ce qui me détermina à vendre, quoique à regret, cette dernière maison, que j'aimais beaucoup, parce qu'elle avait un jardin que 30 années avaient fait parvenir à la perfection: la ressource que j'y avais même en hiver, parce que l'on entretenait plusieurs chemins et allées dans la plus grande propreté. La neige en était balayée, et elles étaient sablées, pour que j'y puisse me promener. Mais tout cela était de peu de poids comparativement aux dépenses et surtout aux embarras et chicanes que de tels hôtes occasionnaient.

Je ne savais d'ailleurs si jamais il me serait permis d'habiter Moscou, où je ne désirais guère de me fixer, surtout depuis que j'étais retournée à Troïtskoié; car tous ceux de mes parents et amis qui l'étaient sincérement, y venaient me voir, et que je savais que dans les villes, et surtout à Moscou, il y était établi un espionnage d'autant plus dangereux que les délations sont un sûr moyen de parvenir auprès des tyrans soupçonneux et inquiets. Je recommençais tranquillement en été mes travaux, tant en jardinage qu'en agriculture et architecture, et comme je n'avais dans aucune de ces branches pas un domestique qui s'entendît, mon tems était rempli, et les fatigues de corps que je me donnais, me gratifiaient d'un prompt sommeil, qui était d'autant plus nécessaire que je ne manquais jamais de me réveiller à l'heure fatale à la-

quelle l'on m'avait réveillée pour m'annoncer mon exil à Korotowa: rarement je m'endormais après. Aussi étais-je obligée de me reposer après le dîner pour une heure environ.

Les jours pluvieux, qui me faisaient garder la chambre, me donnaient l'occasion de dessiner les façades ou les plantations que je voulais exécuter, ou de recourir à ma bibliothèque. Je souhaitais avoir les nouvelles publications de l'étranger. J'écrivis pour cet effet et j'y assignai une somme annuelle. Mais j'appris que l'importation des livres était presque entièrement prohibée, mais que l'on était inondé de pamphlets calomniateurs de Catherine Seconde, et mes amis crurent ne pas devoir me les envoyer. Mais j'en fis venir tout ce que l'on trouverait à Moscou et je ne quitterai pas la plume sans ajouter à cet ouvrage (qui, s'il ne mérite pas de passer à la postérité, intéressera, peut-être, mes amis et la partialité de leurs descendants) des notes, qui, j'espère, prouveront la fausseté des assertions que la haine et l'envie ont dictées.

L'annee 1798 mon fils fut à Pétersbourg. L'empereur s'engoua de lui au point que quand il ne dînait pas à la cour, il était de mauvaise humeur. Il passait plusieurs heures dans son cabinet tête-à-tête avec lui et il était souvent admis chez l'impératrice, lorsqu'il n'y avait que l'empereur et m-lle Nélidow, et que leurs altesses impériales mêmes n'y étaient point admises. Il avait prié le grand-duc Alexandre (le présent empereur), dès son arrivée à Pétersbourg, de tâcher de m'obtenir

a liberté *) de résider à Moscou et celle d'aller visiter mes autres terres. Son altesse impériale le lui promit, mais il se passa plus d'un mois sans que les promesses réitérées du grand-duc s'effectuassent. Mon fils en parla à m-r Nicolay, qui était directeur de l'Académie des Sciences et premier secrétaire de l'impératrice, dont il était fort estimé. Il arriva qu'il entra dans l'appartement de l'impératrice lorqu'elle s'entretenait avec m-lle Nélidow du crédit que le prince Dashkaw avait sur l'esprit du monarque et combien elle s'étonnait qu'il ne l'employât pas pour obtenir la liberté de sa mère; sur quoi m-r de Nicolay expliqua à sa majesté que mon fils avait sollicité la protection du grand-duc pour cet effet, et qu'il était triste et inquiet de ce que les promesses de son a. i. à ce sujet ne se vérifiaient pas; il leur dit même, combien il serait généreux de leur part d'employer toutes les deux leurs instances pour cet effet.

Elles ne les promirent pas précisément, mais lui dirent qu'elles verraient ce qu'il y avait à faire à ce sujet. M-r de Nicolay communiqua au prince D. cette conversation; peu de jours après le prince Alexis de Kou-

*) J'avais écrit à mon fils, dès que je sus qu'il irait à Pétersbourg, qu'il ne devait pas songer à moi, mais à sa propre sûreté. Je le réitérai positivement à plusieurs reprises, en lui disant que j'aimais tant mon séjour à Troïtskoié que je le préférais à tout autre endroit en Russie, et que ma manière de traiter mes sujets était telle que l'administration des autres terres et la levée de modiques redevances, que je tirais, ne demandaient aucune surveillance; que je ne désirais pas, par conséquent, ni n'avais besoin de changer de place.

rakine lui dit que l'empereur l'avait chargé de lui dire qu'il voulait lui faire le don de cinq mille paysans, sur quoi mon fils lui répondit qu'il le priait d'assurer sa majesté qu'il était parfaitement sensible de la bonté, qu'elle lui témoignait; qu'il en garderait le sentiment de reconnaissance le plus vif, mais qu'il ne désirait rien sinon la liberté de sa mère. Le lendemain matin le prince Alexis Kourakine aborda mon fils près de la grande assemblée pour la wacht-parade, et lui annonça que l'empereur lui avait ordonné de m'annoncer ma liberté et qu'il allait à l'instant me le signifier *). Quand l'empereur parut à la wacht-parade, mon fils voulut se jeter à ses genoux. Sa majesté l'en empêcha, l'embrassa, et mon fils, dans sa vive ardeur, oubliant la petitesse de la taille de sa majesté, l'enleva de terre pour l'avoir dans ses bras. Il pleurait, et l'empereur pleura aussi. Ce fut la première et la dernière scène de sensibilité dont les gardes furent témoins.

La bienveillance de Paul I-r dura encore jusqu'à son départ. Il le consultait sur les plans militaires et la guerre qu'il voulait entreprendre. Il lui fit écrire dans son cabinet, étant tête-à-tête avec lui, tous les

---

*) La lettre du prince Kourakine était conçue en ces termes: „Madame et très-chère tante. Je m'estime bien heureux d'avoir à vous annoncer que sa majesté l'empereur m'a ordonné de vous faire savoir que „vous pouvez aller dans vos terres, changer le lieu de votre demeure et „même venir dans la résidence, lorsque la cour n'y est pas; mais si la „cour y était, vous pouvez habiter la plus proche terre de la capitale“.

plans d'opérations, la disposition des troupes, en égard à nos voisins, et sous le plus grand secret résolut de conférer à mon fils le corps d'armée qui était à Kiew. Il lui donna même plusieurs blancs signés, pour que, sans perdre de tems, il les remplisse en cas de besoin, donna ordre à notre ministre à Vienne, le comte Razoumowsky, à celui de Constantinople, m-r Tamara, de s'entendre avec le prince Dashkaw. Il donna aussi un ordre expédié pour le commandant de la flotte sur la Mer Noire, de coopérer avec lui selon qu'il le demanderait. Mon fils fut expédié de Pétersbourg droit à Kiew, où il devait faire des arrangements ultérieurs et les communiquer à l'empereur. Qui aurait cru qu'avec cette grande faveur il serait congédié avant l'année évolue, parce qu'il représenta au prince Lapoukhine (alors général-procureur du Sénat) qu'un des détenus à la forteresse de Kiew, nommé Altesti, était innocent. On l'avait accusé d'avoir établi comme agriculteurs plusieurs soldats sur les terres dont la défunte impératrice lui avait fait un don. Cela était faux, et il ne s'y trouvait pas un seul soldat; mais il était chéri par le prince Zoubow, dont il avait été, pendant le règne précédent, secrétaire avec une confiance sans bornes (peut-être répréhensible et nuisible), et c'était dans ce cas au moins tout son crime. Peut-être aussi que le prince Lapoukhine avait choisi un moment de mauvaise humeur, pour parler à l'empereur de la représentation que lui avait fait mon fils sur ce sujet. Peut-être aussi avait-il quelque raison particulière à

lui, car c'est un homme faux, vindicatif et caché. Bref, l'empereur écrivit au prince Dashkaw ce qui suit:

„Comme vous vous mêlez des choses qui ne vous „regardent pas—vous avez par la présente votre dé„mission".

Mon fils ne voulut pas confier au courrier, porteur de cette lettre singulière, les blancs signés et autres papiers de conséquence. Il écrivit à sa majesté qu'il ait la bonté de lui envoyer quelqu'un de confiance à qui il peut remettre les sus-dits papiers. Paul ne se dépêcha pas d'envoyer chercher ces papiers; mais quand le courrier arriva enfin à Kiew, le prince Dashkaw renvoya à sa majesté jusqu'à ses lettres et, après avoir fini ses propres affaires, il alla de là droit à sa terre, dans le gouvernement de Tambow.

J'allai l'été suivant à ma terre de Russie Blanche, où je m'arrêtai quelques semaines. J'y trouvai des déprédations innombrables que l'intendant, Polonais de nation, y avait commises, dans la croyance que je serais reléguée en Sibérie. J'y fis plusieurs arrangements avantageux pous mes paysans et je plaçai à la tête de toute la régie de cette terre un Russe de mes sujets. Au retour de là, j'allai passer six semaines chez mon frère. J'y plantai des arbres et arbustes, en tirai d'autres, qui étaient plantés sans goût, faisant des lignes en zig-zag, et je réussis de rendre son jardin plus agréable.

Comme nous étions plusieurs heures dans la journée tête-à-tête avec mon frère, notre conversation roulait toujours sur ce qui affectait profondément nos

âmes, nommément les malheurs de la patrie et ceux de presque chaque individu; car s'il n'était pas la victime du despotisme tyrannique de Paul 1-r, c'était un proche, un ami, un parent qu'il avait à pleurer. Il se logea, je ne sais comment, dans ma tête que le terme était en l'année 1801, que Paul n'existerait plus. Je le dis à mon frère, qui me demanda quelle donnée j'avais là-dessus, et sur quoi je fondais cette espérance? Je ne pouvais rien lui dire de satisfaisant ou explicatoire de mon idée, mais elle était comme gravée dans mon cerveau. Enfin l'année 1801, au mois de janvier, mon frère, se rappelant ma prophétie, me dit: „Hé bien! voilà l'année commencée!"—„Cela est vrai", dis-je, „mais nous ne sommes qu'en janvier encore, et mon pronostic s'accomplira en moins de trois mois". Effectivement, le 12 mars la Providence permit que l'on abrégeât ses jours et par là les calamités publiques et individuelles; car les impôts allaient en croissant journellement et les persécutions de même. Combien de fois n'ai-je pas depuis remercié le Ciel d'avoir été exclue ou allégée du malheureux devoir d'être à la cour de Paul! Une Ninette à la cour comme moi, à qui la nature avait refusé le talent de feindre, si nécessaire auprès des souverains et plus encore envers leurs alentours, sur la physionomie de laquelle se peignait fortement le dégoût, le mépris ou l'indignation qu'elle ressentait! Combien de malheurs et d'inquiétudes n'aurais-je pas eu à souffrir! Car l'on peut dire avec vérité de ce malheureux empereur, qu'il était fanfaron du caporalisme

prussien, — fanfaron sur la prééminence surnaturelle qu'il attachait à son rang. Poltron, soupçonneux par intervalles et rêvant constamment à des complots qu'il imaginait se fabriquer contre lui, ses actions n'étaient que des boutades inspirées par le moment. Malheureusement elles étaient trop fréquemment cruelles et violentes. On l'approchait donc avec une terreur, mais qui n'excluait pas un genre de mépris. Combien peu cette existence journalière de courtisans ressemblait à celle que ceux qui avaient eu le bonheur d'approcher la grande Catherine, avaient éprouvée! Accessible avec dignité, ce n'était pas avec un respect servile ou craintif qu'on l'approchait; une vénération religieuse, un respect senti et vivifié par l'amour et la reconnaissance, étaient les sentiments que son approche produisait. Aimable, remplie d'aménité et de gaieté dans sa société privée, elle voulait que l'on oubliât son rang. Mais s'il avait été possible que l'on le perdît de vue un instant, la conviction que chacun avait de la supériorité que la nature lui avait prodiguée, faisait qu'un respect pieux était inséparable de son idée et de sa personne.

Mon frère cita, à son retour à Moscou, à plusieurs personnes la prophétie que j'avais faite, et je fus ennuyée des questions que l'on me fit à se sujet; car je ne pouvais rendre compte moi-même, comment cette idée s'était logée dans ma cervelle. Il reçut bientôt des lettres du nouvel empereur pour le presser de venir à Pétersbourg et prendre part aux affaires. Je vis bientôt arrivé à Troïtskoié mon neveu Tatistcheff *)

*) Il était membre du département des affaires étrangères et chambel-

que sa majesté m'expédia pour me prier de me rendre auprès de lui. Ce n'était pas à mon âge et avec mes maladies que je pouvais, changeant d'idée sur le séjour des cours, m'empresser d'y aller figurer. Je ne gardai mon neveu que trois jours, afin qu'il en passe quelques-uns avec sa mère et ses parents à Moscou, et lui enjoignant de retourner au plus vite à son poste (afin que quelqu'un ne l'obtienne, comme cela arrive aux nouveaux règnes). Je le chargeai d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle, après l'avoir remercié de son souvenir, j'exprimai mes regrets de ne pouvoir voler incessamment à Pétersbourg, que ma santé était si délabrée que je n'étais pas en état d'entreprendre dans ce moment un voyage, mais que dès que je pourrais le faire, je gratifierais le vif désir que j'avais de lui présenter mes hommages.

A la fin du mois d'avril je quittai Troïtskoié pour rattraper le comte Alexandre, mon frère, avant qu'il quitte Moscou pour aller à Pétersbourg, et nous convînmes qu'il partirait avant moi et que je m'arrêterais une semaine après lui à Moscou, tant pour rescussiter mes forces que pour éviter les embarras et le retard aux postes pour les chevaux, dont nous aurions tous les deux besoin d'un assez grand nombre.

C'est au mois de mai qu'à petites journées j'arrivai à Pétersbourg. Si j'eus beaucoup de plaisir de

---

lan; il avait en outre sous sa direction ce qui concernait les cours asiatiques.

revoir l'empereur, que je m'étais accoutumée pendant 12 ans d'aimer, j'en eus encore davantage à voir que la beauté était la moindre des choses qui distinguaient son épouse. L'esprit, l'instruction, la modestie, des grâces que donne l'aménité et le tact, qu'elle avait joint à beaucoup plus de prudence que l'on n'en a à son âge, m'attachèrent à elle. Elle parlait déjà correctement la langue russe et sans le moindre accent étranger.

Mais je vis aussi avec douleur qu'Alexandre n'était environné que de jeunes gens qui dénigraient les personnes âgées, que la timidité de l'empereur (causée, je crois, par sa surdité) portait déjà à éviter. Les quatre années du règne de Paul, qui ne fit de ses fils que des caporaux, furent perdues pour l'application et les études. Les wacht-parades et l'habillement des militaires devinrent le principal objet qui l'occupait. Je prévis que la bonté d'âme de l'empereur et des principes fortement inculqués de justice et d'humanité n'empêcheront point que d'un côté ceux qui l'entouraient ne se saisissent de sa confiance, et que de l'autre les ministres et les gens en place ne puissent faire tout ce qu'ils voudront. Je quittai Pétersbourg à la fin de juillet, pour prendre la route par ma terre en Russie Blanche, ce qui faisait un grand détour, et afin de préparer garde-robe et équipages pour le couronnement, que j'avais entièrement négligés pendant ces sept années dernières. Je devrais dire que je manquais de tout cela. J'empruntai de la banque 44 mille roubles, dont

j'employai 19500 pour liquider une lettre de change de mon fils, 11000 roubles pour payer une dette de mon neveu Dmitry Tatistcheff et le reste, je le destinai pour arranger un peu ma maison et pour figurer aux cérémonies du couronnement, sinon avec faste, du moins avec une certaine décence que mon rang exigeait. J'obtins, avant de partir, la promesse de l'empereur qu'aux prochaines promotions ma nièce m-lle Kotchetow sera nommée demoiselle d'honneur et le prince Ouroussoff, qui venait d'épouser ma nièce m-lle de Tatistcheff, gentilhomme de la chambre.

J'arrivai à Moscou deux semaines avant que leurs majestés y vinrent. L'entrée de leurs majestés en ville était solennelle et superbe. Plus de 50 voitures de la cour et autant de celles des seigneurs défilèrent. Après les voitures de leurs majestés et celles de la famille impériale, venait celle où la princesse Amélie, soeur de l'impératrice, et moi, comme première dame de cour impériale, étaient. Ensuite les dames et demoiselles de la cour, les grands dignitaires etc. etc.

Leurs majestés allèrent directement à la cathédrale au Kremlin, et nous nous arretâmes pour entendre le *Te Deum*. Comme je n'aime ni les cérémonies, ni étiquette, ni galas, je n'en parlerai plus. D'ailleurs tous les couronnements se ressemblent, et je me contenterai de dire que le jeune empereur et sa charmante épouse gagnèrent les coeurs de tous les habitants de Moscou.

Pendant le séjour de la cour dans cette ancienne résidence de nos souverains, que l'on pourrait nom-

mer un monde (tant elle est étendue et peuplée et tant les habitants diffèrent entre eux, car l'on y peut voir les manières et les moeurs des modernes Européens, les traces de celles que les Tartares y ont laissées, et les moeurs pures des anciens patriarches) pendant le séjour de leurs majestés, dis-je, je menais une vie très-fatigante. Le palais de la Sloboda était presque à neuf werstes de ma maison, et il se passait rarement un jour de la semaine, que je n'y aillè. Je croyais être utile à l'impératrice Élisabeth, en la prévenant sur les gens et sur tout plein de choses qui, quoique bagatelles en elles-même, n'étaient point à négliger pour faire sur les esprits l'impression favorable que je souhaitais qu'elle fît. Elle eut la bonté de dire à mon frère que j'étais son ange gardien et qu'elle aurait été souvent bien embarrassée sur cette nouvelle scène sans moi. Il est sûr que mon vif attachement pour elle me portait à souffrir ces fatigues et l'ennui des cérémonies, étiquettes et autres ingrédients dont se compose l'atmosphère, suffoquante pour une villageoise comme moi, des cours; aucun intérêt ne m'y aurait pu résoudre. Après le départ de la cour pour Pétersbourg, je repris ma manière ordinaire de vivre et je partis pour Troïtskoié, comme je l'ai toujours fait au commencement de mars.

L'année d'après, j'allai à ma terre en Russie Blanche, pour finir et faire bénir la nouvelle église que j'avais fait bâtir au milieu de la grande place de Krougloé, et comme mon frère le comte Simon devait venir cet été à Pétersbourg, je m'y rendis au mois de juillet.

Combien ne fus-je indignée d'entendre que le système des personnes qui entouraient l'empereur, quoique divisés entre eux, dénigrait unanimement le règne de Catherine II, et que l'on inculquait au jeune monarque, qu'une femme ne saurait jamais gouverner un empire! Par contre, l'on élevait jusqu'aux nues Pierre 1-r, ce brillant tyran, cet ignorant, qui sacrifiait les bons établissements, les loix, les droits et privilèges de ses sujets à l'ambition de tout changer sans distinction de l'utile, du bon et du mauvais, et que des écrivains étrangers, ignorants ou de mauvaise foi, ont proclamé créateur d'un grand empire qui, bien avant lui, avait joui un plus grand rôle qu'il n'a joué pendant son règne!

Dans toutes les occasions je disais avec franchise et peut-être avec un peu trop de chaleur mon opinion sur cette nouvelle doctrine, que l'on prêchait pour ainsi dire. Un jour, presque tous les ministres de cette nouvelle et incohérente administration, ainsi que plusieurs des intimes favoris de l'empereur, dînaient chez mon frère le comte Alexandre; quelques-uns d'entre eux firent tomber la conversation sur le règne de Catherine II, critiquant à tort et à travers ce qui fut fait pendant ce tems, confondant les abus que le prince Potemkine avait glissés dans quelques parties concernant le militaire, et ne distinguant point l'infidélité ou l'ignorance des exécuteurs d'avec la pureté et la profondeur des vues de l'impératrice, toujours tournées pour le bien et la prospérité de son empire. Mon frère le comte Simon s'y joignit dans le même ton. Cela

me fit éprouver un sentiment que je ne veux et peut-être ne saurais maintenant décrire. Mais ce que je dis en réfutation de ces assertions peu justes, fut dit avec la chaleur et la sincérité que j'ai toujours eues dans de pareils cas. Tout cela m'affecta au point que le même soir je tombai dangereusement malade. Je ne saurais passer sous silence (comme une marque non équivoque de l'amour et du respect que l'on portait encore pour cette grande souveraine et bienfaitrice de la Russie) que ma porte fut assiégée par des visitants et visitantes pour savoir si j'étais hors de danger. Les discours tenus à table chez mon frère furent thème des conversations de toute la ville, et cela me valut cet intérêt général que l'on me témoignait. Je l'aurais volontiers sacrifié, si un seul de mes voeux pour le bonheur de ma patrie, ou une seule des vérités que je me tuais de répandre, eût germé. Je trouvai Pétersbourg bien changé de ce qu'il était sous le règne de l'impératrice. Il n'y avait à voir que des Jacobins ou des caporaux; je dis caporaux, parce que depuis le soldat jusqu'au général tout cela ne s'occupait que de la manipulation des armes, et comme l'on en changeait souvent les figures et les tems ou mesures, il fallait continuellement apprendre et s'exercer.

Je revins à Moscou quand l'automne était déjà bien avancée. J'allai cependant encore à Troitskoié. Comme j'étais mon propre architecte, jardinier par goût et fermier par raison, parce que le terrain de Troïts-

koié demandait une culture et des soins continués, je ne pouvais m'en absenter longtems.

Je passerai sous silence plusieurs années suivantes, parce qu'elles n'offrent pour les lecteurs rien d'intéressant. Les chagrins qui assiègent mon coeur me rendaient la vie pénible. Ils sont d'une nature que j'aurais voulu les cacher à moi-même. Je ne saurais les présenter à mes lecteurs. L'empereur eut la bonté de prendre sur lui la dette que j'avais à la banque, et à la fin d'août de 1803 j'eus une consolation bien plus grande et plus précieuse pour moi dans l'arrivée de m-lle Wilmot, cousine de ma tendre et ma meilleure amie m-me C. Hamilton, fille de l'archevêque de Tuam. M-lle Wilmot vint à Troïtskoié y répandre pour moi, par sa conversation, pas les lectures que nous faisions ensemble, par sa douceur et son amabilité, des plaisirs doux que l'amitié et le besoin de nourrir l'esprit sait apprécier, et auquels je ne sais remplacer rien.

J'avais déjà eu l'avantage de connaître le père *) de cet ange-consolateur, que le Ciel et la partialité du respectable m-r Wilmot et de m-me Hamilton pour moi, m'ont procuré. Ces parents lui formèrent le coeur et l'esprit au point qu'elle est certainement l'objet d'admiration de ceux qui, en la connaissant, sont capables de l'apprécier. Combien plus vivement un coeur aimant comme le mien ne trouve-t-il du plaisir de lui rendre cette justice et priser cette marque de confiance qu'elle

*) Ainsi que plusieurs de ses parens.

et ses parents m'ont donnée en la laissant venir auprès d'une personne qui avait besoin que l'on adoucît des peines cuisantes, qui avant son arrivée me faisaient désirer la fin de la journée comme un raccourcissement de la tâche douloureuse que le sort avait attachée à ma triste vie. Jamais, non, jamais je ne pourrai assez reconnaître tout ce que je lui dois. Ma solitude est devenue un paradis pour moi; oui, il le serait, si. . . . . . et cela ne dépend pas d'elle.

Aussi ce que mes parents, mes amis n'ont pu obtenir de moi, à sa réquisition je l'ai fait, quoique j'y avais toujours beaucoup de répugnance, nommément: j'ai écrit ces mémoires, parce qu'elle l'avait ardemment désiré. Elle en est seule propriétaire avec la seule condition qu'ils ne paraîtront qu'après ma mort.

Je puis avec vérité, avant de les finir, assurer que je n'ai écrit que la pure vérité, à laquelle j'ai toujours strictement adhéré, souvent même à mon propre détriment, que je n'ai omis que ce qui aurait pu faire tort à quelques personnes, en quoi le lecteur n'a rien perdu.

Si je vis encore quelque tems, j'écrirai des anecdotes du règne de Catherine, justement nommée la Grande. Je récapitulerai les opérations bienfaisantes de cette illustre souveraine, et je ferai un parallèle entre elle et Pierre 1-r, que l'on a par erreur cru pouvoir comparer à cet être bien supérieur à lui et dont le règne a rendu la Russie une puissance prépondérante, respectée et crainte de toute l'Europe.

Enfin je puis dire avec vérité que j'ai fait tout le bien qui a été en mon pouvoir; je n'ai jamais fait du mal à personne; que je ne me suis vengée que par l'oubli et le mépris des injustices, des intrigues et calomnies dirigées contre moi; que j'ai rempli mes devoirs aussi bien que mon entendement pouvait me les montrer et faire comprendre; qu'avec un coeur honnête et des intentions pures, j'ai supporté des chagrins cuisants, qui sans le témoignage consolant de ma concience avec ma trop grande sensibilité m'auraient fait succomber; finalement—que je vois ma dissolution approcher sans crainte ni inquiétude.

ПРИЛОЖЕНІЯ.

I.

ПИСЬМА АНГЛИНСКОЙ ИЗДАТЕЛЬНИЦЫ ЗАПИСОКЪ КНЯГИНИ ДАШКОВОЙ.

I.

Къ графинѣ Е. С. Пемброкъ.

My dear madam,

1 arrived in London last night from Russia and have brought you from count Michel Worontzow his miniature picture and a letter, which unfortunately being put inside the little case, remains with it and the whole of my baggage to follow me to town to-day or to-morrow. I will not however defer a moment giving you the pleasure of knowing that I left your brother in perfect health late in the month of October. The moment I receive it, I will send you his letter by post, but respecting the picture I should wish to deliver it into your own hands, or those of some persone appointed by you. I should certainly call on you myself to-day, were I not on the very point of quitting town, to accompany my relation m-r John Wilmot, to Bruce-

Castle Tollenham Middlesex, which is my address, when you favor me with an answer to this note.—I very much wish to see you, my dear madam, and to have an hours conversation with you, and as I shall probably be more than a week at Bruce-Castle, an interview may be arranged either at your house, or there, as best suits your ladyships convenience.

In recalling myself to your recollection, I can only recall to you the remembrance of the kindness you, shewed me before my voyage to Russia, tis the best introduction I can wish for to the new character and name, which your ladyship now graces, and therefore I dont hesitate to do so. Should his excellency count Worontzow be in town, I have a message to him from his son and a letter from princess Dashkaw, which last being without an address, or a seal, requires an explaination which must be made either to himself or to you. I had the comfort of leaving my beloved and most revered maternal friend the princess Dashkaw, in good health for her enfeebled state.—Adieu, my dear madam. I have the honour to remain with much esteem your ladyships obliged and most obedient humble servant

M. Wilmot.

York-Hôtel,
28-th dec—r (1808).

II.

Къ графу С. Р. Воронцову.

1.

Monsieur le comte,

Une lettre que je viens de recevoir de madame la comtesse de Pembroke me marque qu'elle a eu la bonté de communiquer à votre excellence le billet que j'ai eu l'honneur de lui écrire au moment de mon arrivée en Angleterre de la Russie. Votre excellence verra par son contenu que, quoique j'aie une lettre pour vous de la princesse de Dashkaw, elle se trouve sans cachet et sans adresse, par conséquent dans un état qui demande une explication de ma part; mais puisque lady Pembroke me prie de vous l'envoyer, je le fais tel qu'elle est, me réservant le pouvoir de tout expliquer à m-lle de Jardine, que j'espère voir mercredi prochain. Je lui confierai en même tems une miniature du comte Michel qu'il envoie à madame sa soeur.

Je regrette, m-r le comte, que j'ai été obligée de renvoyer une lettre que m-r votre fils m'avait confiée pour vous. Des raisons fortes qu'il a approuvées m'y ont décidée; mais je lui ai promis de me rappeler deux articles de son contenu: la première qu'il se porte à merveille, la seconde que toutes les fois qu'il voit les impératrices et la famille impériale, elles demandent

de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt et le chargent de messages amicaux pour votre excellence.

J'ai l'honneur d'être etc.

M. de Wilmot.

A Bruce-Castle
Tollenham Middlesex.
Ce 1 janvier 1809.

2.

Monsieur le comte,

Ce n'est que dans ce moment que j'ai pu recevoir la permission de mylord Glenbervie d'envoyer à votre excellence, de la manière que j'ai eu l'honneur de vous dire, la première partie du mémoire de la princesse Dashkaw. Je ne perds pas un moment à vous l'expédier, et je suppose que vous le recevrez avant le soir de demain.

Votre excellence se rappellera l'histoire du manuscrit original que je vous ai déjà racontée. J'en parle actuellement, afin que vous ne vous imaginiez pas que je possède l'original et vous envoie une copie.

Votre excellence a trop de sensibilité pour ne pas sentir avec quelle émotion j'attendrai vos remarques après la lecture de cette intéressante histoire, et trop de bonté pour ne pas pardonner à l'expression.

J'ai l'honneur de me dire de votre excellence la très-humble servante.

M. Bradford.

A Storrington,
Ce 2 février 1813.

3.

№ 6. York Crescent, Eliston, near
Bristol. Ce 12 octobre 1813.

Plusieurs mois se sont écoulés, monsieur le comte, depuis que j'ai eu l'honneur de recevoir la visite de votre excellence à Londres et de m'entretenir avec elle au sujet du mémoire qui m'a été confié par feue la princesse Dashkaw.

Mon silence n'est aucunement le résultat d'une coupable négligence sur cette intéressante affaire. Vous vous rappellerez assurément, monsieur, que mes dernières paroles furent: „*Vous m'avez laissé de quoi réfléchir*". L'objet particulier qui me portait alors à désirer de le faire publier dans un moment qui me paraissait si à propos (dont j'ai eu l'honneur de faire part à votre excellence) devenait inutile par aucun retardement. Je me suis donc prévalue du tems que les observations inattendues de votre excellence m'obligeaient à prendre, non-seulement pour réfléchir mûrement, mais pour consulter avec mon mari et avec plusieurs personnes des plus respectables dont les talents et les jugements méritent le suffrage public qu'ils leur ont acquis. D'ailleurs, c'est avec des sentimens bien pénibles que je pourrais me décider à vous annoncer des idées toutes contraires à celle de votre excellence ou de contrarier les opinions d'un si proche parent de ma bienfaitrice et mon amie. Mais enfin il fallut me décider. Un événement qui est toujours

dangereux et souvent funeste le rend nécessaire. Je viens d'arriver à Clifton, et dans la maison de mon père j'espère devenir mère heureuse; mais si, au contraire, ce serait la volonté de Dieu que j'y succombe, ce que je pense et ce que je dis actuellement va devenir non-seulement la justification de mon mari et de mes parens, mais une règle de conduite pour eux, et j'ai senti moi-même le poids que la mort peut donner dans un cas pareil: puisque, sachant comme je sais les voeux de feue la princesse Dashkaw sur l'article de cette publication, c'est pour mon coeur et pour ma conscience une espèce de sacrilège que de balancer contre un désir si souvent exprimé par elle, un désir qui est connu à m-r votre fils, au comte Rostoptchine, à la comtesse Irèné de Worontzow, à son fils et à bien plus de vos parens et amis, m-r le comte, que je ne vous donnerai la peine de nommer. Mais permettez-moi de vous dire que parmi eux il y a des personnes avec lesquelles je suis en correspondance, qui m'ont déjà demandé pourquoi je ne remplissais pas la volonté de la princesse, que chacun l'attend de moi et que le gouvernement même de la Russie n'ignore pas: puisque c'était pour essayer de m'ôter le manuscript que l'on m'a mise aux arrêts pendant cinq jours, au moment de mon départ de Cronstadt.

Mais, pour revenir à vos objections, monsieur, je les ai toutes redites à des personnes bien plus à même d'en estimer la force que je ne le suis par partialité et par plusieurs autres raisons, et je vous déclare

qu'il n'y en est pas une seule qui ne trouve pas que ce mémoire est d'un genre à relever le caractère de celle qui l'a écrit de toute la boue de calomnie dont il a été si longtems couvert, en dévoilant les motifs de ses actions et l'inflexibilité de ses principes et de ses sentimens sur la vertu. Enfin, à travers la naïveté de ce récit et l'évidence interne de sa vérité que chacun remarque, l'on voit la princesse, comme l'amie enthousiaste des vertus de sa souveraine, aveuglée quelquefois peut-être, mais jamais l'amie de ses vices. Et le résultat de tout cela c'est que l'on me demande si j'ai le droit de retenir pour toujours un pareil témoignage: question que mon coeur me répète à chaque moment.

Voici, m-r le comte, ce que j'ai cru devoir vous dire, dans un tems où le danger de ma situation rend un pareil aveu un devoir sacré. Je touche à un moment redoutable, et vous sentez bien que les mouvemens de mon esprit doivent être réglés par ma conscience, qui me dicte que tôt ou tard ce manuscript doit voir le jour.

Soyez persuadé que mes sentimens personnels vis-à-vis de votre excellence sont toujours du plus profond respect et de la plus parfaite estime et considération. Agréez en l'hommage, m-r le comte, et permettez-moi d'y ajouter les félicitations les mieux senties sur toute la gloire dont m-r le général votre fils s'est couvert dans les dernières campagnes. J'en ai lu tous les détails avec autant de joie que d'intérêt, et

je fais des voeux bien sincères que ses vertus et ses talens soyent toujours couronnés par la main du bonheur avec les mêmes lauriers.

Adieu, monsieur le comte. M-r Bradford me prie d'unir son respect avec l'expression des sentimens dont je me fais un honneur de me dire de votre excellence la très-humble servante M. Bradford.

4.

Monsieur le comte,

Comme notre correspondance n'a jamais eu d'autre objet de ma part que le désir de témoigner du respect pour la feue princesse Dashkaw dans la personne de son frère, voilà, monsieur, ce qui m'a porté de communiquer à votre excellence mon intention de faire publier le manuscrit qu'elle m'a confié, et le manuscrit même.

Ce but rempli, et toute la considération qu'elles méritent étant donnée aux objections de votre excellence, objections qu'il lui plaît de nommer des preuves de la fausseté des faits racontés par sa soeur, ce n'est pas pour justifier ce que j'ai l'intention de faire, ni pour vous donner des nouvelles preuves de l'authenticité de cette histoire, ni même pour faire aucune remarque sur le ton de la lettre que j'ai reçue hier de votre excellence que je réponds à elle; mais pour contredire en termes exprès une assomption tout-à-fait dépourvue de fondement que votre excellence paraît

avoir adoptée et sur laquelle reste tout le raisonnement que lette cettre contient.

Un retour sur votre mémoire, monsieur, aurait dû corriger cette étonnante erreur.

Je n'ai jamais dit que le manuscrit que je possède a été „fait de mémoire, d'après un autre fait par la princesse Dashkaw, lequel avait été brûlé". J'aurais trouvé bien embarrassante une pareille tromperie, puisque deux ans avant mon retour en Angleterre une copie de cette histoire, faite sous les yeux de la princesse, dans laquelle se trouvent plusieurs lignes et des pages entières écrites de sa propre main, ainsi que toute l'épitre dédicatoire, a été apportée dans ce pays et lue par des amis de la princesse, dont quelques-uns furent en correspondance avec elle. Cette pièce se trouve actuellement dans ma possession.

C'est pour la troisième fois, monsieur, que j'ai l'honneur de vous déclarer l'existence de cette pièce authentique, deux fois de bouche; ainsi il n'y a pas d'illusion là-dessus, et en me faisant la justice de l'écrire dans ce moment, c'est uniquement que mon silence pourrait être expliqué comme l'aveu d'une chose absolument dépourvue de vraisemblance et de la vérité.

Il ne me reste, monsieur, que d'ajouter qu'il se peut que des circonstances pourront retarder la publication de cet ouvrage, mais qu'elles ne changeront pas mes sentimens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, avec tous les sentimens d'estime et de considération qui vous sont dûs votre très-humble et très-obéissante servante

M. Bradford.

A Clifton
Ce 18 octobre 1813.

II.

РОСПИСЬ ПРИДАНОМУ

для

КАТЕРИНЫ РОМАНОВНЫ.

Спасителевъ образъ въ серебряной ризѣ кованой и вызолоченой.

Казанской Богоматери серебряныя ризы вызолоченной.

Владимирскія Богородицы серебряныя ризы и убрусъ жемчужный.

Образъ Николая Чудотворца въ серебряныхъ ризахъ.

Брильянтовыя серги	500
Перстень брильянтовый	1000
Жемчужная бурмицкая нитка	900
Перстень зеленый изумрудный	100
Два перстня съ портретами, брильянтами осыпанные	200
Трясило брильянтовое	1000
Табакерка золотая	200

12 вѣеровъ.	200
Вѣнчальная роба.	300
Парчевая самара цвѣтная.	400
Парчевый шлафрокъ бѣлый съ золотомъ.	170
Робронъ голубой парчевый.	250
— бѣлый парчевый.	200
— бѣлый съ золотомъ.	200
— бѣлый штофный съ вырѣзкой и съ цвѣтами.	150
— объяринный фіолетовый съ вырѣзкой.	150
— лосинный штофный съ голубыми цвѣтами.	135
— алый люстриновый съ блондами.	90
— голубой люстриновый.	75
— алый атласный съ вырѣзкой.	85
— бѣлый атласный съ вырѣзкой.	85
— волнистый тафтяный съ вырѣзкой.	60
— полосатый тафтяный съ вырѣзкой.	50
— алый тафтяный съ вырѣзкой.	40
— алый атласный стеганый.	50
— кофтая алая люстриновая.	60
Бѣлая атласная юбка съ кофтой.	40
Исподняя юбка бѣлая, шита золотомъ и съ цвѣтами.	40
Бѣлая гродетуровая, шита шелкомъ.	30
Алая атласная стеганая съ мѣткой серебряной.	30
Кофта алая атласная.	25

Исподняя юбка палевая атласная съ мѣткой серебряной. 25

Епанча парчевая на песцовомъ мѣхѣ, горностаемъ опушенная. 270

Мантилія серебряная парчевая съ горностаевымъ мѣхомъ. 120

Бѣлая гризетовая юбка. 30

Бѣлье.

Три дюжины Голландскихъ сорочекъ женскихъ. 400

Двѣ дюжины Голландскихъ сорочекъ мужскихъ. 200

Двѣ скатерти камчатныя и четыре дюжины салфетокъ. 250

Восемь ординарныхъ скатертей и восемь дюжинъ салфетокъ. 250

Пять перемѣнъ на постелю бѣлья. 500

12 платковъ Голландскихъ. 20

6 косынокъ Голландскихъ. 10

Дюжина шелковыхъ чулковъ. 48

Дюжина бумажныхъ чулковъ. 30

Два роброна ситцевые съ юбками. 60

4 кофты ситцевыя. 20

4 исподницы кисейныя. 40

3 дюжины платковъ кисейныхъ. 140

9 паръ манжетъ кисейныхъ шитыхъ. 150

6 ночныхъ корнетовъ. 160

4 дюжины платковъ носовыхъ.............	170
1 дюжина платковъ шелковыхъ............	24
4 дюжины утиральниковъ.................	15
Уборъ самарный.........................	300
7 корнетовъ круж.......................	140
Корнетъ къ постели круж................	60
Колпакъ съ кружевомъ...................	40
6 паръ мужскихъ манжетъ круж...........	200
4 пары женскихъ........................	350
Платокъ на шею съ кружевомъ............	20
1½ дюжины мужскихъ шитыхъ манжетъ......	110
Кровать объяринная малиновая съ золотымъ галуномъ..............................	1000
Постеля съ кружевнымъ уборомъ..........	500
Одѣяло бѣлое атласное..................	50
Голубое атласное.......................	50
Зеркало съ приборомъ серебрянымъ.......	170
2 дюжины башмаковъ.....................	30
Лентъ разныхъ на.......................	50
2 фишбеиновыя юбки.....................	40
Мужской шлафрокъ.......................	70
	12927

III.

Бумаги княгини Дашковой по управленію Академіею Наукъ.

1.

ВСЕПРЕСВѢТЛѢЙШЕЙ ДЕРЖАВНѢЙШЕЙ ВЕЛИКОЙ ГОСУДАРЫНѢ И САМОДЕРЖИЦѢ ВСЕРОССІЙСКОЙ.

Императорской Академіи Наукъ отъ директора и кавалера княгини Дашкавой.

ВСЕПОДДАННѢЙШІЙ ДОКЛАДЪ.

Поелику за всѣми по Академіи Наукъ расходами по 4-е число настоящаго мѣсяца состоитъ экономическихъ денегъ сто пятнадцать тысячъ рублей, то всеподданнически прошу дозволенія обратить изъ оныхъ тридцать тысячъ рублей всѣ въ пользу добропорядочно-служащихъ при Академіи и упражняющихся въ разныхъ художествахъ и другихъ должностяхъ, приносящихъ трудолюбіемъ своимъ казнѣ Вашего Императорскаго Величества прибыли, когда таковые за старостію или по болѣзнямъ продолжать служеніе не возмогутъ, чтобъ для пропитанія имѣли бы пенсію. А для безпристрастной раздачи обращен-

ныхъ въ пансіонъ съ упомянутой суммы процентовъ за нужно нахожу всеподданнѣйше представить на благосоизволеніе В. Императорскаго Величества нѣкоторыя къ сему положенію правила: 1-е, что помянутыя тридцать тысячь рублей будутъ отданы въ вѣчный капиталъ въ ломбардъ, дабы получаемые пять процентовъ ни на что иное не могли употребляемы быть, какъ на пенсіонъ; 2-е, что на оный пенсіонъ не идутъ тѣ, которые болѣе четырехъ сотъ рублей жалованья получаютъ; 3-е, что на пенсіонную сумму поступать будутъ выслужившіе при Академіи тридцать лѣтъ; 4-е, раздѣлить помянутые проценты, тысячу пять сотъ рублей, въ производство на двадцать на четыре человѣка, а именно: двумъ—по сту по пятидесяти рублей; двумъ—по сту по двадцати рублей;двумъ—по девяносто рублей,четыремъ—по семидесяти рублей, четыремъ—по пятидесяти рублей; четыремъ—по сороку рублей, четыремъ—по тридцати по пяти рублей, что̀ и учинитъ тысячу пять сотъ рублей. Осмѣливаюсь испрашивать Вашего Императорскаго Величества благоволенія, дабы малая моя услуга въ сдѣланномъ приращеніи казны вящую и на продолжительное время пользу службѣ Вашего Императорскаго Величества могла принесть, повелѣть тридцать тысячъ рублей оставить вѣчнымъ въ ломбардѣ капиталомъ, для обращенія получаемыхъ процентовъ въ пенсію.

За исключеніемъ сихъ денегъ, также положенныхъ мною въ вѣчный капиталъ въ дворянскомъ банкѣ

тридцати тысячъ рублей и въ пользу воспитанниковъ при гимназіи отданныхъ въ ломбардъ сорока тысячъ рублей, еще останется до пятнадцати тысячъ рублей, что̀ составляетъ достаточное число денегъ для оборота торговли Академіи.

О семъ прошу Всемилостивѣйшаго Вашего Императорскаго Величества указа

Всемилостивѣйшая Государыня.
Вашего Императорскаго Величества и пр.

2.

ВСЕПРЕСВѢТЛѢЙШЕЙ ДЕРЖАВНѢЙШЕЙ ВЕЛИКОЙ ГОСУДАРЫНѢ ИМПЕРАТРИЦѢ И САМОДЕРЖИЦѢ ВСЕРОССІЙСКОЙ.

Императорской Академіи Наукъ отъ директора и кавалера княгини Дашкавой.

ВСЕПОДДАННѢЙШІЙ ДОКЛАДЪ.

Въ поднесенномъ Вашему Императорскому Величеству, за истекшій февраль мѣсяцъ, всеподданнѣйшемъ репортѣ моемъ явствуетъ, что экономическая Академіи Наукъ сумма, за всѣми расходами, по старанію и усердію моему приращеніемъ возвышена до ста шестидесяти одной тысячи рублей, изъ которой суммы, по конфирмаціи Вашего Императорскаго Величества, сто тысячь рублей положены въ вѣчный капиталъ для обращенія процентовъ, какъ ниже слѣдуетъ, съ тридцати тысячъ рублей Русскимъ профессорамъ за преподаваніе лекцій. — Съ сорока тысячъ рублей въ умноженіе и содержаніе въ гимназіи воспитанниковъ. — Съ тридцати тысячъ рублей въ произвожденіе пенсіи немогущимъ продолжать служеніе въ Академіи, за старостію или по болѣз-

нямъ.—Изъ оставшихъ за тѣмъ шестидесяти одной тысячи рублей, съ тридцати тысячь рублей получаемые въ годъ проценты, тысяча пять сотъ рублей, употребляются на необходимо-нужныя по Академіи издержки, по недостатку состоявшагося еще въ 1747 году штата. — Пятнадцать тысячь рублей состоятъ въ данныхъ Академіи отъ книгопродавцевъ вексеяхъ, ибо на наличныя деньги не можно бъ таковое количество книгъ продавать. За симъ шестнадцать тысячь рублей должны оставаться на торговый оборотъ и покупку бумаги.

Поелику жъ въ академической гимназіи воспитанники умножены и въ занимаемомъ ими казенномъ домѣ учебные классы помѣстить порядочно не можно, да и самый тотъ домъ пришелъ въ такую ветхость, что когда одну половину онаго исправляютъ починкою, тогда другая валится и угрожаетъ опасностію; равномѣрно и состоящій на Васильевскомъ острову по 2-й линіи академическій деревянный домъ пришелъ въ крайнюю ветхость и совершенную къ починкѣ негодность:

Осмѣливаюсь испросить всемилостивѣйшаго Вашего Императорскаго Величества благоволенія помянутые старые два дома продать, изъ коихъ за первый хорошія деньги получить можно, по смѣжности его со вновь-строющеюся биржею; а при томъ соблюдется интересъ избѣжаніемъ излишняго платежа за разломку онаго; на вырученныя же отъ продажи обоихъ тѣхъ домовъ деньги вновь построить

порядочно будетъ можно, или подлѣ принадлежащаго Академіи въ 7-й линіи называемаго Волкова дома пристроить по лучшему расположенію, къ умноженію учебныхъ классовъ воспитывающихся, изъ которыхъ со времени Высочайше ввѣреннаго мнѣ управленія Академіи вышло много достойныхъ людей, кои въ разныхъ государственныхъ департаментахъ съ отличіемъ служатъ; а при томъ и просьбамъ для помѣщенія въ училище удовлетворить съ пользою службѣ будетъ можно.

О семъ прошу всемилостивѣйшаго Вашего Императорскаго Величества указа.

Всемилостивѣйшая Государыня
Вашего Императорскаго Величества и пр.

3.

ÉTAT CIRCONSTANCIÉ

DE CE QU'ÉTAIT L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES LORSQUE J'EN PRIS LA DIRECTION EN 1783 ET DE CE QU'ELLE EST ACTUELLEMENT EN 1786.

1.

La caisse était en grand désordre par la négligence qu'on avait mise à distinguer les deux caisses, dont l'une nommée *caisse d'état* est formée de la somme que la couronne donne annuellement pour l'entretien de l'Académie, et l'autre nommée *caisse économique* est formée du produit de la vente des livres et autres économies particulières. Ces deux caisses étaient confondues. L'Académie avait plusieurs débiteurs et devait elle-même tant ici que dans l'étranger pour du papier, pour appointements de professeurs et autres personnes employées, pour loyer du magasin de livres etc.; et comme personne ne payait l'Académie, elle ne pouvait payer personne.

Les deux caisses sont divisées.
Plusieurs dettes sont encaissées.
L'Académie a payé toutes les siennes.

2.

Les comptes du commissaire *Sboromirsky* n'avaient pas été terminés de son vivant, et même il n'y en avait point du tout pour les deux dernières années. A sa mort on mit le scellé sur les comptes et papiers, ce qui pouvait favoriser non-seulement le désordre, mais aussi d'injustes vexations contre la veuve et ses enfants.

Les papiers sont examinés, les comptes payés et le surplus d'argent a été remis à la veuve.

3.

On avait pour inspecteur m-r *Goloubtzoff*, qui ne voulait rien faire et ne signait que le reçu de ses gages. Il fut nommé juge à Kargopol, où on le chercha vainement; dans le même tems qu'il ne faisait rien, il était payé par l'Académie et occupait un logement nécessaire pour un autre emploi.

Je l'ai renvoyé.

4.

Les types étrangers pour l'imprimerie étaient si vieux et si usés qu'on ne pouvait plus imprimer qu'un seul volume des commentaires de l'Académie.

On a fait des types russes et latins, on en fait encore. Quant aux allemands, j'en ai fait venir de Saxe et des latins aussi, pour ne pas arrêter les impressions.

5.

On manquait de livres nécessaires à messieurs les académiciens, et dans la bibliothèque plusieurs ouvrages demeuraient incomplets, car depuis quelques années on n'en faisait plus venir les suites.

En échange de l'argent que doit le s-r Weitbrecht, messieurs les académiciens ont été chargés de faire une note des livres nécessaires, chacun dans sa partie, qu'on prend chez Weitbrecht pour solde de sa dette.

6.

La fonte des caractères se faisait dans une cave, où depuis la dernière innondation il régnait une telle humidité que les instruments de cuivre et de fer des fondeurs étaient entièrement rouillés.

Elle sera transportée dans un lieu plus convenable et plus près de l'imprimerie.

7.

Le cabinet de minéraux, qui avait été envoyé de Suède depuis 1780, n'a été remis par m-r Domachneff que depuis ma direction.

Il est arrangé.

8.

Les Commentaires de l'Académie etaient arrêtés à la seconde partie de ceux de l'année 1779.

Ceux-là et plusieurs autres volumes sont déjà imprimés et en vente.

9.

Messieurs les professeurs, surchargés d'affaires étrangères à leurs sciences, n'avaient pas le tems de vaquer à leur partie, ce qui nuisait aux progrès des sciences.

Chacun d'eux peut en toute liberté s'occuper de sa partie, ne souffrant par moi nulle difficulté, et pour leurs affaires ils s'adressent directement à moi et reçoivent une prompte décision sans s'assujettir aux formes qu'entraîne la chancellerie, qui d'ailleurs en effrayait quelques-uns.

10.

Les livres et cartes étaient à si haut prix que c'était même un obstacle aux vues salutaires de la Souveraine pour le progrès et l'agrandisement des lumières.

11.

Les cartes, par ordre du directeur, se vendaient le double de leur prix d'aujourd'hui, ce qui produisait le même abus, et leur cherté même faisait qu'on ne les achetait point.

Les livres, cartes et almanachs mis en vente depuis mon entrée à l'Académie se vendent presque à moitié de leur ancien prix.

12.

Cinq cartes du gouvernement d'Azof faites déjà depuis trois ans n'étaient point publiées à cause de l'invention des cartouches dont le directeur s'occupait.

Elles sont publiées.

13.

Il n'y avait point de catalogue des livres qui se trouvent à l'Académie; aussi le public ignorait entièrement que l'on pouvait en avoir et quel en était le prix.

On en a imprimé 1800 exemplaires tant pour ici que différents gouvernements, et on en a fait depuis une seconde édition de 600 exemplaires.

14.

Les meilleurs élèves de l'Académie l'avaient quittée, et je n'y ai trouvé que deux, qui ne pouvaient encore rien traduire, même de l'allemand.

Pour encourager et donner de l'émulation entre les jeunes gens du Gymnase, j'ai établi deux examens par an, où des prix en livres et médailles leur sont distribués. Entre les plus avancés j'en ai envoyé quatre pour quatre ans à l'Université de Goettingue aux frais de l'Académie.

15.

Au Gymnase, au lieu de 50 élèves qu'il devait y avoir, je n'y ai trouvé que 27, dont trois ne donnant aucun espoir de progrès ont été pris pour l'imprimerie, six ont été renvoyés à leurs parents à cause d'incapacité. Il n'en resta que 18, bien petit nombre pour un empire aussi vaste, manquant déjà de gens sachant lire. L'Académie même en souffrait, car dans un besoin de gens, elle ne savait d'où en tirer.

Les 6 élèves ne furent remis à leurs parents

que parce qu'étant de familles au-dessus du commun on ne pouvait sans injustice les employer à des métiers peu honorés. En outre on épargna le tems et les frais de la couronne. Il y a à présent à leurs places 89 élèves, qui, j'ose le dire, sont infiniment mieux nourris, vêtus, instruits, en un mot mieux entretenus qu'avant.

16.

Au lieu de maîtres nécessaires qui manquaient il y avait au Gymnase un musicien qui recevait 350 roubles pour enseigner à jouer du violon.

Le musicien a été payé et renvoyé; j'ai fait venir à sa place un régent de classe instruit et un maître de langue italienne et anglaise.

17.

Les protocoles des assemblées générales avaient été gardés et quelques-uns même égarés par le directeur.

A force d'instances on les a retirés de ses mains et on les garde soigneusement. J'ai defendu de les apporter à moi-même, et je les lis quand je suis à l'Académie, et j'en conserve les copies.

18.

Le magasin de livres n'avait été vérifié, examiné et compté que deux fois pendant les sept ans que m-r le chambellan Domachneff a eu la direction de l'Académie.

Il l'est à présent autant qu'il peut l'être avec les entraves que met la commission pour juger la direction précédente; car je ne puis le rece-

voir sous ma direction qu'après que cette affaire sera finie, et il est impossible d'en faire une révision exacte à moins d'y préposer un autre commissaire et renvoyer l'ancien, que je suis obligée de garder vu qu'il n'est ni condamné, ni absous.

19.

On prêtait à des étrangers les livres de l'Académie et par là on a dépareillé plusieurs ouvrages; les livres n'étaient point placés par ordre de matières, mais pêle-mêle et en confusion.

Il n'y a plus que les membres de l'Académie qui puissent avoir des livres, et cela sur un reçu qui demeure en dépôt; les livres ont été revus et arrangés.

20.

On n'avait jamais fait de révision, ni demandé de compte au commissaire chargé de la vente des livres de l'Académie à Moscou.

Les comptes sont terminés, m-r Stritter en a été chargé, et quand le tout fut achevé, j'ai vendu avec la permission de l'Impératrice la maison du magasin pour 6.500 roubles que j'ai mis aussitôt au lombard pour l'Académie.

21.

Comme on avait permis au commissaire de vendre aussi des livres étrangers, il avait monté une imprimerie, et il est à présumer qu'il s'occupait plus de la vente de ses livres que de ceux de l'Académie.

Les livres imprimés ailleurs qu'à l'Académie ont été retirés du magasin, et il est sévèrement défendu d'y vendre d'autres que ceux de l'Académie.

22.

L'Académie avait envoyé des Commentaires et des Actes à Hambourg, Breslaw et Leipsic. On n'avait reçu pour cela ni argent, ni avis s'ils ont été vendus ou non.

J'ai écrit pour cela aux ministres de notre cour résidents dans ces villes et à nos correspondants, les priant de retirer des mains des commissaires l'argent et les comptes relatifs à cet objet et de faire parvenir le tout ici.

23.

Les instruments de physique avaient été endommagés et égarés par l'incendie, et comme on n'en faisait pas venir de neufs, cette partie était en très-mauvais état, car ils étaient en petit nombre et médiocres.

J'ai chargé messieurs les professeurs de faire une note des instruments nécessaires, et l'on en fait venir chaque année quelques-uns de l'étranger.

24.

Les presses de l'imprimerie étaient lourdes, mauvaises, vieilles et exigeaient aussi un plus grand nombre pour leur usage.

J'ai fait faire une presse nouvelle d'après celle de l'Angleterre pour les estampes et cartes; pour les autres je les fais refaire et simplifier de manière à épargner beaucoup de tems.

25.

L'Académie avait 38 soldats retirés qu'on payait 30 roubles chacun par an. Comme ils n'avaient rien à

faire et qu'ils étaient mal inspectés, ils n'avaient ni moeurs, ni subordination et n'étaient certainement point utiles.

Ils sont tous occupés, et le public peut rendre témoignage que la réputation que les soirs les environs de l'Académie étaient dangereux n'existe plus.

26.

Plusieurs livres de la bibliothèque n'étaient pas reliés, et le relieur ne voulait plus travailler à cause de la mauvaise paye, malgré le contract qui l'y obligeait.

Tous sont déjà reliés, et aulieu d'un ouvrier qu'on paye régulièrement tous les deux mois, j'ai tous les relieurs de la ville toujours prêts à servir l'Académie.

27.

Il se faisait une consommation énorme de papier à écrire et il n'y avait pas de livre cordonné pour en fixer l'usage.

Il s'en consomme la moitié moins; on n'en distribue aux écrivains que le nécessaire et même à moi suivant une proportion par mois. Il y a des livres cordonnés pour en tenir compte, qu'on vérifie et règle tous les mois.

28.

L'appareil chimique du laboratoire était en fort mauvais état.

Il a été reconstruit tout-à-fait à neuf, et les fours sont faits sur la méthode la plus nouvelle et reconnue partout pour être la meilleure.

29.

La mauvaise régie de l'imprimerie était telle que l'on ne pouvait jamais savoir quel livre s'imprimait et depuis quand, et l'on achevait à peine dans six mois ce qui devait l'être en quelques semaines.

On présente chaque semaine un rapport circonstancié des livres qu'on imprime et des feuilles déjà achevées, et s'il arrive que le travail s'arrête, on en rend raison.

30.

Il n'y avait point de note des caractères que possède l'Academie, point d'épreuves de types.

On a à présent deux feuilles d'épreuves que l'on conserve à la chancellerie, par lesquelles on voit d'un coup d'oeil les différents types que l'on a.

31.

Les imprimeurs retiraient les feuilles avec si peu de soins qu'il y avait des ouvrages au magasin et dans la librairie auxquels il manquait des feuilles, ce qui était désagréable pour le public et décréditait les livres de l'Académie.

A chaque ouvrage on met le nom de l'imprimeur et s'il s'y trouve quelque faute ou omission, il en répond.

32.

Quoique l'empire de Russie abonde de mines, il n'y avait pas de professeur de minéralogie.

J'ai fait venir m-r le professeur Ferber, renommé dans cette partie et digne émule de Linneus. Il arrange le cabinet des minéraux étrangers suivant le système de Linneus. Celui des mines de Russie le sera dès que les armoires qui sont commandées seront prêtes.

33.

Le grand globe de Gottorp était réparé. Cinq ans avant ma venue m-r l'adjoint Trescot en était chargé, et il le faisait seul avec un peintre sans consulter les géographes et les astronomes. Je n'ai appris cela que parce que le peintre recevait 25 roubles par mois pour son ouvrage, dont personne n'avait connaissance.

Quoique personne ne m'en eût parlé, j'y fus moi-même et commandai d'en hâter l'exécution. J'ai donné un ordre au département géographique, à l'astronome Lexel et après sa mort à m-r le professeur Roumofskoy, de veiller sur cet ouvrage et d'y faire corriger les fautes que le peintre pouvait y avoir faites et d'y fixer les endroits d'après les plus nouvelles découvertes.

34.

La bibliothèque était en désordre ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, et comme elle s'accroît journellement, il n'y avait plus de place. Les livres étaient en confusion.

Elle est vérifiée et arrangée. J'ai pris des mesures pour la faire au mieux. L'on a fait des armoires qui manquaient, et elle est augmentée de plus de 3000 volumes.

35.

Le département géographique dépérissait par la mésintelligence du chef avec ses subordonnés.

Ceux qui y sont ont été encouragés par une augmentation d'appointements. Depuis trois ans il a paru plusieurs cartes qui déjà se vendent. J'ai d'ailleurs fait venir un homme savant dans cette partie, qui en dirige les travaux.

36.

Les meilleurs graveurs avaient quitté et ceux qu'il restait languissaient faute d'encouragement et surtout de maître pour les instruire.

J'ai fait venir un bon graveur et en augmentant les appointements des élèves je les ai portés à l'émulation.

37.

La composition du métal pour les types était mauvaise et après un court usage les lettres pliaient, s'écrasaient de manière à ne servir que fort peu de tèms.

J'y ai fait substituer une composition telle qu'on en use dans les fonderies de types étrangères, et ils sont devenus plus nets, plus durs et d'un bien plus long service.

38.

Sous le bâtiment de la couronne on ne louait qu'une seule cave pour 60 roubles, les autres étaient pleines d'immondices et ne faisaient que du tort à l'édifice.

Toutes les caves sont propres et rapportent annuellement 400 roubles.

39.

Les archives de la conférence étaient en désordre, et plusieurs ouvrages nécessaires égarés.

Elles sont en ordre. J'ai fait copier au Synode les tables de naissances, morts et mariages, dont plusieurs manquaient, et elles sont publiées dans le VI volume des Actes conformément à mon intention, qui est, que m-rs les académiciens y insèrent et s'occupent d'ouvrages plus immédiatement utiles à notre patrie.

40.

Les matériaux, instruments etc. pour les divers travaux sont si nombreux et différents que pour éviter les embarras on les recevait d'un seul et même entrepreneur qui les fournissait par contract pour une somme assez forte, ce qui donnait lieu à des fraudes. Ces matériaux étaient mauvais et par conséquent ne duraient guères.

C'est à présent l'Académie qui les achète elle-même et les choisit meilleurs. Il s'en consomme même moins quoiqu'il se fasse plus d'ouvrage et l'Academie y gagne...

41.

Les observations et découvertes faites dans l'intérieur du pays étaient communiquées à l'étranger avant d'être publiées ici et à la honte de l'Académie on en tirait parti là avant nous.

J'ai fait inscrire dans le journal que m-rs les académiciens ne devaient plus dorénavant communiquer de telles découvertes avant que l'Académie par la voie de l'impression n'en eût tiré la gloire qui lui en est due et que l'état n'eût profité de cette observation.

42.

Le commissaire chargé de la vente des livres ne savait que le russe et ne savait pas même l'arithmé-

tique; il ne pouvait tenir ses comptes en ordre, et au mécontentement du public il livrait les livres étrangers ou mêlés ou dépareillés.

J'y ai préposé un autre homme qui sait tenir les livres de comptes et entend les langues étrangères; aussi les livres s'en vendent mieux.

43.

L'encre pour l'imprimerie était mauvaise, sallissait et coûtait cher.

Elle est à présent aussi bonne que dans les meilleures imprimeries de l'étranger et revient cependant à meilleur marché.

44.

Les frottoirs d'imprimerie étaient si mal faits qu'ils consommaient plus de cuirs qu'il ne fallait par leur mauvaise forme; ils étaient lourds et difficiles à manier.

Ils sont faits sur le modèle de l'étranger; on en tire quatre d'un cuir au lieu de trois, et du choix des cuirs il résulte un bénefice considérable pour la couronne.

45.

Les poinçons étaient mal entretenus et comme on les confiait sans ordre aux maîtres, ils en approvisionnèrent toutes les imprimeries libres et particulières, tandis que celle de l'Académie souffrait du manque des types.

Ils sont gardés soigneusement, quand le besoin le recquiert, on les donne, et ils sont rendus immédiatement après la fonte des matrices.

IV.

Рескриптъ княгинѣ Дашковой.

Княгиня Катерина Романовна. Изъ поданнаго намъ отъ васъ доклада, видя съ удовольствіемъ, что усерднымъ стараніемъ вашимъ экономическая Академіи Наукъ сумма умножена до знатнаго количества и обращается на полезныя употребленія, дозволяемъ вамъ, пришедшіе въ вѣтхость, два академическія дома: одинъ занимаемый воспитанниками гимназіи, а другой, состоящій на Васильевскомъ острову по второй линіи, продать. На вырученныя же за нихъ деньги сдѣлать вновь порядочную пристройку къ дому, принадлежащему Академіи въ седьмой линіи, по лучшему расположенію, для умноженія учебныхъ классовъ воспитывающихся въ пользу службы и общую. Пребываемъ впрочемъ вамъ благосклонны.

На подлинномъ подписано собственною Ея Императорскаго Величества рукою тако: Екатерина.

Въ С.-Петербургѣ.
Апрѣля 5-го 1793 года.

V.

ИЗЪ СОФІЙСКАГО НИЖНЯГО ЗЕМСКАГО СУДА

ВЪ УПРАВУ БЛАГОЧИНІЯ СТОЛИЧНАГО И ГУБЕРНСКАГО ГОРОДА СВЯТАГО ПЕТРА.

Сего ноября съ „3-го“ во ономъ судѣ, по предложенію г-на земскаго исправника и кавалера Панаева, производилось слѣдственное дѣло о зарубленіи минувшаго октября 28 числа на дачѣ ея сіятельства двора Ея Императорскаго Величества статсъ дамы, Академіи Наукъ директора, Императорской Россійской Академіи президента и кавалера княгини Екатерины Романовны Дашковой, принадлежавшихъ его высокопревосходительству, Ея Императорскаго Величества оберъ-шенку, сенатору, дѣйствительному камергеру и кавалеру Александру Александровичу Нарышкину Голландскихъ борова и свиньи, о чемъ симъ судомъ на мѣстѣ изслѣдовано, и 16-го числа по прочему опредѣлено.

Какъ изъ онаго дѣла явствуетъ, что ея сіятельство княгиня Екатерина Романовна Дашкова зашедшихъ на дачу ея, принадлежавшихъ его высокопревосходительству Александру Александровичу Нарышкину двухъ

Голландскихъ свиней, усмотрены якобы въ потравѣ, не давъ о томъ знать сему суду и не засвидѣтельствовавъ посторонними людьми потравы, приказала людямъ своимъ, загнавъ въ конюшню, убить, которые тогдажъ и убиты были топорами: то, на основаніи высочайшихъ Ея Императорскаго Величества о управленіи губерніи учрежденій 243 статьи во удовлетвореніе обиженнаго, по силѣ Уложенія 10-й главы 208, 209 и 210 пунктовъ, за тѣ убитыя свиньи взыскать съ ея сіятельства княгини Екатерины Романовны Дашковой противъ учиненной оцѣнки сорока рублей вдвое, то есть восемдесятъ рублей и, по взысканіи, отдать его высокопревосходительства Александра Александровича Нарышкина повѣренному служителю Кириллѣ Сидорову съ роспискою, при чемъ ему, Сидорову, подтвердить, чтобы впредъ на дачахъ ихъ пастухи за пасомымъ скотомъ имѣли лучшее смотрѣніе, и онаго по дорогамъ и сосѣднимъ дачамъ ходить не допускали, и объ ономъ удовлетвореніи обиженнаго, въ силу той же статьи высочайшаго учрежденія, дать знать Софійскому уѣздному суду репортомъ.

А что принадлежитъ до показанія садовниковъ, якобы означенными свиньями на дачѣ ея сіятельства потравлены посаженные въ шести горшкахъ разные цвѣты, стоющіе шести рублей, то сія потрава не только въ то время чрезъ постороннихъ людей не засвидѣтельствована, но и когда былъ для слѣдствія на мѣстѣ г-нъ земскій исправникъ Панаевъ и по сви-

дѣтельству его въ саду и ранжереяхъ никакой потравы и поврежденія деревьямъ не оказалось. Да буде бы и заподлинно потрава была, то, за силою манифеста состоявшагося 787 года апрѣля въ 21-й день 24-го пункта, ея сіятельству удовлетворенія учинить не можно, о чемъ отъ сего суда ей и объявить.

По отзывужъ ея сіятельства, учиненному г-ну земскому исправнику, въ боѣ свиней незнаніемъ закона, и что впредъ зашедшихъ коровъ или свиней также убить прикажетъ и отошлетъ въ гофшпиталь: то въ предупрежденіе и отвращеніе таковаго предпріятаго законамъ противнаго намѣренія, по силѣ высочайшихъ учрежденій 224 статьи, выписавъ приличныя узаконенія, благопристойнымъ образомъ объявить ея сіятельству, дабы впредъ въ подобныхъ случаяхъ отъ управленія собою изволила воздержаться и незнаніемъ закона не отзывалась, въ чемъ ея сіятельство обязать подпискою, по жительству ея нынѣ въ Санктъ-Петербургѣ, какъ о истребованіи отъ ея сіятельства означенныхъ денегъ, осмидесяти рублей, объ отдачѣ объявленія и о взятіи по оному подписки сообщить въ управу благочинія столичнаго и губернскаго города Святаго Петра; съ тѣмъ, дабы благоволила, по истребованіи, показанныя деньги для отдачи повѣренному его высокопревосходительства Александра Александровича Нарышкина и подписку доставить въ сей судъ въ непродолжительномъ времени, о чемъ отъ сего суда управѣ благо-

чинія симъ и сообщается, а ея сіятельству объявленіе, запечатанное въ конвертѣ, приложено при семъ.

Ноября 17 дня 1788 года.

На подлинномъ подписано:
Иванъ Нефневъ.
Секретарь Яковъ Крузе.

VI.

О разведеніи сада въ селѣ Андреевскомъ

(имѣніи графа А. Р. ВОРОНЦОВА).

ДВА ЛИСТКА, ПИСАННЫЕ КНЯГИНЕЮ Е. Р. ДАШКОВОЙ.

(1800).

1.

Репортъ отъ вашего Аглинскаго садовника Дашкавой.

Работа вся окончена, но проситъ васъ о нижеслѣдующемъ:

1. Всю его подсадку съ половины Апрѣля по Іюль, естьли два дни дождя не будетъ, приказать поливать.

2. Естьли на сѣянныхъ трухою мѣстахъ не взойдетъ трава, то перекопавъ посѣять и укатать.

3. Дорожки по краямъ подсыпать глиною съ пескомъ и укатать, то онѣ шире и лучше будутъ.

4. Гдѣ подсадка, а не посѣяно, то граблями выравнять и чисто содержать, чтобъ трава не проростала и тѣмъ растеніямъ не мѣшала.

2.

1. Въ канальцы и ямки, приготовленные для садки, отнюдь не сажать ни березъ, ивнику, сосенъ, ни елокъ, а засаживать оные калиновыми, рябиновыми, орѣшниковыми, бересклетовыми и шиповными *кустами*.

2. Примѣчать надлежитъ, что ближняя къ дорогамъ садка должна быть изъ низкихъ кустовъ, а что̀ ближе къ лѣсу, то выше кусты быть могутъ.

3. Гдѣ не назначено садить, а земля не ровна или плѣшинами, тутъ должно трухою сѣнною засѣевать.

4. Къ каменной стѣнѣ ближній каналъ должно засадить тонкими молодыми липами, въ два аршина съ четвертью вышины; въ переднемъ же каналѣ шиповникъ и бересклетъ посадить.

5. Въ клумбы и близко къ дорожкамъ можно садить ягодки.

6. Нынѣшнею осеннюю садку и будущую весеннюю на 1-е Іюля поливать черезъ день.

7. Розы разводить, рѣзавъ черенки, какъ съ смородиной дѣлается. Черенокъ посадить въ гряду хорошей земли, потомъ черезъ годъ въ горшки пересадить.

8. Въ канальцы и по берегамъ садки или лѣсу можно сажать крыжовникъ между другаго рода кустами.

9. Если не угодно испортить расположеніе нынѣшнее, то запретить должно, чтобъ, исключая назначенныхъ ямъ и шпалеровъ, вновь чего не садили.

10. Приказать сажать деревья и кусты въ показанномъ мною бульонѣ.

11. Дубъ и другія деревья, естьли не очень здоровы покажутся, то поливать онымъ же бульономъ, разведя оный пожиже.

VII.

Завѣщаніе княгини Дашковой, писанное передъ ссылкою.

Завѣщаніе мое прошу, братецъ, выполнить.

1. Если Лаптевъ при мнѣ въ ссылкѣ останется, то ему, послѣ смерти моей, отдать новокупленную мою подмосковную и десять тысячъ денегъ.

2. Miss Bates пять тысячъ рублей.

3. Катеринѣ Николаевнѣ Кочетовой три тысячи рублей.

4. Всѣмъ людямъ, которые со мною въ ссылкѣ, жалованье, кое нынѣ получаютъ, по смерть производить и двойное жалованье однажды въ награжденье выдать.

5. Всѣхъ дѣвокъ и женщинъ, кои со мною въ ссылкѣ, на волю отпустить вѣчную, и по сту рублей каждой въ награжденіе выдать

Княгиня Дашкава.

1796. Декабря 24 дня.

Дочери моей по двѣ тысячи въ годъ доходу по смерть давать и долги ей прощаю

VIII.

Копія письма къ государственному канцлеру отъ управляющаго кабинетомъ г. Гурьева

отъ 30-го октября (1802).

Вслѣдствіе отношенія ко мнѣ в. с. имѣю честь увѣдомить, что принадлежащее ея сіятельству княгинѣ Екатеринѣ Романовнѣ брильянтовое перо употреблено изъ кабинета; но слѣдующія за него деньги 3770 руб. оставались еще невыданными, потому что не было объ нихъ отъ ея сіятельства въ кабинетъ отношенія. Теперь же препровождаю оные 3770 рубл. къ вашему сіятельству, прося покорнѣйше о полученіи ихъ удостоить меня вашимъ увѣдомленіемъ.

IX.

Списокъ съ письма покойной княгини Екатерины Романовны Дашковой къ душеприкащику ея, сенатору и кавалеру Неледиискому-Мелецкому

(таковыя-жъ письма писаны къ камергерамъ графу Санти и князю Урусову, душеприкащикамъ же ея).

Милоститый государь Юрій Александровичъ!

Удостовѣрясь въ продолженіи нѣсколькихъ лѣтъ въ истинной родственной дружбѣ вашей ко мнѣ, не могла я ни къ кому другому прибѣгнуть для точнаго исполненія послѣ кончины моей изображенной ниже сего послѣдней воли моей. Просьба къ вамъ моя состоитъ въ слѣдующемъ:

1-е. На третій день, послѣ кончины моей, просить въ Опекунскомъ Совѣтѣ о вскрытіи положенной тамъ отъ меня духовной моей, отъ котораго полученной мною билетъ здѣсь включаю.

2-е. При погребеніи моемъ быть только двумъ священникамъ съ духовникомъ моимъ, коимъ дать что̀ вамъ разсудится; но всѣмъ чтобы не болѣе двухъ сотъ рублей, а тѣло мое отвесть и погребсти въ селѣ Троицкомъ.

3-е. Нищимъ раздать двѣсти рублей, а изъ тюремъ выкупить за долги содержащихся—пять сотъ рублей. Для построенія церкви приходской пять сотъ рублей. Всѣ сіи деньги найдете въ дубовой моей шкатулкѣ.

4-е. Племянница моя Анна Петровна Исленьева, что̀ въ ея комнатахъ, кромѣ картинъ, часовъ, лежанки штофной и качалки (сіи послѣдніе два мебеля отданы невѣстушкѣ) назоветъ своимъ, все ей отдать, какъ ей принадлежащее.

5-е. Назначеннымъ въ духовной моей дѣвкамъ, при мнѣ служившимъ, дать отпускныя, вѣчно на волю, и съ награжденіемъ годоваго жалованья изъ домашнихъ денегъ.

6-е. Всѣмъ людямъ, въ домѣ моемъ служившимъ, выдать равномѣрно годовое жалованье въ награжденіе.

7-е. Ежели графъ Михайло Семеновичъ Воронцовъ не приступитъ скоро къ продажѣ моего дома, и тѣмъ остановится выдача назначеннымъ въ моей духовной и въ семъ завѣщаніи родственникамъ, отказанныхъ мною денегъ: то прошу васъ отнестись въ Опекунской Совѣтъ, дабы въ теченіи шести мѣсяцевъ, купно съ вами, проданъ былъ, а потомъ наблюсти, чтобъ назначенныя раздачи произведены были въ дѣйствіе. Остающіяся за тѣмъ деньги останутся въ пользу племяннику графу Михаилу Семеновичу.

8-е. Въ память мою вась прошу принять портреть блаженной памяти Императрицы Екатерины Великой, работы Лампи, и еще изъ моихъ картинъ, которая вамъ понравится.

9-е. Сестрѣ графинѣ Авдотьѣ Ивановнѣ Воронцовой и племяннику моему графу Бутурлину также дать выбрать по одной картинѣ.

10-е. Малолѣтней Машинькѣ въ пользу положила я, въ 1806 году, въ Сохранную Казну тысячу рублей, съ тѣмъ чтобъ, не прежде истеченія 15 лѣтъ, ей выданы и съ процентами были; а ежели жизнь ея прекратится, то обратить оную сумму въ пользу приказа Общественнаго Призрѣнія. Билетъ помянутой отдать въ Общественнаго Призрѣнія Приказъ съ тѣмъ, чтобъ сей навѣдывался объ ней, и, по совершенности лѣтъ, ей оной выдать.

11-е. Какъ Его Величество Императоръ дозволилъ племяннику моему графу Ивану Ларіоновичу Воронцову имя Дашкова принять, то отдаю ему въ Орловской губерніи село Дашково и Птицыно-тожъ съ деревнями и пустошами, и Калужскую вотчину село Троицкое съ деревнями и пустошами, въ вѣчное и потомственное владѣніе, и имѣющуюся въ домѣ Троицкомъ библіотеку, серебро и все хранящееся тамъ; домъ же Московской, если графъ Михайло Семеновичъ, въ случаѣ недостатка, по завѣщанію моему, денегъ, и все имѣющееся въ немъ какъ-то: библіотеку, картины, серебро и мебель,—, все продать, исключая фамильные портреты, кои

предоставляю ему же. Изъ вырученныхъ за оныя и за домъ денегъ отдать племянницѣ моей княгинѣ Урусовой, дабы хранила въ пользу сына своего князя Павла, а моего крестника—три тысячи рублей. Сестрамъ ея, Татищевымъ, Марьѣ тысячу рублей, Елисаветѣ двѣ тысячи рублей.

12-е. Подполковника Маслова дочери Прасковьѣ Ивановнѣ, коя въ институтѣ, даю я тысячу рублей, которые отдать въ Сохранную Казну, съ тѣмъ чтобъ съ наращенными процентами ей отдать, когда ей двадцать лѣтъ исполнится; а, въ случаѣ ея смерти, брату меньшому ея тогда, когда ему двадцать лѣтъ исполнится, какъ капиталъ, такъ и причисленные проценты отдать.

13-е. Знакъ ордена Святыя Екатерины, возложенные на меня Великою Екатериною, въ самый день Ея возшествія на престолъ, бывъ тотъ, который Ея Величество носила сама—необыкновенной цѣны, а былъ оцѣненъ тогда въ 6500 рублей. Когда за оной кабинетъ выдастъ деньги, то оныя въ вѣчной капиталъ положить въ Сохранную Казну, прибавя къ оному изъ моихъ денегъ столько, чтобъ оной капиталъ додавалъ процентами положенное число денегъ на содержаніе вѣчно пансіонерку въ институтѣ Екатеринскомъ, съ тѣмъ чтобъ вѣчно въ ономъ была содержана пансіонерка подъ именемъ княгини Дашковой пансіонерки, разумѣется, чтобъ была настоящая, но бѣдная дворянка. Портретъ же Ея Величества, осыпанный бриллiантами, отдаю род-

ной племянницѣ своей, брата графа Семена Романовича дочери.

14-е. Князя Ивана Петровича прошу взять въ память мою часы, стоящіе въ гостинной комнатѣ, или что̀ изъ мебели ему угодно будетъ.

15-е. Креслы большія и всѣ мебели въ гостинной, кромѣ портретовъ и картинъ, невѣстушкѣ княгинѣ Аннѣ Семеновнѣ отдаю, равномѣрно и всю мебель въ ея комнатѣ находящуюся. Если же ей на содержаніе мало достанется на седмую часть, то изъ денегъ, вырученныхъ за домъ, ей десять тысячъ рублей выдать.

16-е. Портретъ Ея Величества Великой Екатерины II-й, что̀ въ траурѣ и въ красной лентѣ, который въ спальнѣ, отдать графу Ростопчину.

17-е. Въ помощь вашу для приведенія въ исполненіе сего завѣщанія моего, назначила племянниковъ своихъ графа Петра Львовича Санти и князя Александра Михайловича Урусова, кои и обязаны содѣйствовать къ облегченію трудовъ вашихъ.

18-е. Племяннику моему князю Маврокордато отдать запечатанныя письма блаженной памяти Императрицы Екатерины Великой и другихъ государей и знаменитыхъ особъ, писанныя ко мнѣ, дабы онъ изданіе въ печать онымъ сдѣлалъ. Его прошу изъ мебели одну штуку или картину себѣ выбрать въ память мою; крестницѣ же моей, а его дочери, изъ капиталу своего даю три тысячи рублей.

19-е. Вазу Англинскую съ лампадою отдаю племянницѣ своей Елисаветѣ Ивановнѣ Полянской.

20-е. Изъ денегъ, кои останутся послѣ меня въ шкатулкѣ, наличныя или въ обязательствахъ, употребить на погребеніе и на выдачу назначеннымъ мною здѣсь и въ духовной моей родственникамъ и людямъ моимъ, и для дополненія капитала на содержаніе вышепомянутой въ Екатерининскомъ институтѣ вѣчной пансіонерки.

Имѣю честь быть съ почтеніемъ и преданностію и проч. На подлинномъ подписано:

Княгиня Екатерина Дашкава.

X.

Духовное завѣщаніе княгини Дашковой.

Получено еще въ Москвѣ отъ самой княгини *).

Во имя Отца и Сына и Святаго Духа.

Я нижеподписавшаяся, штатсъ-дама и кавалеръ, княгиня Екатерина Романовна Дашкава, урожденная графиня Воронцова, чувствуя преклонность вѣка моего, приближающагося отъ потери любезнѣйшаго сына моего, покойнаго князя Павла Михайловича, призвавъ въ помощь Господа Бога моего, заблагоразсудила, въ здравомъ умѣ и твердой памяти, изобразить сдѣланное мною слѣдующее распоряженіе.

По учиненному между мною и дѣтьми моими—покойнымъ сыномъ князь Павломъ Михайловичемъ Дашкавымъ и дочерью Настасьею Михайловною, по мужу Щербининою, въ оставшемъ послѣ мужа моего, а ихъ отца, имѣніи, по любовному раздѣлу, въ 27-й день февраля 765 года всемилостивѣйше конфирмованному блаженныя и вѣчно достойныя памяти Императрицею Екатериною Великой, получила я

*) Помѣта графа М. С. Воронцова.

изъ того имѣнія на седьмую часть: въ губерніяхъ— въ Орловской село Птицыно Дашково тожъ, въ Калужской—село Троицкое, и въ Московской въ Волоколамскомъ уѣздѣ село Мурикова, со всѣми написанными въ оныхъ и принадлежащихъ къ онымъ деревняхъ, дворовыми людьми и крестьянами, всего по 4-й ревизіи „ “ мужска пола душъ, съ имѣющимися къ онымъ землями и всякими угодьями; которыя села и деревни, по кроткому управленію моему и полученію съ нихъ, въ теченіи 22-хъ лѣтъ, оброка только по три рубля въ годъ, какъ значитъ изъ ревизскихъ сказокъ, умножились до знатнаго количества.

Хотя же, по тому высочайше утвержденному раздѣлу, слѣдовало мнѣ нѣсколько и менѣе того количества на седьмую по смерти мужа моего часть; но поелику сіе учинено, какъ значитъ изъ всемилостивѣйше конфирмованнаго, подносимаго мною покойной Императрицѣ Екатеринѣ Великой, прошенія съ котораго, равно какъ и съ раздѣла копіи *), при семъ прилагаю, въ замѣнъ, какъ возвращенія мнѣ принесеннаго мною по приданству имѣнія, употребленнаго на заплату долговъ мужа моего, и издержанной моей суммы на воспитаніе дѣтей, покупку селъ, деревень и земель, включенныхъ въ тотъ же раздѣлъ, какъ бы оставшихся послѣ покойнаго мужа моего, такъ и указной части, слѣдовавшей доче-

*) Пока не найдены.

ри моей Настасьѣ Михайловнѣ Щербининой, которую удержа у себя, дала я ей вмѣсто оной, при выходѣ ея въ замужество, деньгами, съ превосходствомъ того что̀ стоитъ, — 80000 рублей; а какъ прежде того раздѣла купленныя мною въ Тамбовской губерніи слишкомъ 400 душъ, числившіяся по 4-й ревизіи за мною, отдала я покойному сыну моему, за котораго, такъ какъ и за дочь мою, сверхъ всего онаго, заплачено мною до 25,000 р. долговъ: а потому все оное, доставшееся мнѣ по раздѣлу, имѣніе есть, какъ по образу самаго раздѣла, такъ и по праву дворянскому, мною благопріобрѣтенное; ибо обратилось оное мнѣ въ куплю пожертвованіемъ капитала моего.

Къ тому же имѣю я: 1-е) всемилостивѣйше пожалованное въ 782 г., отъ щедротъ блаженныя и вѣчно достойныя памяти Императрицы Екатерины Великія, въ Могилевской губерніи мѣстечко Круглое съ деревнями; 2-е) купленныя мною въ Калужской губерніи у Плещеева и другихъ помѣщиковъ до 300 душъ, съ принадлежащими къ нимъ землями и пустошами; 3-е) состоящій въ Москвѣ, Тверской части, на Большой Никитской въ приходѣ Малаго Вознесенія, каменной домъ, выстроенный собственнымъ капиталомъ моимъ на доставшемся мнѣ по покупкѣ отъ князя Николая Алексѣевича Долгорукова мѣстѣ, и 4-е) на 4-й верстѣ отъ С.-Петербурга по Петергофской дорогѣ дачу съ домомъ, называемую Киріаново, дошедшую мнѣ въ 762 г. по данной.

А какъ по запальчивому нраву дочери моей Настасьи Михайловны Щербининой, изъявлявшей всегда и противу меня не только непочтеніе, но и позволившей себѣ наносить мнѣ, въ продолженіи нѣсколькихъ лѣтъ, огорченія и досады, кои хотя я и старалась скрывать, токмо всѣмъ сдѣлались извѣстными, не могу я обременять совѣсть свою, оставить кого-либо въ ея зависимости и принадлежности: то я отъ всего недвижимаго и движимаго имѣнія моего ее отрѣшаю, какъ мать и пріобрѣтательница вышесказаннаго имѣнія; а пріемля въ основаніе 22-ю статью всемилостивѣйше жалованной дворянству грамоты, изображающую власть перваго пріобрѣтателя сими словами: „Благородному свободная власть и воля „оставляется, бывъ первымъ пріобрѣтателемъ како-„го имѣнія, благопріобрѣтенное имъ имѣніе дарить, „или на прожитокъ отдать, или передать или про-„дать, кому заблагоразсудитъ; наслѣдственнымъ же „имѣніемъ да не распоряжаетъ инако, какъ закона-„ми предписано“, распредѣляю и завѣщаю вышеозначенное имѣніе мое по нижеслѣдующему.

Первое, отдаю въ вѣчное и потомственное по смерти моей владѣніе племяннику моему, брата моего роднаго графа Семена Романовича Воронцова сыну, дѣйствительному камергеру и кавалеру графу Михайлѣ Семеновичу Воронцову: 1-е, всемилостивѣйше пожалованное мнѣ въ 782 г. въ Могилевской губерніи мѣстечко Круглое съ деревнями и съ купленною мною въ той губерніи деревнею и со всѣми напи-

санными въ нихъ, по послѣдней 5-й ревизіи, мужеска и женска половъ душами, съ принадлежащими къ нимъ землями, лѣсами, отхожими пустошами и со всѣми угодьи; 2-е, состоящій въ Москвѣ на Никитской улицѣ въ приходѣ Малаго Вознесенія, крѣпостной мой домъ, со всякимъ въ ономъ строеніемъ и движимымъ имѣніемъ, что̀ въ немъ по смерти моей найдется, выключая нѣкоторыхъ мелочныхъ вещей, коихъ употребленіе назначила я въ отношеніи моемъ, при семъ прилагаемомъ къ Ѳедору Ивановичу Киселеву, графу Петру Львовичу Санти и князю Александру Михайловичу Урусову; и 3-е всѣ остающіеся послѣ меня векселя, заемныя письма, закладныя и всякія обязательства и наличныя деньги отдаю ему же, племяннику, моему графу Михайлѣ Семеновичу Воронцову. Состоящій за мною вышесказанной въ Москвѣ домъ мой отдаю ему, племяннику моему графу Мих. Сем. Воронцову, съ тѣмъ, чтобъ онъ по смерти моей, въ теченіи 4-хъ мѣсяцевъ роздалъ опредѣленную мною сумму всѣмъ тѣмъ кому сколько по особо учиненному вмѣстѣ съ симъ, за подписаніемъ моимъ, реестру назначено; предоставляя впрочемъ ему сіе исполнить хотя и продажею завѣщаннаго мною дома. Ежели же при смерти и по смерти моей помянутаго моего племянника здѣсь не случится, и опредѣленная мною по реестру денежная раздача остановится, то завѣщаю генералъ-лейтенанту Ѳедору Ивановичу Киселеву, дѣйствительному камергеру графу Петру Львовичу Санти и

статскому совѣтнику князю Александру Михайловичу Урусову, по истеченіи 4-хъ мѣсячнаго срока послѣ смерти моей (въ случаѣ что продажею одного движимаго имѣнія, въ домѣ моемъ имѣющагося, наличными деньгами, векселями и всякими обязательствами, опредѣленная мною роднымъ моимъ денежная раздача, недостаточна будетъ), тогда въ дополненіе къ тому тотъ домъ со всякимъ въ немъ движимымъ имѣніемъ продать, и изъ вырученныхъ денегъ, раздавъ, сколько кому по упомянутому реестру мною назначено, остальныя отдать ему же, племяннику моему графу Михайлѣ Семеновичу Воронцову, о чемъ дано имъ каждому за подписаніемъ моимъ надлежащее наставленіе.

Второе. Брата моего двоюроднаго сыну, графу Ивану Ларіоновичу Воронцову-Дашкаву отдаю въ вѣчное и потомственное владѣніе, доставшееся мнѣ по раздѣлу въ Орловской г. село Птицыно Дашково тожъ съ деревнями, въ Калужской—село Троицкое съ деревнями, и въ Московской губерніяхъ—Серпуховскаго уѣзда деревню Дашкаву, въ 137-ми душахъ состоящую и подъ управленіемъ помянутаго села Троицкаго находящуюся; купленное мною въ Калужской губерніи у Плещеева и другихъ помѣщиковъ недвижимое имѣніе, со всѣми написанными во всѣхъ тѣхъ селахъ и деревняхъ по 5-й ревизіи мужеска и женска половъ душами, со вновь рожденными послѣ ревизіи, съ принадлежащими къ нимъ землями, отхожими пустошами и со всѣми угодьи,

такъ же съ имѣющимися тамъ господскими домами и со всѣмъ находящимся въ нихъ недвижимымъ имѣніемъ, всякими заводами и заводскимъ имѣніемъ, да состоящую близь С.-Петербурга по Петергофской дорогѣ дачу, съ находящимся тамъ домомъ, со всякимъ на ней строеніемъ, мебелью и со всѣмъ тѣмъ, что̀ въ ней по смерти моей останется.

Третіе. Затѣмъ недвижимое мое имѣніе, состоящее Московской губ. въ Волоколамскомъ уѣздѣ село Мурикoво съ деревнями, оставляю я до учиненія объ ономъ впредь распоряженія моего.

Четвертое. При всемъ моемъ на справедливости основанномъ неудовольствіи къ дочери моей Настасьѣ Михайловнѣ Щербининой, завѣщаю однакожъ я изъ милости въ пользу ея племяннику моему графу Михайлѣ Сем. Воронцову выдать, по смерти моей, единовременно 3000 р., и всякой годъ производить ей же, по смерть, по 4000 р., раздѣляя оную сумму въ выдачу каждогодно на двѣ половины.

Пятое. Назначенные мною, по реестру, подполковника Маслова дочери, дѣвицѣ Прасковьѣ, находящейся нынѣ въ институтѣ, 1000 р. завѣщеваю племяннику моему графу Михайлѣ Семеновичу Воронцову отдать въ Сохранную Казну Московскаго Воспитательнаго Дома, съ тѣмъ чтобъ и съ приращенными процентами оные ей выданы были, когда исполнится ей 20-ть лѣтъ, а въ случаѣ смерти ея, брату ея меньшому, когда также минетъ ему 20 лѣтъ.

Шестое. Поставляя всегда богоугоднымъ дѣломъ снабжать и поощрять новыя семейства, желаю и завѣщаю я племяннику моему графу Ивану Ларіоновичу Воронцову-Дашкаву выдавать ежегодно въ день смерти моей на шесть паръ сочетавшихся изъ крестьянъ бракомъ, на каждую по 50 р., всего 300 р.; и чтобъ таковыя шесть паръ избираемы были изъ недостаточныхъ крестьянъ Калужской вотчины села Троицкаго, и бракосочетаемы были въ самой тотъ же день, если уставы церкви тому не воспрепятствуютъ; а если въ тотъ день невозможно, то въ первый, свободный отъ препятствія.

Седьмое. Служащихъ при мнѣ дѣвокъ, а имянно, Прасковью, Настасью и Анну, въ награжденіе за ихъ мнѣ службу, отпускаю вѣчно на волю, коимъ и дать въ 10-й день послѣ моей смерти отпускныя.

Осьмое. Не желая обременять болѣе Московской Опекунской Совѣтъ нѣкоторыми мелочными распоряженіями, относящимися до дома моего и до прочаго, поручаю я приверженнымъ ко мнѣ родственникамъ моимъ, Ѳедору Ивановичу Киселеву, графу Петру Львовичу Санти и князю Александру Михайловичу Урусову, оныя выполнить. О содержаніи каковаго распоряженія прилагаю съ письма моего къ нимъ копіи, а Московской Опекунской Совѣтъ прошу въ нужныхъ случаяхъ не лишить ихъ своего предстательства, для точнаго исполненія воли моей, имъ ввѣренной.

Девятое. Поелику на исполненіе сего духовнаго моего завѣщанія никто мною не избранъ и не назначается; то я, утвердя оное моимъ и упрошенныхъ мною свидѣтелей подписаніемъ, и представя оное обще съ вышеупомянутымъ реестромъ о раздачѣ назначенной отъ меня суммы, для храненія до смерти моей за печатью герба моего, Императорскаго Московскаго Воспитательнаго Дома въ Опекунской Совѣтъ, наипочтительнѣйше оной прошу, яко опекуна, попечителя, или душеприкащика, мною избраннаго, принять на себя попеченіе о точномъ и непремѣнномъ исполненіи во всей подробности сей моей духовной, завѣщая, при вскрытіи оной, по смерти моей внесть изъ благодарности за таковое посредничество, на богоугодныя того Воспитательнаго Дома заведенія, единовремянно 1000 рубл. изъ имѣющейся остаться послѣ меня суммы.

И такъ, призывая имя Божіе и уповая на Его милосердіе, увѣрена въ точномъ выполненіи сего моего духовнаго завѣщанія.

———

РЕЭСТРЪ,

УЧИНЕННЫЙ МНОЮ, НИЖЕПОДПИСАВШЕЮСЯ КНЯГИНЕЮ ЕКАТЕРИНОЮ РОМАНОВНОЮ ДАШКАВОЮ, СКОЛЬКО КОМУ НАЗНАЧЕНО МНОЮ ВЪ ВЫДАЧѢ, ПО СМЕРТИ МОЕЙ, ДЕНЕГЪ, А ИМЯННО:

	РУБЛИ.
Невѣсткѣ моей княгинѣ Аннѣ Семеновнѣ десять тысячь рублей.	10000
Фрейлинѣ Екатеринѣ Николаевнѣ Кочетовой семь тысячъ рублей.	7000
Сестрамъ ея Александрѣ и Дарьѣ Кочетовымъ по двѣ тысячи.	4000
Аннѣ Александровнѣ Гогеръ, урожденной Полянской три тысячи рублей.	3000
Внуку моему графу Петру Бутурлину шесть тысячъ рублей.	6000
Племяннику моему Александру Александровичу Полянскому четыре тысячи рублей.	4000
Аннѣ Петровнѣ Исленьевой три тысячи рублей, какъ я уже ей дала семнадцать тысячъ рублей.	3000
Генералъ-маіору Василію Даниловичу Лаптеву семь тысячъ рублей.	7000

Полковнику Евграфу Алексѣевичу Воронцову пять тысячъ рублей....................	5000
Пелагеѣ Константиновнѣ Масловой двѣ тысячи рублей..................................	2000
Племянницѣ моей Елисаветѣ Петровнѣ Дивовой двѣ тысячи рублей..................	2000
Племянницѣ моей Татьянѣ Михайловнѣ Норовой, а въ случаѣ смерти ея, то дѣтямъ ея — четыре тысячи рублей.......	4000
Внучкѣ моей княгинѣ Екатеринѣ Александровнѣ Маврокордато три тысячи рублей.	3000
Подполковника Маслова дочери дѣвицѣ Екатеринѣ Ивановнѣ тысячу рублей............	1000
Племяннику моему графу Петру Львовичу Санти три тысячи рублей....................	3000
Внуку моему князю Павлу Урусову двѣ тысачи рублей.	2000
Племянницѣ моей Елисаветѣ Татищевой двѣ тысячи рублей............................ .	2000
Сестрѣ ея Марьѣ Татищевой тысячу рублей	1000
Итого......	69,000

XI.

Къ стр. 94-й Записокъ Княгини Дашковой.

Копія съ письма графа А. Г. Орлова къ Екатеринѣ II-й.

Матушка милосердая Государыня! Какъ мнѣ изъяснить, описать, что̀ случилось: не повѣришь вѣрному своему рабу, но какъ передъ Богомъ скажу истину. Матушка! Готовъ идти на смерть; но самъ не знаю, какъ эта бѣда случилась. Погибли мы, когда ты не помилуешь. Матушка его нѣтъ на свѣтѣ. Но никто сего не думалъ, и какъ намъ задумать поднять руки на Государя! Но, Государыня, свершилась бѣда. Онъ заспорилъ за столомъ съ князь Ѳедоромъ; не успѣли мы разнять, а его уже и не стало. Сами не помнимъ, что̀ дѣлали; но всѣ до единаго виноваты, достойны казни. Помилуй меня хоть для брата. Повинную тебѣ принесъ, и разыскивать нечего. Прости или прикажи скорѣе окончить. Свѣтъ не милъ: прогнѣвили тебя и погубили души на вѣкъ.

Замѣчаніе графа Ѳ. В. Ростопчина на предъидущее письмо *).

Списано 11 Ноября 1796, 5 дней послѣ смерти Императрицы Екатерины II-й.

Кабинетъ ея былъ запечатанъ графомъ Самойловымъ и генералъ-адъютантомъ Растопчинымъ. Черезъ три дня по смерти Императрицы поручено было в. к. Александру Павловичу и графу Безбородкѣ разсмотрѣть всѣ бумаги. Въ первый самый день найдено это письмо графа Алексѣя Орлова и принесено къ Императору Павлу; по прочтеніи имъ возвращено Безбородкѣ, и я имѣлъ его съ ¼ часа въ рукахъ. Почеркъ извѣстный мнѣ графа Орлова. Бумага — листъ сѣрой и нечистой, а слогъ означаетъ положеніе души сего злодѣя и ясно доказываетъ, что убійцы опасались гнѣва Государыни, и симъ изобличаетъ клевету, падшую на жизнь и память сей великой Царицы. На другой день графъ Безбородко сказалъ мнѣ, что императоръ Павелъ потребовалъ

*) Сообщившаго выше напечатанную копію въ Лондонъ графу С. Р. Воронцову. *П. Б.*

отъ него вторично письмо графа Орлова. Прочитавъ въ присутствіи его, бросилъ въ каминъ и самъ истребилъ памятникъ невинности Великой Екатерины, о чемъ и самъ чрезмѣрно послѣ соболѣзновалъ.

XII.

Письма княгини Е. Р. Дашковой къ брату ея графу А. Р. Воронцову.

(Дополненіе къ письмамъ, находящимся въ V и XII книгахъ Архива Князя Воронцова).

1.

Москва, 14-го декабря (1775).

Прости мнѣ, любезный другъ, если я такъ долго не отвѣчала на твое письмо. Вопервыхъ, извиняюсь болѣзнію; а вовторыхъ удивленіемъ, которое во мнѣ произвела батюшкина пропозиція о Знаменскомъ его дворѣ. На что мнѣ онъ? Деньги, которыя мнѣ Г. *) пожаловала, есть только одно награжденіе и хлѣбъ моей дочери, который въ моихъ рукахъ. Если я оныя сберегла, то не отъ того, что я достаточна и другіе знатные доходы имѣю, но отъ того, что сама не только прихотей, но иногда и нужнаго лишалась. То разсуди, мой другъ, не безумна ли я буду, когда, чувствуя себя истончевающую, я бы то у ней растеряла, что съ такимъ трудомъ ей собрала и чего ужъ нажить ей не успѣю. Настюшѣ этотъ домъ ни на что не нуженъ; а о себѣ божусь тебѣ, мой другъ, что я бы батюшку беспокоить не стала,

*) Государыня.

если-бы я себя не чувствовала такъ слабу. А какъ по духовной моей (которая, бывъ непротивна законамъ, будетъ конечно ея величествомъ конфирмована) опекуны дѣтей моихъ не сдѣлаютъ такого снисхожденія, какое мнѣ теперь на мысль встрѣчается и которое прошу батюшкѣ представить, если ему угодно покажется: я за счастье сочту и забуду, что деревня, кою я могла имѣть за 50 тысячъ, стоила болѣе 70-ти тысячь, и я принуждена потерять. Я возьму съ радостію въ какомъ бы ни было мѣстѣ и уѣздѣ деревню за 80 рубл. за душу, хотя съ пошлинами и отказомъ близъ 100 рубл. станетъ. Если же не то, то чтобъ изволилъ вѣрющее письмо на Знаменской домъ прислать съ тѣмъ, что мнѣ: 1-е) деньги съ него наемныя получать, а потребные расходы на починки изъ дому батюшкинаго шли; 2-е) чтобъ мнѣ 5000 нынѣ получить, а какъ батюшка изволилъ у меня деньги для желѣзнаго заводу занимать, то легко и по справедливости онъ въ зачетъ, за желѣзо отъ купца занявъ, мнѣ отдать можетъ. Я бы и о сихъ 5000 не говорила, если-бы я не чувствовала себя въ такой слабости. Разсуди, мой другъ, за что мнѣ дочь свою безвинно, безъ толку и надежности, оставить? Я мучилась, собирала, а наконецъ все безъ пользы оставить! 3-е) Если я оныя деньги получу, то я согласна въ нѣсколько лѣтъ съ доходовъ съ Знаменскаго дома проценты, а за тѣмъ и капитала моего уплату, получать, и для лучшей ясности при семъ распишу тебѣ долгъ:

Батюшка изволилъ взять 1773-го года Октября 4-го числа	5000	р.
Еще того-жъ году Октября 18-го дня	11000	„
Итого	16000	р.
Проценту нынѣшняго году	960	р.
	54	„
Итого	17014	р.
На покупку бѣглыхъ ты взялъ 900 отъ Іюня до Октября будущаго году процентовъ на годъ и 5-ть мѣсяцевъ	79	р.
Итого всей суммы	17993	р.

Получа 5000, останется 12993 р. Найму съ Знаменскаго дому я надѣюсь получить 1550; а какъ съ 13-ти тысячъ проценту 780 рубл., то и останется въ уплату первой годъ 770 рубл. Я бы желала, чтобъ я была въ состояніи болѣе для батюшки сдѣлать, но по совѣсти и долгу матери истинно не могу. Пожалуй, увѣдомь меня поскорѣй о семъ и если батюшка изволитъ восчуствовать мое снисхожденіе, то какъ вѣрющее письмо, такъ и помянутыя 5000 поскорѣе присылайте. Прости, мой другъ; болѣе писать не смогу.

Вѣрющее письмо батюшкино должно быть въ такой силѣ: вѣрю продать, заложить или въ наймы отдавать и деньги принимать, которое письмо должно быть въ Юстицъ-Коллегіи въ Петербургѣ засвидѣтельствовано.

2.

Москва, 23-го декабря (1775).

На послѣдней почтѣ я не была утѣшена твоими письмами. здоровъ-ли ты; а я все въ одномъ состояніи. Петръ Иванычъ и Марья Радіоновна *) тебѣ велѣли кланяться.—Донеси, пожалуй, батюшкѣ, что я контрактъ на Знаменской его дворъ съ директорами совершила на два года съ половиною. по 1550 рубл. на годъ и прошлогодскихъ недоплоченныхъ ими 150, да 850 нынѣшнихъ получила, почему изъ батюшкиныхъ долговыхъ денегъ 1000 и вычла. Управитель же батюшкинъ у меня просилъ оныхъ денегъ, но я не дала ему; потому что ей, ей я не въ состояніи болѣе этого сдѣлать, и всѣ деньги съ дому получая, ни въ 15 лѣтъ капиталъ мой не будетъ возвращенъ, почему я и льстилась, что батюшка изволитъ восчувствовать мой поступокъ и мнѣ спасибо скажетъ.—Если ты, мой другъ, не надѣешься быть въ Матренинѣ такъ скоро, такъ дозволь мнѣ оттуда 8-мь штофовъ водки взять: моя вся изошла, а здѣсь очень дурна и дорога.

Ну прости, батюшка: сегодни мнѣ недосугъ распространяться. Дѣти мои руки твои цѣлуютъ, а я по смерть съ безпредѣльною горячностью пребуду вѣрнымъ тебѣ другомъ.

К. Дашкава.

*) Панины.

3.

(1784).

Puisque ma fille vous a mêlé, mon cher ami, dans une affaire qui ne peut que vous affliger, je vous prie de lui sauver le blâme universel me forçant à un eclat. Hier elle a dit à mon fils que puisque je lui défend ma présence, elle ne viendra pas chez moi, mais qu'elle restera ici les 4 mois; que sa maison est prise et, comme par la cruauté et désobéissance ouverte, je ne suis pas sûr qu'elle s'abstienne d'aller où elle croira s'amuser au risque ou même avec dessein prémédité de me donner la torture et enfin la mort par sa vue, je lui ai fait dire ce matin par sa femme de chambre que j'ouvrirai mon coeur à sa majesté, et que je ne doute point que sa majesté, en voyant mes tourments, ne lui conseille de faire ce qu'il est du devoir d'une fille de céder. Sa réponse fut qu'elle a des affaires, qu'elle doit rester ici et que j'étais la maîtresse de dire à l'impératrice, qu'elle la croyait trop juste pour l'envoyer en éxil. Je ne me permets aucune réflexion sur son procédé; mais je vais seulement vous répéter mes propositions. Si elle part la 1-re semaine du carême, je ne ferai aucun éclat, je ne parlerai, ni ne dirai mot, pourvu qu'elle ne vienne point chez moi, ni dans les endroits où elle pourra savoir que j'y suis; sinon, Dimanche j'ouvre mon coeur à l'impératrice et je crois que, pour conserver ma vie, elle lui conseillera de partir. Je n'ai pas besoin, je crois, mon cher

ami, de vous dire que le plutôt ceci s'éclaircisera, le mieux ce sera. Si vous pouvez me voir dans ce moment, vous seriez effrayé de l'état où je suis.

4.

Lundi, ce 28 mars (1793).

La poste d'hier ne m'a pas apporté de vos nouvelles, mon cher ami, et j'en aurais été inquiète si je ne savais que votre déplacement de Moscou à Matrionina en est la cause. Nos nouveautés sont: 1° que l'on a reçu la nouvelle hier d'une bataille gagnée par Clairfait sur Dumourier, dans laquelle ce dernier a perdu 18 mille hommes et 25 canons. Mais dans nos gazettes de demain vous verrez le nombre des canons pris sur les Français se monter à 228, et, quoique l'on savait le contraire, on a voulu que je fasse insérer l'article de la gazette de Berlin, comme vous le trouverez. Vous savez déjà peut-être mieux les détails que moi sur la conduite de m-rs Divow. Je sais seulement que l'on en est très-indigné, que l'on leur a envoyé un oukase pour retourner ici et qu'ils sont déjà en chemin. Avant le départ de notre Dolgorouky, Державинъ lui a proposé de présenter une lettre au comte Zoubow dans laquelle il devait dire qu'il y a 6 ans qu'il demande son congé et le comte Bezborodko le lanternait. Dolgorouky l'a remercié pour ses bonnes intentions, mais ne s'y est pas prêté. Aujourd'hui il y a assemblée chez le comte; je compte aller. Le com-

te d'Artois vient à ces assemblées à 9 heures, de chez l'Impératrice; il n'y soupe, fait le tour des tables de jeu, voit le souper, c'est-à-dire entre dans la salle à manger pour dire quelques mots aux premières dames, et s'en va d'abord. L'évêque d'Arras, qui est avec lui, a eu une conversation avec moi hier à l'Hermitage, de plus d'une-heure, et quoiqu'il soit très-véhément sur ce qui se passe en France, il juge sur ce sujet d'une manière qui ne pouvait être agréablement reçue par un despote: sa façon de penser sur l'ancienne administration est philosophique et vraie.

Mon fils vient de m'envoyer un courrier pour recevoir de Bock pour lui 12000 que la провіантская lui doit, à ce qu'il prétend. Dites-moi, mon cher ami, comment s'est arrangée l'affaire entre vous et Kachowsky, et si je dois vous envoyer cet argent ou le remettre ici à qui vous l'ordonnerez; car à moi il ne me dit rien de tout cela. La comtesse Pototsky veut acheter une maison, et je lui ai offert votre grande maison. J'irai exprès la voir pour avancer ce marché.

J'ai eu Protassow et Новосильцовъ chez moi ces jours-ci: ils sont les seuls de vos amis qui paraissent savoir que je suis votre soeur. M-r Zawadowsky ne fait que jouer et fait jouer m-r Samoïlow, à ce que l'on m'a dit. Les affaires n'en vont pas mieux, et Ермоловъ envoye chercher les secrétaires et obersecrétaires pour écrire eux-mêmes l'ordre que l'on devait leur envoyer pour les plus petites choses qu'un simple écrivain pourrait écrire, et qu'il ne sait pas écrire.

Samoïlow envoye chercher Новосильцовъ et Васильевъ. Ce dernier présente ces jours-ci sa démission. Je suis fâchée pour Samoïlow, car c'est un galant homme, et ce n'est pas sa faute si on l'a placé ou plutôt déplacé. Рахмановъ est mort hier. Le beau-fils de Шипковскій, qui est très-lié avec l'ambassadeur Koutouzow, m'a donné des détails sur toutes les scènes ridicules qui se sont passées dans cette famille, et il donne tout le tort à la Bacounine. Les vivres deviennent plus chers de jour en jour: la viande est à 10 sols.

Voici, mon cher ami, toute ma pacotille de nouvelles. Je vais prendre maintenant congé de vous. Adieu. Mes compliments à m-r de la Fermière.

Зиновьевъ est arrivé ici: il fait plus de grimaces et contorsions que jamais.

5.

Ce 29 mai (1793).

Mille fois obligée, mon cher ami, pour votre lettre du 18 de ce mois que j'ai reçue hier au soir avec l'incluse pour Boutourline, à qui je vais l'envoyer. Vous savez déjà, j'espère, par mes précédentes que je suis déjà domiciliée dans votre maison. Le tems humide et le délabrement des fourneaux l'avaient rendue très-humide. Le premier a changé, et j'ai réparé les autres, de façon que l'on sent tout un autre air maintenant dans les chambres. M-r Нагаевъ m'a accordé son approbation en me disant: „прямо по хозяйски поступаете, спасибо вамъ“.

Je ne puis pas vous donner en réponse sur Markow de grands détails; car, occupée de déménager et à mettre en ordre les serrures cassées et les planchers brûlés dans trois chambres, j'ai passé bien du tems avec des ouvriers et je n'ai vu personne. Mais je sais qu'il a eu la tête lavée pour la seconde fois, avant le départ pour Czarskoé-Sélo; pour le *ton leste*, comme vous dites bien qu'il a; car, étant envoyé par le comte Zoubow pour annoncer quelque chose de désagréable, il dit: „Voici une gentillesse polonaise!" Sur quoi l'on l'a entrepris: „Qu'est-ce que vous appelez gentillesse? L'on voit que vous êtes peu affecté de ce qui est injurieux à l'Empire et à ma gloire" etc. Depuis ce temslà il joue l'affecté et fait semblant d'avoir une humilité qui n'est pas dans son caractère. Il trompe, et on le trompe aussi; car on lui fait des caresses qui, certainement, ne sont pas plus sincères.

A l'égard de Lambert *), il n'a jamais eu une grande réputation, et n'a rien fait d'éclatant pour ses infortunés maîtres. Il a des appartements à Czarskoé-Sélo. La princesse Radziwil est, dit-on, partie hier pour retourner à sa terre proche de Varsovie, pour avoir, à ce qu'elle dit, plus souvent des nouvelles de ses enfans qui y sont, et que l'on ne laisse pas partir de là. Elle a reçu des présents considérables de l'Impératrice: entre autres, un médaillon d'un seul brillant évalué

---

*) Французскій эмигрантъ, въ послѣдствіи Русскій заслуженный генералъ и графъ. Отъ брака съ Дѣевой онъ имѣлъ сыновей Іосифа и Карла, бывшаго намѣстникомъ Царства Польскаго.

25 mille r. L'opinion des ministres étrangers est qu'elle sera fouettée, comme l'ont déjà été deux dames à Varsovie. Pour moi, je crois qu'elle s'accordera avec tout le monde; car c'est une femme sans moeurs, sans caractère et sans talents, qui pourraient lui faire des envieux. Quant à Altesti, il est très-sûr qu'il n'est plus ici, mais l'on parle diversément sur le lieu de sa résidence.

Vous saurez sans doute que l'ambassadeur de Suède a eu ordre de sa cour de ne pas voir le ministre de Naples, ainsi que tout ce qui concerne l'affaire d'Armfeld et la part que nous y avons eue; je vous suppose même beaucoup mieux instruit que moi sur tout cela. La Boutourline est accouchée d'un fils. La mère et l'enfant se portent bien.

Voilà toute ma valise de nouvelles, mon cher ami. Votre idée sur mon загородный дворъ est excellente, et j'en écrirai aujourd'hui, quoique l'on travaille déjà à force à l'autre, et nommément l'on change les fourneaux. Adieu, mon cher ami. Portez-vous bien.

6.

Lundi, ce 20 fevrier (1799).

Татищевъ part sans faute ces jours-ci. Ainsi, je me réserve, mon cher ami, de vous écrire par lui. Je vous apprendrai cependant une nouvelle qui vous fera de la peine: c'est que la pauvre Zinowiew est mort à Riga. Je ne crois pas que je puisse avoir le plaisir de

voir mon fils; car il est non-seulement commandant de toute la Малороссійская дивизія, mais il est chargé de différentes commissions et, en dernier lieu, de l'approvisionnement de toute cette division. Vous ne sauriez croire, mon cher ami, comme cela me peine. C'est d'autant plus malheureux qu'il aurait pu ici, se faire transférer chez Souworow et ne pas rester sous les ordres de cette méchante et vindicative bête, le c-té Iwan Soltikow. Il semble que je sois destinée à toutes les contradictions pénibles qui puissent s'accumuler sur une même tête. Adieu, mon cher ami. Je suis fatiguée, triste et mal portante. Mes compliments à m-r. de la Fermière.

L'affaire de m-r Schterbinine traîne au Sénat, malgré l'именной указъ, ne pouvant décider contre toutes sortes de délais qui sont tous les jours imaginés.

7.

Ce 20 Juillet (1799).

Depuis ma dernière j'ai eu le plaisir de recevoir, mon cher ami, votre lettre avec l'incluse de mon frère. Je joins ici un billet pour lui que vous aurez la bonté d'insérer dans votre paquet quand vous lui écrirez. Je n'ai vu encore personne ici; à Smolensk tous les régiments ont ordre de marcher au premier avis qu'ils recevront de mon fils. Son ci-devant régiment de Polotsk vient de recevoir le même ordre. Je m'en vais envoyer ces jours-ci chercher pauvre Федюша

qui a été dangereusement malade d'une fièvre chaude et bilieuse. Nous avons eu, depuis que je vous ai écrit, encore deux fois des orages et grêles qui ont fait des dégâts désolants: mes chanvres sont presque tous détruits. Si nous en sauvons la dixième partie, ce sera heureux, et alors le dommage pour moi sera de 1500 roubles. Je serai obligée aussi de donner à 6 villages des grains pour ensemencer cette automne et pour se nourrir jusqu'à l'année qui vient. Гдѣ тонко, тутъ и рвется. Я нынѣшний годъ въ большой разстройкѣ. Les 9 mille roubles que j'ai donné à mon fils, et puis cette grêle qui me privera des deux tiers de mes revenus de cette terre, m'incommoderont beaucoup. J'avais oublié d'insérer dans ma dernière la lettre que j'avais reçue de mon fils. Il faudra encore que j'aie beaucoup d'embarras et de faux frais à l'occasion des voitures de lazaret et des фура que le nouveau chef du régiment de Polotsk n'accepte point, parce qu'elles sont revenues trop chères.

Voici Анна Ивановна Черемисинъ, qui arrive. Ainsi il faut que je vous quitte. Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse de tout mon coeur.

8.

Troïtskoié, 29 Octobre.

Me voici, mon cher ami, enfin ici, fatiguée du voyage et malade comme un chien. Les chemins à ce que l'on dit vers Moscou sont impossibles, ainsi je ne saurai vous

dire quand je me mettrai en marche pour me réunir à un frère cheri et à l'ami de mon enfance. Tout ce que je puis vous dire bien sincérement c'est que je désire bien vivement le moment qui me mettra dans vos bras. Je ne m'arrêterai que 3 jours à Moscou pour appliquer les sangsues et un jour chez princesse Prozorowsky, ce qui fera deux jours et demi de route, et alors j'espère que je me reposerai de corps et d'âme à Andreiéwsky.

Avez-vous des nouvelles de mon frère? Comment se portait-il? Assurez, je vous prie, de mon amitié Захаръ Николаевичъ. Je viens d'apprendre que mon fils est encore à Moscou et qu'il a ordonné que l'on lui annonce mon arrivée à Troitskoié pour s'y rendre incessament. Ce n'est certainement pas moi qui le tient séparé de son indigne compagne, il faut qu'elle ait bien peu d'attraction pour lui. En attendant j'ai ressemblé encore 24 mille roubles pour payer sa dette de l'artillerie, me reservant ici à la S. Pierre 900 roubles. Voilà, mon cher ami, comme je fais ses affaires et les miennes. Par la première occasion j'enverrai à votre intendant de Moscou 2 sortes de gruau de Smolensky. Adieu, je vous embrasse.

9.

Ce 9 avril (1802).

Enfin j'ai le plaisir d'avoir ma fille auprès de moi, et cela est d'autant plus heureux pour moi que je suis très-incommodée depuis deux semaines et je suis si affaiblie qu'à peine je puis me traîner au jardin. Elle joint ici une lettre pour vous. Vous y verrez qu'elle se remet entièrement à ce que vous déciderez. Adieu, mon cher ami, embrassez Мишенька pour moi. Je vous prie de dire à mon cher et bon neveu Tatichtcheff, qu'il s'informe sans tarder de la manière dont il doit payer au mois de mai pour moi 2600 d'intérêts, afin de ne pas se mettre dans le cas de payer une amende.

10.

Ce 29 mars.

Mille et millions de fois vous remercie votre vieille et malade soeur pour votre dernière; elle accepte avec reconnaissance l'offre que vous lui faites de lui envoyer les gazettes de Hambourg; car Strachoff qui lui a demandé 3 ou 4 mille roubles en prêt, quoiqu'il n'avait pas payé les 5 pr. cent de 2000, qu'il lui doit depuis novembre, à un refus poli, motivé sur le besoin de sauver les biens séquestrés de son fils, n'écrit

presque plus. Vous me parlez d'hiver, et je suis ici depuis 3 jours dans un printemps parfait; il n'y a plus de neige dans ma cour, ni la terrasse au nord de la rivière, les montagnes sont nues, et la rivière est débordée. L'air est doux; j'ai de la chicorée sauvage et des orties fraîches, depuis 6 jours, à ma table.

Mon fils m'écrit qu'il est obligé de s'arrêter quelque jours de plus à Moscou; il faut qu'il change ses équipages en ceux d'été. У меня со вчерашняго дня рѣку переѣзжають на паромѣ. Не знаю, какъ Арина Ивановна могла третьеводнись предпринять свой путь. Захару Николаевичу свидѣтельствую свой дружескій поклонъ. Je ne vous dirai rien de mon attachement sans bornes pour vous, sinon que pendant le séjour de mon fils ici, moi, absorbée par le plaisir de le voir et l'entendre, volais souvent pourtant vers vous, et que 20 fois, au lieu de nommer mon fils, le nom chéri de mon frère est sorti de mes lèvres. Adieu, puisse le Ciel vous protéger et vous préserver de tout malheur!

11.

Troitzkoié, ce 29 mai (1808).

Quoique mon voisin m-r *Гончаровъ* *) a déjà l'avantage d'être connu de vous, mon cher ami; mais il a vivement sollicité ces lignes par voie d'introduction. Je vous le recommande comme un homme très-honnête et qui a l'âme élevée.

---

*) Владѣлецъ села *Полотнянаго Завода*, Аѳанасій Николаевичъ Гончаровъ.

Il y a fort longtems que je n'ai eu de vos nouvelles. J'ai tardé aussi, contre mon ordinaire, à vous écrire, parce que j'ai fait une forte course pour remplir ma promesse, donnée depuis deux ans au c-te Osterman, de venir à sa campagne. Au retour je me suis trouvé très-fatiguée et attaquée de spasmes. Cela va un peu mieux à présent: mais je suis loin d'une santé tolérable. Adieu, mon cher ami. Que le bon Dieu vous conserve! Je vous embrasse de tout mon coeur.

Получено 10 iюня въ С.-Петербургѣ.

12.

Ce 30 novembre 1803.

Je vous avais écrit, mon cher ami, la veille du 24, et comme j'avais beaucoup de monde ce jour-là, ayant reçu une lettre d'un littérateur que m-r Трощинскій protégeait, j'ai chargé mon fils, qui a été ici, de vous l'envoyer. Voilà notre neveu Santy qui vient de recevoir un soufflet, d'autant plus humiliant que c'est un de ses subalternes qui a été fait procureur. Si du moins on lui donnait l'ordre de Wolodimer de la 2-e classe: pour l'amour de Dieu et par considération pour toute notre famille, faites quelque chose pour lui.

Vous verrez ma fille à Pétersbourg. Чихачовъ, après six ans que j'avais déjà payé toutes les dettes de ma fille, vient de présenter une prétention de 10 mille roubles, et dans six semaines l'on a mis en vente une

partie de sa terre. Je croirais vous faire tort, mon ami, en supposant qu'il faut que je sollicite vos bontés pour elle. Je vous rends la justice, mon cher ami, de croire que n'ayant que deux enfants qui me sont plus chers que la vie, vous les aimez aussi.

XIII.

Письмо княгини Е. Р. Дашковой къ графу М. С. Воронцову.

Ce 30 juillet, Troïtzkoié (1806).

Avant mon départ j'ai reçu les épaulettes que vous m'avez envoyées et pour lesquelles je vous remercie infiniment; c'est un postillon qui me les a apportées, et non comme vous m'aviez dit que c'est de votre maison que l'on me les apporterait. La mienne est apparemment marquée par je ne sais quelle marque pour que Дугинъ *) y ose venir. Aussi longtems que vous aurez des Постниковъ et Тресвятскій et qu'après un peu de réflexion vous ne vous serez dit à vous-même: „cette même maison de Никитскій est un don de ma tante, détachée de tout dans ce monde, excepté des sentiments de tendresse pour mon père et pour moi, et ne peut être dans une espèce de réprobation à mes yeux, ni ceux de mes domestiques“: enfin, je ne devrais

*) Дворецкій графа Воронцова. Сынъ этого Дугина, Петръ Өедоровичъ Дугинъ, впослѣдствіи служилъ долгое время въ Москвѣ совѣтникомъ Горнаго Правленія.

pas, par une juste rancune, me mêler de rien de ce que vous faites. Mais cela ne ressemblerait point à mon coeur aimant, et votre père n'a manqué en rien envers moi: c'est pourquoi, malgré le peu de poids que mes conseils ont, je me fais un devoir de vous dire qu'aussi longtems que Постниковъ régit les affaires de mon frère, il est très-dangereux d'avoir aussi Тресвятскій, qui est assez riche pour avoir payé son rang de secrétaire assez cher, mais qui veut aussi profiter du droit qu'il lui donne d'acheter des terres. Adieu, mon cher neveu. Adressez-moi vos lettres toujours à Moscou, et dites-moi quand est-ce que vous croyez que mon cher frère arrivera?

XIV.

Письмо князя Н. В. Репнина къ княгинѣ Е. Р. Дашковой во время ея ссылки (1797).

Печатается съ современнаго списка. *П. Б.*

Je n'ai pu vous répondre à votre lettre, ma chere princesse, ne sachant par qui envoyer ma lettre, ni où l'adresser. Je ne puis non plus à mon grand regret me mêler de votre affaire. J'en suis véritablement fâché, mais cela m'est absolument impossible. Cependant je vais vous donner un conseil qui part d'un coeur sincère. Comme dame de portrait, adressez vous à l'Impératrice; écrivez lui par la poste. Exprimez lui uniquement dans votre lettre votre douleur de vous voir la seule malheureuse dans l'empire; demandez grâce et clémence et le seul adoucissement dans vos maux d'avoir la permission de vivre tranquillement dans votre terre de Kalouga et de quitter celle où vous êtes exilée, où vous n'avez ni feu, ni lieu et où vous vivez dans une cabane de paysan. Parlez-y aussi de l'état délabré de votre santé, et marquez nommément que vous osez vous adresser à l'Impératrice ayant

l'honneur d'être dame de portrait et que vous suppliez sa majesté de présenter votre supplique à l'Empereur que vous aurez soin de mettre dans celle de l'Impératrice. Cette supplique doit exprimer la même prière avec la plus grande submission et avec les termes de la douleur de vous voir en disgrace. Reclamez-y iniquement la clémence de l'Empereur manifestée même à ceux qu'il avait été dans le cas de punir, et demandez-y, comme unique faveur, celle de vivre et mourir dans votre terre de Kalouga où vous avez une demeure que vous met à l'abri des injures du tems et où enfin vous pouvez trouver les secours que votre santé délabrée exige.

Voilà tout ce que je puis vous conseiller. Souvenez vous que s'est dans la plus grande confiance que je le fais. Que tout ceci reste absolument entre nous et ne soit su de qui que ce soit. Ne m'exposez pas. Brûlez cette lettre d'abord après l'avoir lue et ne m'écrivez plus. Soyez assurée que je vous veux du bien de coeur et d'âme.

XV.

Письма Елисаветы Романовны Полянской (урожденной графини Воронцовой) къ брату ея графу С. Р. Воронцову и его супругѣ.

1.

Saint-Pétersbourg, ce 22 d'Août 1783.

Je ne peux assez vous marquer ma reconnaissance à tous les deux, mon cher frère et ma chère soeur, pour votre charmante lettre: elle m'a causé une joie inexprimable en m'apprenant que vous vous portez tous bien, et l'assurance de votre amitié, qui est pour moi la chose du monde la plus chère. Conservez-la et soyez persuadé que personne ne vous aime autant que moi. Je n'ai pu lire votre lettre sans tristesse en pensant que vous n'êtes pas avec moi, que je ne vous vois pas, et Dieu sait quand j'aurai ce bonheur! Cette idée est accablante. Les gens qui s'aiment ne devraient jamais être séparés. La seule consolation sera d'attendre de vos nouvelles et la joie quand j'en recevrai. Vous m'avez fait une surprise bien agréable, car je n'attendais pas d'en recevoir de Riga; aussi combien

je vous en suis obligée, mes chers amis. Etant excédés de fatigue, vous vous êtes souvenus de moi; j'en sens aussi le prix, et surtout vous, ma chère, dans votre situation, étant fatiguée du voyage et de la politesse allemande.

Vous me demandez, mon cher frère, que je vous explique ce que c'est que cette parente que vous avez trouvée à Riga? Je ne la connais pas; j'ai demandé à mon frère; il m'a dit que c'est la soeur du défunt Iwan Petrowitch Worontzow, qui est mariée avec ce général allemand. Je vous ai écrit la semaine passée; j'ai cru que vous l'aurez reçue en arrivant à Riga; mon frère dit que vous la recevrez à Mitau. J'attends la vôtre de Varsovie avec impatience. Dieu donne que vous arriviez en bonne santé! Je suis charmée d'apprendre que Michinka s'est bien conduit, qu'il ne pleure pas; mais le meilleur—qu'il se porte bien; je souhaite que sa maman l'imite en cela; je ne serai en repos que quand je la saurai arrivée heureusement de tout ce voyage.

Nous avons deux nouvelles frelles: la comtesse Chouwalow et la nièce d'Iwan Iwanovitch, la petite princesse Galitzine *). Je suis très-fâchée que les vôtres **) ne le sont pas; j'espère que leur tour viendra aussi: elles

*) Варвара Николаевна, впослѣдствіи графиня Головина.

**) У супруги графа С. Р. Воронцова, графини Екатерины Алексѣевны, были три сестры, изъ коихъ Марья вышла потомъ за Александра Львовича Нарышкина, Анастасія за Василья Ивановича Нелидова (бабка графа А. В. Адлерберга), и Анна умерла въ 1820 г. дѣвицею.

ont plus besoin que ces deux, qui de rien ne manquent; c'est l'ambition qui leur fait chercher des places qu'elles ôtent aux autres. Je veux finir cette matière: elle me rend de mauvaise humeur, comme le tems aussi que nous avons: l'été est fini, il fait froid; j'espère que vous l'avez meilleur. M-e Schterbinine m'a priée de vous assurer de ses respects à tous les deux, quand je vous écrirai. L'amie de sa mère est arrivée; je ne l'ai pas encore vue. Adieu, mes chers amis, je vous embrasse en pensée tous les deux et mon cher Michinka. Mes enfants vous assurent de leurs respects et sont très-flattés de votre souvenir. Annette est allée à Strelna; la princesse loge encore là; son fils est parti il y a une semaine, bien charmé d'être parti. Voilà toutes nos nouvelles; il n'y a rien d'intéressant: tout est vieux, il n'y a rien de nouveau. J'attends avec impatience de vos chères nouvelles et reste votre fidèle amie et soeur.

E. de Polansky.

2.

1784 année, le 19 de mars, St.-Pétersbourg.

A la fin j'ai reçu une lettre, qui m'a causé une joie inexprimable; il y avait plus de deux mois que je n'en avais eu. Par elle j'ai vu que vous vous portiez bien tous les deux, c'est ce que je souhaitais le plus d'apprendre. Je vous félicite, mon cher ami, que vous quittez votre ennuyante enise. On m'a dit que vous êtes

nommé en Angleterre. J'ai fait votre commission à madame Zagriajky *), elle m'a priée de vous faire bien des compliments à tous les deux et qu'elle est très-charmée que vous vous souvenez d'elle, parce qu'elle vous estime et vous aime beaucoup,—ce sont ses paroles que je vous écris. Elle dit qu'elle ne vous envie pas Venise et que même celui qu'on désigne votre successeur n'acceptera pas cette place et qu'il prendra son congé. Je suis charmée de ce nouvel arrangement; mais il me fâche de ce que je crains que cela sera pour bien des années que je n'aurai pas le plaisir de vous voir. Je ne crois pas et je n'ose me flatter qu'avant d'aller en Angleterre vous pourriez faire un tour et venir en Russie pour arranger vos affaires.

La princesse Dashkaw m'a chargée que quand je vous écrirai, je vous ferai à tous les deux des compliments. Elle est malade et changée, triste. Mon frère a assez d'affaires avec elle.

Mon pari est très-perdu, aussi je m'en suis acquittée en vous envoyant du gruau vert par un Grec; je ne sais si vous l'avez reçu. Ma soeur part pour ses terres à la fin du mois prochain, pour trois ou quatre mois. Mais une chose qui vous étonnera, ma chère soeur, c'est que la fille veut se réconcilier avec son mari, c'est un grand secret; la mère n'en sait rien encore, et quand ils seront à Moscou, je crois qu'ils

---

*) Знаменитая Наталья Кириловна.

s'arrangeront. Jamais, je crois, cela ne vous serait venu en tête. Elle en est folle de joie, elle ne parle que de cela. Очень она вѣтрена. Mais je ne sais comment la mère prendra cela; n'en parlez pas avant que cela soit arrangé. Par la mort de son père son mari est devenu fort riche et a sept mille paysans et plusieurs centaines de mille roubles en argent comptant. Je voudrais que ce fût vous qui les aurez: alors la chose serait possible que vous veniez faire un tour chez nous pour nous voir.

Pour nouvelle je vous marquerai que le prince Potemkine est parti, et madame Scawronsky, à ce que l'on dit, va chez sa soeur la Branitsky, et de là son mari viendra la prendre pour aller à Naples; mais je crois que c'est à douter.

L'Impératrice lui a fait présent des magnifiques pendants d'oreille, qui coûtent dix mille roubles. La princesse Bariatinsky a été faite frelle ces jours-ci; elle demeurera chez sa mère, à ce que l'on dit; elle n'a que quatorze ans, elle est très-belle et très-grande. En partant le prince Potemkine a écrit une lettre à Lanskoy pour le prier qu'elle soit faite frelle; l'a été faite le même jour.

Voilà tout ce que je sais. La maison du grand-duc Александръ Павловичъ a été nommée aussi; je crois que vous le savez et que monsieur Protassow est fait gouverneur, comme Osterwald était chez le grand-duc le père.

Voilà la fête des Pâques qui s'avance et qui me fait souvenir de celle que j'ai passée si agréablement l'année passée, et Dieu sait quand j'en aurai une pareille; car à présent, si vous ne viendrez de Venise, il ne faut plus se flatter que dans cinq ou dix ans j'aurai ce plaisir. Vous ne m'écrivez rien de Michinka; est-ce qu'il parle? Je lui ai fait une bourse de mon ouvrage que je lui enverrai par la première occasion. Adieu, mes chers amis, je vous embrasse en pensée, de même que mon cher Michinka et la petite Catho, que j'aime de tout mon coeur sans la connaître.

3.

1784 année le 8 d'avril. De Saint-Pétersbourg.

.... Zawadowsky a fait beaucoup de mal à ma soeur à ce qu'elle dit. Demain sa fille lui annoncera la résolution qu'elle a prise de se raccommoder avec son mari; je suis curieuse de savoir comment cela se passera, et à la première occasion que je vous écrirai je vous en ferai part. Je crois que cela sera une scène terrible; mon Dieu qu'elle est étourdie! Dieu veuille qu'elle soit heureuse; on dit que son mari est plus hypocondre que jamais; elle sait tout cela. Elle prend sur elle qu'elle le changera et que sa mélancolie se passera; beaucoup de projets d'acheter une maison, enfin à l'entendre parler, c'est la plus heureuse personne au monde; c'est très-heureux de se présenter tout en couleur de rose quand on est si sûr qu'elle l'est, qu'elle fera

tout ce qu'elle voudra; mais je doute que cela se réalise. La vanité et l'amour-propre l'aveuglent; mais la fortune d'Anna Stépanowna *) est bien réelle: elle a été faite камеръ-фрейлина, avec deux mille roubles d'appointements, à ce que l'on dit, и у нея превеликій штатъ камеръ-пажей, два лакея, и всѣ ей комнаты отданы, гдѣ жила покойница княжна Голицына. Столъ съ государыниной кухни и на вызолоченомъ сервизѣ; enfin elle est dans la plus grande faveur, elle a toutes ses nièces avec elle, et il ne lui manque rien.

La fille de Soukhatine demeure à la cour; c'est Lanskoy qui l'a fait et a promis de la faire aussi frelle. Si on prenait vos soeurs sur ce pied, je crois que cela ne vous plairait pas. Mais je ne sais pas pourquoi on ne les ferait pas frelles, если бы было кому за нихъ просить. Voilà aussi une frelle qui se marie, Катерина Львовна avec Golowkine. A la fin ce mariage s'est fait, à votre départ il était tout à fait rompu; il sera fait gentilhomme de chambre, c'est Lanskoy qui a fait tout cela; en vérité, il fait beaucoup de bien, il faut s'adresser à lui mieux qu'à tout autre. Le comte d'Anhalt a été fait ces jours-ci général-adjudant; vous savez, je crois, aussi que monsieur Protassow est fait sous-gouverneur du grand-duc Alexandre.

Madame de Cobentzel n'est pas encore ambassadrice, elle attend encore les lettres de créance; je crois qu'elle sera bien fière. Il y a ici sa belle-soeur, ma-

---

*) Протасова.

dame Rombek; on dit qu'elle est fort gaie, fort aimable, joue bien la comédie, car toute cette société est devenue une troupe de comédiens, tout l'hiver on donnait spectacle sur le théâtre de la Nélédinsky. Madame Schterbinine y va fort souvent, est très-liée avec madame Cobentzel, mais elle ne joue pas, elle n'est pas du nombre des actrices. Le prince Baratinsky a défendu à sa fille d'être sur le théâtre, celle qui est à quatorze ans demoiselle d'honneur; elle est extrêmement grande et fort jolie, c'est à présent la plus jolie de toutes les demoiselles, car la Zakrewsky a extrêmement changé. Je vous écris toutes ces fadaises; je ne peux quitter la plume, quand c'est avec vous que je m'entretiens.

4.

1784 année le 30 de mai. De Saint-Pétersbourg.

Je vous avais écrit une lettre par Paësiello; mais je crois que vous ne l'avez pas reçue, on dit qu'il est à Varsovie. Je vous avais envoyé du gruau de Smolensk, et une petite tasse pour Micha, qui n'était pas trop jolie, mais je voulais qu'il s'en serve et par là être dans son souvenir.

La princesse Dashkaw est partie pour Moscou et dans ses terres pour trois mois, et sa fille retournera avec son mari; dès qu'elle arrivera à Moscou, elle ira demeurer chez son mari. On dit qu'il est timbré: il parle tout seul, il rit et puis il devient pensif et triste; il faut qu'elle ait beaucoup de courage pour prendre

sur elle tout ce qu'elle entreprend. La mère est très-fâchée contre elle, c'était tous les jours des scènes qui ne finissaient pas: mais à Moscou, je crois, qu'il y en aura encore davantage. Son amie est partie avec elle, c'est une très-bonne femme, très-douce.

5.

De Saint-Pétersbourg, le 6 de juillet 1784 année.

L'impératrice a été malade, mais grâce à Dieu, on dit qu'elle se porte bien. Elle a été très-touchée de cette mort et jusqu'à présent elle ne sort pas: et très-peu de personnes qui la voient. La mère de Lanskoy est arrivée à Czarskoé Sélo. On prétend qu'il a fait un testament et qu'il donne très-peu à son frère, 1800 paysans, et le reste, on dit, à la volonté de l'Impératrice. Anna Nikitichna a été tout un jour avec elle.

Je crois que cette mort ne déplaît pas à la princesse: ils se haïssaient réciproquement. Je crois qu'elle est très-fâchée de n'être pas ici, peut-être que sa faveur reviendra à présent; car elle n'était pas trop bien, mais généralement on le regrette beaucoup, car il a fait assez de bien et peu de mal, car il est difficile de contenter tout le monde. Anna Stépanovna, si elle est reconnaissante, doit bien le regretter, car c'est par lui qu'elle a eu tout cela.

Je crois que c'est assez étrange que, demeurant dans la ville, je ne l'ai jamais vu, qu'une seule fois de loin à la mascarade; mais j'ai vu son portrait chez

la Koucheleff; il me paraît qu'il a été fort beau. Monsieur Alsoufieff est aussi mort, je ne sais si je vous l'ai écrit. Nous avons un très-mauvais tems et beaucoup de malades. On dit que Bezborodko a envoyé deux courriers pour faire venir le prince Potemkine.

Le comte Branitzky a fait présent à sa femme de Bellazerkow, c'est un beau présent, un revenu de 50 ou 60 mille roubles; la Scawronsky demeure avec elle et part, à ce que sa soeur la Chépélew m'a dit, au mois d'août; on dit que c'est la Sologoube qui remplace. La noce de Catherina Lwowna devait être dans ce mois, mais le promis a été très-malade, il avait une fièvre chaude, à présent il est mieux, mais on craint qu'il ne soit étique: il crache du sang. Marina Ossipovna lui fait un trousseau superbe, mille paysans, un service d'argent; elle était contre ce mariage, mais à présent elle l'aime beaucoup et se repent de l'avoir empêché. Le mariage que l'on avait dit de Zawadowsky avec la Apraxine traîne toujours. Il me semble que ce sera le second tome de celui de Catherina Lwowna; il est tous les jours chez Razoumovsky, à ce que m'a dit Наталья Кирилловна, et la mère souhaite beaucoup que cela réussisse. Jusqu'à présent il n'a pas fait des propositions, quoiqu'il paraît qu'il est amoureux; la jeune ne voulait pas auparavant, mais à présent elle est aussi d'accord, cela dépend à présent de monsieur. La mère, que j'ai vue chez la Zagriajsky m'a dit qu'elle fait le trousseau et qu'elle avait acheté tant de choses ce jour-là et qu'elle souhaite

extrêmement que sa fille soit mariée au plus tôt, parce que l'année qui vient ils partent pour l'Ukraïne pour longtemps; je lui ai dit que si j'aurais été à sa place, avec la fortune que sa fille a, étant si belle, je ne me serais pas dépêchée: elle aura tout le temps d'être mariée.

Madame Maltitz m'a chargée de vous faire bien des compliments; son fils a une très-bonne place, il est directeur de l'académie des beaux arts à la place de m. Zakrewsky; on dit que c'est la Ribasse qui lui a procuré cette place, on prétend qu'il ne lui est pas indifférent. La comptesse Fitinhoff est ici avec son mari et sa fille cadette, on dit qu'elle l'a amenée pour prier qu'on la fasse demoiselle d'honneur *). Vous savez, je crois, que mon frère est à Riga.

6.

De Saint-Pétersbourg, le 18 août 1784 année.

Les nouvelles d'ici sont fort stériles. La Golowine Daria Iwanowna se marie avec Ouvarow, le fliguel-adjudant. La comtesse Czernicheff est partie avec son père pour deux mois à la campagne qu'ils ont près d'Orel, passé Moscou. La cour est toujours à Czarskoé Sélo. Il n'y a point de spectacle. L'impératrice ne sort pas, le grand-duc est fort souvent à Gatchina; il y demeure presque toujours. Personne presque ne voit la

*) Это славная впослѣдствіи баронесса Крюднеръ.

Souveraine. La Koucheleff, m-e Protassoff y va quelquesfois. Le comte Feodor Orloff y est tous les soirs. Le prince Potemkine y va le matin et le soir. On dit que tout y est d'une tristesse extrême. J'avais oublié de vous dire une chose qui étonnera mon frère: le prince Repnine est ici. On dit qu'il est devenu si dévot: il ne fait que lire la Bible, on dit qu'il est changé à ne pas le reconnaître et qu'il est devenu le très-humble serviteur de sa femme. Qui aurait cru cela?

7.

Le 7 de janvier, 1785 année.

Анна Степановна m'a beaucoup demandé de vos nouvelles, m'a chargée de vous faire ses compliments et de vous dire qu'elle vous aime beaucoup. En discours je lui ai dit, en parlant, que vous étiez inquiet sur le sort de vos belles-soeurs qui, en perdant leur soeur, ont perdu plus qu'une mère. Il me semble, si vous croyez que cela ne serait pas mal, comme vous avez été assez connue avec elle, prendre ce prétexte qu'elle vous a fait des compliments, de lui écrire une lettre, où, sans la prier pour vos belles-soeurs, de lui marquer combien leur sort vous inquiète, et comme elle est tous les soirs avec elle, par conversation peut-être elle montrera votre lettre; vous pouvez me l'adresser, je la lui remettrai moi-même.

La pauvre Nathalia Andrewna est morte, et Anna Stépanovna a fait que l'Impératrice a donné mille pour

l'enterrement, et aux trois filles à chacune deux mille avec promesse de leur donner une dot à chacune quand elles se marieront. Cela fait honneur à m-me Protassoff qu'elle s'est souvenue de l'amitié qu'elle avait pour Awdotia Andrewna. Elle fait du bien à ses parents; malgré sa faveur, elle se conduit parfaitement et n'a pas changé de conduite. Les deux Chkourines m'ont chargé aussi de vous faire des compliments. Elles sont très-bien avec Annette. J'ai dit à Nathalia Wassilievna que vous m'avez toujours dit que vous le souhaitiez et qu'à présent je vous l'écrirai. La princesse Dashkoff a porté la nouvelle petite princesse, et l'Impératrice lui a donné le portrait, celui que la princesse Orloff avait; mais l'Impératrice lui a dit que c'est en attendant, qu'elle lui en fait faire un autre beaucoup plus beau; elle est très-bien derechef.

On dit que le comte Théodore Orloff va arriver bientôt et le prince Potemkine part bientôt pour la Crimée. Le prince Menchikow se marie avec la princesse Gatitzine, la fille du maréchal de la cour. C'est une très-riche promise.

8.

Le 1 de janvier. 1787 année.

Demain la cour part pour Czarskoé Sélo et dans dix jours on fera le grand voyage. Le prince de Wurtemberg est parti: les uns disent pour un an, d'autres pour toujours; sa femme s'est séparée de lui: elle a

demandé la protection de la Souveraine; elle loge à l'Hermitage. On dit qu'elle partira chez son père à Brunswick. Il est parti il y a déjà une semaine et ses enfants avec lui. C'était le sujet de toutes les conversations de la ville. Auparavant c'était le malheur du comte Bezborodko, qui a pris une grande affection pour une danseuse nommée *Maiwrouchka*, qui est fort jolie à ce que l'on dit; il lui avait loué une maison tout auprès de lui, la maison d'Oubril; il lui a donné dix mille qu'il a placés aux Enfants Trouvés en son nom et pour autant de pierreries, et voilà que *Чесменской*, le fils du comte ~~Alexis,~~ la lui enlève; elle lui a donné la préférence sur tous les avantages que le comte lui pourrait procurer, et m-r le comte est resté sans les vingt mille et sans la demoiselle. On prétend qu'il a été très-affligé de ce malheur; on dit qu'il fait des propositions pour renouer avec la *Davia*, au risque peut-être d'être battu, car on dit qu'elle régale ses soupirants de bons soufflets; elle vengera les mécontents que le comte a, qui sont assez nombreux. Mais quelles bêtises je vous écris! Je voudrais pouvoir vous faire rire en lisant tout ce verbiage. Je vous écrirai de Zawadowsky, qu'il fait toujours la cour à la comtesse Apraxine sans se déterminer, et je crois que cela sera le second tome de Катерина Львовна. Le maréchal Razoumowsky a aussi un congé avec les payes et tout son état jusqu'à ce qu'il veut. Il partira au mois de mai en Ukraïne. Enfin tout le monde part. On dit que le grand-duc restera en ville

jusqu'à Pâques et après les fêtes, ils iront à Gatchina pour y passer tout le tems que l'Impératrice sera absente. La grande-duchesse a la fièvre; elle n'est pas sortie depuis quinze jours. Je ne sais si elle sortira aujourd'hui. Les petits grands-ducs partent avec la Souveraine et les petites grandes-duchesses restent avec leur mère.

АЗБУЧНЫЙ УКАЗАТЕЛЬ

ДВАДЦАТЬ ПЕРВОЙ КНИГИ

АРХИВА КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

СОДЕРЖАНІЕ
ДВАДЦАТЬ ПЕРВОЙ КНИГИ АРХИВА
КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

Автобіографія княгини Е. Р. Дашковой.

ПЕРВАЯ ЧАСТЬ АВТОБІОГРАФІИ.

ВТОРАЯ ЧАСТЬ АВТОБІОГРАФІИ.

ПРИЛОЖЕНІЯ.

саветы съ Людовикомъ XV-мъ.—Конференціи при Петрѣ III-мъ и въ перв. полугодіе Екатерининскаго царствованія.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ Екатериною II-ю.—Замѣчанія княгини Дашковой на книгу Рюльера о переворотѣ 1762 г. Съ портретомъ гр. М. Л. Воронцова.

КНИГА ВОСЬМАЯ. Автобіографія графа С. Р. Воронцова и письма къ нему, къ его брату и къ его сыну графа Ѳ. В. Ростопчина.

КНИГА ДЕВЯТАЯ. Письма гр. С. Р. Воронцова къ брату его гр. А. Р. Воронцову и къ разнымъ лицамъ 1783—1796. Съ гравированнымъ на стали портретомъ графа С. Р. Воронцова.

КНИГА ДЕСЯТАЯ. Письма гр. С. Р. Воронцова къ брату его гр. А. Р. Воронцову и къ разнымъ лицамъ, въ царствованія Павла Петровича и Александра Павловича. Со снимкомъ.

КНИГА ОДИННАДЦАТАЯ. Переписка графа С. Р. Воронцова съ графомъ Н. П. Панинымъ и съ Н. Н. Новосильцовымъ, въ царствованія Павла Петровича и Александра Павловича. Со снимкомъ.

КНИГА ДВѢНАДЦАТАЯ. Письма графа П. В. Завадовскаго къ братьямъ графамъ Воронцовымъ. Со снимкомъ.

КНИГА ТРИНАДЦАТАЯ. Письма князя А. А. Безбородки.

КНИГА ЧЕТЫРНАДЦАТАЯ. Письма князя Кочубея, графа Моркова, князя А. И. Вяземскаго, П. А. Левашова и И. В. Страхова.

КНИГА ПЯТНАДЦАТАЯ. Письма А. Я. Протасова и князя Чарторыжскаго.

КНИГА ШЕСТНАДЦАТАЯ. Письма графа С. Р. Воронцова къ его отцу и къ другимъ лицамъ.

КНИГА СЕМНАДЦАТАЯ. Письма графа С. Р. Воронцова къ его сыну.

КНИГА ОСМНАДЦАТАЯ. Письма князя Кочубея, Татищева и Новосильцова.

КНИГА ДЕВЯТНАДЦАТАЯ. Переписка съ адмиралами Чичаговымъ и Грейгами.

КНИГА ДВАДЦАТАЯ. Переписка съ графомъ Морковымъ, Тамарою, Италинскимъ, барономъ Гриммомъ, Лизакевичемъ и Смирновымъ.

ЦѢНА ДВАДЦАТЬ ПЕРВОЙ КНИГѢ

ТРИ РУБЛЯ.

Предъидущія книги имѣются въ продажѣ. Содержаніе ихъ см. на внутренней сторонѣ обертки.

Цѣна первой книгѣ 2 р. 50 к.; книгамъ 2, 3, 4, 5, 6 и 7 по 2 рубля; остальнымъ книгамъ каждой по 3 рубля. Каждая книга продается отдѣльно.

Складъ изданія въъ С.-Петербургѣ, на Мойкѣ № 104,
въ Главной Конторѣ Князя Воронцова.


Stanford University Libraries
3 6105 010 327 737